Adams 232.1
Vol. 12

MÊLANGES

DE

POÉSIES,

&c.

TOME PREMIER.

2321
vol 12

10973
13

M. DCC.

ADAMS 252

ADAMS
333.1
Vol. 12

ŒUVRES

DE

M^R. DE VOLTAIRE.

TOME DOUZIÈME.

POÉSIES.

DISCOURS EN VERS SUR L'HOMME.

Les trois premiers sont de l'année 1734. Les quatre derniers sont de l'an 1737. Tous sont purgés des fautes qui fourmillent dans les autres éditions.

Le premier prouve l'égalité des conditions : c'est-à-dire, qu'il y a dans chaque profession une mesure de biens & de maux, qui les rend toutes égales.

Le second, que l'homme est libre, & qu'ainsi c'est à lui à faire son bonheur.

Le troisième, que le plus grand obstacle au bonheur est l'envie.

Le quatrième, que pour être heureux il faut être modéré en tout.

Le cinquième, que le plaisir vient de DIEU.

Le sixième, que le bonheur parfa

partage de l'homme en ce monde , & que l'homme n'a point à ſe plaindre de ſon état.

Le ſeptième, que la vertu conſiſte à faire du bien à ſes ſemblables, & non pas dans de vaines pratiques de mortification.

PREMIER DISCOURS.

De l'égalité des conditions.

Tu vois, ſage Ariſton, d'un œil d'indifférence
La grandeur tyrannique & la fière opulence ;
Tes yeux d'un faux éclat ne ſont point abuſés.
Ce monde eſt un grand bal, où des fous déguiſés,
Sous les riſibles noms d'éminence & d'alteſſe,
Penſent enfler leur être & hauſſer leur baſſeſſe.
En vain des vanités l'appareil nous ſurprend.
Les mortels ſont égaux, leur maſque eſt différent.
Nos cinq ſens imparfaits, donnés par la nature,
De nos biens, de nos maux, ſont la ſeule meſure.
Les rois en ont-ils ſix ? & leur ame & leur corps
Sont-ils d'une autre eſpèce ? ont-ils d'autres reſſorts ?
C'eſt du même limon que tous ont pris naiſſance ;
Dans la même faibleſſe ils traînent leur enfance :
Et le riche & le pauvre, & le faible & le fort,
Vont tous également des douleurs à la mort.

Eſt quoi, me dira-t-on, quelle erreur eſt la vôtre !
N'eſt-il aucun état plus fortuné qu'un autre ?
Le ciel a-t-il rangé les mortels au niveau ?
La femme d'un commis, courbé ſur ſon bureau,
Vaut-elle une princeſſe auprès du trône aſſiſe ?
N'eſt-il pas plus plaiſant pour tout homme d'égliſe,

D'orner ſon front tondu d'un chapeau rouge ou verd,
Que d'aller, d'un vil froc obſcurément couvert,
Recevoir à genoux, après *laude* ou matine,
De ſon prieur cloîtré vingt coups de diſcipline ?
Sous un triple mortier n'eſt-on pas plus heureux,
Qu'un clerc enſeveli dans un greffe poudreux ?
Non ; Dieu ſerait injuſte, & la ſage nature
Dans ſes dons partagés garde plus de meſure.
Penſe-t-on qu'ici-bas ſon aveugle faveur
Au char de la fortune attache le bonheur ?
Un jeune colonel a ſouvent l'impudence
De paſſer en plaiſirs un maréchal de France.
Etre heureux comme un roi, dit le peuple hébété.
Hélas, pour le bonheur que fait la [illegible]té ?
En vain ſur ſes grandeurs un monarque s'appuie.
Il gémit quelquefois, & bien ſouvent s'ennuie :
Son favori ſur moi jette à peine un coup d'œil.
Animal compoſé de baſſeſſe & d'orgueil,
Accablé de dégoûts en inſpirant l'envie,
Tour-à-tour on t'encenſe & l'on te calomnie.
Parle, qu'as-tu gagné dans la chambre du roi ?
Un peu plus de flatteurs & d'ennemis que moi.
Sur les énormes tours de notre obſervatoire,
Un jour en conſultant leur céleſte grimoire,
Des enfans d'Uranie un eſſaim curieux,
D'un tube de cent pieds braqué contre les cieux,
Obſervait les ſecrets du monde planétaire.
Un ruſtre s'écria : Ces ſorciers ont beau faire,
Les aſtres ſont pour nous, auſſi-bien que pour eux.
On en peut dire autant du ſecret d'être heureux.

Le ſimple, l'ignorant, pourvu d'un inſtinct ſage,
En eſt tout auſſi près, au fond de ſon village,
Que le fat important qui penſe le tenir,
Et le triſte ſavant qui croit le définir.
On dit, qu'avant la boîte apporté à Pandore,
Nous étions tous égaux ; nous le ſommes encore.
Avoir les mêmes droits à la félicité,
C'eſt pour nous la parfaite & ſeule égalité.
Vois-tu dans ces vallons ces eſclaves champêtres,
Qui creuſent ces rochers, qui vont fendre ces hêtres,
Qui détournent ces eaux, qui, la bèche à la main,
Fertiliſent la terre en déchirant ſon ſein ?
Ils ne ſont point formés ſur le brillant modèle
De ces paſteurs galans qu'a chanté Fontenelle.
Ce n'eſt point Timarette, & le tendre Tircis,
De roſes couronnés, ſous des myrtes aſſis,
Entrelaſſans leurs noms ſur l'écorce des chênes,
Vantant avec eſprit leurs plaiſirs & leurs peines :
C'eſt Pierrot, c'eſt Colin, dont le bras vigoureux
Soulève un char tremblant dans un foſſé bourbeux.
Perrete au point du jour eſt aux champs la première.
Je les vois haletans, & couverts de pouſſière,
Braver dans ces travaux, chaque jour répétés,
Et le froid des hivers, & le feu des étés.
Ils chantent cependant ; leur voix fauſſe & ruſtique
Gaiement de Pellegrin (*a*) détonne un vieux cantique.
La paix, le doux ſommeil, la force, la ſanté,
Sont le fruit de leur peine & de leur pauvreté.
Si Colin voit Paris, ce fracas de merveilles,
Sans rien dire à ſon cœur, aſſourdit ſes oreilles :

Il ne desire point ces plaisirs turbulens ;
Il ne les conçoit pas ; il regrette ses champs ;
Dans ses champs fortunés l'amour même l'appelle :
Et tandis que Damis, courant de belle en belle,
Sous des lambris dorés, & vernis par Martin, (*b*)
Des intrigues du tems composant son destin,
Dupé par sa maîtresse, & haï par sa femme,
Prodigue à vingt beautés ses chansons & sa flamme,
Quitte Eglé qui l'aimait, pour Cloris qui le fuit,
Et prend pour volupté le scandale & le bruit ;
Colin, plus vigoureux, & pourtant plus fidèle,
Revole vers Lisette en la saison nouvelle.
Il vient, après trois mois de regrets & d'ennui,
Lui présenter des dons aussi simples que lui.
Il n'a point à donner ces riches bagatelles,
Qu'Hébert (*c*) vend à crédit pour tromper tant de belles.
Sans tous ces riens brillans il peut toucher un cœur ;
Il n'en a pas besoin : c'est le fard du bonheur.
L'aigle, fière & rapide, aux ailes étendues,
Voit l'objet de sa flamme, élancé dans les nues.
Dans l'ombre des vallons le taureau bondissant
Cherche en paix sa genisse, & plaît en mugissant.
Au retour du printems la douce Philomèle
Attendrit par ses chants sa compagne fidèle ;
Et du sein des buissons, le moucheron léger
Se mêle en bourdonnant aux insectes de l'air.
De son être content, qui d'entr'eux s'inquiète
S'il est quelqu'autre espèce, ou plus ou moins parfaite ?
Et qu'importe à mon sort, à mes plaisirs présens,
Qu'il soit d'autres heureux, qu'il soit des biens plus grands ?

Mais, quoi ! cet indigent, ce mortel famélique,
Cet objet dégoûtant de la pitié publique,
D'un cadavre vivant traînant le reſte affreux,
Reſpirant pour ſouffrir, eſt-il un homme heureux ?
Non, ſans doute; & Thamas qu'un eſclave détrône,
Ce viſir dépoſé, ce grand qu'on empriſonne,
Ont-ils des jours ſereins, quand ils ſont dans les fers ?
Tout état a ſes maux, tout homme a ſes revers.
Moins hardi dans la paix, plus actif dans la guerre,
Charle aurait ſous ſes loix retenu l'Angleterre,
Et (*d*) Dufréni, plus ſage & moins diſſipateur,
Ne fût point mort de faim, digne mort d'un auteur.
Tout eſt égal enfin : la cour a ſes fatigues :
L'égliſe a ſes combats : la guerre a ſes intrigues :
Le mérite modeſte eſt ſouvent obſcurci.
Le malheur eſt partout, mais le bonheur auſſi.
Ce n'eſt point la grandeur; ce n'eſt point la baſſeſſe,
Le bien, la pauvreté, l'âge mûr, la jeuneſſe,
Qui fait, ou l'infortune, ou la félicité.
Jadis le pauvre Irus, honteux & rebuté,
Contemplant de Créſus l'orgueilleuſe opulence,
Murmurait hautement contre la providence.
Que d'honneurs ! diſait-il; que d'éclat ! que de bien !
Que Créſus eſt heureux ! il a tout, & moi rien.
Comme il diſait ces mots, une armée en furie
Attaque en ſon Palais le Tyran de Carie.
De ſes vils courtiſans il eſt abandonné;
Il fuit, on le pourſuit; il eſt pris, enchaîné;
On pille ſes tréſors, on ravit ſes maîtreſſes.
Il pleure; il apperçoit, au fort de ſes détreſſes,

Irus, le pauvre Irus, qui parmi tant d'horreurs,
Sans ſonger aux vaincus boit avec les vainqueurs.
O Jupiter! dit-il; ô ſort inexorable!
Irus eſt trop heureux, je ſuis ſeul miſérable.
Ils ſe trompaient tous deux, & nous nous trompons tous.
Ah! du deſtin d'autrui ne ſoyons point jaloux.
Gardons-nous de l'éclat qu'un faux dehors imprime.
Tous les cœurs ſont cachés; tout homme eſt un abyme.
La joie eſt paſſagère, & le rire eſt trompeur.
Hélas! où donc chercher, où trouver le bonheur?
En tout lieu, en tout tems, dans toute la nature,
Nulle part tout entier, partout avec meſure,
Et partout paſſager, hors dans ſon ſeul auteur.
Il eſt ſemblable au feu, dont la douce chaleur
Dans chaque autre élément en ſecret s'inſinue,
Deſcend dans les rochers, s'élève dans la nue,
Va rougir le corail dans le ſable des mers,
Et vit dans les glaçons qu'ont durci les hivers.
Le ciel en nous formant mélangea notre vie,
De deſirs, de dégoûts, de raiſon, de folie,
De momens de plaiſir, & de jours de tourmens.
De notre être imparfait voilà les élémens.
Ils compoſent tout l'homme, ils forment ſon eſſence;
Et DIEU nous peſa tous dans la même balance.

NOTES.

(*a*) L'Abbé Pellegrin a fait des cantiques de dévotion fur des airs du Pont-neuf; c'eft-là qu'on trouve, à ce qu'on dit,

Quand on a perdu Jefus-Chrift,
Adieu paniers, vendanges font
faites.

Ces cantiques ont été chantés à la campagne & dans des couvens de province.

(*b*) Fameux verniffeur.

(*c*) Fameux marchand de curiofités à Paris. Il avait beaucoup de goût : & cela feul lui avait procuré une grande fortune.

(*d*) Louis XIV difait : Il y a deux hommes que je ne pourrai jamais enrichir, Dufréni & Bontemps. Dufréni mourut dans la misère, après avoir diffipé de grandes richeffes. Il a laiffé de jolies comédies.

VARIANTES DU DISCOURS

SUR L'ÉGALITÉ DES CONDITIONS.

Ce ne fut qu'en 1738 que ce discours parut la première fois imprimé à Paris, ainsi que le second & le troisième, sous le titre général d'*épîtres sur le bonheur.* Le commencement du premier discours a été plusieurs fois refondu. Voici les différentes leçons jusqu'à l'édition de 1757 exclusivement.

PREMIÈRE LEÇON.

Eh bien! jeune Hermotime, en province élevé,
Avec un cœur tout neuf, à Paris arrivé,
Tu ne sais pas encore quel parti tu dois suivre:
Tu voudrais des leçons sur le grand art de vivre;
Il faut prendre un état. Incertain dans tes vœux,
Tu veux choisir, dis-tu, le sort le plus heureux:
Mais ce sort quel est-il? Tu ne sais: tu peux être
Magistrat, financier, courtisan, guerrier, prêtre;
Ton goût doit décider. Ce n'est pas ton emploi
Qui doit te rendre heureux: ce bonheur est dans toi.
Les états sont égaux, mais les hommes diffèrent:
Où l'imprudent périt, les habiles prospèrent.
Le bonheur est le port où tendent les humains.
Les écueils sont fréquens, les vents sont incertains.
Le ciel, pour aborder cette rive étrangère,
Accorde à tout mortel une barque légère.
Ainsi que les secours, les dangers sont égaux.

Qu'importe quand l'orage a ſoulevé les flots,
Que ta pouppe ſoit peinte, & que ton mât déploie
Une voile de pourpre & des cables de ſoie?
Le vent eſt ſans reſpect, il renverſe à la fois,
Les bateaux des pêcheurs & les barques des rois.
Si quelque heureux pilote échappé de l'orage,
Près du port arrivé, gagne au moins le rivage,
Son vaiſſeau, plus heureux, n'était pas mieux conſtruit,
Mais le pilote eſt ſage, & Dieu l'avait conduit.
Et quoi! me dites-vous, &c.

SECONDE LEÇON.

Ami, dont la vertu, toujours facile & pure,
A ſuivi par raiſon l'inſtinct de la nature,
Qui ſais à ton état conformer tes deſirs,
Satisfait ſans fortune, & ſage en tes plaiſirs;
Heureux, qui, comme toi docile à ſon génie,
Dirige prudemment la courſe de ſa vie,
Son cœur n'entend jamais la voix du repentir:
Enfermé dans ſa ſphère, il n'en veut point ſortir.
Les états ſont égaux, &c.
Que ta pouppe ſoit peinte, & que ton mât déploie
Une voile de pourpre & des cables de ſoie.
L'art du pilote eſt tout, & pour dompter les vents,
Il faut la main du ſage, & non des ornemens.
Et quoi! me dira-t-on, &c.

SUITE DU MÊME DISCOURS.

PREMIÈRE LEÇON.

Il ſerait beau vraiment que ſa triſte faveur
Eût au grade, en ce monde, attaché le bonheur!
Jamais un colonel n'aura donc l'impudence
D'égaler en plaiſir un maréchal de France!
L'empereur eſt toujours, graces à ſes honneurs,
Plus fortuné lui ſeul, que les ſept électeurs!
Et le cœur d'un ſujet ſe gardera bien d'être
Auſſi tendre, auſſi gai, que celui de ſon maître!
Non, n'accuſons point Dieu de cette abſurdité:
Pour les cœurs qu'il a faits, il a trop de bonté.
Tous ſont heureux par lui, tous au moins peuvent l'être:
En leur donnant la vie, il leur doit le bien être;
Il veut, en les rangeant ſous différentes loix,
En faire autant d'heureux, non pas autant de rois:
Le caſque, le mortier, la barette, la mitre,
A la félicité n'apportent aucun titre:
Et ce Bernard qu'on vante eſt heureux en effet,
Non par le bien qu'il a, mais par le bien qu'il fait.
On dit qu'avant la boîte, &c.

SECONDE LEÇON.

L'empereur eſt toujours, graces à ſes honneurs,
Plus fortuné lui ſeul, que les ſept électeurs;
Et le roi des Romains ſerait un téméraire,
De prétendre un moment au bonheur du ſaint père.
Crois-moi, Dieu d'un autre œil voit les faibles humains,

Nés du même limon façonné par ses mains.
Admirons de ses dons le différent partage.
Chacun de ses enfans reçut un héritage.
Le terrain le moins vaste a sa fécondité,
Et l'ingrat qui se plaint est seul déshérité.
Possédons sans fierté, subissons sans murmure
Le sort que nous a fait l'auteur de la nature ;
Dieu qui nous a rangés sous différentes loix,
Peut faire autant d'heureux, non pas autant de rois.
On dit qu'avant la boîte, &c.

SUITE.

PREMIÈRE LEÇON.

Dans ses champs fortunés l'amour même l'appelle,
L'amour, ce dieu des cieux, cette flamme éternelle,
Qui peuple les forêts, les ondes & les airs,
Qui va d'un pole à l'autre animer l'univers.
Ses traits toujous lancés des mains de la nature,
Souffrent les ornemens, mais plaisent sans parure :
Un éclat étranger est le fard du bonheur :
Tu n'en as pas besoin, tu peux donner ton cœur,
Sans tous ces riens brillans, ces nobles bagatelles,
Qu'Hébert vend à crédit pour tromper tant de belles.
L'amour n'a pas toujours un tranquille destin,
Sous les lambris dorés & vernis par Martin.
L'aigle fier & rapide, &c.
Tout état a ses maux, tout homme a ses revers :
Concini moins altier, plus fidèle à ses maîtres,

N'aurait point de son sang appaisé nos ancêtres.

. . . .

Qui fait ou l'infortune, ou la félicité.
Où donc trouver, dis-tu, cet être si vanté,
Fugitif, inconnu, qu'on croit imaginaire?
Où? chez toi, dans ton cœur, & dans ton caractère:
Quel que soit ton état, quel que soit ton destin,
Sois sage, il te suffit, ton bonheur est certain.

SECONDE LEÇON DE CETTE FIN.

Et vit dans les glaçons qu'ont durci les hivers.
Mortel, en quelque état que le ciel t'ait fait naître,
Sois soumis, sois content, & rends grace à ton maître.

DEUXIÈME DISCOURS.

De la liberté.

On entend par ce mot liberté *le pouvoir de faire ce qu'on veut. Il n'y a, & ne peut y avoir d'autre* liberté. *C'est pourquoi Locke l'a si bien définie* puissance.

Dans le cours de nos ans, étroit & court passage,
Si le bonheur qu'on cherche est le prix du vrai sage,
Qui pourra me donner ce trésor précieux ?
Dépend-il de moi-même ? est-ce un présent des cieux ?
Est-il comme l'esprit, la beauté, la naissance,
Partage indépendant de l'humaine prudence ?
Suis-je libre en effet ? ou mon ame & mon corps
Sont-ils d'un autre agent les aveugles ressorts ?
Enfin, ma volonté, qui me meut, qui m'entraîne,
Dans le palais de l'ame est-elle esclave ou reine ?
Obscurément plongé dans ce doute cruel,
Mes yeux, chargés de pleurs, se tournaient vers le ciel,
Lorsqu'un de ces esprits, que le Souverain Etre
Plaça près de son trône, & fit pour le connaître,
Qui respirent dans lui, qui brûlent de ses feux,
Descendit jusqu'à moi de la voûte des cieux;
Car on voit quelquefois ces fils de la lumière,
Eclairer d'un mondain l'ame simple & grossière,
Et fuir obstinément tout docteur orgueilleux,

Qui dans ſa chaire aſſis, penſe être au-deſſus d'eux,
Et le cerveau troublé des vapeurs d'un ſyſtême,
Prend ces brouillards épais pour le jour du ciel même.
Ecoute, me dit-il, prompt à me conſoler,
Ce que tu peux entendre, & qu'on peut révéler.
J'ai pitié de ton trouble; & ton ame ſincère,
Puiſqu'elle ſait douter, mérite qu'on l'éclaire.
Oui, l'homme ſur la terre eſt libre ainſi que moi;
C'eſt le plus beau préſent de notre commun roi.
La liberté, qu'il donne à tout être qui penſe,
Fait des moindres eſprits & la vie & l'eſſence.
Qui conçoit, veut, agit, eſt libre en agiſſant;
C'eſt l'attribut divin de l'Etre tout-puiſſant.
Il en fait un partage à ſes enfans qu'il aime.
Nous ſommes ſes enfans, des ombres de lui-même.
Il connut, il voulut, & l'univers naquit;
Ainſi, lorſque tu veux, la matière obéit.
Souverain ſur la terre, & roi par la penſée,
Tu veux, & ſous tes mains la nature eſt forcée.
Tu commandes aux mers, au ſouffle des zéphirs,
A ta propre penſée, & même à tes deſirs.
Ah! ſans la liberté que feraient donc nos ames?
Mobiles agités par d'inviſibles flammes;
Nos vœux, nos actions; nos plaiſirs, nos dégoûts,
De notre être, en un mot, rien ne ſerait à nous.
D'un artiſan ſuprême impuiſſantes machines,
Automates penſans, mûs par des mains divines,
Nous ſerions à jamais de menſonge occupés,
Vils inſtrumens d'un DIEU, qui nous aurait trompés.
Comment, ſans liberté, ſerions-nous ſes images?

Que lui reviendrait-il de ſes brutes ouvrages ?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenſer ;
Il n'a rien à punir, rien à récompenſer.
Dans les cieux, ſur la terre, il n'eſt plus de juſtice.
(*a*) Pucelle eſt ſans vertu, Des Fontaines ſans vice.
Le deſtin nous entraîne à nos affreux penchans,
Et ce chaos du monde eſt fait pour les méchans.
L'oppreſſeur inſolent, l'uſurpateur avare,
Cartouche, Miriweis, ou tel autre barbare,
Plus coupable enfin qu'eux, le calomniateur
Dira : Je n'ai rien fait, DIEU ſeul en eſt l'auteur ;
Ce n'eſt pas moi, c'eſt lui qui manque à ma parole,
Qui frappe par mes mains, pille, brûle, viole.
C'eſt ainſi que le DIEU de juſtice & de paix
Serait l'auteur du trouble, & le DIEU des forfaits.
Les triſtes partiſans de ce dogme effroyable,
Diraient-ils rien de plus s'ils adoraient le diable ?
J'étais, à ce diſcours, tel qu'un homme enivré,
Qui s'éveille en ſurſaut, d'un grand jour éclairé,
Et dont la clignotante & débile paupière
Lui laiſſe encore à peine entrevoir la lumière.
J'oſai répondre enfin, d'une timide voix :
Interprète ſacré des éternelles loix,
Pourquoi, ſi l'homme eſt libre, a-t-il tant de faibleſſe ?
Que lui ſert le flambeau de ſa vaine ſageſſe ?
Il le ſuit, il s'égare ; toujours combattu,
Il embraſſe le crime en aimant la vertu.
Pourquoi ce roi du monde, & ſi libre & ſi ſage,
Subit-il ſi ſouvent un ſi dur eſclavage ?
L'eſprit conſolateur à ces mots répondit :

Quelle douleur injuſte accable ton eſprit ?
La liberté, dis-tu, t'eſt quelquefois ravie :
DIEU te la devait-il immuable, infinie,
Egale en tout état, en tout tems, en tout lieu ?
Tes deſtins ſont d'un homme, & tes vœux ſont d'un DIEU.
Quoi! dans cet Océan cet atome qui nage
Dira : L'immenſité doit être mon partage ?
Non, tout eſt faible en toi, changeant & limité ;
Ta force, ton eſprit, tes talens, ta beauté.
La nature, en tout ſens, a des bornes preſcrites,
Et le pouvoir humain ſerait ſeul ſans limites !
Mais, dis-moi, quand ton cœur, formé de paſſions,
Se rend malgré lui-même à leurs impreſſions,
Qu'il ſent dans ſes combats ſa liberté vaincue,
Tu l'avais donc en toi, puiſque tu l'as perdue ?
Une fiévre brûlante, attaquant tes reſſorts,
Vient, à pas inégaux, miner ton faible corps.
Mais, quoi ! par ce danger répandu ſur ta vie,
Ta ſanté pour jamais n'eſt point anéantie :
On te voit revenir des portes de la mort,
Plus ferme, plus content, plus tempérant, plus fort.
Connais mieux l'heureux don que ton chagrin réclame.
La liberté dans l'homme eſt la ſanté de l'ame.
On la perd quelquefois ; la ſoif de la grandeur,
La colère, l'orgueil, un amour ſuborneur,
D'un deſir curieux les trompeuſes ſaillies :
Hélas ! combien le cœur a-t-il de maladies ?
Mais contre leurs aſſauts tu ſeras raffermi ;
Prend ce livre ſenſé, conſulte cet ami.
(Un ami, don du ciel, eſt le vrai bien du ſage.)

Voilà l'Helvétius, le Silva, le Vernage, (*b*)
Que le DIEU des humains, prompt à les ſecourir,
Daigne leur renvoyer ſur le point de périr.
Eſt-il un ſeul mortel de qui l'ame inſenſée,
Quand il eſt en péril, ait une autre penſée ?
Vois de la liberté cet ennemi mutin,
Aveugle partiſan d'un aveugle deſtin.
Entends comme il conſulte, approuve ou délibère ?
Entends de quel reproche il couvre un adverſaire,
Vois comment d'un rival il cherche à ſe venger,
Comme il punit ſon fils, & le veut corriger.
Il le croyait donc libre ? Oui, ſans doute, & lui-même
Dément à chaque pas ſon funeſte ſyſtême.
Il mentait à ſon cœur, en voulant expliquer
Ce dogme abſurde à croire, abſurde à pratiquer.
Il reconnaît en lui le ſentiment qu'il brave.
Il agit comme libre, & parle comme eſclave.
Sûr de ta liberté, rapporte à ſon auteur
Ce don que ſa bonté te fit pour ton bonheur.
Commande à ta raiſon d'éviter ces querelles,
Des tyrans de l'eſprit diſputes immortelles.
Ferme en tes ſentimens, & ſimple dans ton cœur,
Aime la vérité, mais pardonne à l'erreur.
Fuis les emportemens d'un zèle atrabilaire;
Ce mortel qui s'égare eſt un homme, eſt ton frère;
Sois ſage pour toi ſeul, compatiſſant pour lui;
Fais ton bonheur, enfin, par le bonheur d'autrui.
Ainſi parlait la voix de ce ſage ſuprême;
Ses diſcours m'élevaient au-deſſus de moi-même.
J'allais lui demander, indiſcret dans mes vœux,

Des ſecrets réſervés pour les peuples des cieux:
Ce que c'eſt que l'eſprit, l'eſpace, la matière,
L'éternité, le tems, le reſſort, la lumière;
Etranges queſtions, qui confondent ſouvent
Le profond (c) s'Graveſande, & le ſubtil (d) Mairan,
Et qu'expliquant en vain, dans ſes doctes chimères,
L'auteur des tourbillons que l'on ne croit plus guères.
Mais, déjà s'échappant à mon œil enchanté,
Il volait au ſéjour où luit la vérité.
Il n'était pas vers moi deſcendu pour m'apprendre
Les ſecrets du Très-Haut, que je ne puis comprendre;
Mes yeux d'un plus grand jour auraient été bleſſés;
Il m'a dit: Sois heureux; il m'en a dit aſſez.

NOTES.

(a) L'ABBÉ Pucelle, célèbre conſeiller au parlement. L'abbé Des Fontaines, homme ſouvent repris de juſtice, qui tenait une boutique ouverte, où il vendait des louanges & des ſatyres.

(b) Fameux médecins de Paris.

(c) Mr. s'Graveſande, profeſſeur à Leide, le premier qui ait enſeigné en Hollande les découvertes de Newton.

(d) Mr. Dortous de Mairan, gentilhomme de Beſiers, ſecretaire de l'académie des ſciences de Paris.

VARIANTES DU DISCOURS

SUR LA LIBERTÉ.

Lorsqu'un de ces esprits, que le souverain Etre...

. . . .

Descendit jusqu'à moi de la voûte des cieux.
Ainsi le trait brillant du jour qui nous éclaire,
Part, arrive, illumine & couvre l'émisphère.
Il avait pris un corps, ainsi que l'un d'entr'eux,
Que nos pères ont vu dans des jours ténébreux,
Sous les traits de Newton, sous ceux de Galilée,
Apporter la lumière à la terre aveuglée.
Ecoute, me dit-il, &c.

. . . .

Caton fut sans vertu, Catilina sans vice.

. . . .

Et s'il a daigné dire à mes vœux empressés
Le secret d'être heureux, il en a dit assez.

Dans une seconde édition, on ne trouvait que quatre ou cinq vers de changés.

Ce don que sa bonté te fit pour ton bonheur.

. . . .

Epargne à ta raison ces disputes frivoles,
Ce poison de l'esprit né du sein des écoles.
Ferme en tes sentimens, &c.

. . . .

Mes yeux d'un plus grand jour auraient été blessés:
Sois heureux, m'a-t-il dit, n'en est-ce pas assez?

TROISIÈME DISCOURS.

De l'envie.

Si l'homme est crée libre, il doit se gouverner :
Si l'homme a des tyrans, il les dois détrôner.
On ne le sait que trop ; ces tyrans sont les vices.
Le plus cruel de tous dans ses sombre caprices,
Le plus lâche à la fois, & le plus acharné,
Qui plonge au fond du cœur un trait empoisonné,
Ce bourreau de l'esprit, quel est-il ? C'est l'envie.
L'orgueil lui donna l'être au sein de la folie ;
Rien ne peut l'adoucir, rien ne peut l'éclairer ;
Quoiqu'enfant de l'orgueil, il craint de se montrer.
Le mérite étranger est un poids qui l'accable ;
Semblable à ce géant si connu dans la fable,
Triste ennemi des dieux, par les dieux écrasé,
Lançant en vain les feux dont il est embrasé ;
Il blasphême, il s'agite en sa prison profonde ;
Il croit pouvoir donner des secousses au monde,
Il fait trembler l'Etna, dont il est oppressé ;
L'Etna sur lui retombe, il en est terrassé.

J'ai vu des courtisans, ivres de fausse gloire,
Détester dans Villars l'éclat de la victoire.
Ils haïssaient le bras qui faisait leur appui.
Il combattait pour eux, ils parlaient contre lui.
Ce héros eut raison, quand cherchant les batailles,
Il disait à Louis. *Je ne crains que Versailles ;*

Contre vos ennemis je marche ſans effroi :
Défendez-moi des miens, ils ſont près de mon roi.
Cœurs jaloux ! à quels maux êtes-vous donc en proie ?
Vos chagrins ſont formés de la publique joie.
Convives dégoûtés, l'aliment le plus doux,
Aigri par votre bile, eſt un poiſon pour vous :
O vous qui de l'honneur entrez dans la carrière,
Cette route à vous ſeul appartient-elle entière ?
N'y pouvez-vous ſouffrir les pas d'un concurrent ?
Voulez-vous reſſembler à ces rois d'Orient,
Qui de l'Aſie eſclave oppreſſeurs arbitraires,
Penſent ne bien régner qu'en étranglant leurs frères ?
Lorſqu'aux jeux du théatre, écueil de tant d'eſprits,
Une affiche nouvelle entraîne tout Paris :
Quand Dufreſne (*a*) & Goſſin, d'une voix attendrie,
Font parler Orofmane, Alzire, Zénobie ;
Le ſpectateur content, qu'un beau trait vient ſaiſir,
Laiſſe couler des pleurs, enfans de ſon plaiſir :
Refus déſeſpéré, que ce plaiſir outrage,
Pleure auſſi dans un coin, mais ſes pleurs ſont de rage.
Eh bien ! pauvre affligé, ſi ce fragile honneur,
Si ce bonheur d'un autre a déchiré ton cœur,
Mets du moins à profit le chagrin qui t'anime :
Mérite un tel ſuccès, compoſe, efface, lime.
Le public applaudit aux vers du glorieux ;
Eſt-ce un affront pour toi ? Courage, écris, fais mieux ;
Mais garde-toi ſurtout, ſi tu crains les critiques,
D'envoyer à Paris tes aïeux chimériques (*b*) :
Ne fais plus grimacer tes odieux portraits,
Sous des crayons groſſiers, pillés chez les Rabelais.

Tôt ou tard on condamne un rimeur ſatyrique,
Dont la moderne muſe emprunte un air gothique,
Et dans un vers forcé que ſurcharge un vieux mot,
Couvre ſon peu d'eſprit des phraſes de Marot. (*c*)
Ce jargon dans un conte eſt encor ſupportable;
Mais le vrai veut un air, un ton plus reſpectable.
Si tu veux, faux dévot, ſéduire un ſot lecteur,
Au miel d'un froid ſermon mêle un peu moins d'aigreur:
Que ton jaloux orgueil parle un plus doux langage;
Singe de la vertu, maſque mieux ton viſage.
La gloire d'un rival s'obſtine à t'outrager;
C'eſt en le ſurpaſſant que tu dois t'en venger.
Erige un monument plus haut que ſon trophée;
Mais pour ſiffler Rameau l'on doit être un Orphée;
Qu'un petit monſtre noir peint de rouge & de blanc,
Se garde de railler ou Brionne ou Rohan.
On ne s'embellit point en blâmant ſa rivale.
Qu'a ſervi contre Bayle une infame cabale?
Par le fougueux Jurieu (*d*) Bayle perſécuté,
Sera des bons eſprits à jamais reſpecté;
Et le nom de Jurieu, ſon rival fanatique,
N'eſt aujourd'hui connu que par l'horreur publique.
Souvent dans ſes chagrins un miſérable auteur
Deſcend du rôle affreux de calomniateur.
Au lever de Séjan, chez Neſtor, chez Narciſſe,
Il diſtille à long traits ſon abſurde malice.
Pour lui tout eſt ſcandale, & tout impiété.
Aſſurer que ce Globe, en ſa courſe emporté,
S'élève à l'équateur, en tournant ſur lui-même,
C'eſt un raffinement d'erreur & de blaſphême.

Mallebranche eſt Spinoſiſte, & Locke en ſes écrits,
Du poiſon d'Epicure infecte les eſprits.
Pope eſt un ſcélérat, de qui la plume impie
Oſe vanter de DIEU la clémence infinie,
Qui prétend follement, ô le mauvais chrétien!
Que DIEU nous aime tous, & qu'ici tout eſt bien. (*e*)
Cent fois plus malheureux, & plus infame encore,
Eſt ce fripier d'écrits, que l'intérêt dévore,
Qui vend au plus offrant ſon encre & ſes fureurs;
Mépriſable en ſon goût, déteſtable en ſes mœurs;
Médiſant, qui ſe plaint des brocards qu'il eſſuie;
Satyrique ennuyeux, diſant que tout l'ennuie;
Criant que le bon goût s'eſt perdu dans Paris,
Et le prouvant très-bien, du moins par ſes écrits.
On peut à Deſpréaux pardonner la ſatyre;
Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
Le miel que cette abeille avait tiré des fleurs,
Pouvait de ſa piqure adoucir les douleurs.
Mais pour un lourd frélon, méchamment imbécile,
Qui vit du mal qu'il fait, & nuit ſans être utile,
On écraſe à plaiſir cet inſecte orgueilleux,
Qui fatigue l'oreille, & qui choque les yeux.
Quelle était votre erreur, ô vous peintres vulgaires!
Vous, rivaux clandeſtins, dont les mains téméraires,
Dans ce cloître où Bruno ſemble encore reſpirer,
Par une lâche envie ont pu défigurer (*f*)
Du Zeuxis des Français les ſavantes peintures?
L'honneur de ſon pinceau s'accrût par vos injures;
Ces lambeaux déchirés en font plus précieux;
Ces traits en font plus beaux, & vous plus odieux.

Déteſtons à jamais un ſi dangereux vice.
Ah ! qu'il nous faut chérir ce trait plein de juſtice,
D'un critique modeſte, & d'un vrai bel eſprit,
Qui, lorſque Richelieu follement entreprit
De rabaiſſer du Cid la naiſſante merveille,
Tandis que Chapelain oſait juger Corneille,
Chargé de condamner cet ouvrage imparfait,
Dit, pour tout jugement, je voudrais l'avoir fait :(*g*)
C'eſt ainſi qu'un grand cœur ſait penſer d'un grand homme.
A la voix de Colbert, Bernini vint de Rome,
De (*h*) Perrault dans le Louvre il admira la main.
Ah ! dit-il, ſi Paris renferme dans ſon ſein
Des travaux ſi parfaits, un ſi rare génie,
Fallait-il m'appeller du fond de l'Italie ?
Voilà le vrai mérite. Il parle avec candeur ;
L'envie eſt à ſes pieds, la paix eſt dans ſon cœur.
Qu'il eſt grand ! qu'il eſt doux, de ſe dire à ſoi-même,
Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime :
Je prends part à leur gloire, à leur maux, à leurs biens,
Les arts nous ont unis, leurs beaux jours ſont les miens !
C'eſt ainſi que la terre avec plaiſir raſſemble
Ces chênes, ces ſapins, qui s'élevent enſemble :
Un ſuc toujours égal eſt préparé pour eux :
Leur pied touche aux enfers, leur cime eſt dans les cieux :
Leur tronc inébranlable, & leur pompeuſe tête,
Réſiſte en ſe couchant, aux coups de la tempête.
Ils vivent l'un par l'autre ; ils triomphent du tems,
Tandis que ſous leur ombre on voit de vils ſerpens
Se livrer, en ſifflant, des guerres inteſtines,
Et de leur ſang impur arroſer leurs racines.

NOTES.

(*a*) DUFRESNE, célèbre actrice de Paris. Mlle. Goſſin, aſtrice pleine de graces, qui joua Zayre.

(*b*) Mauvaiſe comédie, qui n'a pu être jouée.

(*c*) Il eſt à remarquer que Mr. de Voltaire s'eſt toujours élevé contre ce mêlange de l'ancienne langue & de la nouvelle. Cette bigarrure eſt non-ſeulement ridicule, mais elle jeterait dans l'erreur les étrangers qui apprennent le français.

(*d*) Jurieu était un miniſtre proteſtant, qui s'acharna contre Bayle & contre le bon ſens; il écrivit en fou, & il fit le prophête : Il prédit, que le Royaume de France éprouverait des révolutions, qui ne ſont jamais arrivées. Quant à Bayle, on ſait que c'eſt un des grands-hommes que la France ait produits. Le parlement de Toulouſe lui a fait un honneur unique, en faiſant valoir ſon teſtament, qui devait être annullé comme celui d'un refugié, ſelon la rigueur de la loi, & qu'il déclara valide, comme le teſtament d'un homme qui avait éclairé le monde, & honoré ſa patrie. L'arrêt fut rendu ſur le rapport de Mr. de Senaux, conſeiller.

(*e*) L'optimiſme de Platon renouvellé par Shaftersburi, Bolingbrocke, Leibnitz, & chanté par Pope en beaux vers, eſt peut-être un ſyſtême faux : mais ce n'eſt pas aſſurément un ſyſtême impie, comme des calomniateurs l'ont dit

(*f*) Quelques peintres, jaloux de Le Sueur, gatèrent ſes tableaux qui ſont aux chartreux.

(*g*) Habert de Ceriſi, de l'académie.

(*h*) La belle façade du vieux Louvre eſt de Mr. Perrault.

VARIANTES DU DISCOURS SUR L'ENVIE.

L'Etna sur lui retombe, il en est terrassé.
Quelle était la raison du magistrat perfide,
Qui voulait en exil envoyer Aristide?
Il fut dans son dépit contraint de l'avouer;
Je suis las, disait-il, de l'entendre louer.
J'ai vu des courtisans, &c.

. . . .

Un petit monstre noir, peint de rouge & de blanc,
Ne doit point censurer ou Vénus, ou Rohan.
Ta rivale est aimée; un bon couplet contr'elle
Ne peut ni l'enlaidir, ni te rendre plus belle.
Par le fougueux Jurieu,

. . . .

Méprisable en son goût, détestable en ses mœurs,
Médisant acharné, quelle étrange manie,
Fait aboyer ta voix contre une académie?
As-tu, vieux candidat, chez les quarante élus,
Approché seulement de l'honneur d'un refus?
Hélas! quel est le fruit de tes cris imbécilles?
La police est sévère: on fouette les Zoïles.
Chacun avec mépris se détourne de toi;
Tout fuit jusqu'aux enfans, & l'on sait trop pourquoi.
Détestons, Hermotime, un si dangéreux vice.
Oh! qu'il nous faut chérir, &c.

. . . .

Voilà le vrai mérite: il se peint dans ces traits.
C'est ainsi qu'en son ame on conserve la paix.
Qu'il est grand, &c.

QUATRIÈME DISCOURS.

DE LA MODÉRATION EN TOUT,

Dans l'étude, dans l'ambition, dans les plaisirs.

A MR. H***.

TOUT vouloir eſt d'un fou, l'excès eſt ſon partage;
La modération eſt le tréſor du ſage :
Il ſait régler ſes goûts, ſes travaux, ſes plaiſirs,
Mettre un but à ſa courſe, un terme à ſes deſirs.
Nul ne peut avoir tout; l'amour de la ſcience
A guidé ta jeuneſſe au ſortir de l'enfance ;
La nature eſt ton livre, & tu prétends y voir
Moins ce qu'on a penſé, que ce qu'il faut ſavoir.
La raiſon te conduit ; avance à ſa lumière,
Marche encore quelques pas; mais borne ta carrière ;
Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter;
Là commence un abyme, il le faut reſpecter.
  Réaumur, dont la main ſi ſavante & ſi sûre,
A percé tant de fois la nuit de la nature,
M'apprendra-t-il jamais, par quels ſubtils reſſorts
L'éternel Artiſan fait végéter les corps ?
Pourquoi l'aſpic affreux, le tigre, la panthère,
N'ont jamais adouci leur cruel caractère,
Et que reconnaiſſant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit ?

D'où vient qu'avec cent pieds, qui femblent inutiles,
Cet infecte tremblant traîne fes pas débiles ?
Pourquoi ce ver changeant fe bâtit un tombeau,
S'enterre, & reffufcite avec un corps nouveau,
Et le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant fes ailes ?
Le fage Du Faï (*a*) parmi fes plants divers,
Végétaux raffemblés des bouts de l'univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre fenfitive
Se flétrit fous nos mains, honteufe & fugitive,

Pour découvrir un peu ce qui fe paffe en moi
Je m'en vais confulter le médecin du roi:
Sans doute il en fait plus que fes doctes confrères.
Je veux favoir de lui par quels fecrets myftères,
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé ?
Comment toujours filtré dans fes routes certaines,
En longs ruiffeaux de pourpre il court enfler mes veines,
A mon corps languiffant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur, & penfer mon cerveau ?
Il lève au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie :
Demandez-le à ce DIEU, qui nous donna la vie.

Couriers de la phyfique, Argonautes nouveaux,
Qui franchiffez les monts, qui traverfez les eaux,
Ramenez des climats foumis aux trois couronnes,
Vos perches, vos fecteurs, & furtout deux Lapponnes; (*b*)
Vous avez confirmé dans ces lieux pleins d'ennui
Ce que Newton connut fans fortir de chez lui.
Vous avez arpenté quelque faible partie
Des flancs toujours glacés de la terre applatie.

Dévoilez ces refforts, qui font la pefanteur.
Vous connaiffez les loix qu'établit fon auteur.
Parlez, enfeignez-moi, comment fes mains fécondes
Font tourner tant de cieux, graviter tant de mondes?
Pourquoi, vers le foleil notre globe entraîné
Se meut autour de foi fur fon axe incliné?
Parcourant en douze ans les céleftes demeures,
D'où vient que Jupiter a fon jour de dix heures?
Vous ne le favez point. Votre favant compas
Mefure l'univers, & ne le connaît pas.
Je vous vois deffiner, par un art infaillible,
Les dehors d'un palais à l'homme inacceffible;
Les angles, les côtés font marqués par vos traits;
Le dedans à vos yeux eft fermé pour jamais.
Pourquoi donc m'affliger, fi ma débile vue
Ne peut percer la nuit fur mes yeux répandue?
Je n'imiterai point ce malheureux favant,
Qui des feux de l'Etna fcrutateur imprudent,
Marchant fur des monceaux de bitume & de cendre,
Fut confumé du feu qu'il cherchait à comprendre.
   Mondérons-nous furtout dans notre ambition,
C'eft du cœur des humains la grande paffion.
L'empefé magiftrat, le financier fauvage,
La prude aux yeux dévots, la coquette volage,
Vont en pofte à Verfaille, effuyer des mépris,
Qu'ils reviennent foudain rendre en pofte à Paris.
Les libres habitans des rives du Permeffe
Ont faifi quelquefois cette amorce traîtreffe:
Platon va raifonner à la cour de Denis:
Racine janfénifte eft auprès de Louis.

L'auteur voluptueux qui célébra Glycère,
Prodigue au fils d'Octave un encens mercenaire.
Moi-même renonçant à mes premiers desseins,
J'ai vécu, je l'avoue, avec des souverains.
Mon vaisseau fit naufrage aux mers de ces Sirènes;
Leur voix flatta mes sens, ma main porta leurs chaînes;
On me dit, je vous aime, & je crus comme un sot,
Qu'il était quelque idée attachée à ce mot.
J'y fus pris. J'asservis au vain desir de plaire
La mâle liberté qui fait mon caractère;
Et perdant la raison dont je devais m'armer,
J'allai m'imaginer qu'un roi pouvait aimer.
Que je suis revenu de cette erreur grossière!
A peine de la cour j'entrai dans la carrière,
Que mon ame éclairée, ouverte au repentir,
N'eut d'autre ambition que d'en pouvoir sortir.
Raisonneurs beaux esprits, & vous qui croyez l'être,
Voulez-vous vivre heureux? vivez toujours sans maître.

O vous, qui ramenez dans les murs de Paris
Tous les excès honteux des mœurs de Sibaris,
Qui plongés dans le luxe, énervés de mollesse,
Nourrissez dans votre ame une éternelle ivresse,
Apprenez, insensés, qui cherchez le plaisir,
Et l'art de le connaître, & celui de jouir.
Les plaisirs sont les fleurs, que notre divin maître
Dans les ronces du monde autour de nous fait naître.
Chacune a sa saison, & par des soins prudens
On peut en conserver dans l'hiver de nos ans.
Mais s'il faut les cueillir, c'est une main légère;
On flétrit aisément leur beauté passagère.

N'offrez

N'offrez pas à vos ſens de molleſſe accablés
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés :
Il ne faut point tout voir, tout ſentir, tout entendre.
Quittons les voluptés pour ſavoir les reprendre,
Le travail eſt ſouvent le père du plaiſir.
Je plains l'homme accablé du poids de ſon loiſir.
Le bonheur eſt un bien que nous vend la nature,
Il n'eſt point ici-bas de moiſſons ſans culture.
Tout veut des ſoins ſans doute, & tout eſt acheté.
   Regardez (*a*) Broſſoret, de ſa table entêté,
Au ſortir d'un ſpectacle, où de tant de merveilles
Le ſon perdu pour lui frappe en ſes oreilles ;
Il ſe traîne à ſouper, plein d'un ſecret ennui,
Cherchant en vain la joie, & fatigué de lui.
Son eſprit offuſqué d'une vapeur groſſière,
Jette encore quelques traits ſans force & ſans lumière ;
Parmi les voluptés dont il croit s'enivrer,
Malheureux, il n'a pas le tems de deſirer.
   Jadis trop careſſé des mains de la molleſſe,
Le plaiſir s'endormit au ſein de la pareſſe :
La langueur l'accabla ; plus de chants, plus de vers,
Plus d'amour ; & l'ennui détruiſait l'univers.
Un DIEU, qui prit pitié de la nature humaine,
Mit auprès du plaiſir, le travail & la peine.
La crainte l'éveilla, l'eſpoir guida ſes pas ;
Ce cortège aujourd'hui l'accompagne ici-bas.
   Semez vos entretiens de fleurs toujours nouvelles,
Je le dis aux amans, je le répète aux belles.
Damon, tes ſens trompeurs, & qui t'ont gouverné,
T'ont promis un bonheur qu'ils ne t'ont point donné.

Tu crois, dans les douceurs qu'un tendre amour apprête,
Soutenir de Daphné l'éternel tête-à-tête :
Mais ce bonheur usé n'est qu'un dégoût affreux,
Et vous avez besoin de vous quitter tous deux.
Ah, pour vous voir toujours sans jamais vous déplaire,
Il faut un cœur plus noble, une ame moins vulgaire,
Un esprit vrai, sensé, fécond, ingénieux,
Sans humeur, sans caprice, & surtout vertueux ;
Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.
O divine amitié ! félicité parfaite !
Seul mouvement de l'ame, où l'excès soit permis,
Change en biens tous les maux où le ciel m'a soumis.
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Dans toutes les saisons & dans toutes les heures ;
Sans toi tout homme est seul ; il peut, par ton appui,
Multiplier son être & vivre dans autrui.
Idole d'un cœur juste, & passion du sage,
Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage ;
Qu'il préside à mes vers, comme il règne en mon cœur ;
Tu m'appris à connaître, à chanter le bonheur.

NOTES.

(*a*) MR. Du Faï était directeur du Jardin du Roi, qui avait été très-négligé jusqu'à lui, & qui été ensuite porté par Mr. de Buffon à un point qui fait l'admiration des étrangers. On y conserve, outre les plantes, beaucoup d'autres raretés.

(*b*) Messieurs de Maupertuis, Clairault, le Monnier, &c. allèrent en 1736 à Torneo, mesurer un degré du méridien, & ramenèrent deux Lapponnes. Les trois couronnes sont les armes de la Suède, à qui Torneo appartient.

(*c*) C'était un conseiller au parlement fort riche, homme voluptueux & qui faisait excellente chère.

VARIANTES DU DISCOURS

Sur la modération.

Il ne parut à Paris qu'en 1739 : c'était alors une épître adressée à M. Hlevétius, fermier général, fils du premier médecin de la reine.

. . . .

Demandez-le à ce dieu qui nous donna la vie.
Revole, Maupertuis, de ces déserts glacés,
Où les rayons du jour sont six mois éclipsés :
Apôtre de Newton, digne appui d'un tel maître.
Né pour la vérité viens la faire connaître,
Héros de la physique, Argonautes nouveaux,
Qui franchissez les monts, qui traversez les eaux,
Dont le travail immense & l'exacte mesure
De la terre étonnée ont fixé la figure,
Dévoilez ces ressorts, &c.

. . . .

C'est du cœur des humains la grande passion :
On cherche à s'élever beaucoup plus qu'à s'instruire.
Vingt savans qu'Apollon prenait soin de conduire,
De l'éclat des grandeurs n'ont pu se détromper :
Au Parnasse ils régnaient, la cour les vit ramper.
La cour est de Circé le palais redoutable,
La fortune y préside, enchanteresse aimable,
Qui des mains des plaisirs, préparant son poison,
Par un filtre invincible, assoupit la raison.
Qui la voit est changé, c'est en vain qu'on la brave.

On est arrivé libre, on se retrouve esclave.
Le guerrier tout couvert du sang des ennemis,
Le magistrat austère, & le grossier commis,
Et la dévote adroite, & le marquis volage,
Tout y cherche à l'envi l'argent & l'esclavage.
Laissons ces insensés que leur espoir séduit,
Courir en malheureux au bonheur qui les fuit.
Mes vers ne peuvent rien contre tant de folie;
La seule adversité peut réformer leur vie.
Parlons de nos plaisirs, ce sujet plein d'appas;
Est bien moins dangereux, & ne s'épuise pas;
De nos réflexions c'est la source féconde,
Il vaut mieux en parler que des maîtres du monde:
Que m'importe leur trône, & quel suprême honneur,
Quel éclat peut valoir un sentiment du cœur?
Les plaisirs sont les fleurs, &c.

Dans une édition postérieure, on trouvait dans la tirade qui remplace celle qu'on vient de lire, les quatre vers suivans, qui ont été retranchés.

Prodigue au fils d'Octave un encens mercenaire;
S'ils ont cherché la cour, ils ont porté des fers,
Mais leur sagesse au moins les ont rendu légers.
Horace modéré, vécut riche & tranquille.
Qui veut tout n'obtient rien, le discret est l'habile.
O vous qui ramenez &c.

. . . .

Ce cortège aujourd'hui l'accompagne ici-bas.
Ne nous en plaignons point, imitons la nature;
Elle couvre nos champs de glace ou de verdures;
Tout renaît au printems, tout meurit dans l'été;

Livrons-nous donc comme elle à la diverſité.
Climène a peu d'eſprit, elle eſt vive, légère ;
Touché de ſes appas, vous avez ſu lui plaire.
Vous penſez ſur la foi de vos emportemens,
De vos jours à ſes pieds couler tous les momens,
Mais bientôt de vos ſens vous voyez l'impoſture ;
Ce feu follet s'éteint faute de nourriture ;
Votre bonheur uſé, n'eſt qu'un dégoût affreux.
Et vous, &c.

Dans la ſeconde édition, on liſait les trois vers ſuivans, après celui-ci :

Je le dis aux amans, je le répète aux belles.
De l'uniformité l'importune langueur
Glace un cœur émouſſé par l'excès du bonheur :
D'un ſéducteur plaiſir redoutez l'impoſture.
Ce feu follet, &c.

CINQUIÈME DISCOURS.

SUR LA NATURE DU PLAISIR.

JUSQU'A quand verrons-nous ce rêveur fanatique
Fermer le ciel au monde, & d'un ton deſpotique
Damnant le genre humain qu'il prétend convertir,
Nous prêcher la vertu pour la faire haïr ?
Sur les pas de Calvin, ce fou ſombre & ſévère,
Croit que DIEU, comme lui, n'agit qu'avec colère.
Je crois voir d'un tyran le miniſtre abhorré,
D'eſclaves qu'il a faits triſtement entouré,
Dictant d'un air hideux ſes volontés ſiniſtres.
Je cherche un roi plus doux, & de plus doux miniſtres.
(*a*) Timon ſe croit parfait, depuis qu'il n'aime rien.
Il faut que l'on ſoit homme, afin d'être chrétien.
Je ſuis homme, & d'un DIEU je chéris la clémence.
Mortels ! venez à lui, mais par reconnaiſſance.
La nature attentive à remplir vos deſirs,
Vous appelle à ce DIEU par la voix des plaiſirs.
Nul encore n'a chanté ſa bonté toute entière ;
Par le ſeul mouvement il conduit la matière ;
Mais c'eſt par le plaiſir qu'il conduit les humains.
Sentez du moins les dons prodigués par ſes mains.
Tout mortel au plaiſir a dû ſon exiſtence.
Par lui le corps agit, le cœur ſent, l'eſprit penſe.
Soit que du doux ſommeil la main ferme vos yeux,

Soit que le jour pour vous vienne embellir les cieux,
Soit que vos ſens flétris cherchant leur nourriture,
L'aiguillon de la faim preſſe en vous la nature,
Ou que l'amour vous force, en des momens plus doux,
A produire un autre être, à revivre après vous.
Partout d'un DIEU clément la bonté ſalutaire
Attache à vos beſoins un plaiſir néceſſaire.
Les mortels en un mot n'ont point d'autre moteur.
  Sans l'attrait du plaiſir, ſans ce charme vainqueur,
Qui des loix de l'hymen eût ſubi l'eſclavage ?
Quelle beauté jamais eu le courage
De porter un enfant dans ſon ſein renfermé,
Qui déchire en naiſſant les flancs qui l'ont formé ?
De conduire avec crainte une enfance imbécile,
Et d'un âge fougueux l'imprudence indocile ?
  Ah ! dans tous vos états, en tout tems, en tout lieu,
Mortels, à vos plaiſirs reconnaiſſez un DIEU.
Que dis-je ? à vos plaiſirs ! C'eſt à la douleur même
Que je connais de DIEU la ſageſſe ſuprême.
Ce ſentiment ſi prompt dans nos corps répandu,
Parmi tous nos dangers ſentinelle aſſidu,
D'une voix ſalutaire inceſſamment nous crie :
Ménagez, défendez, conſervez votre vie.
  Chez de ſombres dévots l'amour-propre eſt damné ;
C'eſt l'ennemi de l'homme, aux enfers il eſt né.
Vous vous trompez, ingrats, c'eſt un don de DIEU même.
Tout amour vient du ciel ; DIEU nous chérit, il s'aime.
Nous nous aimons dans nous, dans nos biens, dans nos fils,
Dans nos concitoyens, ſurtout dans nos amis.
Cet amour néceſſaire eſt l'ame de notre ame ;

Notre esprit est porté sur ces ailes de flamme.
Oui, pour nous élever aux grandes actions,
DIEU nous a par bonté donné les passions. (*b*)
Tout dangereux qu'il est, c'est un présent céleste ;
L'usage en est heureux, si l'abus est funeste.
J'admire & ne plains point un cœur maître de soi,
Qui tenant ses desirs enchaînés sous sa loi,
S'arrache au genre humain pour DIEU qui nous fit naître,
Se plaît à l'éviter plutôt qu'à le connaître ;
Et brûlant pour son DIEU d'un amour dévorant,
Fuit les plaisirs permis, par un plaisir plus grand.
Mais que fier de ses croix, vain de ses abstinences,
Et surtout en secret lassé de ses souffrances,
Il condamne dans nous tout ce qu'il a quitté,
L'hymen, le nom de père, & la société ;
On voit de cet orgueil la vanité profonde ;
C'est moins l'ami de DIEU que l'ennemi du monde ;
On lit dans ses chagrins les regrets des plaisirs.
Le ciel nous fit un cœur, il lui faut des desirs.
Des Stoïques nouveaux le ridicule maître
Prétend m'ôter à *moi*, me priver de mon être.
DIEU, si nous l'en croyons, serait servi par nous,
Ainsi qu'en son serrail un Musulman jaloux,
Qui n'admet près de lui que ces monstres d'Asie,
Que le fer a privés des sources de la vie (*c*).

Vous, qui vous élevez contre l'humanité,
N'avez-vous lu jamais la docte antiquité ?
Ne connaissez-vous point les filles de Pélie ?
Dans leur aveuglement voyez votre folie.
Elles croyaient dompter la nature & le tems,

Et rendre leur vieux père à la fleur de ſes ans :
Leurs mains par piété dans ſon ſein ſe plongèrent,
Croyant le rajeunir, ſes filles l'égorgèrent.
Voilà votre portrait, Stoïques abuſés ;
Vous voulez changer l'homme, & vous le détruiſez.
Uſez, n'abuſez point ; le ſage ainſi l'ordonne.
Je ſuis également Epictète & Pétrone.
L'abſtinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux.
  Je ne conclus donc pas, orateur dangereux,
Qu'il faut lâcher la bride aux paſſions humaines ;
De ce courſier fougueux je veux tenir les rênes ;
Je veux, que ce torrent, par un heureux ſecours,
Sans inonder mes champs, les abreuve en ſon cours.
Vents, épurez les airs, & ſoufflez ſans tempêtes ;
Soleil, ſans nous brûler, marche & luis ſur nos têtes.
DIEU des êtres penſans, DIEU des cœurs fortunés,
Conſervez les deſirs que vous m'avez donnés,
Ce goût de l'amitié, cette ardeur pour l'étude,
Cet amour des beaux arts & de la ſolitude.
Voilà mes paſſions, mon ame en tous les tems
Goûta de leurs attraits les plaiſirs conſolans.
Quand ſur les bords du Mein deux écumeurs barbares,
Des loix des nations violateurs avares,
Deux fripons à brevet, brigands accrédités,
Epuiſaient contre moi leurs lâches cruautés,
Le travail occupait ma fermeté tranquille ;
Des arts qu'ils ignoraient leur antre fut l'aſyle.
Ainſi le dieu des bois enflait ſes chalumeaux,
Quand le voleur Cacus enlevait ſes troupeaux.
Il n'interrompit point ſa douce mélodie.

Heureux qui juſqu'au tems du terme de ſa vie,
Des beaux-arts amoureux, peut cultiver leurs fruits !
Il brave l'injuſtice, il calme ſes ennuis ;
Il pardonne aux humains, il rit de leur délire,
Et de ſa main mourante il touche encore ſa lyre.

NOTES.

(*a*) CEtte piéce eſt uniquement fondée ſur l'impoſſibilité où eſt l'homme d'avoir des ſenſations ſur lui-même. Tout ſentiment prouve un DIEU, & tout ſentiment agréable prouve un DIEU bienfaiſant.

(*b*) Comme preſque tous les mots d'une langue peuvent être entendus en plus d'un ſens, il eſt bon d'avertir ici, qu'on entend par le mot *paſſions*, des deſirs vifs & continués de quelque bien que ce puiſſe être. Ce mot vient de *pâtir*, ſouffrir, parce qu'il n'y a aucun deſir ſans ſouffrance; deſirer un bien, c'eſt ſouffrir l'abſence de ce bien, c'eſt *pâtir*, c'eſt avoir une paſſion; & le premier pas vers le plaiſir eſt eſſentiellement un ſoulagement de cette ſouffrance. Les vicieux & les gens de bien ont tous également de ces deſirs vifs & continus, appellés *paſſions*, qui ne deviennent des vices que par leur objet; le deſir de réuſſir dans ſon art, l'amour conjugal, l'amour paternel, le goût des ſciences, ſont des paſſions qui n'ont rien de criminel. Il ſerait à ſouhaiter que les langues euſſent des mots pour exprimer les deſirs habituels qui en ſoi ſont indifférens, ceux qui ſont vertueux, ceux qui ſont coupables; mais il n'y a aucune langue au monde qui ait des ſignes repréſentatifs de chacune de nos idées, & on eſt obligé de ſe ſervir du même mot dans une acception différente, à-peu-près comme on ſe ſert quelquefois du même inſtrument pour des ouvrages de différente nature.

(*c*) Cela ne regarde que les eſprits outrés, qui veulent ôter à l'homme tous les ſentimens.

VARIANTES DU DISCOURS

SUR LA NATURE DU PLAISIR.

JE cherche un roi plus doux, & de plus doux ministres.
Pascal se crut parfait, alors qu'il n'aima rien.

. . . .

Ménagez, défendez, conservez votre vie.
O moitié de notre être! amour propre enchanteur,
Sans nous tyranniser, règne dans notre cœur;
Pour aimer un autre homme, il faut s'aimer soi-même.
Que Dieu soit notre exemple, il nous chérit, il s'aime.
Nous nous aimons dans nous, &c.

Vous voulez changer l'homme, & vous le détruisez.
Un Monarque de l'Inde, honnête homme, & peu sage,
Vers les rives du Gange, après un long orage,
Voyant de vingt vaisseaux les débris dispersés,
Des mats demi-rompus & des morts entassés,
Fit fermer par pitié le port de son rivage,
Défendit que jamais, par un profane usage,
Les pins de ses forêts façonnés en vaisseaux,
Portassent sur les mers à des peuples nouveaux,
Les fruits trop dangereux de l'humaine avarice.
Un Bonze l'applaudit, on vanta sa justice:
Mais bientôt triste roi d'un état indigent,
Il se vit sans pouvoir, ainsi que sans argent.
Un voisin moins bigot, & bien plus sage prince,
Conquit en peu de tems sa stérile province;

Il rendit la mer libre, & l'état fut heureux.
Je ſuis loin d'en conclure, orateur dangereux,
Qu'il faut, &c.
Voilà mes paſſions. Vous qui les approuvez,
Vous l'honneur de ces arts par vos mains cultivés.
Vous dont la paſſion nouvelle & généreuſe,
Eſt d'éclairer la terre & de la rendre heureuſe:
Grand prince, eſprit ſublime, heureux préſent du ciel,
Qui connaît mieux que vous les dons de l'Eternel?
Aidez-ma voix tremblante & ma lyre affaiblie,
A chanter le bonheur qu'il répand ſur la vie.
Qu'un autre en frémiſſant craigne ſes cruautés.
Un cœur aimé de vous, ne ſent que ſes bontés.

SIXIÈME DISCOURS.

De la nature de l'homme.

La voix de la vertu préſide à tes concerts ;
Elle m'appelle à toi par le charme des vers.
Ta grande étude eſt l'homme, & de ce labyrinthe
Le fil de la raiſon te fait chercher l'enceinte.
Montre l'homme à mes yeux ; honteux de m'ignorer,
Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer.
Deſpréaux & Paſcal en ont fait la ſatyre.
Pope & le grand Leibnitz, moins enclins à médire,
Semblent dans leurs écrits prendre un ſage milieu ;
Ils deſcendent à l'homme, ils s'élèvent à *Dieu*.
Mais quelle épaiſſe nuit voile encore la nature ?
Sur l'Œdipe nouveau de cette énigme obſcure,
Chacun a dit ſon mot ; on a long-tems rêvé ;
Le vrai ſens de l'énigme eſt-il enfin trouvé ?
Je ſais bien qu'à ſouper chez Laïs ou Catule,
Cet examen profond paſſe pour ridicule.
Là pour tout argument quelques couplets malins
Exercent plaiſamment nos cerveaux libertins.
Autre tems, autre étude, & la raiſon ſévère
Trouve accès à ſon tour, & peut ne point déplaire.
Dans le fond de ſon cœur on ſe plaît à rentrer ;
Nos yeux cherchent le jour, lent à nous éclairer.
Le grand monde eſt léger, inappliqué, volage ;

Sa voix trouble & séduit : eſt-on ſeul ? on eſt ſage.
Je veux l'être, je veux m'élever avec toi,
Des fanges de la terre au trône de ſon roi.
Montre-moi, ſi tu peux, cette chaîne inviſible
Du monde des eſprits & du monde ſenſible,
Cet ordre ſi caché de tant d'êtres divers,
Que Pope après Platon crut voir dans l'univers.
Vous me preſſez en vain. Cette vaſte ſcience,
Ou paſſe ma portée, ou me force au ſilence.
Mon eſprit reſſerré ſous le compas français,
N'a point la liberté des Grecs & des Anglais.
Pope a droit de tout dire, & moi je dois me taire.
A Bourge un bachelier peut percer ce myſtère.
Je n'ai point mes degrés, & je ne prétends pas
Haſarder pour un mot de dangereux combats.
Ecoutez ſeulement un récit véritable,
Que peut-être Fourmont (*a*) prendra pour une fable,
Et que je lus hier dans un livre chinois,
Qu'un jéſuite à Pequin traduiſit autrefois.
Un jour quelques ſouris ſe diſaient l'une à l'autre,
Que ce monde eſt charmant ! quel empire eſt le nôtre !
Ce palais ſi ſuperbe eſt élevé pour nous,
De toute éternité DIEU nous fit ces grands trous.
Vois-tu ces gras jambons ſous cette voûte obſcure ?
Ils y furent créés des mains de la nature.
Ces montagnes de lard, éternels alimens,
Sont pour nous en ces lieux juſqu'à la fin des tems.
Oui, nous ſommes grand DIEU, ſi l'on en croit nos ſages,
Le chef-d'œuvre, la fin, le but de tes ouvrages.
Les chats ſont dangereux & prompts à nous manger ;

Mais c'eſt pour nous inſtruire & pour nous corriger.
Plus loin, ſur le duvet d'une herbe renaiſſante,
Près des bois, près des eaux, une troupe innocente
De canards naſillans, de dindons rengorgés,
De gros moutons bêlans, que leur laine a chargés,
Diſaient, tout eſt à nous, bois, prés, étangs, montagnes;
Le ciel pour nos beſoins fait verdir les campagnes.
L'âne paiſſait auprès, & ſe mirant dans l'eau,
Il rendait grace au ciel, en ſe trouvant ſi beau.
Pour les ânes, dit-il, le ciel a fait la terre;
L'homme eſt né mon eſclave, il me panſe, il me ferre,
Il m'étrille, il me lave, il prévient mes deſirs,
Il bâtit mon ſerrail, il conduit mes plaiſirs:
Reſpectueux témoin de ma noble tendreſſe,
Miniſtre de ma joie, il m'amène une âneſſe;
Et je ris, quand je vois cet eſclave orgueilleux
Envier l'heureux don que j'ai reçu des cieux.
L'homme vint, & cria: je ſuis puiſſant & ſage;
Cieux terres, élémens, tout eſt pour mon uſage;
L'Océan fut formé pour porter mes vaiſſeaux;
Les vents ſont mes couriers, les aſtres mes flambeaux.
Ce globe, qui des nuits blanchit les ſombres voiles,
Croît, décroît, fuit, revient, & préſide aux étoiles;
Moi, je préſide à tout; mon eſprit éclairé
Dans les bornes du monde eût été trop ſerré:
Mais enfin de ce monde, & l'oracle, & le maître,
Je ne ſuis point encore ce que je dois être.
Quelques anges alors, qui là-haut dans les cieux
Règlent ces mouvemens imparfaits à nos yeux,
En faiſant tournoyer ces immenſes planètes,

Disaient : Pour nos plaisirs sans doute elles sont faites.
Puis delà sur la terre ils jetaient un coup d'œil ;
Ils se moquaient de l'homme & de son sot orgueil.
Le Tien (*a*) les entendit, il voulut que sur l'heure
On les fît assembler dans sa haute demeure,
Ange, homme, quadrupède, & ces êtres divers,
Dont chacun forme un monde en ce vaste univers.
Ouvrage de mes mains, enfans du même père,
Qui portez, leur dit-il, *mon divin caractère*,
Vous êtes nés pour moi, rien ne fut fait pour vous :
Je suis le centre unique où vous répondez tous.
Des destins & des tems connaissez le seul maître.
Rien n'est grand ni petit, tout est ce qu'il doit être.
D'un parfait assemblage instrumens imparfaits,
Dans votre rang placés, demeurez satisfaits.
L'homme ne le fut point. Cette indocile espèce,
Sera-t-elle occupée à murmurer sans cesse ?
Un vieux lettré Chinois, qui toujours sur les bancs
Combattait la raison par de beaux argumens,
Plein de Confucius, & sa logique en tête,
Distinguant, concluant, présenta sa requête.
Pourquoi suis-je en un point resserré par le tems ?
Mes jours devraient aller par-delà vingt mille ans ;
Ma taille pour le moins dût avoir cent coudées.
D'où vient que je ne puis, plus prompt que mes idées,
Voyager dans la lune, & réformer son cours ?
Pourquoi faut-il donc dormir un grand tiers de mes jours ?
Pourquoi ne puis-je, au gré de ma pudique flamme,
Faire au moins en trois mois cent enfans à ma femme ?
Pourquoi fus-je en un jour si las de ses attraits ?

Tes *pourquoi*, dit le DIEU, ne finiraient jamais:
Bientôt tes queſtions vont être décidées :
Va chercher ta réponſe au pays des idées :
Pars. Un ange auſſi-tôt l'emporte dans les airs,
Au ſein du vuide immenſe, où ſe meut l'univers,
A travers cent ſoleils entourés de planètes,
De lunes, & d'anneaux, & de longues comètes :
Il entre dans un globe, où d'immortelles mains
Du roi de la nature ont tracé les deſſeins,
Où l'œil peut contempler les images viſibles,
Et des mondes réels & des mondes poſſibles.
Mon vieux lettré chercha, d'eſpérance animé,
Un monde fait pour lui, tel qu'il l'aurait formé.
Il cherchait vainement : l'ange lui fait connaître,
Que rien de ce qu'il veut en effet ne peut être ;
Que ſi l'homme eût été tel qu'on feint les géans,
Faiſant la guerre au ciel, ou plutôt au bon ſens,
S'il eût à vingt mille ans étendu ſa carrière ;
Ce petit amas d'eau, de ſable & de pouſſière,
N'eût jamais pu ſuffire à nourrir dans ſon ſein
Ces énormes enfans d'un autre genre humain.
Le Chinois argumente ; on le force à conclure
Que dans tout l'univers chaque être a ſa meſure ;
Que l'homme n'eſt point fait pour ces vaſtes deſirs ;
Que ſa vie eſt bornée, ainſi que ſes plaiſirs ;
Que le travail, les maux, la mort ſont néceſſaires ;
Et que ſans fatiguer, par de lâches prières,
La volonté d'un DIEU qui ne ſaurait changer,
On doit ſubir la loi qu'on ne peut corriger,
Voir la mort d'un œil ferme & d'une ame ſoumiſe.

Le lettré convaincu, non ſans quelque ſurpriſe,
S'en retourne ici-bas, ayant tout approuvé;
Mais il y murmura, quand il fut arrivé.
Convertir un docteur eſt une œuvre impoſſible.
  Matthieu (c) Garo chez nous eut l'eſprit plus flexible:
Il loua DIEU de tout. Peut-être qu'autrefois
De longs ruiſſeaux de lait ſerpentaient dans nos bois;
La lune était plus grande, & la nuit moins obſcure:
L'hiver ſe couronnait de fleurs & de verdure:
L'homme, ce roi du monde, & roi très-fainéant,
Se contemplait à l'aiſe, admirait ſon néant,
Et formé pour agir, ſe plaiſait à rien faire.
Mais pour nous, fléchiſſons, ſous un ſort tout contraire.
Contentons-nous des biens, qui nous ſont deſtinés,
Paſſagers comme nous, & comme nous bornés:
Sans rechercher en vain ce que peut notre maître,
Ce que fut notre monde, & ce qu'il devrait être,
Obſervons ce qu'il eſt, eſt recueillons le fruit
Des tréſors qu'il renferme, & des biens qu'il produit.
Si du DIEU, qui nous fit, l'éternelle puiſſance
Eût à deux jours au plus borné notre exiſtence,
Il nous aurait fait grace; il faudrait conſumer
Ces deux jours de la vie à lui plaire, à l'aimer,
Le tems eſt aſſez long pour quiconque en profite;
Qui travaille & qui penſe en étend la limite.
On peut vivre beaucoup ſans végéter long-tems:
Et je vais te prouver par mes raiſonnemens....
Mais malheur à l'auteur qui veut toujours inſtruire!
Le ſecret d'ennuyer eſt celui de tout dire.
  C'eſt ainſi que ma muſe, avec ſimplicité,

Sur des tons différens chantait la vérité,
Lorſque de la nature éclairciſſant les voiles,
Nos Français à Quito cherchaient d'autres étoiles;
Que Clairaut, Maupertuis, entourés de glaçons,
D'un ſecteur à lunette étonnaient les Lappons,
Tandis que d'une main ſtérilement vantée,
Le hardi Vaucanſon, rival de Promethée,
Semblait, de la nature imitant les reſſorts,
Prendre le feu des cieux pour animer les corps.

Pour moi, loin des cités, ſur les bords du Permeſſe,
Je ſuivais la nature, & cherchais la ſageſſe;
Et des bords de la ſphère où s'emporta Milton,
Et de ceux de l'abyme où pénétra Newton,
Je les voyais franchir leur carrière infinie,
Amant de tous les arts & de tout grand génie,
Implacable ennemi du calomniateur,
Du fanatique abſurde & du vil délateur;
Ami ſans artifice, auteur ſans jalouſie;
Adorateur d'un DIEU, mais ſans hypocriſie;
Dans un corps languiſſant, de cent maux attaqué,
Gardant un eſprit libre, à l'étude appliqué;
Et ſachant qu'ici bas la félicité pure
Ne fut jamais permiſe à l'humaine nature.

NOTES.

(*a*) HOMME très-ſavant dans l'hiſtoire des Chinois, & même dans leur langue.

(*b*) Dieu des Chinois.

(*c*) Voyez la fable de la Fontaine :

En louant Dieu de toute choſe,
Garo retourne à la maiſon.

Cependant on a répondu à Matthieu Garo, dans les *Queſtions ſur l'Encyclopédie.*

VARIANTES DU DISCOURS

SUR LA NATURE DE L'HOMME.

QUE ſa vie eſt bornée, ainſi que ſes plaiſirs;
Que Dieu ſeul a raiſon, ſans qu'il nous en informe,
Le lettré convaincu de ſa ſottiſe énorme,
S'en retourne ici-bas, &c.

SEPTIÈME DISCOURS.

Sur la vraie vertu.

LE nom de vertu retentit ſur la terre ;
On l'entend au théatre, au barreau, dans la chaire ;
Juſqu'au milieu des cours il parvient quelquefois :
Il s'eſt même gliſſé dans les traités des rois.
C'eſt un beau mot ſans doute, & qu'on ſe plaît d'entendre,
Facile à prononcer, difficile à comprendre :
On trompe, on eſt trompé. Je crois voir des jetons
Donnés, reçus, rendus, troqués par des fripons ;
Ou bien ces faux billets, vains enfans du ſyſtême,
De ce fou d'Ecoſſais qui ſe dupa lui même.
  Qu'eſt-ce que la vertu ? Le meilleur citoyen,
Brutus, ſe repentit d'être un homme de bien :
La vertu, diſait-il, eſt un nom ſans ſubſtance.
  L'école de Zénon, dans ſa fière ignorance,
Prit jadis pour vertu l'inſenſibilité.
Dans les champs Lévantins le derviche hébété,
L'œil au ciel, les bras hauts & l'eſprit en prières,
Du Seigneur en danſant invoque les lumières,
En tournant dans un cercle au nom de Mahomet,
Croit de la vertu même atteindre le ſommet.
  Les reins ceints d'un cordon ; l'œil armé d'impudence,
Un hermite à ſandale, engraiſſé d'ignorance,
Parlant du nez à DIEU, chante au dos d'un lutrin,

Cent cantiques hébreux mis en mauvais latin.
Le ciel puiſſe bénir ſa piété profonde !
Mais quel en eſt le fruit ? quel bien fait-il au monde ?
Malgré la ſainteté de ſon auguſte emploi,
C'eſt n'être bon à rien, de n'être bon qu'à ſoi.
Quand l'ennemi divin des ſcribes & des prêtres,
Chez Pilate autrefois fut traîné par des traîtres ;
De cet air inſolent, qu'on nomme dignité,
Le Romain demanda, *Qu'eſt-ce que vérité* ?
L'homme-DIEU, qui pouvait l'inſtruire ou le confondre,
A ce juge orgueilleux dédaigna de répondre.
Son ſilence éloquent diſait aſſez à tous,
Que ce vrai tant cherché ne fut point fait pour nous.
Mais lorſque pénétré d'une ardeur ingénue,
Un ſimple citoyen l'aborda dans la rue,
Et que diſciple ſage, il prétendit ſavoir
Quel eſt l'état de l'homme, & quel eſt ſon devoir ;
Sur ce grand intérêt, ſur ce point qui nous touche,
Celui qui ſavait tout ouvrit alors la bouche,
Et dictant d'un ſeul mot ſes décrets ſolemnels ;
Aimez DIEU, lui dit-il, mais aimez les mortels.
Voilà l'homme & ſa loi, c'eſt aſſez, le ciel même
A daigné tout nous dire en ordonnant qu'on aime.
Le monde eſt médiſant, vain, léger, envieux,
Le fuir eſt très-bien fait, le ſervir encore mieux :
A ſa famille, aux ſiens, je veux qu'on ſoit utile.
Où vas-tu loin de moi, fanatique indocile ?
Pourquoi ce teint jauni, ces regards effarés,
Ces élans convulſifs & ces pas égarés ? (*a*)
Contre un ſiècle indévot plein d'une ſainte rage,

Tu cours chez ta béate à ſon cinquième étage ;
Quelques ſaints poſſédés dans cet honnête lieu,
Jurent, tordent les mains en l'honneur du BON DIEU ;
Sur leurs tréteaux montés, ils rendent des oracles,
Prédiſent le paſſé, font cent autres miracles ;
L'aveugle y vient pour voir, & des deux yeux privé,
Retourne aux quinze-vingts marmotant ſon *Avé*.
Le boiteux ſaute & tombe ; & ſa ſainte famille
Le ramène en chantant, porté ſur ſa bequille.
Le ſourd au front ſtupide écoute & n'entend rien.
D'aiſe alors tout pâmés, de pauvres gens de bien,
Qu'un ſot voiſin bénit, & qu'un fourbe ſeconde,
Aux filles du quartier prêchent la fin du monde.
Je ſais que ce myſtère a de nobles appas.
Les ſaints ont des plaiſirs que je ne connais pas.
Les miracles ſont bons ; mais ſoulager ſon frère,
Mais tirer ſon ami du ſein de la misère,
Mais à ſes ennemis pardonner leurs vertus,
C'eſt un plus grand miracle, & qui ne ſe fait plus.
Ce magiſtrat, dit-on, eſt ſévère, inflexible :
Rien n'amollit jamais ſa grande ame inſenſible.
J'entends : il fait haïr ſa place & ſon pouvoir ;
Il fait des malheureux par zèle & par devoir.
Mais l'a-t-on jamais vu, ſans qu'on le ſollicite,
Courir d'un air affable au-devant du mérite,
Le choiſir dans la foule, & donner ſon appui
A l'honnête homme obſcur qui ſe tait devant lui ?
De quelques criminels il aura fait juſtice !
C'eſt peu d'être équitable, il faut rendre ſervice.
Le juſte eſt bienfaiſant. On conte qu'autrefois

Le miniſtre odieux d'un de nos meilleurs rois
Lui diſait en ces mots ſon avis deſpotique:
Timante eſt en ſecret bien mauvais catholique,
On a trouvé chez lui la bible de Calvin :
A ce funeſte excès vous devez mettre un frein ;
Il faut qu'on l'empriſonne, ou du moins qu'on l'exile.
Comme vous, dit le roi, Timante m'eſt utile ;
Vous m'apprenez aſſez, quels ſont ſes attentats ;
Il m'a donné ſon ſang, & vous n'en parlez pas.
De ce roi bienfaiſant la prudence équitable
Peint mieux que vingt ſermons la vertu véritable.
Du nom de vertueux ſeriez-vous honoré,
Doux & diſcret Cyrus, en vous ſeul concentré,
Prêchant le ſentiment, vous bornant à ſéduire,
Trop faible pour ſervir, trop pareſſeux pour nuire,
Honnête homme indolent, qui dans un doux loiſir,
Loin du mal & du bien, vivez pour le plaiſir ?
Non, je donne ce titre au cœur tendre & ſublime,
Qui ſoutient hardiment ſon ami qu'on opprime.
Il t'était dû ſans doute, éloquent Péliſſon,
Qui défendis Fouquet du fond de ta priſon.
Je te rends grace, ô ciel, dont la bonté propice
M'accorda des amis dans les tems d'injuſtice,
Des amis courageux, dont la mâle vigueur
Repouſſa les aſſauts du calomniateur,
Du fanatiſme ardent, du ténébreux Zoïle,
Du miniſtre abuſé par leur troupe imbécile,
Et des petits tyrans bouffis de vanité,
Dont mon indépendance irritait la fierté.
Oui, pendant quarante ans pourſuivi par l'envie,

Des amis vertueux ont consolé ma vie.
J'ai mérité leur zèle & leur fidélité ;
J'ai fait quelques ingrats, & ne l'ai point été.
  Certain législateur, (*b*) dont la plume féconde
Fit tant de vains projets pour le bien de ce monde,
Et qui depuis trente ans écrit pour des ingrats,
Vient de créer un mot qui manque à Vaugelas.
Ce mot est *bienfaisance*, il me plaît, il rassemble,
Si le cœur en est cru, bien des vertus ensemble.
Petits grammairiens, grands précepteurs des sots,
Qui pesez la parole, & mesurez les mots,
Pareille expression vous semble hasardée :
Mais l'univers entier doit en chérir l'idée.

NOTES.

(*a*) Les Convulsionnaires.

(*b*) L'abbé de Saint-Pierre. C'est lui qui a mis le mot de *bienfaisance* à la mode à force de le répéter. On l'appelle législateur, parce qu'il n'a écrit que pour réformer le gouvernement. Il s'est rendu un peu ridicule en France par l'excès de ses bonnes intentions.

VARIANTES DU DISCOURS

SUR LA VRAIE VERTU.

Aux filles du quartier prêchent la fin du monde.
Je sais que ce saint œuvre a des charmes puissans :
Mais, dis-moi, n'as-tu point des devoirs plus pressans ?
D'où vient que ton ami languit dans la misère ?

Pourquoi lui refuser le plus vil nécessaire ?
Chez toi, chez tes pareils, le seul riche est sauvé,
Et le pauvre inutile est le seul reprouvé.
Ce magistrat, &c.
Peint mieux que vingt sermons la vertu véritable.
Ce beau nom de vertu sera-t-il accordé
Au mérite farouche, à l'art toujours fardé,
A l'indolent Germont, dont la pitié discrète
Craint de parler pour moi quand Séjan m'inquiète,
Au faible & doux Cyrus tout le jour occupé
Des propos d'un flatteur, & des soins d'un soupé ?
Non, je donne ce titre au cœur tendre & sublime,
Qui prévient les besoins d'un ami qu'on opprime ;
Je le donne à Normand, je le donne à Cochin,
Dont l'éloquente voix protégea l'orphelin :
Non pas à toi, Griffon, babillard mercénaire,
Qui prodiguant en vain ta vénale colère,
Et changeant un art noble en un lâche métier,
N'a fait qu'un plat libelle, au-lieu d'un plaidoyer.

. . . .

Tendre & solide ami, bienfaicteur généreux,
Qui peut te refuser le nom de vertueux ?
Jouis de ce grand titre, ô toi, dont la sagesse
N'est point le fruit amer d'une austère rudesse !
Toi, qui malgré l'éclat dont tu blesses les yeux,
Peux compter plus d'amis que tu n'as d'envieux !
Certain législateur, &c.

LE TEMPLE DE L'AMITIÉ.

Au fond d'un bois à la paix consacré,
Séjour heureux de la cour ignoré,
S'élève un temple, où l'art & ses prestiges,
N'étalent point l'orgueil de leurs prodiges,
Où rien ne trompe & n'éblouit les yeux,
Où tout est vrai, simple, & fait pour les dieux.
De bons Gaulois de leurs mains le fondèrent;
A l'amitié leurs cœurs le dédièrent.
Las! ils pensaient dans leur crédulité,
Que par leur race il serait fréquenté.
En vieux langage on voit sur la façade
Les noms sacrés d'Oreste & de Pilade,
Le médaillon du bon Pyritous,
Du sage Achate, & du tendre Nisus,
Tous grands héros, tous amis véritables.
Ces noms sont beaux; mais ils sont dans les fables.
Les doctes sœurs ne chantent qu'en ces lieux,
Car on les siffle au superbe empirée.
On n'y voit point Mars & sa Cythérée;
Car la discorde est toujours avec eux;
L'amitié vit avec très-peu de dieux.
A ses côtés sa fidèle interprète,
La vérité, charitable & discrète,
Toujours utile à qui veut l'écouter,
Attend en vain qu'on l'ose consulter:
Nul ne l'approche, & chacun la regrette.

Par contenance un livre eſt dans ſes mains,
Où ſont écrits les bienfaits des humains;
Doux monumens d'eſtime & de tendreſſe,
Donnés ſans faſte, acceptés ſans baſſeſſe,
Du protecteur noblement oubliés,
Du protégé ſans regret publiés.
C'eſt des vertus l'hiſtoire la plus pure:
L'hiſtoire eſt courte, & le livre eſt réduit
A deux feuillets de gothique écriture,
Qu'on n'entend plus, & que le tems détruit.
Or des humains quelle eſt donc la manie?
Toute amitié de leur cœur eſt bannie:
Et cependant on les entend toujours
De ce beau nom décorer leurs diſcours.
Ses ennemis ne jurent que par elle:
En la fuyant chacun s'y dit fidèle;
Ainſi qu'on voit devers l'état romain,
Des indévots chapelet à la main.
De leurs propos la déeſſe en colère,
Voulut enfin que ſes mignons chéris,
Si contens d'elle, & ſi sûrs de lui plaire,
Vinſſent la voir en ſon ſacré pourpris;
Fixa le jour, & promit un beau prix
Pour chaque couple, au cœur noble, ſincère,
Tendre comme elle, & digne d'être admis,
S'il ſe pouvait, au rang des vrais amis.
Au jour nommé viennent d'un vol rapide,
Tous nos Français que la nouveauté guide;
Un peuple immenſe inonde le parvis.
Le temple s'ouvre, on vit d'abord paraître

Deux courtiſans par l'intérêt unis ;
Par l'amitié tous deux ils croyaient l'être.
Vint un courier, qui dit, qu'auprès du maître
Vaquait alors un beau poſte d'honneur,
Un noble emploi de valet grand-ſeigneur.
Nos deux amis poliment ſe quittèrent,
Déeſſe, & prix, & temple abandonnèrent,
Chacun des deux en ſon ame jurant
D'anéantir ſon très-cher concurrent.

Quatre dévots, à la mine diſcrète,
Dos en arcade, & miſſel à la main,
Unis en DIEU de charité parfaite,
Et tous brûlans de l'amour du prochain,
Pſalmaudiaient, & bâillaient en chemin.
L'un riche abbé, prélat à l'œil lubrique,
Au menton triple, au col apoplectique,
Porc engraiſſé des dixmes de Sion,
Oppreſſé fut d'une indigeſtion.
On confeſſa mon vieux ladre au plus vîte ;
D'huile il fut oint, aſpergé d'eau bénite,
Duement leſté par le curé du lieu,
Pour ſon voyage au pays du BON DIEU.
Ses trois amis gaîment lui marmotèrent
Un *Oremus* ; en leur cœur convoitèrent
Son bénéfice, & vers la cour trottèrent.
Puis chacun d'eux, dévotement rival,
En ſe jurant fraternité ſincère,
Les yeux baiſſés, va chez le cardinal (*)
De janſéniſme accuſer ſon confrère.

(*) Le cardinal de Fleuri.

Gais & brillans, après un long repas,
Deux jeunes gens ſe tenant ſous les bras,
Liſant tout haut des lettres de leurs belles,
D'un air galant leur figure étalaient,
Et détonnant quelques chanſons nouvelles,
Ainſi qu'au bal à l'autel ils allaient.
Nos étourdis pour rien s'y querellèrent,
De l'amitié l'autel enſanglantèrent :
Et le moins fou laiſſa, tout éperdu,
Son tendre ami ſur la place étendu.

Plus loin venaient, d'un air de complaiſance,
Liſe & Chloé, qui dès leur tendre enfance
Se confiaient leurs plaiſirs, leurs humeurs,
Et tous ces riens qui rempliſſent leurs cœurs,
Se carreſſant, ſe parlant ſans rien dire,
Et ſans ſujet toujours prêtes à rire.
Mais toutes deux avaient le même amant :
A ſon nom ſeul, ô merveille ſoudaine !
Liſe & Chloé prirent tout doucement
Le grand chemin du temple de la haine.

Enfin Zaïre y parut à ſon tour,
Avec ces yeux où languit la molleſſe,
Où le plaiſir brille avec la tendreſſe.
Ah ! que d'ennui, dit-elle, en ce ſéjour !
Que fait ici cette triſte déeſſe ?
Tout y languit : je n'y vois point l'amour.
Elle ſortit, vingt rivaux la ſuivirent ;
Sur le chemin vingt beautés en gémirent.
DIEU ſait alors où ma Zaïre alla ;
De l'amitié le prix fut laiſſé là ;

Et la déesse en tout lieu célébrée,
Jamais connue & toujours desirée,
Gela de froid sur ses sacrés autels.
J'en suis fâché pour les pauvres mortels.

ENVOI.

MON cœur, ami charmant & sage,
Au vôtre n'était point lié,
Lorsque j'ai dit qu'à l'amitié
Nul mortel ne rendait hommage.
Elle a maintenant à sa cour
Deux cœurs dignes du premier âge.
Hélas ! le véritable amour
En a-t-il beaucoup davantage ?

LE MONDAIN (*a*).

REGRETTERA qui veut le bon vieux tems,
Et l'âge d'or & le règne d'Aſtrée,
Et les beaux jours de Saturne & de Rhée,
Et le jardin de nos premiers parens.
Moi je rends grace à la nature ſage,
Qui pour mon bien m'a fait naître en cet âge
Tant décrié par nos triſtes frondeurs;
Ce tems profane eſt tout fait pour mes mœurs.
J'aime le luxe, & même la molleſſe,
Tous les plaiſirs, les arts de toute eſpèce,
La propreté, le goût, les ornemens:
Tout honnête-homme a de tels ſentimens.
Il eſt bien doux pour mon cœur très-immonde,
De voir ici l'abondance à la ronde,
Mère des arts, & des heureux travaux,
Nous apporter de ſa ſource féconde,
Et des beſoins & des plaiſirs nouveaux.
L'or de la terre & les tréſors de l'onde,
Leurs habitans & les peuples de l'air,
Tout ſert au luxe, aux plaiſirs de ce monde.
O le bon tems que ce ſiècle de fer!
Le ſuperflu, choſe très-néceſſaire,

A

(*a*) Cette piéce eſt de 1736. C'eſt un badinage, dont le fonds eſt très-philoſophique & très-utile: ſon utilité ſe trouve expliquée dans la piéce ſuivante. Voyez auſſi la lettre de Mr. Melon à madame la comteſſe de Verrue.

A réuni l'un & l'autre hémiſphère.
Voyez-vous pas ces agiles vaiſſeaux,
Qui du Texel, de Londres, de Bourdeaux,
S'en vont chercher, par un heureux échange,
De nouveaux biens nés aux ſources du Gange;
Tandis qu'au loin, vainqueurs des muſulmans,
Nos vins de France enivrent les ſultans?
Quand la nature était dans ſon enfance,
Nos bons aïeux vivaient dans l'ignorance,
Ne connaiſſant, ni le *tien* ni le *mien*;
Qu'auraient-ils pu connaître? Ils n'avaient rien;
Ils étaient nuds, & c'eſt choſe très-claire,
Que qui n'a rien n'a nul partage à faire.
Sobres étaient. Ah! je le crois encore,
Martialo (*b*) n'eſt point du ſiècle d'or.
D'un bon vin frais, ou la mouſſe, ou la sève,
Ne grata point le triſte goſier d'Eve;
La ſoie & l'or ne brillaient point chez eux.
Admirez-vous pour cela nos aïeux?
Il leur manquait l'induſtrie & l'aiſance;
Eſt-ce vertu? C'était pure ignorance.
Quel idiot, s'il avait eu pour lors
Quelque bon lit, aurait couché dehors?
Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon père,
Que faiſais-tu dans les jardins d'Eden?
Travaillais-tu pour ce ſot genre humain?
Careſſais-tu madame Eve, ma mère?
Avouez-moi, que vous aviez tous deux
Les ongles longs, un peu noirs & craſſeux;

(*a*) Auteur du *cuiſinier françaiſ*.

La chevelure aſſez mal ordonnée,
Le teint bruni, la peau bize & tannée.
Sans propreté l'amour le plus heureux
N'eſt plus amour, c'eſt un beſoin honteux.
Bientôt laſſés de leur belle aventure,
Deſſous un chêne ils ſoupent galamment,
Avec de l'eau, du millet & du gland;
Le repas fait, ils dorment ſur la dure:
Voilà l'état de la pure nature.
Or maintenant, voulez-vous, mes amis,
Savoir un peu, dans nos jours tant maudits,
Soit à Paris, ſoit dans Londres, ou dans Rome,
Quel eſt le train des jours d'un honnête homme?
Entrez chez lui; la foule des beaux-arts,
Enfans du goût, ſe montre à vos regards.
De mille mains l'éclatante induſtrie,
De ces dehors orna la ſymmétrie.
L'heureux pinceau, le ſuperbe deſſein,
Du doux Corrège & du ſavant Pouſſin,
Sont encadrés dans l'or d'une bordure:
C'eſt (*c*) Bouchardon qui fit cette figure;
Et cet argent fut poli par Germain. (*d*)
Des Gobelins l'aiguille & la teinture,
Dans ces tapis ſurpaſſent la peinture.
Tous ces objets ſont vingt fois répétés,
Dans des trumaux tout brillans de clartés.
De ce ſallon je vois par la fenêtre,
Dans des jardins, des myrtes en berceaux;

(*c*) Fameux ſculpteur né à Chaumont en Champagne.

(*d*) Excellent orfévre dont les deſſeins & les ouvrages ſont du plus grand goût.

Je vois jaillir les bondiſſantes eaux.
Mais du logis j'entends ſortir le maître.
Un char commode, avec graces orné,
Par deux chevaux rapidement traîné,
Paraît aux yeux une maiſon roulante;
Moitié dorée & moitié tranſparente;
Nonchalamment je l'y vois promené:
De deux reſſorts la liante ſoupleſſe
Sur le pavé le porte avec molleſſe.
Il court au bain: les parfums les plus doux
Rendent ſa peau plus fraîche & plus polie;
Le plaiſir preſſe, il vole au rendez-vous,
Chez Camargot, chez Goſſin, chez Julie.
Il eſt comblé d'amour & de faveurs.
Il faut ſe rendre à ce palais magique,
Où les beaux vers, la danſe, la muſique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de ſéduire les cœurs,
De cent plaiſirs font un plaiſir unique.
Il va ſiffler quelque opéra nouveau,
Ou malgré lui court admirer Rameau.
Allons ſouper. Que ces brillans ſervices,
Que ces ragoûts ont pour moi de délices!
Qu'un cuiſinier eſt un mortel divin!
Cloris, Eglé me verſent de leur main,
D'un vin d'Aï, dont la mouſſe preſſée,
De la bouteille avec force élancée,
Comme un éclair fait voler ſon bouchon;
Il part, on rit, il frappe le plafond.
De ce vin frais l'écume pétillante

De nos Français eſt l'image brillante.
Le lendemain donne d'autres deſirs,
D'autres ſoupers & de nouveaux plaiſirs.
Or maintenant, monſieur du Télémaque,
Vantez-nous bien votre petite Ithaque,
Votre Salente & vos murs malheureux,
Où vos Crétois, triſtement vertueux,
Pauvres d'effet, & riches d'abſtinence,
Manquent de tout pour avoir l'abondance.
J'admire fort votre ſtyle flatteur,
Et votre proſe, encore qu'un peu traînante.
Mais, mon ami, je conſens de grand cœur,
D'être feſſé dans vos murs de Salente,
Si je vais là pour chercher mon bonheur.
Et vous, jardin de ce premier bon-homme,
Jardin fameux par le diable & la pomme,
C'eſt bien en vain que triſtement ſéduits,
Huet, Calmet, dans leur ſavante audace,
Du paradis ont recherché la place.
Le paradis terreſtre eſt où je ſuis. (*e*)

(*e*) Les curieux d'anecdotes ſeront bien aiſes de ſavoir que ce badinage, non-ſeulement très-innocent, mais dans le fond très-utile, fut compoſé dans l'année 1736, immédiatement après le ſuccès de la tragédie d'*Alzire*. Ce ſuccès anima tellement les ennemis littéraires de l'auteur, que l'abbé Desfontaines alla dénoncer la petite plaiſanterie du *Mondain* à un prêtre nommé C...., qui avait du crédit ſur l'eſprit du cardinal de Fleuri. Desfontaines falſifia l'ouvrage, y mit des vers de ſa façon comme il avait fait à *la Henriade*. L'ouvrage fut traité de ſcandaleux, & l'auteur de *la Henriade*, de *Mérope*, de *Zayre*, fut obligé de s'enfuir de ſa patrie. Le roi de Pruſſe lui offrit alors le même aſyle qu'il lui a donné depuis; mais l'auteur aima mieux aller retrouver ſes amis dans ſa patrie. Nous tenons cette anecdote de la bouche même de Mr. de Voltaire.

LETTRE (*a*) DE MR. DE MELON,

Ci-devant ſecretaire du régent du royaume,

A MADAME LA COMTESSE DE VERRUE,

SUR L'APOLOGIE DU LUXE.

J'AI lu, madame, l'ingénieuſe apologie du luxe. Je regarde ce petit ouvrage comme une excellente leçon de politique, cachée ſous un badinage agréable. Je me flatte d'avoir démontré dans mon *eſſai politique ſur le commerce*, combien ce goût des beaux-arts, & cet emploi des richeſſes, cette ame d'un grand état, qu'on nomme *luxe*, ſont néceſſaires pour la circulation de l'eſpèce & pour le maintien de l'induſtrie ; je vous regarde, madame, comme un des grands exemples de cette vérité. Combien de familles de Paris ſubſiſtent uniquement par la protection que vous donnez aux arts ? (*b*) Que l'on ceſſe d'aimer les tableaux, les eſtampes, les curioſités en toute ſorte de genre ; voilà vingt mille hommes, au moins, ruinés tout-d'un-coup dans Paris, & qui ſont forcés d'aller chercher de l'emploi chez l'étranger. Il eſt bon que dans un canton Suiſſe on faſſe des loix ſomptuaires, par la raiſon qu'il ne faut pas qu'un pauvre vive comme un riche. Quand les Hollandais ont commencé leur commerce, ils avaient beſoin d'une extrême frugalité ; mais à préſent que c'eſt la nation de l'Europe qui a le plus d'argent, elle a beſoin de luxe, &c.

(*a*) Cette lettre fut écrite dans le tems que la piéce du *Mondain* parut en 1736.

(*b*) Madame la comteſſe de Verrue, mère de madame la princeſſe de Carignan, dépenſait cent mille francs par an en curioſités : elle s'était formé un des beaux cabinets de l'Europe en raretés & en tableaux. Elle raſſemblait chez elle une ſociété de philoſophes, auxquels elle fit des legs par ſon teſtament. Elle mourut avec la fermeté & la ſimplicité de la philoſophie la plus intrépide.

LETTRE DE L'AUTEUR

A MONSIEUR

LE COMTE DE SAXE,

DEPUIS MARÉCHAL GÉNÉRAL. (*a*)

VOICI, monſieur le comte, la défenſe du Mondain ; j'ai l'honneur de vous l'envoyer, non-ſeulement comme à un mondain très-aimable, mais comme à un guerrier très-philoſophe, qui ſait coucher au bivouac auſſi leſtement que dans le lit magnifique de la plus belle de ſes maîtreſſes, & tantôt faire un ſouper de Lucullus, tantôt un ſouper de houſard.

Omnis Ariſtippum decuit color & ſtatus & res.

Je vous cite Horace qui vivait dans le ſiècle du plus grand luxe, & des plaiſirs les plus rafinés. Il ſe contentait de deux demoiſelles ou de l'équivalent ; & ſouvent il ne ſe faiſait ſervir à table que par trois laquais ; *cœna miniſtratur pueris tribus.* Les poëtes de ce tems-ci ſous un Mécène, tel le cardinal de Fleuri, ſont encore plus modeſtes.

Oui, je ſuis loin de m'en dédire,
Le luxe a des charmes puiſſans ;
Il encourage les talens,
Il eſt la gloire d'un empire.

(*a*) Cette lettre n'avait pas encore paru, elle a été trouvée dans les papiers de monſieur le maréchal de Saxe.

Il reſſemble aux vins délicats,
Il faut s'en permettre l'uſage:
Le plaiſir ſied très-bien au ſage;
Buvez, ne vous enivrez pas.
Qui ne ſait pas faire abſtinence
Sait mal goûter la volupté;
Et qui craint trop la pauvreté
N'eſt pas digne de l'opulence.

DÉFENSE DU MONDAIN,

OU

L'APOLOGIE DU LUXE.

A Table hier, par un trifte hafard,
J'étais affis près d'un maître cafard,
Lequel me dit : Vous avez bien la mine
D'aller un jour échauffer la cuifine
De Lucifer ; & moi, prédeftiné,
Je rirai bien quand vous ferez damné.
Damné ! comment ! pourquoi ! Pour vos folies.
Vous avez dit en vos œuvres non pies,
Dans certain conte en rimes barbouillé,
Qu'au paradis Adam était mouillé,
Lorfqu'il pleuvait fur notre premier père,
Qu'Eve avec lui buvait de belle eau claire ;
Qu'ils avaient même, avant d'être déchus,
La peau tannée & les ongles crochus.
Vous avancez dans votre folle ivreffe,
Prêchant le luxe, & vantant la molleffe,
Qu'il vaut bien mieux, ô blafphêmes maudits !
Vivre à préfent qu'avoir vécu jadis.
Parquoi, mon fils, votre mufe pollue
Sera rôtie, & c'eft chofe conclue.

Difant ces mots, fon gofier altéré
Humait un vin, qui d'ambre coloré,
Sentait encore la grappe parfumée,
Dont fut pour nous la liqueur exprimée.
Un rouge vif enluminait fon teint;
Lors je lui dis : Pour DIEU, monfieur le faint,
Quel eft ce vin ? d'où vient-il, je vous prie ?
D'où l'avez-vous ? Il vient de Canarie :
C'eft un nectar, un breuvage d'élu;
DIEU nous le donne, & DIEU veut qu'il foit bu.
Et ce café, dont, après cinq fervices,
Votre eftomac goûte encore les délices ?
Par le feigneur il me fut deftiné.
Bon. Mais avant que DIEU vous l'ait donné,
Ne faut-il pas que l'humaine induftrie
L'aille ravir aux champs de l'Arabie ?
La porcelaine & la frêle beauté
De cet émail à la Chine empâté,
Par mille mains fut pour vous préparée,
Cuite, recuite, & peinte & diaprée :
Cet argent fin, cifelé, gaudronné;
En plat, en vafe, en foucoupe tourné,
Fut arraché de la terre profonde,
Dans le Potofe, au fein d'un nouveau monde.
Tout l'unives a travaillé pour vous
Afin qu'en paix, dans votre heureux courroux,
Vous infultiez, pieux atrabilaire,
Au monde entier épuifé pour vous plaire.
O faux dévot, véritable mondain,
Connaiffez-vous, & dans votre prochain

Ne blâmez plus ce que votre indolence
Souffre chez vous avec tant d'indulgence.
Sachez ſurtout que le luxe enrichit
Un grand état, s'il en perd un petit.
Cette ſplendeur, cette pompe mondaine,
D'un règne heureux eſt la marque certaine.
Le riche eſt né pour beaucoup dépenſer,
Le pauvre eſt fait pour beaucoup amaſſer.
Dans ces jardins regardez ces caſcades,
L'étonnement & l'amour des nayades;
Voyez ces flots, dont les napes d'argent
Vont inonder ce marbre blanchiſſant;
Les humbles prés s'abreuvent de cette onde;
La terre en eſt plus belle & plus féconde.
Mais de ces eaux ſi la ſource tarit,
L'herbe eſt ſéchée & la fleur ſe flétrit.
Ainſi l'on voit en Angleterre, en France,
Par cent canaux circuler l'abondance:
Le goût du luxe entre dans tous les rangs;
Le pauvre y vit des vanités des grands:
Et le travail gagé par la molleſſe,
S'ouvre à pas lents la route à la richeſſe.
J'entends d'ici des pédans à rabats,
Triſtes cenſeurs des plaiſirs qu'ils n'ont pas,
Qui me citant Denis d'Halicarnaſſe,
Dion, Plutarque, & même un peu d'Horace;
Vont criaillant qu'un certain Curius,
Cincinnatus, & des conſuls en us,
Béchaient la terre au milieu des alarmes;
Qu'ils maniaient la charrue & les armes;

Et que les bleds tenaient à grand honneur
D'être femés par la main d'un vainqueur.
C'eſt fort bien dit, mes maîtres : je veux croire
Des vieux Romains la chimérique hiſtoire.
Mais, dites-moi, ſi les dieux par haſard
Faiſaient combattre Auteuil & Vaugirard,
Faudrait-il pas au retour de la guerre;
Que le vainqueur vînt labourer ſa terre ?
L'auguſte Rome, avec tout ſon orgueil,
Rome jadis était ce qu'eſt Auteuil,
Quand ces enfans de Mars & de Sylvie,
Pour quelque pré ſignalant leur furie,
De leur village allaient au champ de Mars,
Ils arboraient du foin (*a*) pour étendarts.
Leur Jupiter, au tems du bon roi Tulle,
Etait de bois; il fut d'or ſous Luculle.
N'allez donc pas avec ſimplicité,
Nommer vertu ce qui fut pauvreté.
Oh, que Colbert était un eſprit ſage !
Certain butor conſeillait par ménage,
Qu'on abolît ces travaux précieux,
Des Lyonnais ouvrage induſtrieux.
Du conſeiller l'abſurde prud'hommie
Eût tout perdu par pure économie.
Mais le miniſtre, utile avec éclat,
Sut par le luxe enrichir notre état.
De tous nos arts il agrandit la ſource;
Et du midi, du levant & de l'ourſe,

(*a*) Une poignée de foin au bout d'un bâton, nommée Manipulus, était le premier étendart des Romains.

Nos fiers voiſins de nos progrès jaloux,
Payaient l'eſprit qu'ils admiraient en nous.
Je veux ici vous parler d'un autre homme,
Tel que n'en vit Paris, Pékin, ni Rome;
C'eſt Salomon, ce ſage fortuné,
Roi philoſophe, & Platon couronné,
Qui connut tout, du cèdre juſqu'à l'herbe;
Vit-on jamais un luxe plus ſuperbe?
Il faiſait naître au gré de ſes deſirs
L'argent & l'or, mais ſurtout les plaiſirs.
Mille beautés ſervaient à ſon uſage;
Mille? On le dit, c'eſt beaucoup pour un uſage.
Qu'on m'en donne une, & c'eſt aſſez pour moi,
Qui n'ai l'honneur d'être ſage ni roi.
Parlant ainſi, je vis que les convives
Aimaient aſſez mes peintures naïves:
Mon doux béat très-peu me répondait,
Riait beaucoup, & beaucoup plus buvait;
Et tout chacun préſent à cette fête,
Fit ſon profit de mon diſcours honnête.

SUR L'USAGE DE LA VIE.

Pour répondre aux critiques qu'on avait fait du mondain.

SACHEZ, mes très-chers amis,
Qu'en parlant de l'abondance,
J'ai chanté la jouiſſance
Des plaiſirs purs & permis,
Et jamais l'intempérance.
Gens de bien voluptueux,
Je ne veux que vous apprendre
L'art peu connu d'être heureux :
Cet art qui doit tout comprendre,
Eſt de modérer ſes vœux.
Gardez de vous y méprendre :
Les plaiſirs dans l'âge tendre,
S'empreſſent à vous flatter.
Sachez que pour les goûter,
Il faut ſavoir les quitter ;
Les quitter pour les reprendre ;
Paſſez du fracas des cours
A la douce ſolitude ;
Quittez les jeux pour l'étude ;
Changez tout hors vos amours :
D'une recherche importune,
Que vos cœurs embarraſſés
Ne volent point empreſſés
Vers les biens de la fortune

Trop loin de vous a placés.
Laiſſez la fleur étrangère
Embellir d'autres climats;
Cueillez d'une main légère
Celle qui naît ſous vos pas:
Tout rang, tout ſexe, tout âge
Reconnaît la même loi;
Chaque mortel en partage
A ſon bonheur près ſoi.
L'inépuiſable nature
Prend ſoin de la nourriture
Des tigres & des lions,
Sans que ſa main abandonne
Le moucheron qui bourdonne
Sur les feuilles des buiſſons:
Et tandis que l'aigle altière,
S'applaudit de ſa carrière,
Dans le vaſte champ des airs,
La tranquille Philomèle
A ſa compagne fidèle
Module ſes doux concerts:
Jouiſſez donc de la vie,
Soit que dans l'adverſité
Elle paraiſſe avilie,
Soit que ſa proſpérité
Irrite l'œil de l'envie.
Tout eſt égal, croyez-moi:
On voit ſouvent plus d'un roi
Que la triſteſſe environne;
Les brillans de la couronne

Ne ſauvent point de l'ennui ;
Ses valets de pied, ſes pages,
Jeunes, indiſcrets, volages,
Sont plus fortunés que lui.
La princeſſe & la bergère
Soupirent également,
Et ſi leur ame diffère,
C'eſt en un point ſeulement :
Philis a plus de tendreſſe,
Philis aime conſtamment,
Et bien mieux que ſon alteſſe.....
Ah ! madame la princeſſe
Comme je ſacrifierais
Tous vos auguſtes attraits
Aux larmes de ma maîtreſſe !
Un deſtin trop rigoureux
A mes tranſports amoureux
Ravit cet objet aimable :
Mais dans l'ennui qui m'accable,
Si mes amis ſont heureux,
Je ſerai moins miſérable.

SUR LES ÉVÉNEMENS DE L'ANNÉE 1744.

Discours en vers.

Quoi, verrai-je toujours des ſottiſes en France?
Diſait l'hiver dernier, d'un ton plein d'importance,
Timon, qui, du paſſé profond admirateur,
Du préſent qu'il ignore eſt l'éternel frondeur.
Pourquoi, s'écriait-il, le roi va-t-il en Flandre?
Quelle étrange vertu, qui s'obſtine à défendre
Les débris dangereux du trône des Céſars,
Contre l'or des Anglais & le fer des houſards?
Dans le jeune Conti, quel excès de folie,
D'eſcalader les monts qui gardent l'Italie,
Et d'attaquer, vers Nice, un roi victorieux;
Sur ces ſommets glacés dont le front touche aux cieux?
Pour franchir ces amas de neiges éternelles,
Dédale à cet Icar a-t-il prêtés ſes ailes?
A-t-il reçu du moins dans ſon deſſein fatal,
Pour briſer les rochers, le ſecret d'Annibal?
Il parle, & Conti vole. Une ardente jeuneſſe,
Voyant peu les dangers que voit trop la vieilleſſe,
Se précipite en foule autour de ſon héros:
Du Var qui s'épouvante on traverſe les flots;
De torrens en rochers, de montagne en abyme,
Des Alpes en courroux on aſſiége la cime;
On y brave la foudre; on voit de tous côtés,
Et la nature, & l'art, & l'ennemi domptés.
Conti qu'on cenſurait, & que l'univers loue,

Eſt

Eſt un autre Annibal, qui n'a point de Capoue.
Critiques orgueilleux, frondeurs, en eſt-ce aſſez ?
Avec Nice & Démont vous voilà terraſſés.
Mais, tandis que ſous lui les Alpes s'applaniſſent,
Que ſur les flots voiſins les Anglais en frémiſſent,
Vers les bords de l'Eſcaut LOUIS fait tout trembler ;
Le Batave s'arrête, & craint de le troubler.
Miniſtres, généraux, ſuivent d'un même zèle,
Du conſeil aux dangers, leur prince & leur modèle.
L'ombre du grand Condé, l'ombre du grand LOUIS,
Dans les champs de la Flandre ont reconnu leur fils :
L'envie alors ſe tait, la médiſance admire.
Zoïle, un jour du moins, rénonce à la ſatyre ;
Et le vieux nouvelliſte, une canne à la main,
Trace au palais royal, Ypre, Furne & Menin.
Ainſi, lorſqu'à Paris la tendre Melpomène
De quelque ouvrage heureux vient embellir ſa ſcène,
En dépit des ſifflets de cent auteurs malins,
Le ſpectateur ſenſible applaudit des deux mains ;
Ainſi, malgre Buſſi, ſes chanſons & ſa haine,
Nos aïeux admiraient Luxembourg & Turenne.
Le Français quelquefois eſt léger & moqueur ;
Mais toujours le mérite eut des droits ſur ſon cœur ;
Son œil perçant & juſte eſt prompt à le connaître ;
Il l'aime en ſon égal, il l'adore en ſon maître.
La vertu ſur le trône eſt dans ſon plus beau jour,
Et l'exemple du monde en eſt auſſi l'amour.
Nous l'avons bien prouvé, quand la fiévre fatale,
A l'œil creux, au teint ſombre, à la marche inégale,
De ſes tremblantes mains miniſtres du trépas,

Vint attaquer LOUIS au ſortir des combats.
Jadis Germanicus fit verſer moins de larmes :
L'univers éploré reſſentit moins d'alarmes,
Et goûta moins l'excès de ſa félicité,
Lorſqu'Antonin mourant reparut en ſanté.
Dans nos emportemens de douleur & de joie,
Le cœur ſeul a parlé, l'amour ſeul ſe déploie.
Paris n'a jamais vu de tranſports ſi divers,
Tant de feux d'artifice, & tant de mauvais vers.

Autrefois, ô grand roi, les filles de mémoire,
Chantant au pied du trône, en égalaient la gloire.
Que nous dégénérons de ce tems ſi chéri !
L'éclat du trône augmente, & le nôtre eſt flétri.
O ma proſe & mes vers, gardez-vous de paraître,
Il eſt dur d'ennuyer ſon héros & ſon maître :
Cependant nous avons la noble vanité
De mener les héros à l'immortalité
Nous nous trompons beaucoup ; un roi juſte & qu'on aime,
Va ſans nous à la gloire, & doit tout à lui-même.
Chaque âge le bénit, le vieillard expirant,
De ce prince, à ſon fils, fait l'éloge en pleurant ;
Le fils, éterniſant des images ſi chères,
Raconte à ſes neveux le bonheur de leurs pères ;
Et ce nom, dont la terre aime à s'entretenir,
Eſt porté par l'amour aux ſiècles à venir.

Si pourtant, ô grand roi, quelqu'eſprit moins vulgaire,
Des vœux de tout un peuple interprète ſincère,
S'élevant juſqu'à vous par le grand art des vers,
Oſait, ſans vous flatter, vous peindre à l'univers,
Peut-être on vous verrait, ſéduit par l'harmonie,

Pardonner à l'éloge en faveur du génie ;
Peut-être d'un regard le Parnasse excité,
De son lustre terni reprendrait la beauté.
L'œil du maître peut tout ; c'est lui qui rend la vie
Au mérite expirant sous les dents de l'envie ;
C'est lui dont les rayons ont cent fois éclairé
Le modeste talent dans la foule ignoré.
Un roi qui sait régner, nous fait ce que nous sommes :
Les regards d'un héros produisent les grands-hommes.

LE CADENAT. (*a*)

JE triomphais ; l'amour était le maître ,
Et je touchais à ces momens trop courts
De mon bonheur & du vôtre peut-être ;
Mais un tyran veut troubler nos beaux jours ;
C'eſt votre époux. Geolier ſexagénaire ,
Il a fermé le libre ſanctuaire
De vos appas ; & trompant nos deſirs ,
Il tient la clef du ſéjour des plaiſirs.
Pour éclaircir ce douloureux myſtère ,
D'un peu plus haut reprenons cette affaire.
Vous connaiſſez la déeſſe Cérès.
Or , en ſon tems Cérès eut une fille ,
Semblable à vous , à vos ſcrupules près ,
Brune , piquante , honneur de ſa famille ,
Tendre ſurtout , & menant à ſa cour
L'aveugle enfant que l'on appelle amour.
Un autre aveugle , hélas ! bien moins aimable ,
Le triſte hymen la traita comme vous.
Le vieux Pluton , riche autant qu'haïſſable ,
Dans les enfers fut ſon indigne époux :
Il était dieu , mais avare & jaloux ;
Il fut cocu ; car c'était la juſtice.
Pyrritous , ſon fortuné rival ,

(*a*) Cette piéce eſt fort ancienne. L'auteur n'avait que dix-huit ans quand il la fit , au ſujet d'une dame , qui était en effet dans le cas dont il eſt ici queſtion.

Beau, jeune, adroit, complaiſant, libéral,
Au dieu Pluton donna le bénéfice
De cocuage. Or ne demandez pas,
Comment un homme avant ſa dernière heure
Put pénétrer dans la ſombre demeure.
Cet homme aimait, l'amour guida ſes pas :
Mais aux enfers, comme aux lieux où vous êtes,
Voyez qu'il eſt peu d'intrigues ſecrètes ;
De ſa chaudière, un traître d'eſpion
Vit le grand cas, & dit tout à Pluton ;
Il ajouta, que même à la ſourdine
Plus d'un damné feſtoyait Proſerpine.
Le dieu cornu, dans ſon noir tribunal,
Fit convoquer ſon ſénat infernal ;
Il aſſembla les déteſtables ames
De tous ſes ſaints dévolus aux enfers,
Qui dès long-tems en cocuage experts,
Pendant leur vie ont tourmenté leurs femmes.
Un Florentin lui dit : frère & ſeigneur,
Pour détourner la maligne influence
Dont votre alteſſe a fait l'expérience,
Tuer ſa dame eſt toujours le meilleur.
Mais, las, ſeigneur ! la votre eſt immortelle.
Je voudrais donc, pour votre ſûreté,
Qu'un cadenat de ſtructure nouvelle,
Fût le garant de ſa fidélité :
A la vertu par la force aſſervie,
Lors vos plaiſirs borneront ſon envie :
Plus ne ſera d'amant favoriſé.
Et plût aux dieux que quand j'étais en vie,

D'un tel ſecret je me fuſſe aviſé !
A ce diſcours les damnés applaudirent,
Et ſur l'airain les parques l'écrivirent.
En un moment, feux, enclumes, fourneaux,
Sont préparés aux gouffres infernaux.
Tiſiphone, de ces lieux ſerrurière,
Au cadenat met la main la première :
Elle l'achève, & des mains de Pluton
Proſerpine reçut ce triſte don.
On m'a conté, qu'eſſayant ſon ouvrage,
Le cruel dieu fut ému de pitié,
Qu'avec tendreſſe il dit à ſa moitié,
Que je vous plains ! vous allez être ſage.
  Or, ce ſecret aux enfers inventé,
Chez les humains tôt après fut porté ;
Et depuis ce, dans Veniſe & dans Rome,
Il n'eſt pédant, bourgeois, ni gentilhomme,
Qui pour garder l'honneur de ſa maiſon
De cadenats n'ait ſa proviſion.
Là, tout jaloux, ſans craindre qu'on le blâme,
Tient ſous la clef la vertu de ſa femme.
Or votre époux dans Rome a fréquenté ;
Chez les méchans on ſe gâte ſans peine ;
Et le galant vit fort à la romaine.
Mais ſon tréſor eſt-il en ſûreté ?
A ſes projets l'amour ſera funeſte ;
Ce dieu charmant ſera notre vengeur ;
Car vous m'aimez ; & quand on a le cœur
De femme honnête, on a bientôt le reſte.

L'ANTI-GITON (*a*).

A Mademoiselle LE COUVREUR

O Du théatre aimable souveraine,
Belle Chloé, fille de Melpomène !
Puissent ces vers de vous être goûtés !
Amour le veut, amour les a dictés.
Ce petit dieu, de son aile légère,
Un arc en main parcourait l'autre jour
Tous les recoins de votre sanctuaire ;
Car le théatre appartient à l'amour :
Tous les héros sont enfans de Cithère.
Hélas, amour ! que tu fus consterné,
Lorsque tu vis ce temple profané,
Et ton rival, de son culte hérétique,
Etablissant l'usage antiphysique,
Accompagné de ses mignons fleuris,
Fouler aux pieds les myrthes de Cypris !
Cet ennemi jadis eut dans Gomore
Plus d'un autel, & les aurait encore,
Si par le feu son pays consumé,
En lac un jour n'eût été transformé.
Ce conte n'est de la métamorphose,
Car gens de bien m'ont expliqué la chose
Très-doctement ; & partant ne veux pas

(*a*) Cette piéce est aussi ancienne que la précédente. On l'imprima en 1712, comme adressée à la comédienne Duclos.

Mécroire en rien la vérité du cas.
Ainſi que Loth, chaſſé en ſon aſyle,
Ce pauvre dieu courut de ville en ville ;
Il vint en Grèce, il y donna leçon
Plus d'une fois à Socrate, à Platon ;
Chez des héros il fit ſa réſidence,
Tantôt à Rome, & tantôt à Florence ;
Cherchant toujours, ſi bien vous l'obſervez,
Peuples polis & par art cultivés.
Maintenant donc le voici dans Lutèce,
Séjour fameux des effrénés deſirs,
Et qui vaut bien l'Italie & la Grèce,
Quoi qu'on en diſe, au moins pour les plaiſirs.
Là, pour tenter notre faible nature,
Ce dieu paraît ſous humaine figure :
Et n'a point pris bourdon de pélerin
Comme autrefois l'a pratiqué Jupin,
Quand, voyageant au pays où nous ſommes,
Quittait les cieux pour éprouver les hommes.
Il n'a point l'air de ce peſant abbé,
Brutalement dans le vice abſorbé,
Qui tourmentant en tout ſens ſon eſpèce,
Mord ſon prochain, & corrompt la jeuneſſe ;
Lui, dont l'œil louche, & le muffle effronté,
Font friſſonner la tendre volupté ;
Et qu'on prendrait, dans ſes fureurs étranges,
Pour un démon qui viole des anges.
Ce dieu ſait trop, qu'en un pédant craſſeux,
Le plaiſir même eſt un objet hideux.
D'un beau marquis il a pris le viſage,

Le doux maintien, l'air fin, l'adroit langage ;
Trente mignons le ſuivent en riant ;
Philis le lorgne, & ſoupire en fuyant.
Ce faux amour ſe pavane à toute heure,
Sur le théatre aux muſes deſtiné,
Où par Racine en triomphe amené,
L'amour galant choiſiſſait ſa demeure.
Que dis-je ? hélas ! l'amour n'habite plus
Dans ce réduit. Déſeſpéré, confus,
Des fiers ſuccès du dieu qu'on lui préfère,
L'amour honnête eſt allé chez ſa mère,
D'où rarement il deſcend ici-bas.
Belle Chloé, ce n'eſt que ſur vos pas
Qu'il vient encor. Chloé, pour vous entendre,
Du haut des cieux j'ai vu ce dieu deſcendre,
Sur le théatre il vole parmi nous,
Quand ſous le nom de Phèdre, ou de Monime,
Vous partagez entre Racine & vous
De votre encens le tribut légitime.
Que ſi voulez que cet enfant jaloux
De ces beaux lieux déſormais ne s'envole,
Convertiſſons ceux qui devant l'idole
De ſon rival ont fléchi les genoux :
Il vous créa la prêtreſſe du temple :
A l'hérétique il faut prêcher d'exemple :
Prêchez donc vîte, & venez dès ce jour,
Sacrifier au véritable amour.

LA MORT

De Mademoiselle le COUVREUR, *fameuſe actrice.*

QUE vois-je ? quel objet ! Quoi ! ces lèvres charmantes,
Quoi ! ces yeux d'où partaient ces flammes éloquentes,
Eprouvent du trépas les livides horreurs !
Muſes, graces, amours, dont elle fut l'image,
O mes dieux & les ſiens, ſecourez votre ouvrage.
Que vois-je ? c'en eſt fait, je t'embraſſe, & tu meurs.
Tu meurs, on ſait déjà cette affreuſe nouvelle :
Tous les cœurs ſont émus de ma douleur mortelle.
J'entends de tous côtés les beaux-arts éperdus,
S'écrier, en pleurant ; Melpomène n'eſt plus.
Que direz-vous, race future,
Lorſque vous apprendrez la flétriſſante injure,
Qu'à ces arts déſolés font des hommes cruels ?
Ils privent de la ſépulture
Celle qui dans la Grèce aurait eu des autels.
Quand elle était au monde, ils ſoupiraient pour elle ;
Je les ai vus ſoumis, autour d'elle empreſſés :
Si-tôt qu'elle n'eſt plus, elle eſt donc criminelle ;
Elle a charmé le monde, & vous l'en puniſſez.
Non, ces bords déſormais ne ſeront plus profanes, (*a*)
Ils contiennent ta cendre ; & ce triſte tombeau,
Honoré par nos chants, conſacré par tes manes,
Eſt pour nous un temple nouveau.
Voilà mon ſaint Denis ; oui, c'eſt-là que j'adore
Tes talens, ton eſprit, tes graces, tes appas.

(*a*) Elle eſt enterrée ſur le bord de la Seine.

Je les aimai vivans, je les encenſe encore,
Malgré les horreurs du trépas,
Malgré l'erreur & les ingrats,
Que ſeuls de ce tombeau l'opprobre déshonore.
Ah ! verrai-je toujours ma faible nation,
Incertaine en ſes vœux, flétrir ce qu'elle admire,
Nos mœurs avec nos loix toujours ſe contredire,
Et le Français volage endormi ſous l'empire
De la ſuperſtition ?
Quoi ! n'eſt-ce donc qu'en Angleterre
Que les mortels oſent penſer ?
O rivale d'Athène ! ô Londre ! heureuſe terre !
Ainſi que des tyrans, vous avez ſu chaſſer
Les préjugés honteux, qui vous livraient la guerre.
C'eſt-là qu'on ſait tout dire, & tout récompenſer ;
Nul art n'eſt mépriſé, tout ſuccès a ſa gloire.
Le vainqueur de Tallard, le fils de la victoire,
Le ſublime Dryden, & le ſage Addiſſon,
Et la charmante Ophils, & l'immortel Newton,
Ont part au temple de mémoire :
Et le Couvreur à Londre aurait eu des tombeaux
Parmi les beaux eſprits, les rois & les héros.
Quiconque a des talens à Londre eſt un grand-homme.
L'abondance & la liberté
Ont après deux mille ans chez vous reſſuſcité
L'eſprit de la Grèce & de Rome.
Des lauriers d'Apollon, dans nos ſtériles champs,
La feuille négligée eſt-elle donc flétrie ?
Dieux ! pourquoi mon pays n'eſt-il plus la patrie
Et de la gloire & des talens ?

AU CAMP DEVANT PHILIPSBOURG,

le 3 Juillet 1734.

C'EST ici que l'on dort ſans lit,
Et qu'on prend ſes repas par terre.
Je vois & j'entends l'atmoſphère,
Qui s'embraſe & qui retentit
De cent décharges de tonnerre;
Et dans ces horreurs de la guerre,
Le Français chante, boit & rit.
Bellone va réduire en cendres
Les courtines de Philiſbourg,
Par cinquante mille Alexandres
Payés à quatre ſols par jour.
Je les vois prodiguant leur vie,
Chercher ces combats meurtriers,
Couverts de fange & de lauriers,
Et pleins d'honneur & de folie.
Je vois briller au milieu d'eux
Ce fantôme, nommé la gloire,
A l'œil ſuperbe, au front poudreux,
Portant au cou cravate noire,
Ayant ſa trompette en ſa main,
Sonnant la charge & la victoire,
Et chantant quelques airs à boire,
Dont ils répètent le refrain.
O nation brillante & vaine!
Illuſtres fous, peuple charmant,

Que la gloire à ſon char enchaîne,
Il eſt beau d'affronter gaiement
Le trépas & le prince Eugène.
Mais Hélas ! quel ſera le prix
De vos héroïques proueſſes ?
Vous ſerez cocus dans Paris
Par vos femmes & par vos maîtreſſes.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

AU

ROI DE PRUSSE,

SUR LE PRÉCIS DE L'ECCLÉSIASTE.

SIRE,

ON impute au troiſième roi de la Judée le petit livre de l'écclésiaſte. Je dédie le précis de cét ouvrage au troiſième roi de la Pruſſe qui penſe comme Salomon paraît penſer, & qui a ſouvent exprimé les mêmes ſentimens avec plus de methode & plus d'énergie.

Quel que ſoit l'auteur de l'écclésiaſte, il eſt certain qu'il était philoſophe ; & il n'eſt pas ſi certain qu'il fût roi. Vous êtes l'un & l'autre, ainſi vous réuniſſez tout ce qu'il y a, dit-on, de mieux ſur la terre.

Des cuiſtres ignorans qui déteſtaient les philoſophes & qui n'aimaient pas les rois, ont condamné ce petit précis de l'écclésiaſte, apparemment, parce qu'il eſt en vers ; car ces meſſieurs ne ſont pas plus touchés de la poéſie que de la philoſophie. C'eſt une nouvelle raiſon pour dédier cet ouvrage à votre majeſté. Elle a ſur Salomon l'avantage de faire des vers, & de n'être point tiraillé par ſept cents épouſes dites légitimes, & par trois cents drôleſſes dites concubines ou femmes du ſecond rang, ce qui ne convient pas trop à un ſage.

L'écléſiaſte a été inſpiré par le St. Eſprit, la traduction libre que je mets à vos pieds n'a été inſpirée que par la raiſon; ainſi le traducteur peut être tombé dans des erreurs groſſières. Il a pu, ſans le ſavoir, haſarder des paroles mal-ſonnantes & ſentant l'héréſie. Mais comme votre majeſté eſt hérétique, elle ne s'en offenſera pas. Elle continuera à me donner ſa protection contre les ſots dont elle eſt accoutumée à triompher comme de ſes ennemis.

AVERTISSEMENT.

SOIT que l'écclésiaste ait été effectivement composé par Salomon, soit qu'un autre auteur inspiré ait fait parler ce sage, ce livre a toujours été regardé comme un monument précieux, & l'est d'autant plus qu'on y trouve plus de philosophie. Il montre le néant des choses humaines, il conseille en même-tems l'usage raisonnable des biens que DIEU a donnés aux hommes. Il ne fait pas de la sagesse un fantôme hideux & révoltant; c'est un cours de morale fait pour les gens du monde. C'est pourquoi on a cru ce livre de l'écriture préférable à tout autre, pour en donner un précis en vers, & pour le présenter à la personne respectable à qui on a eu l'honneur de l'adresser.

Il n'aurait pas été possible de le traduire d'un bout à l'autre avec succès. Le style oriental est trop différent du nôtre. L'esprit divin qui s'éleve au-dessus de nos idées, néglige la méthode: il ne fait point difficulté de répéter souvent les mêmes pensées & les mémes expressions. Il passe rapidement d'un objet à un autre; il revient sur ses pas: il ne craint, ni les contradictions apparentes que notre esprit borné est obligé de concilier, ni les grandes hardiesses que notre faiblesse est dans la nécessité d'adoucir.

Le sentiment de sa propre insuffisance a forcé le traducteur à ressembler en un corps les idées qui sont répandues dans ce livre avec une sublime profusion; à y mettre une liaison nécessaire pour nous, & un ordre qui était inutile à l'esprit saint; & enfin, à prendre un vol moins hardi, convenable à un laïque, qui donne l'abrégé d'un livre divin.

NB. On a attribué ce *précis* à Mr. de . . . . mais il n'est pas de lui; il est de Mr. Eratou conseiller de S. A. S. M. le Landgrave.

PRECIS

PRÉCIS DE L'ECCLÉSIASTE.

DANS ma bouillante jeunesse,
J'ai cherché la volupté ;
J'ai savouré son ivresse ;
De mon bonheur dégoûté,
Dans sa coupe enchanteresse
J'ai trouvé la vanité.
La grandeur & la richesse
Dans l'âge mûr m'ont flatté :
Les embarras, la tristesse,
L'ennui, la satiété,
Ont avertit ma vieillesse,
Que tout était vanité.
J'ai voulu de la science
Pénétrer l'obscurité.
O nature, abyme immense !
Tu me laisses sans clarté ;
J'ai recours à l'ignorance,
Le savoir est vanité.

TEXTE.

Vanité des vanités, & tout est vanité. J'ai dit dans mon cœur, Je vais me plonger dans les délices, & j'ai trouvé encore que cela est vanité. Je me suis proposé d'examiner tout ce qui est sous le soleil, & c'est une très-mauvaise occupation. . . . J'ai voulu connaître la doctrine & les erreurs. . . . & c'est une affliction d'esprit. J'ai entrepris de grandes choses ; j'ai bâti des palais &c. . . . . j'ai eu des esclaves ; j'ai fait de grands amas d'or. . . . & j'ai vu en tout cela vanité & affliction d'esprit.

De quoi m'aura servi ma ſuprême puiſſance,
Qui ne dit rien aux ſens, qui ne dit rien au cœur ?
Brillante opinion, fantôme de bonheur,
Dont jamais en effet on n'a la jouiſſance.

J'ai cherché ce bonheur, qui fuyait de mes bras,
Dans mes palais de cèdre, aux bords de cent fontaines;
Je le redemandais aux voix de mes ſyrènes:
Il n'était point dans moi, je ne le trouvais pas.

J'accablai mon eſprit de trop nourriture;
A prévenir mon goût j'épuiſai tous mes ſoins;
Mais mon goût s'émouſſait en fuyant la nature.
Il n'eſt de vrais plaiſirs qu'avec de vrais beſoins.

Je me ſuis fait une étude
De connaître les mortels;
J'ai vu leurs chagrins cruels,
Et leur vague inquiétude,
Et la ſecrète habitude
De leurs penchans criminels.

L'artiſte le plus habile
Fut le moins récompenſé;

TEXTE.

J'ai fait de grands amas d'or. J'ai accumulé les ſubſtances des provinces. J'ai eu des muſiciens & des muſiciennes.... J'ai conſtruit des palais & j'ai planté des jardins.... Je ne me ſuis refuſé à aucun deſir.... J'ai reconnu qu'il n'y avait que vanité & affliction d'eſprit..... La vie m'eſt devenue inſupportable..... J'ai regardé enſuite avec déteſtation mes applications..... après avoir cherché en vain la doctrine & la ſageſſe.

Le serviteur inutile
Était le plus caressé ;
Le juste fut traversé,
Le méchant parut tranquille.

Tu viens de trahir l'amour ;
Et tu ris, beauté volage ;
Un nouvel amant t'engage,
T'aime & te quitte en un jour ;
Et dans l'instant qu'il t'outrage
On le trahit à son tour.

J'entends siffler partout les serpens de l'envie ;
Je vois par ses complots le mérite immolé.
L'innocent confondu traîne une affreuse vie ;
Il s'écrie en mourant, nul ne m'a consolé.

Le travail, la vertu, pleurent sans récompense ;
La calomnie insulte à leurs cris douloureux ;
Et du riche amolli la stupide insolence
Ne sait pas seulement s'il est des malheureux.

Il l'est pourtant lui-même ; un éternel orage
Promène de son cœur les desirs inquiets ;

TEXTE.

J'ai tourné mes pensées ailleurs. J'ai vu que sous le soleil le prix n'était point pour celui qui avait le mieux couru, ni le triomphe pour le plus courageux, ni la faveur pour l'artiste le plus habile, &c.

J'ai porté mon esprit ailleurs ; j'ai vu les calomnies, l'innocent en larmes sans secours & sans consolateur. . . . . Un étranger dévorera toutes vos richesses après vous, & c'est-là encore une très-grande misère. . .

Il hait ſon héritier, qui le hait davantage ;
Il vit dans la contrainte, & meurt dans les regrets.

Dans leur courſe vagabonde
Les mortels ſont entraînés ;
Frêles vaiſſeaux que ſur l'onde
Battent les vents mutinés,
Et dans l'océan du monde
Au naufrage deſtinés.

D'eſpérances menſongères
Nous vivons préoccupés ;
Tous les malheurs de nos pères
Ne nous ont point détrompés ;
Nous éprouvons les misères
Dont nos fils ſeront frappés.

Rien de nouveau ſur la terre ;
On verra ce qu'on a vu,
Le droit affreux de la guerre,
Par qui tout eſt confondu ;
Et le vice & la vertu
En bute aux coups du tonnerre.
Le ſage & l'imprudent, & le fa.ble, & le fort,
Tous ſon précipités dans les mêmes abymes ;

TEXTE.

Qu'eſt-ce qui a été ? Ce qui ſera. Qu'eſt-ce qui s'eſt fait ? Ce qui ſe fera encore ; rien de nouveau ſous le ſoleil. Ne dites point que les premiers tems ont été meilleurs que ceux d'aujourd'hui, c'eſt le diſcours d'un fou.

Le cœur juſte & ſans fiel, le cœur pêtri de crimes,
Tous ſont également les vains jouets du ſort.
  Le même champ nourrit la brebis innocente,
Et le tigre odieux, qui déchire ſon flanc :
Le tombeau réunit la race bienfaiſante,
Et les brigands cruels enivrés de ſon ſang.
  En vain par vos travaux vous courez à la gloire,
Vous mourez : c'en eſt fait, tout ſentiment s'éteint ;
Vous n'êtes ni cheri, ni reſpecté, ni plaint ;
La mort enſevelit juſqu'à votre mémoire.

Que la vie a peu d'appas !
Cependant on la deſire.
Plus de plaiſirs, plus d'empire
Dans les horreurs du trépas.
Un lion mort ne vaut pas
Un moucheron qui reſpire.

TEXTE.

Le juſte périt dans ſa juſtice, & le méchant vit long-tems dans ſa malice. . . . Tout arrive également au juſte & à l'injuſte, au pur & à l'impur, à celui qui offre des ſacrifices & à celui qui n'en offre pas. Le parjure eſt traité comme l'homme ami de la vérité. . . . . Les vivans ſavent qu'ils doivent mourir ; mais les morts ne connaiſſent plus rien ; il ne leur reſte plus de récompenſe. L'amour, la haine, l'envie, périſſent avec eux. . . .

Qu'un homme ait eu cent enfans, qu'il ait vécu long-tems & qu'il n'ait pas joui de ſes richeſſes, je prononce qu'un avorton vaut mieux que lui : c'eſt en vain qu'il eſt né : il va dans les ténèbres, & ſon nom dans l'oubli. . . . Et j'ai préféré l'état des morts à celui des vivans, & j'ai eſtimé plus heureux celui qui n'eſt pas né encore, & qui n'a point vu les maux qui ſont ſous le ſoleil. . . . Un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort.

O mortel infortuné!
Soit que ton ame jouiſſe
Du moment qui t'eſt donné,
Soit que la mort le finiſſe,
L'un & l'autre eſt un ſupplice;
Il vaut mieux n'être point né.

Le néant eſt préférable
A nos funeſtes travaux,
Au mêlange lamentable
Des faux biens & des vrais maux,
A notre eſpoir périſſable
Qu'engloutiſſent les tombeaux.

Quel homme a jamais ſu par ſa propre lumière,
Si lorſque nous tombons dans l'éternelle nuit,
Notre ame avec nos ſens ſe diſſoud toute entière,
Si nous vivrons encore, ou ſi tout eſt détruit?

Des plus vils animaux DIEU ſoutient l'exiſtence,
Ils ſont ainſi que nous les objets de ſes ſoins;
Il borna leur inſtinct, & notre intelligence;
Ils ont les mêmes ſens & les mêmes beſoins.

TEXTE.

J'ai dit en mon cœur, DIEU met en probation les enfans des hommes. Il montre qu'ils ſont ſemblables aux bêtes. Les hommes meurent comme les bêtes, leur ſort eſt égal; ils reſpirent de même; l'homme n'a rien de plus que la bête. Tout eſt va-

NB. *L'Eccléſiaſte ſemble s'exprimer ici avec une dureté qui convenait ſans doute à ſon tems, & qui doit être adoucie dans le nôtre. Auſſi l'auteur du Précis ne dit point*, l'homme n'a rien de

Ils naiſſent comme nous, ils expirent de même ;
Que deviendra leur ame au jour de leur trépas ?
Que deviendra la nôtre à ce moment ſuprême ?
Humains, faibles humains, vous ne le ſavez pas.

Cependant l'homme s'égare
Dans ſes travaux inſenſés.
Les biens dont l'Inde ſe pare,
Avec fureur amaſſés,
Sont vainement entaſſés
Dans les tréſors de l'avare.

Ce monarque ambitieux
Menaçait la terre entière ;
Il tombe dans ſa carrière ;
Et ce géant ſourcilleux,
Ce front qui touchait aux cieux,
Eſt caché dans la pouſſière.

La beauté dans ſon printems
Brille pompeuſe & chérie,
Semblable à la fleur des champs,
Le matin épanouie,
Le ſoir livide & flétrie,
En horreur à ſes amans.

TEXTE.

nité ; tout tend au même lieu : ils ont tous été tirés de la terre ; ils iront tous en terre. Qui connaît ſi l'ame des hommes monte en-haut, & ſi l'ame des bêtes deſcend en-bas ?

plus que la bête ; *mais qui ſait par ſa propre lumière, ſi l'homme n'a rien de plus que la bête.* *C'eſt le ſens de l'eccléſiaſte. L'homme ne ſait rien par lui-même, il a beſoin de la foi.*

Ainsi tout se corrompt, tout se détruit, tout passe;
Mon oreille bientôt sera sourde aux concerts.
La chaleur de mon sang va se tourner en glace:
D'un nuage épaissi mes yeux seront couverts.

Des vins du mont Liban la sève nourrissante,
Ne pourra plus flatter mes languissans dégoûts;
Courbé, traînant à peine une marche pesante,
J'approcherai du terme où nous arrivons tous.

Je ne vous verrai plus beautés, dont la tendresse
Consola mes chagrins, enchanta mes beaux jours.
O charme de la vie! ô précieuse ivresse!
Vous fuyez loin de moi, vous fuyez pour toujours.

Du tems qui périt sans cesse
Saisissons donc les momens;
Possédons avec sagesse,
Goûtons sans emportemens,
Les biens qu'à notre jeunesse
Donnent les cieux indulgens.

TEXTE.

Un homme quelquefois domine pour son propre malheur. Un homme est seul sans enfans ni frères: cependant il travaille sans cesse. Il est insatiable de richesses; il ne lui vient point dans l'esprit de se dire, Pour qui est-ce que je travaille? .... La femme est plus amère que la mort.

Lorsque les gardes de la maison (c'est-à-dire les jambes) commenceront à trembler; quand celles qui doivent moudre (c'est-à-dire les dents) seront en petit nombre & oisives; quand l'amandier fleurira (c'est-à-dire quand la tête sera chauve); que les capres se dissipent (c'est-à-dire que les cheveux seront tombés); quand la chaîne d'argent sera rompue, que le ruban d'or se retirera, que la cruche se cassera sur la fontaine, (c'est-à-dire, quand on ne sera plus propre aux plaisirs) &c.

Que les plaiſirs de la table,
Les entretiens amuſans,
Prolongent pour nous le tems;
Et qu'une compagne aimable
M'inſpire un amour durable,
Sans trop régner ſur mes ſens.

Mortel, voilà ton partage
Par les deſtins accordé;
Sur ces biens, ſur leur uſage
Ton vrai bonheur eſt fondé:
Qu'ils ſoient poſſédés du ſage,
Sans qu'il en ſoit poſſédé.

Uſez, n'abuſez point, ne ſoyez point en proie
Aux deſirs effrénés, au tumulte à l'erreur.

TEXTE.

Et j'ai reconnu qu'il n'y a rien de meilleur à l'homme que de ſe réjouir dans ſes œuvres, & que c'eſt-là ſon partage; car qui le ramenera de la mort pour connaître l'avenir? .... Ne vaut-il pas mieux manger & boire, & faire plaiſir à ſon cœur avec le fruit de ſes travaux? cela même eſt de DIEU. J'ai donc cru qu'il eſt bon que l'homme mange & boive, & qu'il jouiſſe gaiement du fruit de ſon travail pendant ſa vie; car c'eſt-là ſa portion. Et quand DIEU lui a donné biens & richeſſes & pouvoir d'en jouir, c'eſt un don de DIEU. .. Et j'ai reconnu qu'il n'y a rien de meilleur que de ſe réjouir & de bien faire.

J'ai réputé le rire une erreur, & j'ai dit à la joie, Pourquoi t'es-tu trompée? Marchez ſelon les voies de votre cœur & de vos yeux; mais ſachez que DIEU vous demandera compte. Eloignez le mal de vous.... Mangez votre pain, buvez votre vin avec joie; jouiſſez de la vie avec la femme que vous aimez. ... car c'eſt-là votre portion dans la vie, & dans le travail qui vous exerce ſous le ſoleil.

Vous m'avez affligé, vains éclats de la joie;
Votre bruit m'importune, & le rire eſt trompeur.

Dieu nous donna des biens, il veut qu'on en jouiſſe;
Mais n'oubliez jamais leur cauſe & leur auteur;
Et lorſque vous goûtez ſa divine faveur,
O mortels, gardez-vous d'oublier ſa juſtice.

Aimez ces biens pour lui, ne l'aimez point pour eux;
Ne penſez qu'à ſes loix, car c'eſt-là tout votre être.
Grand petit, riche, pauvre, heureux ou malheureux,
Etranger ſur le terre, adorez votre maître.

N'affectez point les éclats
D'une vertu trop auſtère;
La ſageſſe atrabilaire
Nous irrite & n'inſtruit pas.
C'eſt à la vertu de plaire,
Le vice a bien moins d'appas.

Indulgent pour la faibleſſe
Que vous voyez en autrui,
Qu'il trouve en vous un appui,
Que ſon ſort vous intéreſſe.
Hélas malgré la ſageſſe,
Vous tomberez comme lui.

TEXTE.

Réjouiſſez-vous donc, jeune homme, dans votre jeuneſſe; que votre cœur ſoit dans l'alégreſſe &c. .. Craignez DIEU, obſervez ſes loix, car c'eſt-là le tout de l'homme.

Ne ſoyez pas plus juſte & plus ſage qu'il ne faut, de peur d'être ſtupide. Il eſt bon de ſoutenir le juſte; mais ne retirez pas votre main de celui qui ne l'eſt pas. Il n'y a point de juſte ſur la terre qui ne péche; &c. . .

Favori de la nature,
Le climat le plus vanté,
Par les vents, par la froidure,
Voit ſon eſpoir avorté;
Et la vertu la plus pure
A ſes tems d'iniquité.

Répandez vos bienfaits avec magnificence,
Même aux moins vertueux ne les réfuſez pas;
Ne vous informez point de leur reconnaiſſance;
Il eſt grand, il eſt beau de faire des ingrats.

Laiſſez parler les cours, & crier le vulgaire:
Leur langue eſt indiſcrète, & leurs yeux ſont jaloux.
De leur ſuffrages faux dédaignez le ſalaire.
DIEU vous voit, il ſuffit; qu'il règne ſeul ſur vous.

L'homme eſt un vil atôme, un point dans l'étendue:
Cependant du plus haut des palais éternels,
DIEU ſur notre néant daigne abaiſſer ſa vue:
C'eſt lui ſeul qu'il faut craindre, & non pas les mortels.

TEXTE.

Répandez votre pain ſur les eaux qui paſſent, c'eſt-à-dire, faites également du bien à tout le monde &c.... Ne faites point attention aux choſes qui ſe diſent de vous. DIEU vous fera rendre compte en ſa juſtice de ce que vous avez fait en bien ou en mal.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Après avoir donné le Précis de l'Ecclésiaste, *qui est l'ouvrage le plus philosophique de l'ancienne Asie, voici le* Précis du Cantique des Cantiques, *par le même Mr. Eratou. C'est le poëme le plus tendre, & même le seul de ce genre qui nous soit resté de ces tems reculés. Tout y respire une simplicité de mœurs, qui seule rendrait ce petit poëme précieux. On y voit même une esquisse de la poésie dramatique des Grecs. Il y a des chœurs de jeunes filles & de jeunes hommes qui se mêlent quelquefois au dialogue des deux personnages. Les deux interlocuteurs sont le* Chaton *& la* Sulamite. Chaton *est le mot hébreu, qui signifie l'amant ou le fiancé. La* Sulamite *est le nom propre de la fiancée. Plusieurs savans hommes ont attribué cet ouvrage à Salomon; mais on y voit plusieurs versets qui ont fait douter qu'il en puisse être l'auteur.*

On a rassemblé les principaux traits de ce poëme pour en faire un petit ouvrage régulier, qui en conservât tout l'esprit. Les répétitions & le désordre, qui étaient peut-être un mérite dans le style oriental, n'en sont point un dans le nôtre. On s'est abstenu surtout scrupuleusement de toucher aux sublimes & respectacles allégories, que les plus graves docteurs ont tirées de cet ancien poëme; & on s'en est tenu à la simplicité non moins respectable du texte. Nous autres éditeurs nous ne pouvons donner une idée plus claire de ces choses, qu'en imprimant la lettre de Mr. Eratou à Mr. Clocpicre aumônier de S. A. S. M. le Landgrave.

LETTRE

DU TRADUCTEUR DU CANTIQUE.

J'APPRENDS avec mépris que le *Précis du Cantique des Cantiques* a encouru la cenſure de quelques ignorans, qui font les entendus. Ces pauvres gens ont jugé un ouvrage hébreu, qui a environ trois mille ans d'antiquité, comme ils jugeraient un bouquet à Iris, ou une jouiſſance de l'abbé Tétu, ou une chanſon de l'abbé de l'Atteignan, imprimée dans le *Mercure galant* ; ils ne connaiſſent que nos petits amours de ruelle, ce qu'on appelle *des conquêtes* ; ils ne peuvent ſe faire une idée des tems héroïques, ou Patriarchaux ; ils s'imaginent que la nature a été au fond de l'Aſie, ce qu'elle eſt dans la paroiſſe de St. André-des-arts, ou des arcs, & dans la cour du palais.

Il faut apprendre à ces pédans petits-maîtres, qu'il y a toujours eu une grande différence entre les mœurs des Aſiatiques qui n'ont jamais changé, & celle des badauts de Paris qui changent tous les jours. Ils doivent ſe mettre dans la tête que la princeſſe Nauſicaa, fille du roi Alcinoüs, & l'épouſe du *Cantique des Cantiques*, & la naïve parente de Boos, & Lia, & Rachel, n'ont rien de commun avec la femme ou la fille d'un marguillier.

Les chaſtes amours, la propagation de l'eſpèce humaine, ne faiſaient point rougir ; on ne célébrait point l'adultère en chanſons ; on ne mettait point ſur un théatre d'opéra les amours les plus laſcifs, avec l'approbation d'un cenſeur, & la permiſſion du lieutenant de police de Jéruſalem.

Si les amours reſpectables de l'époux & de l'épouſe commencent par ces mots, *Iſaguni minſichot piho Kito-*

bem dodeka me yayin : *Qu'il me baiſe d'un baiſer de ſa bouche, car ſa gorge eſt meilleure que du vin* : c'eſt que l'auteur de ce cantique n'était pas né à Paris ; c'eſt que ni notre galanterie, ni notre petit eſprit critique, ni notre inſolence pédanteſque, n'étaient pas connus à Herſchalaïm, vulgairement nommée Jéruſalem.

Vous qui inſultez à l'antiquité ſans la connaître, vous qui n'êtes ſavans que dans la langue de l'opéra de Paris, du barreau de Paris, & des brochures de Paris ; vous qui voulez que l'eſprit divin emprunte votre ſtyle, oſez lire le livre d'Ezéchiel ; vous ſerez ſcandaliſés que DIEU ordonne au prophête de manger ſon pain couvert d'excrémens humains, & qu'enſuite il change cet ordre en celui de manger ſon pain avec de la fiente de vache. Mais ſachez que dans toute l'Arabie déſerte, on mange quelquefois de la bouze de vache, ſurtout que les plus vils excrémens, & le bourgeois le plus fier qui achète un office, ſont abſolument égaux aux yeux du Créateur, & même aux yeux du ſage, que rien n'eſt ni dégoûtant, ni vil, ni odieux devant la ſageſſe, ſinon l'eſprit d'ignorance & d'orgueil, qui juge de tout ſuivant ſes petits uſages & ſes petites idées.

Ceux qui ont oſé regarder les expreſſions naturelles d'un amour légitime comme des expreſſions profanes, ſeraient bien étonnés s'ils liſaient le ſeizième & le vingt-troiſième chapitre d'Ezéchiel, qu'ils n'ont jamais lu ; ils verront dans le ſeizième, que DIEU même compare Jéruſalem à une jeune fille, pauvre, mal-propre, dégoûtante. J'ai eu pitié de vous, dit-il, je vous ai fait croître comme l'herbe des champs. *Et ubera tua intumuerunt, & pilus tuus germinavit, & eras nuda, & tranſivi per te, & vidi te, & ecce tempus amantium, & extendi amictum meum ſuper te, & facta es mihi, & te lavavi aquâ, & veſtivi te diſcoloribus — & ornavi te ornamentis, & dedi armillas & torquem.... ſed habens fiduciam in pulchritudine tua — fornicata es cum omni tranſeunti*

& fecisti tibi simulacra masculina, & fornicata es cum eis -- & fecisti tibi lupanar, & fornicata es cum vicinis magnorum carnium -- & dona donabas eis ut intrarent ad te undique ad fornicandum.

Le vingt-troisième chapitre est encore beaucoup plus fort. Ce sont les deux sœurs Oolla & Oliba, qui se sont abandonnées aux plus infames prostitutions ; Oolla a aimé avec fureur de jeunes officiers & de jeunes magistrats. *Oliba insanivit amore super concubitum eorum qui habent membra asinorum, & sicut fluxus equorum fluxus eorum.*

Vous voyez évidemment que dans ces tems-là on ne faisait point scrupule de découvrir ce que nous voilons, de nommer ce que nous n'osons dire, & d'exprimer les turpitudes par les noms des turpitudes.

D'où vient notre délicatesse ? C'est que plus les mœurs sont dépravées, plus les expressions deviennent mesurées. On croit regagner en paroles ce qu'on a perdu en vertu. La pudeur s'est enfuie des cœurs, & s'est refugiée sur les lèvres. Les hommes sont enfin parvenus à vivre ensemble, sans se dire jamais un seul mot de ce qu'ils sentent, & de ce qu'ils pensent ; la nature est partout déguisée, tout est un commerce de tromperie.

Rien de plus naturel, de plus ingénu, de plus simple, de plus vrai que le *Cantique des Cantiques* ; donc il n'est pas fait pour notre langue, disent ces hypocrites qui lisent l'Aloisia, & qui prennent des airs graves en sortant des lieux que fréquentait Oliba.

La traduction que j'ai faite de cette ancienne églogue hébraïque, n'est point indécente ; elle est tendre, elle est noble, elle n'est point recherchée, comme celle de *Théodore de Bèze* :

Ecce tu bellissima
His columbis prædita
Pætulis ocellulis
Hinc & indè pendulis
Crispulis cincinnulis.

J'ai eu ſurtout l'attention de ne point traduire les endroits dont l'eſprit licencieux de quelques jeunes gens abuſe quelquefois. Pluſieurs interprêtes n'ont fait aucune difficulté de traduire littéralement ce paſſage : *Miſit manum ad foramen*, *& intremuit venter meus* : & cet autre : *Abſque eo quod intrinſecus latet.*

Calmet même en adoptant le ſens dans lequel St. Jérôme entend ces paroles, ne craint point de les expliquer par ce demi-vers d'Ovide.

.... *Si qua latent meliora putat.*

Calmet était comptable aux ſavans des diverſes traductions de ſes paſſages. Il devait rappeller les uſages anciens de l'Orient. Il n'écrivait ni pour les mauvais plaiſans, ni pour les inſolens pédans de nos jours. Mais le devoir d'un commentateur, & celui d'un poëte ne ſont pas les mêmes. J'imite, je rédige, & je ne commente pas. J'ai dû retrancher ces images, qui autrefois n'étaient que naïves, & peuvent aujourd'hui paraître trop hardies.

Je n'ai donc rendu que les idées tendres ; j'ai ſupprimé cellesqui vont plus loin que la tendreſſe, & qui peuvent paraître trop phyſiques ; de même que j'ai adouci dans l'*Eccléſiaſte*, ce qui pouvait paraître d'une métaphyſique trop dure. Ceux qui me reprochent d'avoir ſupprimé les choſes hardies, n'ont pas fait aſſez d'attention au tems préſent ; & ceux qui me reprochent d'avoir fidélement exprimé les autres, n'ont aucune connaiſſance des tems paſſés.

En un mot, l'eſprit du texte eſt entiérement conſervé dans mon ouvrage. C'eſt ainſi que les princes de l'égliſe de Rome en ont jugé, & leur approbation a un peu plus de poids que les cenſures de quelques laïcs qui n'entendent ni l'hébreu, ni le grec, ſavent très-peu le latin, parlent très-mal français, & ſe mêlent toujours de dire leur avis ſur ce qui ne les regarde point.

PRÉCIS DU CANTIQUE DES CANTIQUES.

INTERLOCUTEURS.

LE CHATON, LA SULAMITE.

Les compagnes, les amis du Chaton ne parlent pas.

LE CHATON.

Que les baisers ravissans,
De ta bouche demi close,
Ont enivré tous mes sens!
Les lys, les boutons de rose,

TEXTE.

Qu'il me baise, ou qu'elle me baise des baisers de sa bouche; car vos mammelles sont meilleures que le vin; elles ont l'odeur du meilleur beaume; & votre nom est une huile répandue.

REMARQUE.

Quoique plusieurs grands personnages aient cru que c'était la Sulamite qui parlait dans ces deux premiers versets, cependant, comme il s'agit de mammelles, il a paru plus convenable de mettre ces paroles dans la bouche du Chaton. De plus, la comparaison des mammelles avec les grappes de raisin & avec du vin, se retrouve plusieurs fois dans le cantique; & c'est toujours le Chaton qui parle. Les hébraïsans disent que le terme qui répond à la mammelle, est d'une beauté énergique en hébreu. Ce mot n'a pas en français la même grace. Tetons est trop peu grave. Sein est trop vague. Les savans croient qu'il est difficile d'atteindre à la beauté de la langue hébraïque.

De tes deux globes naissans,
Sont à mon ame enflammée
Comme les vins bienfaisans
De la fertile Idumée,
Et comme le pur encens
Dont Tadmor est parfumée:
Sous les murs des pharaons,
A travers les beaux vallons,
Les cavalles bondissantes
Ont moins de légéreté;
Les colombes caressantes,
Dans leurs ardeurs innocentes,
Ont moins de fidélité.

LA SULAMITE.

J'ai peu d'éclat, peu de beauté, mais j'aime;
Mais je suis belle aux yeux de mon amant.

TEXTE.

Mon ami, je te compare aux chevaux attelés aux chars de Pharaon. Ah! que vous êtes belle! vos yeux sont comme des yeux de colombe.

Je suis noire, mais je suis belle comme les tabernacles de Cédar, & comme les pelisses de Salomon. . . . . Ne considérez pas que je suis trop brune, car c'est le soleil qui m'a halée. Mes parens m'ont fait garder les vignes. Hélas! je n'ai pu garder ma propre vigne.

REMARQUE.

Ces paroles semblent prouver que la Sulamite est une bergère, une villageoise, qui dit naïvement qu'elle se croit belle comme les tapisseries du roi, & que par conséquent ce cantique n'est pas l'épitalame de Salomon & d'un fille du roi de l'Egypte, comme d'illustres commentateurs l'ont dit. Les princesses Egyptiennes n'étaient pas noires, & ne gardaient pas les vignes.

Lui seul il fait ma joie & mon tourment.
Mon tendre cœur n'aime en lui que lui-même.
De mes parens la sévère rigueur
Me commanda de bien garder ma vigne;
Je l'ai livrée au maître de mon cœur;
Le vendangeur en était assez digne.

LE CHATON.

Non, tu ne te connais pas,
O ma chère Sulamite!
Rends justice à tes appas,
N'ignore plus ton mérite.
Salomon dans son palais
A cent femmes, cent maîtresses,
Seul objet de leurs tendresses,
Et seul but de tous leurs traits.
Mille autres sont renfermées
Dans ce palais des plaisirs,
Et briguent par leurs soupirs,

TEXTE.

Si tu ne te connais pas la plus belle des femmes, va paître tes moutons & tes chevreaux. . . . Il y a soixante reines, quatre-

REMARQUE.

Ces soixante reines & ces quatre-vingts concubines ont fait penser à plusieurs commentateurs que ce n'est pas Salomon qui composa ce cantique, puisque Salomon avait sept cents femmes & trois cents concubines, selon le texte sacré. Peut-être n'avait-il alors que soixante femmes. Il se peut aussi que l'auteur parle ici d'un autre roi que Salomon. Les commentateurs qui ne croient pas que le Cantique des Cantiques soit de ce

L'heureux moment d'être aimées.
Je ne poſsède que toi.
Mais ce ſerrail d'un grand roi,
Ces compagnes de ſa couche,
Ces objets ſi glorieux,
N'ont point d'attrait qui me touche.
Rien n'approche ſous les cieux
D'un ſourire de ta bouche,
D'un regard de tes beaux yeux.
Sais-tu que ces grandes reines,
Dans leurs pompes ſi hautaines,
A ton aſpect ont pâli ?
Leur éclat s'en eſt terni.
Défaites humiliées,
Malgré leur orgueil jaloux,
Toutes ſe ſont écriées,
Elle eſt plus belle que nous !

LA SULAMITE.

Le maître heureux de mes ſens, de mon ame,

TEXTE.

vingts concubines, & de jeunes filles ſans nombre. Tu es ſeule ma colombe, ma parfaite. Les reines & les concubines t'ont admirée.

REMARQUE.

roi Juif, prétendent qu'il n'eſt guère vraiſemblable que Salomon diſe à ſa bien-aimée. Tu es plus belle que toutes les maîtreſſes du roi. C'eſt une expreſſion qui ſemble convenir aux hommes d'un ordre inférieur, comme il eſt d'uſage parmi nous d'appeller une femme ma reine. *Cependant, il eſt tout auſſi naturel que Salomon diſe à ſa nouvelle femme, Tu es plus belle que toutes mes femmes & mes maîtreſſes.*

De tous mes vœux, de tous mes ſentimens,
Me fait goûter de fortunés momens.
Soutenez-moi, je languis, je me pâme,
Je meurs d'amour, verſez ſur moi des fleurs,
Inondez-moi des plus douces odeurs.
Que ſur mon ſein mon tendre amant repoſe,
Qu'en s'endormant, de moi-même il diſpoſe;
Qu'il ſoit à moi dans les bras du ſommeil;
Que de ſes mains il me tienne embraſſée;
Que ſon image occupe ma penſée,
Et qu'il m'embraſſe encore à ſon réveil.
Chère idole que j'adore,
Mon cœur a veillé toujours;
Je me lève avant l'aurore,
Je demande mes amours.
Lit ſacré, dépoſitaire
Des mouvemens de mon cœur,
Des amours doux ſanctuaire,
Qu'as-tu fait de mon bonheur?
Eveillez-vous, mes compagnes,

TEXTE.

Mon bien-aimé eſt comme un bouquet de myrte; il demeurera entre mes mammelles... Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des fruits, car je languis d'amour.

Qu'il mette ſa main gauche ſur ma tête, & que ſa main droite m'embraſſe.

Je dors, mais mon cœur veille.

REMARQUE.

Il eſt difficile d'expliquer comment à la fois on dort & on veille. C'eſt une figure aſiatique qui exprime un ſonge.

Venez plaindre mon tourment ;
Prés, ruiſſeaux, forêts, montagnes,
Rendez-moi mon cher amant.
Je l'ai perdu, le ſeul bien qui m'enchante.
Ah ! je l'entends, j'entends ſa voix touchante ;
Il vient, il ouvre, il entre. Ah je te vois !
Mon cœur s'échappe & s'envole après toi.
Hélas ! une fauſſe image
Trompe mes yeux égarés ;
Je ne vois plus qu'un nuage ;
Les regrets ſont le partage
De mes ſens déſeſpérés.
O mes compagnes fidelles,
Voyez mes craintes cruelles,
Adouciſſez ma douleur ;
Dites-moi quelle contrée,
Quelle terre eſt honorée
De l'objet de mon ardeur,
Quel dieu m'en a ſéparée ?

LES COMPAGNES DE LA SULAMITE.

Apprenez-moi quel eſt l'amant heureux,
Qui vous retient dans de ſi douces chaînes.

TEXTE.

J'ai cherché durant la nuit celui qu'aime mon ame ; je l'ai cherché, & je ne l'ai point trouvé. Mon bien-aimé a paſſé ta main par le trou, & mon ventre treſſaillit à ce tact. J'ai ouvert la porte à mon bien-aimé, mais il n'y était plus ; mon ame s'eſt liquéfiée. Je l'ai cherché, & je ne l'ai point trouvé, &c.

La Sulamite dit enſuite qu'elle a cherché ſon Chaton aux portes de la ville, & que les gardes l'ont battue ; ce qui ne convien- drait guère à une épouſe de Salomon.

Nous partageons votre joie & vos peines,
Nous chercherons cet objet de vos vœux.

LA SULAMITE,

Le vainqueur que j'idolâtre
Eſt le plus beau des humains,
L'amour forma de ſes mains
Son ſein plus blanc que l'albâtre,
L'ébène de ſes cheveux
Ombrage ſon front d'ivoire;
Ce front noble & gracieux,
Ce front couronné de gloire;
Un feu pur eſt dans ſes yeux.
Sous une telle figure
Deſcendent du haut des cieux
Les maîtres de la nature,
Miniſtres du Dieu des dieux.
Mais de ſon cœur vertueux
Si je faiſais la peinture,
Vous le connaîtriez mieux.

TEXTE.

Je vous conjure, filles de Jéruſalem, ſi vous trouvez mon bien-aimé, de lui dire que je languis d'amour.....

LES FILLES.

Quel eſt le bien-aimé que vous aimez d'amour, ô la plus belle des femmes? &c.

LA SULAMITE.

Mon bien-aimé eſt blanc & rouge, choiſi entre mille; ſes cheveux ſont comme des feuilles de palmier, noirs comme un corbeau. Ses yeux ſont comme des pigeons ſur le bord des eaux lavés dans du lait. Ses joues ſont comme des parterres d'aromates; ſa poitrine eſt comme un ivoire marqueté de ſaphirs; &c.

LES FILLES.

Où eſt allé votre bien-aimé? nous l'irons chercher avec vous.

LE CHATON.

Je vous retrouve, ô maîtreſſe chérie ;
Je vous revois, je vous tiens dans mes bras.
Dans mes jardins j'avais porté mes pas ;
Mais près de vous toute fleur eſt flétrie.
Charmant palmier, tige aimable & fleurie,
Je viens cueillir vos fruits délicieux.
Ciel, que le tems eſt un bien précieux !
Tout le conſume, l'amour ſeul l'emploie.
Mes chers amis, qui partagez ma joie,
Buvez, chantez, célébrez ſes attraits ;
Dans les bons vins que votre ame ſe noie ;
Je vais goûter des plaiſirs plus parfaits.

LA SULAMITE.

Paix du cœur, volupté pure,
Doux & tendre emportement,
Vous guériſſez ma bleſſure.

TEXTE.

LE CHATON.

Je ſuis deſcendu dans le jardin des noyers, pour voir les fruits des vallées... Votre nez eſt comme la tour du mont Liban qui regarde vers Damas... votre taille eſt ſemblable à un palmier. J'ai dit, Je monterai ſur le palmier, & j'en prendrai les fruits ; car vos mammelles ſont comme des grappes de raiſin, &c.

J'ai bu mon vin avec mon lait. Mangez, mes amis, buvez, enivrez-vous, mes très-chers amis.

REMARQUE.

C'était un uſage commun dans les pays chauds, de ne point boire ſon vin pur. On le mêlait ſouvent avec du lait. Dans l'Odiſſée on y infuſe des raclures de fromage. Les anciens diffèrent de nous en tous.

Ne ſouffrez pas que j'endure
Un nouvel éloignement.
L'abſence d'un ſeul moment
En un moment de parjure.
Allons voir, allons tous deux
Voir nos myrtes amoureux;
Prenons ſoins de leur culture;
Redoublons nos tendres nœuds
Sur nos tapis de verdure.
Fuyons le bruyant ſéjour
De cette ſuperbe ville.
Le village eſt plus tranquille;
Et la nature & l'amour
L'ont choiſi pour leur aſyle.

TEXTE.

Je ſuis à mon bien-aimé, & ſon cœur ſe retourne vers moi. Venez, ſortons dans les champs, demeurons au village, levons-nous matin pour aller aux vignes. C'eſt-là que je vous donnerai mes mammelles.

LE PAUVRE DIABLE. (*a*)

QUEL parti prendre ? où ſuis-je & qui dois-je être ?
Né dépourvu, dans la foule jeté,
Germe naiſſant par les vents emporté,
Sur quel terrain puis-je eſpérer de croître ?
Comment trouver un état, un emploi ?
Sur mon deſtin de grace inſtruiſez-moi.
— Il faut s'inſtruire & ſe ſonder ſoi-même,
S'interroger, ne rien croire que ſoi,
Que ſon inſtinct ; bien ſavoir ce qu'on aime ;
Et ſans chercher des conſeils ſuperflus,
Prendre l'état qui vous plaira le plus.
— J'aurais aimé le métier de la guerre.
Qui vous retient ? allez ; déjà l'hiver
A diſparu ; déjà gronde dans l'air
L'airain bruyant, ce rival du tonnerre ;
Du duc de Broglie oſez ſuivre les pas ;
Sage en projets ; & vifs dans les combats,
Il a tranſmis ſa valeur aux ſoldats ;
Il va venger les malheurs de la France,
Sous ſes drapeaux marchez dès aujourd'hui,
Et méritez d'être apperçu de lui.
— Il n'eſt plus tems ; j'ai d'une lieutenance
Trop vainement demandé la faveur,
Mille rivaux briguaient la préférence ;
C'eſt une preſſe ! En vain Mars en fureur
De la patrie a moiſſonné la fleur,

Plus on en tue, & plus il s'en présente :
Ils vont trottant des bords de la Charente,
De ceux du Lot, des côteaux Champenois,
Et de Provence, & des monts Francomtois,
En botte, en guêtre, & surtout en guenille,
Tous assiégeant la porte de *Cremille*, (*b*)
Pour obtenir des maîtres de leur sort
Un beau brevet qui les mène à la mort.
Parmi les flots de la foule empressée,
J'allai montrer ma mine embarrassée ;
Mais un commis me prenant pour un sot,
Me rit au nez, sans me répondre un mot ;
Et je voulus, après cette aventure,
Me retourner vers la magistrature.
-- Et bien ! la robe est un métier prudent ;
Et cet air gauche, & ce front de pédant,
Pourront encore passer dans les enquêtes ;
Vous verrez là de merveilleuses têtes !
Vîte achetez un emploi de Caton ;
Allez juger ; êtes-vous riche ? -- Non.
Je n'ai plus rien, c'en est fait -- Vil atôme !
Quoi ! point d'argent ? Et de l'ambition !
Pauvre impudent ; apprends qu'en ce royaume
Tous les honneurs sont fondés sur le bien,
L'antiquité tenait pour axiome,
Que rien n'est rien, que de rien ne vient rien.
Du genre humain connais quelle est la trempe ;
Avec de l'or je te fais président,
Fermier du roi, conseiller, intendant.
Tu n'as point d'aile, & tu veux voler ! rampe.

-- Hélas ! monsieur, déjà je rampe assez.
Ce fol espoir qu'un moment a fait naître,
Ces vains desirs pour jamais sont passés.
Avec mon bien j'ai vu périr mon être.
Né malheureux, de la crasse tiré,
Et dans la crasse en un moment rentré,
A tous emplois on me ferme la porte.
Rebut du monde, errant, privé d'espoir,
Je me fais moine, ou gris, ou blanc, ou noir,
Rasé, barbu, chaussé, déchaux, n'importe.
De mes erreurs déchirant le bandeau,
J'abjure tout; un cloître est mon tombeau,
J'y vais descendre; oui, j'y cours -- imbécile,
Va donc pourrir au tombeau des vivans.
Tu crois trouver le repos, mais apprends
Que des soucis c'est l'éternel asyle,
Que les ennuis en sont leur domicile,
Que la discorde y nourrit ses serpens;
Que ce n'est plus ce ridicule tems
Où le capuce, & la toque à trois cornes,
Le scapulaire & l'impudent cordon
Ont extorqué des hommages sans bornes.
Du vil berceau de son illusion
La France arrive à l'âge de raison;
Et les enfans de François & d'Ignace,
Bien reconnus sont remis à leur place.
Nous faisons cas d'un cheval vigoureux,
Qui déployant quatre jarrets nerveux,
Frappe la terre & bondit sous son maître;
J'aime un gros bœuf, dont le pas lent & lourd,

En fillonnant un arpent dans un jour,
Forme un guèret où mes épis vont naître ;
L'âne me plaît, fon dos porte au marché
Les fruits du champ que le ruftre a béché;
Mais pour le finge, animal inutile,
Malin, gourmand, faltimbanque indocile,
Qui gâte tout & vit à nos dépens,
On l'abandonne aux laquais fainéans.
Le fier guerrier, dans la Saxe en Thuringe;
C'eft le cheval : un Pequet, un Pleneuf, (c)
Un trafiquant, un commis eft le bœuf,
Le peuple eft l'âne, & le moine eft le finge.
-- S'il eft ainfi, je me décloître. O ciel !
Faut-il rentrer dans mon état cruel !
Faut-il me rendre à ma première vie !
Quelle était donc cette vie ? -- Un enfer,
Un piége affreux tendu par Lucifer.
J'étais fans biens, fans métier, fans génie,
Et j'avais lu quelques méchans auteurs;
Mordu du chien de la métromanie,
Le mal me prit, je fus auteur auffi.
-- Ce métier-là ne t'a pas réuffi,
Je le vois trop ; çà, fais-moi, pauvre diable,
De ton défaftre un récit véritable;
Que faifais-tu fur le Parnaffe ? -- hélas!
Dans mon grenier entre deux fales draps,
Je célébrais les faveurs de Glicère,
De qui jamais n'approcha ma misère ;
Ma trifte voix chantait d'un gofier fec
Le vin mouffeux, le Frontignan, le Grec,

Buvant de l'eau dans un vieux pot à bière ;
Faute de bas passant le jour au lit ,
Sans couverture , ainsi que sans habit ,
Je fredonnais des vers sur la paresse ,
D'après Chaulieu je vantais la mollesse.
Enfin un jour qu'un surtout emprunté
Vétit à crû ma triste nudité ,
Après midi , dans l'antre de Procope ,
(C'était le jour que l'on donnait Mérope)
Seul dans un coin , pensif & consterné ,
Rimant une ode , & n'ayant point dîné ,
Je m'accostai d'un homme à lourde mine ,
Qui sur sa plume a fondé sa cuisine ,
Grand écumeur des bourbiers d'Hélicon ,
De Loyola chassé pour ses fredaines ,
Vermisseau né du cu de Des Fontaines ,
Digne en tout sens de son extraction ,
Lâche Zoïle , autrefois laid Giton.
Cet animal se nommait Jean Fréron. (*d*)
J'étais tout neuf , j'étais jeune , sincère ,
Et j'ignorais son naturel félon ;
Je m'engageai sous l'espoir d'un salaire ,
A travailler à son hebdomadaire ,
Qu'aucuns nommaient alors patibulaire.
Il m'enseigna comment on dépéçait
Un livre entier , comme on le recousait ,
Comme on jugeait de tout par la préface ,
Comme on louait un sot auteur en place ;
Comme on fondait avec lourde roideur
Sur l'écrivain pauvre & sans protecteur.

Je m'enrôlai, je servis le corsaire;
Je critiquai sans esprit & sans choix,
Impunément le théâtre, la chaire,
Et je mentis pour dix écus par mois.
Quel fut le prix de ma plate manie?
Je fut connu, mais par mon infamie,
Comme un gredin, que la main de Thémis
A diapré de nobles fleurs de lys,
Par un fer chaud, gravé sur l'omoplate.
Triste & honteux, je quittai mon pirate,
Qui me vola, pour fruit de mon labeur,
Mon honoraire en me parlant d'honneur.
M'étant ainsi sauvé de sa boutique,
Et n'étant plus compagnon satyrique,
Manquant de tout dans mon chagrin poignant,
J'allai trouver le Franc de Tonsignan, (e)
Ainsi que moi natif de Montauban,
Lequel jadis a brodé quelque phrase
Sur la Didon qui fut de Métastase;
Je lui contai tous les tours du croquant;
Mon cher pays, secourez-moi, lui dis je,
Fréron me vole, & pauvreté m'afflige.
De ce bourbier vos pas seront tirés,
Dit Tonsignan, votre dur cas me touche;
Tenez, prenez mes cantiques sacrés;
Sacrés ils sont, car personne n'y touche;
Avec le tems un jour vous les vendrez:
Plus, acceptez mon chef-d'œuvre tragique
De Zoraïd, la scène est en Afrique; (f)
A la Clairon vous le présenterez;

C'eſt un tréſor, allez & proſpérez.
Tout ranimé par ſon ton didactique,
Je cours en hâte au parlement comique,
Bureau de vers, où maint auteur pelé
Vend mainte ſcène à maint acteur ſifflé.
J'entre, je lis d'une voix fauſſe & grêle
Le triſte Drame écrit pour la Denêle. (g)
Dieu paternel, quels dédains, quel accueil!
De quelle œillade altière, impérieuſe,
La Duménil rabattit mon orgueil!
La d'Angeville eſt plaiſante & moqueuſe;
Elle riait; Grandval me regardait
D'un air de prince, & Sarrazin dormait;
Et renvoyé pénaut par la cohue,
J'allai gronder & pleurer dans la rue.
De vers, de proſe & de honte étouffé,
Je rencontrai Greſſet dans un café,
Greſſet doué du double privilège (h)
D'être au collège un bel eſprit mondain,
Et dans le monde un homme de collège;
Greſſet dévot; long-tems petit badin,
Sanctifié par ſes palidonies,
Il prétendait avec componction
Qu'il avait fait jadis des comédies,
Dont à la vierge il demandait pardon.
— Greſſet ſe trompe, il n'eſt pas ſi coupable;
Un vers heureux & d'un tour agréable
Ne ſuffit pas; il faut une action,
De l'intérêt, du comique, une fable,
Des mœurs du tems un portrait véritable,

Pour consommer cette œuvre du démon.
Mais que fit-il dans ton affliction ?
-- Il me donna les conseils les plus sages ;
Quittez, dit-il, les profanes ouvrages ;
Faites des vers moraux contre l'amour ;
Soyez dévot, montrez-vous à la cour.
 Je crois mon homme, & je vais à Versaille ;
Maudit voyage ! hélas chacun se raille
En ce pays d'un pauvre auteur moral ;
Dans l'antichambre il est reçu bien mal ;
Et les laquais insultent sa figure,
Par un mépris pire encore que l'injure.
Plus que jamais confus, humilié,
Devers Paris je m'en revins à pié.
 L'abbé Trublet alors avait la rage (*i*)
D'être à Paris un petit personnage ;
Au peu d'esprit que le bon homme avait
L'esprit d'autrui par supplément servait ;
Il entassait adage sur adage ;
Il compilait, compilait, compilait ;
On le voyait sans cesse écrire, écrire
Ce qu'il avait jadis entendu dire,
Et nous lassait sans jamais se lasser ;
Il me choisit pour l'aider à penser.
Trois mois entiers ensemble nous pensâmes,
Lûmes beaucoup, & rien n'imaginâmes.
 L'abbé Trublet m'avait pétrifié ;
Mais un bâtard du sieur de la Chaussée
Vint ranimer ma cervelle épuisée ;
Et tous les deux nous fîmes par moitié

Un drame court & non verſifié,
Dans le grand goût du larmoyant comique,
Roman moral, roman métaphyſique.
-- Eh bien, mon fils, je ne te blâme pas;
Il eſt bien vrai que je fais peu de cas
De ce faux genre, & j'aime aſſez qu'on rie;
Souvent je baille au tragique bourgeois,
Aux vains efforts d'un auteur amphibie,
Qui défigure & qui brave à la fois,
Dans ſon jargon, Melpomène & Thalie.
Mais après tout, dans une comédie,
On peut par fois ſe rendre intéreſſant,
En empruntant l'art de la tragédie,
Quand par malheur on n'eſt point né plaiſant.
Fus-tu joué? ton drame hétéroclite
Eut-il l'honneur d'un peu de réuſſite?
--- Je cabalai, je fis tant qu'à la fin
Je comparus au tripot d'arlequin.
Je fus hué: ce dernier coup de grace
M'allait ſans vie étendre ſur la place;
On me porta dans un logis voiſin,
Prêt d'expirer de douleur & de faim,
Les yeux tournés, & plus froid que ma piéce.
-- Le pauvre enfant! ſon malheur m'intéreſſe:
Il eſt naïf! Allons, pourſuis le fil
De tes récits: ce logis quel eſt-il?
-- Cette maiſon d'une nouvelle eſpèce,
Où je reſtai long-tems inanimé,
Etait un antre, un repaire enfumé,
Où s'aſſemblaient ſix fois en deux ſemaines
Un reſte impur de ces énergumènes, (*k*)

De ſaint Médard effrontés charlatans,
Trompeurs, trompés, monſtres de notre tems.
Miſſel en main la cohorte infernale
Pſalmodiait en ce lieu de ſcandale,
Et s'exerçait à des contorſions,
Qui feraient peur aux plus hardis démons.
Leurs hurlemens en ſurſaut m'éveillèrent;
Dans mon cerveau mes eſprits remontèrent;
Je ſoulevai mon corps ſur mon grabat,
Et m'aviſai que j'étais au ſabat.
Un gros rabin de cette ſinagogue,
Que j'avais vu ci-devant pédagogue,
Me reconnut: le bouc s'imagina
Qu'avec ſes ſaints je m'étais couché là.
Je lui contai ma honte & ma détreſſe.
Maître Abraham, après cinq ou ſix mots (*l*)
De compliment, me tint ce beau propos:
« J'ai comme toi croupi dans la baſſeſſe,
» Et c'eſt le lot des trois quarts des humains;
» Mais notre ſort eſt toujours dans nos mains.
» Je me ſuis fait auteur, diſant la meſſe,
» Perſécuteur, délateur, eſpion;
» Chez les dévots je forme des cabales;
» Je cours, j'écris, j'invente des ſcandales;
» Pour les combattre & pour me faire un nom,
» Pieuſement ſemant la zizanie,
» Et l'arroſant d'un peu de calomnie.
» Imite-moi, mon art eſt aſſez bon;
» Suis comme moi les méchans à la piſte;
» Crie à l'impie, à l'athée, au déiſte,

» Au géomètre, & furtout prouve bien
» Qu'un bel efprit ne peut être chrétien :
» Du rigorifme embouche la trompette ;
» Sois hypocrite, & ta fortune eft faite.
A ce difcours faifi d'émotion,
Le cœur encore aigri de ma difgrace,
Je répondis en lui couvrant la face
De mes cinq doigts ; & la troupe en beface,
Qui fut témoin de ma vive action,
Crut que c'était une convulfion.
A la faveur de cette opinion
Je m'efquivai de l'antre de Mégère.
-- C'eft fort bien fait ; fi ta tête eft légère,
Je m'apperçois que ton cœur eft fort bon.
Où courus-tu préfenter ta misère ?
--Las ! où courir dans mon deftin maudit !
N'ayant ni pain, ni gîte, ni crédit,
Je réfolus de finir ma carrière,
Ainfi qu'ont fait, au fond de la rivière,
Des gens de bien, lefquels n'en n'ont rien dit.
O changement ! ô fortune bizarre !
J'apprends foudain qu'un oncle trépaffé,
Vieux janfénifte & docteur de Navarre,
Des vieux docteurs certes le plus avare,
Ab inteftat malgré lui m'a laiffé
D'argent comptant un immenfe héritage.
Bientôt changeant de mœurs & de langage,
Je me décraffe, & m'étant dérobé
A cette fange où j'étais embourbé,
Je prend mon vol ; je m'élève, je plane;
Je veux tâter des plus brillans emplois,

Etre officier, ſignaler mes exploits,
Puis de Thémis endoſſer la ſoutane,
Et moyennant vingt mille écus tournois,
Etre appellé le tuteur de nos rois.
J'ai des amis, je leur fais grande chère;
J'ai de l'eſprit alors, & tous mes vers
Ont comme moi l'heureux talent de plaire:
Je ſuis aimé des dames que je ſers.
Pour completter tant d'agrémens divers,
On me propoſe un très-bon mariage.
Mais les conſeils de mes nouveaux amis,
Un grain d'amour ou de libertinage,
La vanité, le bon air, tout m'engage
Dans les filets de certaine Laïs,
Que Belzébut fit naître en mon pays,
Et qui depuis a brillé dans Paris.
Elle danſait à ce tripot lubrique,
Que de l'égliſe un miniſtre impudique
(Dont Marion fut ſervie aſſez mal,) (*m*)
Fit élever près du palais royal.
  Avec éclat j'entretins donc ma belle;
Croyant l'aimer, croyant être aimé d'elle,
Je prodiguais les vers & les bijoux:
Billet de change étaient mes billets doux;
Je conduiſais ma Laïs triomphante,
Les ſoirs d'été, dans la lice éclatante
De ce rempart, aſile des amours,
Par Outrequin rafraîchi tous les jours. (*n*)
Quel beau vernis brillait ſur ſa voiture!
Un petit peigne orné de diamans

De ſon chignon ſurmontait la parure;
L'Inde à grands frais tiſſut ſes vêtemens,
L'argent brillait dans la cuvette ovale,
Où ſa peau blanche & ferme autant qu'égale,
S'embelliſſait dans des eaux de jaſmin.
A ſon ſouper un ſurtout de Germain
En trente plats chargeaient ſa table ronde
Des doux tributs des forêts & de l'onde.
Je voulus vivre en fermier général :
Que voulez-vous, hélas! que je vous diſe?
Je payai cher ma brillante ſottiſe,
En quatre mois je fus à l'hôpital.
Voilà mon ſort, il faut que je l'avoue.
Conſeillez-moi. — Mon ami, je te loue
D'avoir enfin déduit ſans vanité
Ton cas honteux, & dit la vérité;
Prête l'oreille à mes avis fidèles.
Jadis l'Egypte eut moins de ſauterelles,
Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris
De malotrus, ſoi-diſant beaux eſprits,
Qui diſſertant ſur les piéces nouvelles,
En font encore de plus ſifflables qu'elles :
Tous l'un de l'autre ennemis obſtinés,
Mordus, mordans, chanſonneurs, chanſonnés,
Nourris de vent au temple de mémoire,
Peuple crotté qui diſpenſe la gloire.
J'eſtime plus ces honnêtes enfans,
Qui de Savoie arrivent tous les ans,
Et dont la main légérement eſſuie
Ces longs canaux engorgés par la ſuie.
J'eſtime plus celle qui dans un coin

Tricote en paix les bas dont j'ai befoin ;
Le cordonnier qui vient de ma chauffure
Prendre à genoux la forme & la mefure,
Que le métier de tes obfcurs Frérons.
Maître Abraham, & fes vils compagnons,
Sont une efpèce encore plus odieufe.
Quant aux Catins, j'en fais affez de cas ;
Leur art eft doux, & leur vie eft joyeufe ;
Si quelquefois leurs dangereux appas
A l'hôpital mènent un pauvre diable,
Un grand benêt, qui fait l'homme agréable,
Je leur pardonne, il l'a bien mérité.
Ecoute, il faut avoir un pofte honnête.
Les beaux projets dont tu fus tourmenté,
Ne troublent plus ta ridicule tête ;
Tu ne veux plus devenir confeiller ;
Tu n'as point l'air de te faire officier,
Ni courtifan, ni financier, ni prêtre.
Dans mon logis il me manque un portier ;
Prends ton parti, réponds-moi, veux-tu l'être ?
Oui-da, monfieur. -- Quatre fois dix écus
Seront par an ton falaire ; & de plus,
D'affez bon vin chaque jour une pinte
Rajuftera ton cerveau qui te tinte ;
Va dans ta loge ; & furtout, garde-toi
Qu'aucun Fréron n'entre jamais chez moi.
— J'obéirai fans replique à mon maître,
En bon portier, mais en fecret, peut-être,
J'aurais choifi dans mon fort malheureux,
D'être plutôt le portier des Chartreux. (o)

NOTES

SUR LE PAUVRE DIABLE.

(*a*) ON nous aſſure que l'auteur s'amuſa à compoſer cet ouvrage en 1758, pour détourner de la carrière dangereuſe des lettres, un jeune homme ſans fortune qui prenait pour du génie ſa fureur de faire de mauvais vers. Le nombre de ceux qui ſe perdent par cette paſſion malheureuſe eſt prodigieux; ils ſe rendent incapables d'un travail utile. Leur petit orgueil les empêche de prendre un emploi ſubalterne mais honnête qui leur donnerait du pain, ils vivent de rimes & d'eſpérances, & meurent dans la misère.

(*b*) *La Porte de Cremille.* Mr. de Cremille, lieutenant-général, était chargé alors du département de la guerre ſous Mr. le comte d'Argenſon.

(*c*) *Un Pequet, un Pleneuf.* Pequet était un premier commis des affaires étrangères. Pleneuf était un entrepreneur des vivres.

(*d*) *Jean Fréron.* Fréron ne ſe nomme pas Jean, mais Caterin. Il ſemble que cet homme ſoit le cadavre d'un coupable qu'on abandonne au ſcalpel des chirurgiens. Il a été méchant, & il en a été puni. Il dit dans une de ſes feuilles de l'année 1756, *je ne hais pas la médiſance, peut-être même ne haïrais-je pas la calomnie.* Un homme qui écrit ainſi ne doit pas être ſurpris qu'on lui rende juſtice.

(*e*) *Tonſignan.* L'homme dont il s'agit ici était d'ailleurs un magiſtrat & un homme de lettres de mérite. Il eut le malheur de prononcer à l'Académie un diſcours peu meſuré & même très-offenſant. Il eſt vrai que ſa tragédie de Didon eſt faite ſur le modèle de celle de Métaſtaſio; mais auſſi il y a de beaux morceaux qui ſont à l'auteur français. Il faut avouer qu'en général la piéce eſt mal écrite. Il n'y a qu'à voir le commencement.

Tous mes ambaſſadeurs irrités & confus,
Trop ſouvent de ta reine ont ſubi les refus.
Voiſin de ſes états faibles dans leur naiſſance,
Je croyais que Didon redoutant ma vengeance,
Se réſoudrait ſans peine à l'hymen glorieux,
D'un monarque puiſſant, fils du maître des dieux.
Je contiens cependant la fureur qui m'anime,
Et déguiſant encor mon dépit légitime;

Pour la dernière fois en proie à ses hauteurs,
Je viens sous le faux nom de mes ambassadeurs,
Au milieu de la cour d'une reine étrangère,
D'un refus obstiné pénétrer le mystère :
Que sais-je..... n'écouter qu'un transport amoureux.

Des ambassadeurs ne subissent point des refus, on essuie, on reçoit des refus.

Si tous ses ambassadeurs irrités & confus ont subi des refus, comment ce Jarbe pouvait-il croire que Didon le soumettrait sans peine à cet hymen glorieux? Jarbe d'ailleurs a-t-il envoyé tous ses ambassadeurs ensemble, ou l'un après l'autre?

Il contient cependant la fureur qui l'anime, & il déguise encore son dépit légitime. S'il déguise ce dépit légitime & s'il est si furieux, il ne croit donc pas que Didon l'épousera sans peine. Epouser quelqu'un sans peine & déguiser son dépit légitime, ne sont pas des expressions bien nobles, bien tragiques, bien élégantes.

Il vient sous le faux nom de ses ambassadeurs, être en proie à des hauteurs? comment vient-on sous le faux le nom de ses ambassadeurs? on peut venir sous le nom d'un autre, mais on ne vient point sous nom de plusieurs personnes à la fois. De plus, si on vient sous le nom de quelqu'un, on vient à la vérité sous un faux nom, puisqu'on prend un nom qui n'est pas le sien, mais on ne prend pas le faux nom d'un ambassadeur quand on prend le véritable nom de cet ambassadeur même.

Il veut pénétrer le mystère d'un refus obstiné. Qu'est-ce que le mystère d'un refus si net, & déclaré avec tant de hauteur? Il peut y avoir du mystère dans des délais, dans des réponses équivoques; dans des promesses mal tenues; mais quand on a déclaré avec des hauteurs à tous vos ambassadeurs qu'on ne veut point de vous, il n'y a certainement là aucun mystère.

Que sais-je..... n'écouter qu'un transport amoureux, que fait-il, il n'écoutera qu'un transport, il sera terrible dans le tête-à-tête.

Le grand malheur de tant d'auteurs est de n'employer presque jamais le mot propre; ils sont contens pourvu qu'ils riment, mais les connaisseurs ne sont pas contens.

(*f*) *Zoraïde*. Zoraïde était une tragédie africaine du même auteur. Les comédiens le prièrent de leur faire une seconde lecture pour y corriger quelque chose : il leur écrivit cette lettre.

« Je suis fort surpris, mes-
» sieurs, que vous exigiez une
» seconde lecture d'une tragé-
» die telle que Zoraïde. Si
» vous ne vous connaissez pas
» en mérite, je me connais en
» procédés, & je me souvien-
» drai assez long-tems des vô-
» tres pour ne plus m'occuper
» d'un théatre où l'on distingue
» si peu les personnes & les
» talens. Je suis, messieurs,
» autant que vous méritez que
» je le sois, votre &c.

(*g*) *Pour la Denèle*. Quinaut

Denêle était dans ce tems-là une affez bonne comédienne, pour qui principalement Zoraïde avait été faite. Les noms qui fuivent font les noms des comédiens de ce tems-là.

(*h*) *Greffet doué du double privilège.* Greffet, auteur du petit poëme de Vert-Vert, d'autres ouvrages dans ce goût, & de quelques comédies. Il y a des vers très-heureux dans tout ce qu'il a fait. Il était jéfuite quand il fit imprimer fon Vert-Vert. Le contrafte de fon état & des termes de B..... & F..... qu'on voyait dans ce petit poëme, fit un très-grand éclat dans le monde, & donna à l'auteur une grande réputation. Ce poëme n'était fondé à la vérité que fur des plaifanteries de couvent, mais il promettait beaucoup. L'auteur fut obligé de fortir des jéfuites. Il donna la comédie du méchant, piéce un peu froide, mais dans laquelle il y a des fcènes extrêmement bien écrites. Revenu depuis à la dévotion, il fit imprimer une lettre dans laquelle il avertiffait le public qu'il ne ferait plus de comédies, de peur de fe damner. Il pouvait ceffer de travailler pour le théâtre fans le dire. Si tous ceux qui ne font point de comédies en informaient ainfi tout le monde, il y aurait trop d'avertiffemens imprimés. Cet avis au public fut plus fifflé que ne l'aurait été une piéce nouvelle, tant le public eft malin.

(*i*) L'abbé Trublet, auteur de quatre tomes d'effais de littérature. Ce font de ces livres inutiles, où l'on ramaffe de prétendus bons mots que l'on a entendu dire autrefois, des fentences rebattues, des penfées d'autrui délayées dans de longues phrafes; de ces livres enfin dont on pourrait faire douze tomes avec le feul fecours d'un Polyantea.

(*k*) *De ces énergumènes.* Il y avait en effet alors auprès de l'hôtel de la comédie italienne, une maifon où s'affemblait les convulfionnaires, & où ils faifaient des miracles. Ils étaient protégés par un préfident au parlement, nommé du Bois, après l'avoir été par un Carré de Mongeron confeiller au parlement. Cette fecte des convulfionnaires, celle des moraves, des mennoniftes, des piétiftes, font voir comment certaines religions peuvent aifément s'établir dans la populace, & gagner enfuite les fupérieurs. Il y avait alors plus de fix mille convulfionnaires à Paris. Plufieurs d'entr'eux faifaient des chofes très-extraordinaires. On rôtiffait des filles fans que leur peau fût endommagée; on leur donnait des coups de bûches fur l'eftomac fans les bleffer, & cela s'appelait donner des fecours. Il y eut des boiteux qui marchèrent droit, & des fourds qui entendirent. Tous ces miracles commençaient par un pfeaume qu'on récitait en langue vulgaire; on était faifi du Saint-Efprit; on prophétifait; & quiconque dans l'affemblée fe ferait permis de rire, aurait couru rifque d'être lapidé. Ces farces ont duré vingt ans chez les Welches.

(*l*) *Maître Abraham.* C'eft Abraham Chaumeix, vinaigrier & théologien, dont on a déjà parlé.

(*m*) Marion de Lorme. Courtisanne fort en vogue du tems du cardinal de Richelieu ; & qui fit une assez grande fortune avec ce ministre qui était fort généreux.

(*n*) *Par Outrequin.* La mode était alors de se promener en carrosse ou à pied sur les boulevards de Paris, que Mr. Outrequin avait soin de faire arroser tous les jours pendant l'été. Les jeunes gens se piquaient d'y faire paraître leurs maîtresses, dans les voitures les plus brillantes. On y voyait des filles de l'opéra couvertes de diamans. Elles renouaient leurs cheveux avec des peignes, où il y avait autant de diamans que de dents. Les boulevards étaient bordés de cafés, de boutiques de marionnettes, de joueurs de globelets, de danseurs de corde, & de tout ce qui peut amuser la jeunesse.

(*o*) *Le portier des Chartreux*, est un livre qui n'est pas de la morale la plus austère. On y trouve un portrait de l'abbé Desfontaines plus hardi que tous ceux qu'on lit dans Pétrone. Cet ouvrage est de l'auteur de la petite comédie intitulée le B. . . . . L'auteur était d'ailleurs aussi savant dans l'antiquité que dans l'histoire des mœurs modernes.

LA VANITÉ.

QU'AS-TU, petit bourgeois d'une petit ville ?
Quel accident étrange, en allumant ta bile,
A ſur ton large front répandu la rougeur ?
D'où vient que tes gros yeux pétillent de fureur ?
Réponds donc. — L'univers doit venger mes injures ; (*a*)
L'univers me contemple, & les races futures
Contre mes ennemis dépoſeront pour moi.
-- L'univers, mon ami, ne penſe point à toi,
L'avenir encore moins : conduis bien ton ménage,
Divertis-toi, bois, dors, ſois tranquille, ſois ſage.
De quel nuage épais ton crâne eſt offuſqué !
— Ah ! j'ai fait un diſcours, & l'on s'en eſt moqué !
Des plaiſans de Paris j'ai ſenti la malice ;
Je vais me plaindre au roi qui me rendra juſtice ;
Sans doute il punira ces ris audacieux.
-- Va, le roi n'a point lu ton diſcours ennuyeux.
Il a trop peu de tems, & trop de ſoins à prendre,
Son peuple à ſoulager, ſes amis à défendre,
La guerre à ſoutenir. En un mot les bourgeois
Doivent très-rarement importuner les rois.
La cour te croira fou : reſte chez toi, bon homme.
-- Non, je n'y puis tenir : de brocards on m'aſſomme.
Les *quand*, les *qui*, les *quoi* pleuvant de tous côtés (*b*)
Sifflent à mon oreille, en cent lieux répétés.
On mépriſe à Paris mes chanſons judaïques,
Et mon *Pater* anglais, & mes rimes tragiques, (*c*)

Et ma profe aux quarante ! un tel renverfement
D'un état policé détruit le fondement ;
L'intétêt du public fe joint à ma vengeance ;
Je prétends des plaifans réprimer la licence.
Pour trouver bons mes vers il faut faire une loi
Et de ce même pas je vais parler au roi.
Ainfi nouveau venu fur les rives de Seine,
Tout rempli de lui-même un pauvre énergumène
De fon plaifant délire amufait les paffans.
Souvent notre amour-propre éteint notre bon fens ;
Souvent nous reffemblons aux grenouilles d'Homère,
Implorant à grands cris le fier dieu de la guerre,
Et les dieux des enfers, & Bellone, & Pallas,
Et les foudres des cieux, pour fe venger des rats.
Voyez dans ce réduit ce craffeux janfénifte,
Des nouvelles du tems infidèle copifte, (*d*)
Vendant fous le manteau ces mémoires facrés
De bedeaux de paroiffe, & de clercs tonfurés ;
Il penfe fermement, dans fa fuperbe extafe,
Reffufciter les tems des combats d'Athanafe.
Ce petit bel efprit, orateur du barreau,
Allignant froidement fes phrafes au cordeau,
Citant mal-à-propos des auteurs qu'il ignore,
Voit voler fon beau nom, du couchant à l'aurore ;
Ses flatteurs à dîner l'appellent Ciceron.
Bertier dans fon collège eft furnommé Varron.
Un vicaire à Chaillot croit que tout homme fage
Doit penfer dans Pékin comme dans fon village :
Et la vieille badaude au fond de fon quartier,
Dans fes voifins badauts voit l'univers entier.

Je ſuis loin de blâmer le ſoin très-légitime
De plaire à ſes égaux, & d'être en leur eſtime.
Un conſeiller du roi, ſur la terre inconnu,
Doit dans ſon cercle étroit chez les ſiens bien venu,
Etre approuvé du moins de ſes graves confrères ;
Mais on ne peut ſouffrir ces bruyans téméraires,
Sur la ſcène du monde ardens à s'étaler.
Veux-tu te faire acteur ? on voudra te ſiffler.
Gardons-nous d'imiter ce fou de Diogène,
Qui pouvant chez les ſiens, en bon bourgeois d'Athène,
A l'étude, au plaiſir, doucement ſe livrer,
Vécut dans un tonneau, pour ſe faire admirer.
Malheur à tout mortel (& ſurtout dans notre âge)
Qui ſe fait ſingulier pour être un perſonnage !
Pyrrhon ſeul eut raiſon, quand dans un goût nouveau (*e*)
Il fit ce vers heureux, digne de ſon tombeau,
Ci gît qui ne fut rien. -- Quoi que l'orgueil en diſe,
Humains, faibles humains, voilà votre deviſe.
Combien de rois, grands dieux, jadis ſi révérés,
Dans l'éternel oubli ſont en foule enterrés !
La terre a vu paſſer leur empire & leur trône.
On ne ſait en quel lieu floriſſait Babylone.
Le tombeau d'Alexandre aujourd'hui renverſé,
Avec ſa ville altière a péri diſperſé.
Céſar n'a point d'aſyle où ſon ombre repoſe ;
Et l'ami Tonſignan penſe être quelque choſe.

NOTES

SUR LA VANITÉ.

(*a*) *L'UNIVERS doit venger mes injures.* Un provincial dans un mémoire concernant une petite querelle académique, avait imprimé ces propres mots ; *Il faut que tout l'univers ſache que leurs majeſtés ſe ſont occupées mon diſcours à l'académie.*

Et comme dans ce diſcours dont leurs majeſtés ne s'étaient point occupées, l'auteur avait inſulté pluſieurs académiciens, il n'eſt pas étonnant qu'il ſe ſoit attiré une petite correction dans la piéce de vers intitulée la Vanité. Car s'il eſt mal de commencer la guerre, il eſt très-pardonnable de ſe défendre.

(*b*) *Les quand, les qui, les quoi.* Ce ſont de petites feuilles volantes qui coururent dans Paris vers ce tems-là.

(*c*) *Et mon pater anglais.* C'eſt la prière de Pope connue ſous le nom *de prière du Déiſte.* Il eſt vrai qu'elle n'était pas chrétienne, mais elle était univerſelle. On ne s'en ſcandaliſa point à Londres, non-ſeulement parce qu'on permet beaucoup de choſes aux poëtes, mais parce qu'on était las de perſécuter Pope, & ſurtout, parce qu'il ſe trouve en Angleterre beaucoup plus de philoſophes que de perſécuteurs.

Mr. le Franc de Tonſignan la traduiſit en vers français ; mais après l'avoir traduite, il ne devait pas inſulter tous les gens de lettres de Paris dans ſon diſcours de réception à l'académie française. Il pouvait faire ſa cour ſans inſulter ſes confrères Ce diſcours fut la ſource de quantité d'épigrammes, de chanſons, & de petites piéces de vers, dont aucune ne touche à l'honneur, & qui n'empêchent pas, comme on l'on déjà dit ailleurs, que l'homme qui s'était attiré cette querelle, ne put avoir beaucoup de mérite.

(*d*) *Infidèle copiſte.* C'eſt le gazetier des nouvelles eccléſiaſtiques ; on en a déjà parlé ailleurs.

C'eſt en effet une choſe aſſez plaiſante que l'importance miſe par ce gazetier à ces petites querelles ignorées dans le reſte du monde, mépriſées dans Paris par tous les gens de bon ſens, & connues ſeulement par ceux qui les excitaient, & par la canaille des convulſionnaires. Le gazetier eccléſiaſtique aſſura dans pluſieurs feuilles, que les tems d'Arius & d'Athanaſe avaient été moins orageux, & qu'on devait s'attendre aux événemens les plus funeſtes, depuis qu'on avait mis un porte-Dieu à Bicêtre, & un colporteur au pilori.

(*e*) *Phyrron ſeul eut raiſon.* Phyrron auteur de la métromanie, joliе piéce qui a eu beaucoup de ſuccès. Il a fait ſon épitaphe qui commence par ce vers,

Ci git, qui ? quoi ? ma foi perſonne, rien.

LE RUSSE A PARIS.

DIALOGUE D'UN PARISIEN ET D'UN RUSSE.

LE PARISIEN.

VOUS avez donc franchi les mers hyperborées,
Ces immenſes déſerts, & ces froides contrées,
Où le fils d'Alexis inſtruiſant tous les rois,
A fait naître les arts, & les mœurs, & les loix?
Pourquoi vous dérober aux ſept aſtres de l'ourſe?
Beaux lieux où nos Français dans leur ſavante courſe
Allèrent de Borée apprenant l'horiſon,
Geler auprès du pole applati par Newton; (*a*)
Et dans ce grand projet utile à cent couronnes, (*b*)
Avec un quart de cercle enlever deux lappones. (*c*)
Eſt-ce un pareil deſſein qui vous conduit chez nous?

LE RUSSE.

Non, je viens m'éclairer, m'inſtruire auprès de vous,
Voir un peuple fameux, l'obſerver & l'entendre.

LE PARISIEN.

Aux bords de l'Occident que pouvez-vous apprendre?
Dans vos vaſtes états vous touchez à la fois
Au pays de Chriſtine, à l'empire chinois:
Le héros de Narva ſentit votre vaillance;
Le brutal janiſſaire a tremblé dans Bizance;
Les hardis Pruſſiens ont été terraſſés;
Et vainqueurs en tous lieux, vous en ſavez aſſez.

LE

LE RUSSE.

J'ai voulu voir Paris : les fastes de l'histoire
Célèbrent ses plaisirs & consacrent sa gloire.
Tout mon cœur tressaillait à ces récits pompeux
De vos arts triomphans, de vos aimables jeux.
Quels plaisirs ! quand vos jours marqués par vos conquêtes
S'embellissaient encore à l'éclat de vos fêtes !
L'étranger admirait dans votre auguste cour
Cent filles de héros conduites par l'amour ;
Ces belles Montbazons, ces Châtillons brillantes,
Ces piquantes Bouillons, ces Némours si touchantes,
Dansant avec Louis sous des berceaux de fleurs, (*d*)
Et du Rhin subjugué couronnant les vainqueurs ;
Perrault du Louvre auguste élevant la merveille ;
Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille ;
Tandis que plus aimable, & plus maître des cœurs
Racine, d'Henriette exprimant les douleurs, (*e*)
Et voilant ce beau nom du nom de Bérénice,
Des feux les plus touchans peignait le sacrifice.
Cependant un Colbert en vos heureux remparts
Ranimait l'industrie, & rassemblait les arts :
Tous ces arts en triomphe amenaient l'abondance.
Sur cent châteaux aîlés les pavillons de France, (*f*)
Bravant ce peuple altier, complice de Cromwel,
Effrayaient la Tamise, & les ports du Texel.
Sans doute les beaux fruits de ces âges illustres
Accrus par la culture & mûris par vingt lustres,
Sous vos savantes mains ont un nouvel éclat.
Le tems doit augmenter la splendeur de l'état ;
Mais je la cherche en vain dans cette ville immense.

LE PARISIEN.

Aujourd'hui l'on étale un peu moins d'opulence.
Nous nous sommes défaits d'un luxe dangereux; (*g*)
Les esprits sont changés, & les tems sont fâcheux.

LE RUSSE.

Et que vous reste-t-il de vos magnificences?

LE PARISIEN.

Mais--nous avons souvent de belles remontrances;
Et le nom d'Ysabeau (*) sur un papier timbré,
Est dans tous nos périls un secours assuré.

LE RUSSE.

C'est beaucoup; mais enfin, quand la riche Angleterre
Epuise ses trésors à vous faire la guerre,
Les papiers d'Ysabeau ne vous suffiront pas;
Il faut des matelots, des vaisseaux, des soldats...

LE PARISIEN.

Nous avons à Paris de plus grandes affaires.

LE RUSSE.

Quoi donc?

LE PARISIEN.

Jansénius--la bulle--ses mystères: (*h*)
De deux sages partis les cris & les efforts,
Et des billets sacrés payables chez les morts,
Et des convulsions & des réquisitoires (*i*)
Rempliront de nos tems les brillantes histoires.
Le Franc de Tonsignan par ses divins écrits, (*k*)
Plus que Palissot même occupe nos esprits;
Nous quittons & la foire, & l'opéra comique,
Pour juger de Lefranc le style académique.

(*) *Greffier du parlement de Paris.*

Le Franc de Tonſignan dit *à tout l'univers*,
Que le roi lit ſa proſe, & même encore ſes vers.
L'univers cependant voit nos apoticaires
Combattre en parlement les jéſuites leurs frères : (*l*)
Car chacun vend ſa drogue, & croit ſur ſon pailler
Fixer comme le Franc les yeux du monde entier.
Que dit-on dans Moſcou de ces nobles querelles ?

LE RUSSE.

En aucun lieu du monde on ne m'a parlé d'elles.
Le Nord, la Germanie, où j'ai porté mes pas,
Ne ſavent pas un mot de ces fameux débats.

LE PARISIEN.

Quoi ! du clergé français la gazette prudente, (*m*)
Cet ouvrage immortel que le pur zèle enfante,
Le journal du chrétien, le journal de Trevoux, (*n*)
N'ont point paſſé les mers, & volé juſqu'à vous ?

LE RUSSE.

Non.

LE PARISIEN.

Quoi ! vous ignorez des mérites ſi rares ?

LE RUSSE.

Nous n'en avons jamais rien appris.

LE PARISIEN.

Les barbares !
Hélas en leur faveur mon eſprit abuſé,
Avait cru que le Nord était civiliſé.

LE RUSSE.

Je viens pour me former ſur les bords de la Seine ;
C'eſt un Scythe groſſier voyageant dans Athène,
Qui vous conjure ici, timide & curieux,

De diſſiper la nuit qui couvre encor ſes yeux.
Les modernes talens que je cherche à connaître,
Devant un étranger craignent-ils de paraître ?
Le cigne de Cambrai, l'aigle brillant de Meaux,
Dans ce tems éclairé n'ont-ils pas des égaux ?
Leurs diſciples nourris de leur vaſte ſcience,
N'ont-ils pas hérité de leur noble éloquence ?

LE PARISIEN.

Oui, le flambeau divin qu'ils avaient allumé,
Brille d'un nouveau feu, loin d'être conſumé.
Nous avons parmi nous des pères de l'égliſe.

LE RUSSE.

Nommez-moi donc les ſaints que le ciel favoriſe ?

LE PARISIEN.

Maître Abraham Chaumeix, Hayet le récollet, (*o*)
Et Bertier le jéſuite, & le diacre Trublet,
Et le doux Caveirac, & Nonotte, & tant d'autres ; (*p*)
Ils ſont tous parmi nous ce qu'étaient les apôtres,
Avant qu'un feu divin fût deſcendu ſur eux :
De leur ſiècle profane inſtructeurs généreux,
Cachant de leur ſavoir la plus grande partie,
Ecrivant ſans eſprit par pure modeſtie,
Et par piété même ennuyant les lecteurs.

LE RUSSE.

Je n'ai point encore lu ces ſolides auteurs ;
Il faut que je vous faſſe un aveu condamnable.
Je voudrais qu'à l'utile on joignît l'agréable ;
J'aime à voir le bon ſens ſous le maſque des ris ;
Et c'eſt pour m'égayer que je viens à Paris.
Ce peintre ingénieux de la nature humaine,

Qui fit voir en riant la raiſon ſur la ſcène,
Par ceux qui l'ont ſuivi ſerait-il éclipſé ?

LE PARISIEN.

Vous parlez de Molière ! oh ſon règne eſt paſſé ;
Le ſiècle eſt bien plus fin ; notre ſcène épurée,
Du vrai beau qu'on cherchait eſt enfin décorée.
Nous avons les remparts (*), nous avons Ramponeau (q);
Au-lieu du Miſantrope on voit Jacques Rouſſeau,
Qui marchant ſur ſes mains, & mangeant ſa laitue, (r)
Donne un plaiſir bien noble au public qui le hue.
Voilà nos grands travaux, nos beaux-arts, nos ſuccès,
Et l'honneur éternel de l'empire francais.
A ce brillant tableau connaiſſez ma patrie.

LE RUSSE.

Je vois dans vos propos un peu de raillerie :
Je vous entends aſſez ; mais parlons ſans détour ;
Votre nuit eſt venue après le plus beau jour.
Il en eſt des talens comme de la finance ;
La diſette aujourd'hui ſuccède à l'abondance ;
Tout ſe corrompt un peu, ſi je vous ai compris.
Mais n'eſt-il rien d'illuſtre au moins dans vos débris ?
Minerve de ces lieux ſerait-elle bannie ?
Parmi cent beaux eſprits n'eſt-il plus de génie ?

LE PARISIEN.

Un génie ? ah grand Dieu ! puiſqu'il faut m'expliquer :
S'il en paraiſſait un que l'on pût remarquer,
Tant de témérité ſerait bientôt punie.
Non, je ne le tiens pas aſſuré de ſa vie.
Les Bertiers, les Chaumeix, & juſqu'aux Frérons,

(*) *Les comédies qu'on joue ſur le Boulevart.*

Déjà de l'impoſture embouchent les clairons.
L'hypocrite ſourit, l'énergumène aboie;
Les chiens de Saint Médard s'élancent ſur leur proie; (*s*)
Un petit magiſtrat à peine émancipé,
Un pédant ſans honneur à Biſsêtre échappé;
S'il a du bel eſprit la jalouſe manie,
Intrigue, parle, écrit, dénonce, calomnie,
En crimes odieux traveſtit les vertus;
Tous les traits ſont lancés, tous les rets ſont tendus.
On cabaſe à la cour, on ameute, on excite
Ces petis protecteurs ſans place, & ſans mérite,
Ennemis des talens, des arts, des gens de bien,
Qui ſe ſont faits dévots, de peur de n'être rien.
N'oſant parler au roi qui hait la médiſance,
Et craignant de ſes yeux la ſage vigilence,
Ces oiſeaux de la nuit raſſemblés dans leurs trous,
Exhalent les poiſons de leur orgueil jaloux:
Pourſuivons, diſent-ils, tout citoyen qui penſe.
Un génie! il aurait cet excès d'inſolence!
Il n'a pas demandé notre protection!
Sans doute il eſt ſans mœurs & ſans religion;
Il dit que dans les cœurs DIEU s'eſt gravé lui-même,
Qu'il n'eſt point implacable, & qu'il ſuffit qu'on l'aime.
Dans le fond de ſon ame il ſe rit des Fantins, (*t*)
De Marie à la Coque, (*u*) & de la Fleur des ſaints. (*x*)
Aux erreurs indulgent, & ſenſible aux misères,
Il a dit, on le ſait, que les humains ſont frères;
Et dans un doute affreux lâchement obſtiné,
Il n'oſa convenir que Newton fût damné.
Le brûler eſt un œuvre & ſage & méritoire.

Ainsi parle à loisir ce digne consistoire.
Des vieilles à ces mots au ciel levant les yeux,
Demandent des fagots pour cet homme odieux;
Et des petits péchés, commis dans leur jeune âge,
Elles font pénitence en opprimant un sage.

LE RUSSE.

Hélas! ce que j'apprends de votre nation,
Me remplit de douleur & de compassion.

LE PARISIEN.

J'ai dit la vérité. Vous la vouliez sans feinte;
Mais n'imaginez pas que tristement éteinte,
La raison sans retour abandonne Paris;
Il est des cœurs bien faits, il est de bons esprits,
Qui peuvent des erreurs où je la vois livrée,
Ramener au droit sens la patrie égarée.
Les aimables Français sont bientôt corrigés.

LE RUSSE.

Adieu, je reviendrai quand ils seront changés.

NOTES

SUR LE RUSSE A PARIS.

(a) *Applati par Newton.* Ce furent Huyghens & Newton qui prouvèrent le premier par la théorie des forces centrifuges; le second par celle de la gravitation que le globe doit être un peu applati aux poles, & un peu élevé à l'équateur; que par conséquent les degrés du méridien sont plus petits à l'équateur, & au pole un peu plus longs. La différence, selon Newton, est d'un deux cent trentième, & selon Huyghens d'un cinq cent soixante & dix-huitième; ce qui est fort peu de chose, & qui ne peut produire aucun mauvais effet.

On trouva au contraire, par les mefures prifes en France, que les degrés du méridien étaient plus grands au fud qu'au nord. Delà on conclut que la terre était applatie au pole comme Newton & Huyghens l'avaient prouvé par une théorie sûre. C'était tout juftement le contraire de ce qu'on devait conclure. Les mefures de France étaient fauffes, & la conclufion plus fauffe encore.

Cette affaire ne fut portée ni au parlement ni en forbonne, comme celle de l'inoculation y a été déférée. L'académie des fciences fe rétracta au bout de vingt ans, & Fontenelle avoua dans fon hiftoire, que fi les degrés étaient plus longs vers le nord, la terre devait être applatie au pole.

Cela faifait voir qu'on s'était non-feulement trompé en France fur la théorie, mais qu'on s'était trompé auffi dans les mefures. Or, dans ces mefures il eft impoffible de ne fe pas tromper; parce que la différence du climat allonge & raccourcit les inftrumens; parce que l'air & les réfractions varient continuellement. En effet, on a trouvé les degrés différens à la Chine, en Italie & en France. C'eft donc à la théorie des forces centrales & de la gravitation qu'il faut s'en tenir, & non aux mefures qui ne feront jamais exactement les mêmes; on ne faura jamais précifément de combien. Et il eft fort peu important de le favoir.

(*b*) *Utile à cent couronnes*. Moreau de Maupertuis fit accroire au cardinal de Fleuri que cette difpute purement philofophique intéreffait tous les navigateurs; qu'il y allait de leur vie. Il n'y allait certainement que de la curiofité.

(*c*) *Enlever deux Laponnes*. Ce n'était pas deux Laponnes, c'était deux filles de Torno qui étaient fœurs. Le père commença un procès criminel contre Maupertuis. Mais on ne put du cercle polaire envoyer à Paris un huiffier.

(*d*) *Danfant avec Louis fous des berceaux de fleurs*. Celà eft vrai à la letrre. Il y avait à la fête de Verfailles de grands berceaux de verdure, ornés de fleurs qui formaient des desfeins pittorefques. Ce fut là que Louis XIV qui était dans tout l'éclat de la jeuneffe & de la beauté, danfa avec Mademoifelle de la Vallière & d'autres dames.

(*e*) *Racine d'Henriette exprimant les douleurs*. Rien n'eft plus connu que l'hiftoire de la tragédie de Bérénice. La princeffe Henriette d'Angleterre, fille de Charles I, & femme de Monfieur, frère unique de Louis XIV, donna ce fujet à traiter à Corneille & à Racine. On fait comment Corneille en fit une tragédie auffi froide & auffi ennuyeufe que mal écrite; & comment Racine en fit une piéce très-touchante malgré fes défauts.

(*f*) *Les pavillons de France*. Louis XIV était parvenu jusqu'à garnir fes ports de près de deux cents vaiffeaux de guerre.

(*g*) *Nous nous fommes défaits d'un luxe dangereux*. Cela fut écrit l'an 1760, tems auquel le malheur des tems, les difgraces dans la guerre, & la mauvaife adminiftration des finances, avaient obligé le roi

& la plûpart des gens riches, à faire porter à la monnoie, une grande partie de leur vaisselle d'argent. On servait alors les potages & les ragoûts, dans des plats de fayance qu'on appellait des cus noirs.

(*h*) *Jansénius, la bulle, ses mystères, &c.* La querelle de la bulle *unigenitus* fut un de ces ridicules sérieux qui ont troublé la France assez long-tems. On sait assez que Louis XIV eut le malheur de se mêler des disputes absurdes entre les jansénistes, & les molinistes, que cette extravagance jeta de l'amertume sur la fin de ses jours; & que cette guerre théologique, pour n'avoir pas été assez méprisée renaquit ensuite assez violemment. C'était la honte de l'esprit humain, mais on était accoutumé à cette honte.

(*i*) *Et des Convulsions.* La folie inconcevable des convulsions fut un des fruits de cette bulle. Il y en avait encore en 1760, & elles avaient commencé en 1724. Sans les philosophes qui jettèrent sur cette démence infame tout le ridicule qu'elle méritait, cette fureur de l'esprit de parti aurait eu des suites très-dangereuses.

(*k*) *Le Franc de Tonsignan, Palissot.* Voyez les notes de l'Epître au Roi de la Chine.

(*l*) *Combattre en parlement les jésuites leurs frères.* Le 14 Mai 1760, les apothicaires de Paris firent saisir dans un couvent de jésuites, qu'on appellait la maison Professe, des drogues que les jésuites vendaient en fraude; & leur firent un procès au parlement, qui condamna ces pères. On disait qu'ils débitaient chez eux ces drogues pour empoisonner les jansénistes.

(*m*) *Quoi! du Clergé français la gazette prudente.* C'est ce qu'on appelle la gazette ecclésiastique. Ce journal clandestin commença en 1724, & dure encore. C'est un ramas de petits faits concernant des bédauts de paroisse, des portes-Dieu, des thèses de théologie, des refus de sacremens, des billets de confession. C'est surtout dans le tems de ces billets de confession que cette gazette a eu le plus de vogue. L'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, avait imaginé ces lettres de change tirées à vue sur l'autre monde, pour faire refuser le viatique à tous les mourans qui se seraient confessés à des prêtres jansénistes. Ce comble de l'extravagance & de l'horreur causa beaucoup de troubles, & mit la gazette ecclésiastiques alors dans un grand crédit: elle tomba quand cette sottise fut finie. Elle était, dit-on, comme les crapauds qui ne peuvent s'enfler que de venin.

(*n*) *Le Journal du Chrétien, le Journal de Trévoux.* Le *Journal chrétien*, ou *du chrétien*, fut d'abord composé par un recollet nommé Hayet, l'abbé Troublet; l'abbé Dinouart; un nommé Joannet. Ils dédièrent leur besogne à la reine, dans l'espérance d'avoir quelque bénéfice, en quoi ils se trompèrent. Ils mirent d'abord leur Mercure chrétien à 30 sols, puis à 20, puis à 15, puis à 12. Voyant qu'ils ne réussissaient pas, ils s'avisèrent d'accuser d'athéisme tous les écrivains à tort & à travers. Ils s'adressèrent malheureusement à Mr. de

St. Foy, qui leur fit un procès criminel, les obligea de se rétracter. Depuis ce tems-là, leur Journal fut entiérement décrié, & ces pauvres diables furent obligés de l'abandonner.

Pour le Journal de Trévoux, il a suivi le sort des jésuites ses auteurs; il est tombé avec eux.

(*o*) *Maître Abraham Chaumeix &c.* Cet Abraham Chaumeix était ci-devant vinaigrier; & s'étant fait convulsionnaire, il devint un homme considérable dans le parti, surtout depuis qu'il se fut fait crucifier avec une couronne d'épines sur la tête, le 2 Mars 1749 dans la rue St. Denis, vis-à-vis St. Leu & St. Giles. Ce fut lui qui denonça au parlement de Paris le Dictionnaire Encyclopédique. Il a été couvert d'opprobre, & obligé de se réfugier à Moscou, où il s'est fait maître d'école.

Hayet le recollet, n'est connu que par le Journal chrétien. Le jésuite Bertier par le Journal de Trévoux, & surtout par une facétie plaisante intitulée, *Relation de la maladie, de la confession, de la mort, & de l'apparition du jesuite Bertier.*

(*p*) *Et le doux Caveirac & Nonotte & tant d'autres.* Le doux Caveirac est ici par antiphrase. Il n'y a rien de si peu doux que son apologie de la révocation de l'édit de Nantes & de la St. Barthelemi. Ce n'est pas qu'on doive en inférer absolument qu'il eût fait la St. Barthelemi, s'il eût été à la place du Balafré. On justifie quelquefois les plus abominables actions qu'on ne voudrait pas avoir faites. On fait un livre pour plaire à un évêque, pour attraper un petit bénéfice, une petite pension du clergé qu'on n'attrape point; & ensuite on écrirait pour les huguenots avec autant de zèle qu'on a écrit contr'eux. Tout cela n'est au bout du compte que du papier perdu, & de l'honneur perdu, ce qui est fort peu de chose pour ces gens-là.

Nonotte est un ex-jésuite que notre auteur philosophe a fait connaître par les ignorances dont il l'a convaincu, & par les ridicules dont il l'a accablé avec très-juste raison.

(*q*) *Nous avons les remparts, nous avons Ramponeau.* Ramponeau était un cabaretier de la Courtille dont la figure comique & le mauvais vin qu'il vendait bon marché, lui acquirent pendant quelque tems une réputation éclatante; tout Paris courut à son cabaret. Des princes du sang même allèrent voir Mr. Ramponeau.

Une troupe de comédiens établis sur les remparts, s'engagea à lui payer une somme considérable pour se montrer seulement sur leur théatre, & pour y jouer quelques rôles muets. Les jansénistes firent un scrupule à Ramponeau de se produire sur la scène: ils lui dirent que Tertullien avait écrit contre la comédie; qu'il ne devait pas prostituer ainsi sa dignité de cabaretier, qu'il y allait de son salut; la conscience de Ramponeau fut alarmée. Il avait reçu de l'argent d'avance; il ne voulut point le rendre de peur de se damner. Il y eut procès, Mr. Elie de Beaumont célèbre avocat daigna plaider contre Ramponeau: notre poëte

philosophe plaida pour lui, soit par zèle pour la religion, soit pour se réjouir. Ramponeau rendit l'argent & sauva son ame.

(*r*) *Qui marchant sur les mains & mangeant sa laitue.* La même année 1760, on joua sur le théatre de la comédie française la comédie des philosophes, avec un concours de monde prodigieux. On voyait sur le théatre Jean-Jacques Rousseau marchant à quatre pattes & mangeant une laitue. Il fut répresenté si fort au naturel qu'il excita les ris de tout Paris. Cette facétie n'était ni dans le goût du Misantrope, ni dans celui du Tartuffe, mais elle était bien aussi théatrale que celle de Pourceaugnac *qui est poursuivi par des lavemens & des fils de putain.*

Le reste de la piéce ne parut pas assez gai; mais on ne pouvait pas dire que ce fût-là de la comédie larmoyante. On reprocha beaucoup à l'auteur d'avoir attaqué de très-honnêtes gens dont il n'avait pas à se plaindre.

(*s*) *Les chiens de St. Médard.* St. Médard est une vilaine paroisse, d'un très-vilain fauxbourg de Paris, où les convulsions commencèrent. On appelle depuis ce tems-là les fanatiques, chiens de St. Médard.

(*t*) *Des Fantins, — Des Marie à la Coque & de la Fleur des saints*, Fantin, curé de Versailles, fameux directeur qui fut saisi volant une bourse de cent louis à un mourant qu'il confessait; il n'était pourtant pas philosophe.

(*v*) *Marie à la Coque.* Ouvrage impertinent de Languet évêque de Soissons, dans lequel l'absurdité & l'impiété même fut poussée jusqu'à mettre dans la bouche de Jesus-Christ quatre vers pour Marie à la Coque.

(*x*) *La Fleur des saints.* Compilation extravagante du jésuite Ribadeneira; c'est un exrrait de la Légende dorée, traduit & augmenté par le frère Girard jésuite. NB: Que ce n'est pas ce frère Girard condamné au feu le 12 Octobre 1731 par la moitié du parlement d'Aix, pour avoir abusé de sa pénitente en lui donnant le fouet assez doucement, & pour plusieurs profanations. Il fut absous par l'autre moitié du parlement d'Aix, parce qu'on avait ridiculement mêlé l'accusation de sortilège aux véritables charges du procès. C'est bien dommage que ce frère Girard n'ait pas été philosophe.

APOLOGIE DE LA FABLE.

SAVANTE antiquité, beauté toujours nouvelle,
Monumens du génie, heureuſes fictions,
Environnez-moi des rayons
De votre lumière immortelle :
Vous ſavez animer l'air, la terre & les mers ;
Vous embelliſſez l'univers.
Cet arbre à tête longue, aux rameaux toujours verds,
C'eſt Atis aimé de Cibèle;
La précoce Hiacinthe eſt le tendre mignon
Que ſur ces prés fleuris careſſait Apollon.
Flore avec le Zéphire ont peint ces jeunes roſes
De l'éclat de leur vermillon.
Des baiſers de Pomone on voit dans ce vallon
Les fleurs de mes pêchers nouvellement écloſes.
Ces montagnes, ces bois qui bordent l'horiſon.
Sont couverts de métamorphoſes.
Ce cerf aux pieds légers eſt le jeune Actéon.
L'ennemi des troupeaux eſt le roi Lycaon.
Du chantre de la nuit j'entends la voix touchante,
C'eſt la fille de Pandion,
C'eſt Philomène gémiſſante.
Si le ſoleil ſe couche, il dort avec Thétis.
Si je vois de Vénus la planète brillante,
C'eſt Vénus que je vois dans les bras d'Adonis.
Ce pole me préſente Andromède & Perſée ;
Leurs amours immortels échauffent de leurs feux

Les éternels frimats de la zone glacée ;
Tout l'Olimpe eſt peuplé de héros amoureux.
Admirables tableaux ! ſéduiſante magie !
Qu'Héſiode me plaît dans ſa théologie ,
Quand il me peint l'amour débrouillant le chaos ,
S'élançant dans les airs & planant ſur les flots !
Vantez-nous maintenant , bienheureux légendaires,
Le porc de Saint Antoine & le chien de Saint Roc,
Vos reliques , vos ſcapulaires,
Et la guimpe d'Urſule , & la craſſe du froc ;
Mettez la fleur des ſaints à côté d'un Homère :
Il ment, mais en grand-homme ; il ment , mais il ſait plaire.
Sottement vous avez menti ,
Par lui l'eſprit humain s'éclaire ;
Et ſi l'on vous croyait , il ſerait abruti.
On chérira toujours les erreurs de la Grèce ,
Toujours Ovide charmera.
Si nos peuples nouveaux ſont chrétiens à la meſſe ,
Il ſont payens à l'opéra.
L'almanach eſt payen : nous comptons nos journées
Par le ſeul nom des dieux que Rome avait connus ;
C'eſt Mars & Jupiter , c'eſt Saturne & Vénus ,
Qui préſident au tems , qui font nos deſtinées.
Ce mêlange eſt impur , on a tort , mais enfin
Nous reſſemblons aſſez à l'abbé Pellegrin ,
Le matin catholique , & le ſoir idolâtre ,
Déjeûnant de l'autel , & ſoupant du théatre.

SUR CE QU'ON M'A ÉCRIT,

Que pendant la maladie du DAUPHIN *plusieurs citoyens de Paris s'étaient mis à genoux devant la statue équestre de* HENRI IV.

INTRÉPIDE soldat, vrai chevalier, grand-homme,
Bon roi, fidèle ami, tendre & loyal amant,
Toi que l'Europe a plaint d'avoir fléchi sous Rome,
Sans qu'on osât blâmer ce triste abaissement;
Henri, tous les Français adorent ta mémoire,
Ton nom devient plus cher & plus grand chaque jour;
Et peut-être autrefois, quand j'ai chanté ta gloire,
Je n'ai point dans les cœurs affaibli tant d'amour.
Un des beaux rejettons de ta race chérie,
Des marches de ton trône au tombeau descendu,
Te porte en expirant les vœux de ta patrie,
Et les gémissemens de ton peuple éperdu.
Lorsque la mort sur lui levait sa faulx tranchante,
On vit de citoyens une foule tremblante
Entourer ta statue & la baigner de pleurs;
C'était-là leur autel; & dans tous nos malheurs
On t'implore aujourd'hui comme un Dieu tutélaire.
La fille qui naquit aux chaumes de Nanterre,
Pieusement célèbre en des tems ténébreux,
A vu sans s'alarmer qu'on t'adresfât des vœux;
Elle-même avec nous t'eût rendu cet hommage,
Tu l'as trop mérité; c'est toi, c'est ton courage

Qui préside à l'état raffermi par tes mains :
Ce n'eſt qu'en t'imitant qu'on a des jours proſpères ,
C'eſt l'encens qu'on te doit : les Grecs & les Romains
Invoquaient des héros , & non pas des bergères.
O ſi de mes déſerts où j'achève mes jours ,
Je m'étais fait entendre au fond du ſombre empire ,
Si comme au tems d'Orphée un enfant de la lyre ,
De l'ordre des deſtins interrompait le cours ,
Si ma voix ! . . . . mais tout cède à leur arrêt ſuprême ;
Ni nos chants , ni nos cris , ni l'art & ſes ſecours ,
Les offrandes , les vœux , les autels , ni toi-même ,
Rien ne ſuſpend la mort. Ce monde illimité
Eſt l'eſclave éternel de la fatalité.
A d'immuables loix DIEU ſoumit la nature.
Sur ces monts entaſſés ſéjour de la froidure ,
Au creux de ces rochers , dans ces gouffres affreux ,
Je vois des animaux maigres , pâles , hideux ,
Demi nuds , affamés , courbés ſous l'infortune ;
Ils ſont hommes pourtant ; notre mère commune
A daigné prodiguer des ſoins auſſi puiſſans ,
A pêtrir de ſes mains leur ſubſtance mortelle ,
Et le groſſier inſtinct qui dirige leurs ſens ,
Qu'à former les vainqueurs de Pharſale & d'Arbelle.
Au livre des deſtins tous leurs jours ſont comptés ;
Les tiens l'étaient auſſi. Ces dures vérités
Epouvantent le lâche & conſolent le ſage.
Tout eſt égal au monde ; un mourant n'a point d'âge :
Le dauphin le diſait au ſein de la grandeur ,
Au printems de ſa vie , au comble du bonheur ;
Il l'a dit en mourant , de ſa voix affaiblie ,

A ſon fils, à ſon père, à la cour attendrie.
O toi, triſte témoin de ſon dernier moment,
Qui lis de ſa vertu ce faible monument,
Ne me demande point ce qui fonda ſa gloire,
Quels funeſtes exploits aſſurent ſa mémoire,
Quels peuples malheureux on le vit conquérir,
Ce qu'il fit ſur la terre.... il t'apprit à mourir.

DISCOURS A MON VAISSEAU. (*a*)

O Vaiſſeau qui portes mon nom,
Puiſſes-tu comme moi réſiſter aux orages !
L'empire de Neptune a vu moins de naufrages
Que le Permeſſe d'Apollon.
Tu vogueras peut-être à ces climats ſauvages
Que Jean-Jacques a vanté dans ſon nouveau jargon.
Va débarquer ſur ces rivages
Patouillet, N..... & Frélon;
A moins qu'aux chantiers de Toulon,
Ils ne ſervent le roi noblement & ſans gages.

Mais non, ton ſort t'appelle aux dunes d'Albion;
Tu verras dans les champs qu'arroſe la Tamiſe,
La liberté ſuperbe auprès du trône aſſiſe;
Le chapeau qui la couvre eſt orné de lauriers;
Et malgré ſes partis, ſa fougue, & ſa licence,
Elle tient dans ſes mains la corne d'abondance,
Et les étendarts des guerriers.

Sois certain que Paris ne s'informera guère
Si tu vogues vers Smyrne où l'on vit naître Homère,
Ou ſi ton Breton nautonnier
Te conduit près de Naple en ce ſéjour fertile ?
Qui fait bien plus de cas du ſang de St. Janvier,
Que de la cendre de Virgile.

(*a*) Une compagnie de Nantes vient de mettre en mer un beau vaiſſeau qu'elle a nommé le Voltaire.

Ne va point ſur le Tibre, il n'eſt plus de talens,
Plus de héros, plus de grand-homme;
Chez ce peuple de conquérans
Il eſt un pape, & plus de Rome.

Va plutôt vers ces monts qu'autrefois ſépara
Le redoutable fils d'Alcmène,
Qui dompta les lions, ſous qui l'hydre expira,
Et qui des cieux jaloux brava toujours la reine.
Tu verras en Eſpagne un (*a*) Alcide nouveau,
Vainqueur d'une hydre plus fatale;
Des ſupeſtitions déchirant le bandeau,
Plongeant dans la nuit du tombeau,
De l'inquiſition la puiſſance infernale.
Dis-lui, qu'il eſt en France un mortel qui l'égale;
Car tu parles ſans doute, ainſi que le vaiſſeau
Qui tranſporta dans la Colchide
Les deux gemeaux divins, Jaſon, Orphée, Alcide:
Baptiſés ſous mon nom tu parles hardiment:
Que ne diras-tu point des énormes ſottiſes,
Que mes chers Français ont commiſes
Sur l'un & ſur l'autre élément!

Tu brûles de partir, attends, demeure, arrête,
Je prétends m'embarquer, attends-moi, je te joins:
Libre de paſſions & d'erreurs & de ſoins,
J'ai ſu de mon aſyle écarter la tempête;
Mais dans mes prés fleuris, dans mes ſombres forêts,
Dans l'abondance & dans la paix,
Mon ame eſt encore inquiète:

(*a*) Mr. le comte d'Aranda.

Des méchans & des sots je suis encore trop près :
Les cris des malheureux percent dans ma retraite.
Enfin le mauvais goût qui domine aujourd'hui
Déshonore trop ma patrie.
Hier on m'apporta pour combler mon ennui
Le Tacite de la Blétrie.
Je n'y tiens point, je pars, & j'ai trop différé.
Ainsi je m'occupais sans suite & sans méthode
De ces pensers divers où j'étais égaré,
Comme tout solitaire à lui-même livré,
Ou comme un fou qui fait une ode ;
Quand Minerve tirant les rideaux de mon lit,
Avec l'aube du jour m'apparut & me dit,
Tu trouveras partout la même impertinence.
Les ennuyeux & les pervers
Composent ce vaste univers :
Le monde est fait comme la France.

Je me rendis à la raison,
Et sans plus m'affliger des sottises du monde,
Je laissai mon vaisseau fendre le sein de l'onde,
Et je restai dans ma maison.

LES CHEVAUX ET LES ANES,

OU

ÉTRENNES AUX SOTS.

1 Janvier 1761.

A CES beaux jeux inventés dans la Grèce,
Combats d'eſprit, ou de force, ou d'adreſſe,
Jeux ſolemnels, écoles des héros,
Un gros Thébain, qui ſe nommait Bathos,
Aſſez connu par ſa craſſe ignorance,
Par ſa lézine, & ſon impertinence,
D'ambition tout comme un autre épris,
Voulut paraître, & prétendit aux prix.
C'était la courſe; un beu cheval de Thrace,
Aux crins flottans, à l'œil brillant d'audace,
Vif & docile, & léger à la main,
Vint préſenter ſon dos à mon vilain.
Il demandait des houſſes, des aigrettes,
Un beau harnois, de l'or ſur ſes boſſettes.
Le bon Bathos quelque tems marchanda.
Un certain âne alors ſe préſenta;
L'âne diſait, Mieux que lui je ſais braire,
Et vous verrez que je ſais mieux courir;
Pour des chardons je m'offre à vous ſervir;
Préférez-moi. Mon Bathos le préfére.
Sûr du triomphe il ſort de la maiſon.

Voilà Bathos monté ſur ſon griſon.
Il veut courir. La Grèce était railleuſe.
Plus l'aſſemblée était belle & nombreuſe,
Plus on ſifflait. Les Bathos en ce tems
N'impoſaient pas ſilence aux bons plaiſans.
   Profitez bien de cette belle hiſtoire,
Vous qui ſuivez les ſentiers de la gloire;
Vous qui briguez ou donnez des lauriers,
Diſtinguez bien les ânes des courſiers.
En tout état, & dans toute ſcience,
Vous avez vu plus d'un Bathos en France;
Et plus d'un âne a mangé quelquefois
Au ratelier des courſiers de nos rois.
   L'abbé Dubois fameux par ſa veſſie,
Mit ſur ſon front très-atteint de folie,
La même mitre, hélas! qui décora
Ce Fénélon que l'Europe admira.
Au Ciceron des oraiſons funèbres,
Sublime auteur de tant d'écrits célèbres,
Qui ſuccéda dans l'emploi glorieux
De cultiver l'eſprit des demi-dieux?
Un théatin, un Boyer. Mais qu'importe,
Quand l'arbre eſt beau, quand ſa sêve eſt bien forte,
Qu'il ſoit taillé par Benigne ou Boyer?
De très-bons fruits viennent ſans jardinier.
   C'eſt dans Paris, dans notre immenſe ville,
En grands eſprits, en ſots toujours fertile,
Mes chers amis, qu'il faut bien nous garder
Des charlatans qui viennent l'inonder.
Les vrais talens ſe taiſent ou s'enfuient,

Découragés des dégoûts qu'il essuient.
Les faux talens sont hardis, effrontés,
Souples, adroits, & jamais rebutés.
Que de Frélons vont pillant les abeilles!
Que de Pradons s'érigent en Corneilles!
Que de Gauchats (*a*) semblent des Massillons!
Que de Le Dains succèdent aux Bignons!
Virgile meurt, Bavius le remplace.
Après Lulli nous avons vu Colasse.
Après le Brun Coypel obtint l'emploi
De premier peintre, ou barbouilleur du roi.
Ah! mon ami, malgré ta suffisance,
Tu n'étais pas premier peintre de France.
Le lourd Crevier, (*b*) pédant, crasseux & vain,
Prend hardiment la place de Rollin,
Comme un valet prend l'habit de son maître.
Que voulez-vous? chacun cherche à paraître.
C'est un plaisir de voir ces polissons
Qui du bon goût nous donnent des leçons,
Ces étourdis calculans en finance,
Et ces bourgeois qui gouvernent la France,
Et ces gredins qui d'un air magistral
Pour quinze sous griffonnant un journal,

(*a*) Gauchat, mauvais auteur de quelques brochures.

(*b*) Crevier, mauvais auteur d'une histoire Romaine, & d'une histoire de l'université, & beaucoup plus fait pour la seconde que pour la première. Il a depuis fait un libelle contre le célèbre Montesquieu, dans lequel il s'efforce de prouver que Montesquieu n'était pas chrétien. Voilà un beau service que cet homme rend à notre religion, de chercher à nous convaincre qu'elle était méprisée par un grand homme. La monture de Bathos paraît assez convenable à ce monsieur.

Journal chrétien, connu par sa sottise,
Vont se quarrant en princes de l'église,
Et ces faquins qui d'un ton familier
Parlent au roi du haut de leur grenier.
Nul à Paris ne se tient dans sa sphère,
Dans son métier, ni dans son caractère;
Et parmi ceux qui briguent quelque nom,
Ou quelque honneur, ou quelque pension,
Qui des dévots affectent la grimace,
L'abbé La Coste (c) est le seul à sa place.
Le roi, dit-on, bannira ces abus;
Il le voudrait, ses soins sont superflus.
Il ne peut dire en un arrêt en forme,
Impertinens, je veux qu'on se réforme,
Que le journal de Trévoux soit meilleur,
Gaion moins plat, Moreau plus fin railleur.
La cour enjoint à Jacque hétérodoxe
De courir moins après le paradoxe;
Je lui défends de jamais dénigrer
Des arts charmans qui peuvent l'honorer;
Je veux, j'entends que sous mon règne auguste
Tout bon Français ait l'esprit sage & juste;
Que nul robin ne soit présomptueux,
Nul moine fier, nul avocat verbeux.
Oui le rapport, dans mon conseil, j'ordonne,
Que la raison s'introduise en sorbonne,
Que tout auteur sache me réjouir,
Ou m'éclairer; car tel est mon plaisir.

(c) L'abbé La Coste qui a travaillé à l'*Année littéraire*, de présent employé à Toulon sur les galères du roi.

Un tel édit ſerait plus inutile
Que les ſermons prêchés par la Neuville,
Donc on aurait grande obligation
A qui pourrait par exhortation,
Par vers heureux, & par douce éloquence,
Porter nos gens à moins d'extravagance,
Admoneſter par nom & par ſurnom
Ces ennemis jurés de la raiſon.
On pourrait dire aux malins moliniſtes,
A leurs rivaux les rudes janſéniſtes,
Aux gens du greffe, aux univerſités,
Aux faux dévots d'honnêtes vérités;
Je les dirai, n'en ſoyez point en peine;
Chacun de vous obtiendra ſon étrenne.
Meſſieurs les ſots, je dois en bon chrétien,
Vous feſſer tous, car c'eſt pour votre bien.

Par Mr. le Ch. de M....re, cornette de cavalerie, & en cette qualité ennemi juré des ânes. A Paris &c., pour vos étrennes.

PREMIÈRE LETTRE DU *PRINCE ROYAL DE PRUSSE* A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

Du 8 Août 1736.

MONSIEUR,

QUOIQUE je n'aie pas la satisfaction de vous connaître personnellement, vous ne m'en êtes pas moins connu par vos ouvrages. Ce sont des trésors d'esprit, si l'on peut s'exprimer ainsi, & des piéces travaillées avec tant de goût, que les beautés en paraissent nouvelles chaque fois qu'on les relit. Je crois y avoir reconnu le caractère de leur ingénieux auteur, qui fait honneur à notre siècle & à l'esprit humain. Les grands-hommes modernes vous auront un jour l'obligation, & à vous uniquement, en cas que la dispute, à qui d'eux ou des anciens la préférence est due, vienne à renaître, que vous ferez pencher la balance de leur côté.

Vous ajoutez à la qualité d'excellent poëte, une infinité d'autres connaissances, qui à la vérité ont quelque affinité avec la poésie, mais qui ne lui ont été appropriées que par votre plume. Jamais poëte ne cadença des pensées métaphysiques; l'honneur vous en était réservé le premier. C'est ce goût que vous marquez dans vos écrits pour la philosophie, qui m'engage à vous envoyer la traduction que j'ai fait faire de l'accusation & de la justification du sieur Volf, le plus célèbre philosophe de nos jours, qui pour avoir porté la lumière dans les endroits les plus ténébreux de la métaphysique, & pour avoir traité ces

difficiles matières d'une manière également relevée, que précise & nette, est cruellement accusé d'irréligion & d'athéïsme. Tel est le destin des grands-hommes; leur génie supérieur les expose toujours en bute aux traits envenimés de la calomnie & de l'envie.

Je suis à présent à faire traduire le *Traité de* DIEU, *de l'ame & du monde*, émané de la plume du même auteur. Je vous l'enverrai, monsieur, dès qu'il sera achevé; & je suis sûr, que la force de l'évidence vous frappera dans toutes ses propositions, qui se suivent géométriquement, & connectent les unes avec les autres comme les anneaux d'une chaîne.

La douceur & le support que vous marquez pour tous ceux qui se vouent aux arts & aux sciences, me fait espérer, que vous ne m'exclurez pas du nombre de ceux que vous trouvez dignes de vos instructions. Je nomme ainsi vôtre commerce de lettres, qui ne peut être que profitable à tout être pensant. J'ose même avancer, sans déroger au mérite d'autrui, que dans l'univers entier il n'y aurait guère d'exception à faire de ceux dont vous ne pourriez être le maître. Sans vous prodiguer un encens indigne de vous être offert, je peux vous dire, que je trouve des beautés sans nombre dans vos ouvrages. Votre Henriade me charme, & triomphe heureusement de la critique peu judicieuse que l'on a fait d'elle. La tragédie de César nous fait voir des caractères soutenus. Les sentimens y sont tous magnifiques & grands, & l'on sent que Brutus est ou Romain, ou Anglais. Alzire ajoute aux graces de la nouveauté cet heureux contraste des mœurs des sauvages & des Européans. Vous faites voir par le caractère de Gusman, qu'un christianisme mal entendu, & guidé par le faux zèle, rend plus barbare & plus cruel que le paganisme même.

Corneille, le grand Corneille, lui qui s'attirait l'admiration de tout son siècle, s'il ressuscitait de nos jours, il verrait avec étonnement, & peut-être avec envie, que

la tragique déesse vous prodigue avec profusion les graces, dont elle était avare envers lui. A quoi n'a-t-on pas lieu de s'attendre de l'auteur de tant de chefs-d'œuvre ? Quelles nouvelles merveilles ne vont pas sortir de la plume, qui jadis traça si spirituellement & si élégamment le *Temple du Goût.*

C'est ce qui me fait desirer si ardemment d'avoir tous vos ouvrages. Je vous prie, monsieur, de me les envoyer, & de me les communiquer tous sans réserve. Si parmi les manuscrits il y en a quelqu'un que par une circonspection nécessaire vous trouviez à propos de cacher aux yeux du public, je vous promets de le conserver dans le sein du secret, & de me contenter d'y applaudir dans mon particulier. Je sais malheureusement, que la foi des princes est un objet peu respectable de nos jours; mais j'espère néanmoins, que vous ne vous laisserez pas préoccuper par des préjugés généraux, & que vous ferez une exception à la règle en ma faveur.

Je me croirai plus riche en possédant vos ouvrages, que je ne le serais par la possession de tous les biens passagers & méprisables de la fortune, qu'un même hasard fait acquérir & perdre. L'on peut se rendre propres les premiers, s'entend vos ouvrages, moyennant le secours de la mémoire; & ils nous durent autant qu'elle. Connaissant le peu d'étendue de la mienne, je balance longtems avant de me déterminer sur le choix des choses que je juge dignes d'y placer.

Si la poésie était encore sur le pied où elle fut autrefois, savoir que les poëtes ne savaient que fredonner des idylles ennuyeux, que des églogues faites sur un même moule, des stances insipides, ou que tout-au-plus ils savaient monter leur lyre sur le ton d'élégie, j'y renoncerais à jamais : mais vous annoblissez cet art, vous nous montrez des chemins nouveaux & des routes inconnues aux** & aux ***.

Vos poésies ont de qualités, qui les rendent respec-

tables, & dignes de l'admiration & de l'étude des honnêtes gens. Elles sont un cours de morale, où l'on apprend à penser & à agir. La vertu y est peinte des plus belles couleurs. L'idée de la véritable gloire y est déterminée, & nous insinue le goût des sciences d'une manière si fine & si délicate, que quiconque a lu vos ouvrages respire l'ambition de suivre vos traces. Combien de fois ne me suis-je pas dit, « Malheureux ! laisse » là un fardeau dont le poids surpasse tes forces ; l'on ne » peut imiter Voltaire, à moins que d'être Voltaire » même. C'est dans ces momens, que j'ai senti, que les avantages de la naissance servent à peu de choses, ou pour mieux dire à rien. Ce sont des distinctions étrangères de nous-mêmes, & qui ne décorent que la figure. De combien les talens de l'esprit ne leur sont-ils pas préférables ?

Que ne doit-on pas aux gens, que la nature a distingués parce qu'elle les a fait naître ? Elle se plaît à former des sujets qu'elle doue de toute la capacité nécessaire pour faire des progrès dans les arts & les sciences, & c'est aux princes à récompenser leurs veilles. Eh ! que la gloire ne se sert-elle de moi pour couronner vos succès ? Je ne craindrais autre chose, sinon que le pays, peu fertile en lauriers, n'en fournirait pas autant que vos ouvrages en méritent. Si mon destin ne me favorise pas jusques au point de pouvoir vous posséder, du moins puis-je espérer de voir un jour celui, que depuis si long-tems j'admire de loin, & de vous assurer de vive voix, que je suis avec toute l'estime & la considération due à ceux qui, suivant pour guide le flambeau de la vérité, consacrent leurs travaux au bien public.

MONSIEUR,

Votre affectionné ami,
FRÉDERIC P. R. de Prusse.

RÉPONSE

DE MONSIEUR DE VOLTAIRE

AU

PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

A Paris le 26 Août 1736.

MONSEIGNEUR,

IL faudrait être insensible, pour n'être pas infiniment touché de la lettre dont V. A. R. a daigné m'honorer ; mon amour-propre en a été trop flatté ; mais l'amour du genre humain, que j'ai eu toujours dans le cœur, & qui, j'ose le dire, fait mon caractère, m'a donné un plaisir mille fois plus pur, quand j'ai vu qu'il y a dans le monde un prince, qui pense en homme, un prince philosophe, qui rendra les hommes heureux.

Souffrez que je vous dise, qu'il n'y a personne sur la terre, qui ne doive des actions de graces aux soins que vous prenez de cultiver, par la saine philosophie, une ame née pour commander. Croyez qu'il n'y a eu de véritables bons rois, que ceux qui ont commencé comme vous, par s'instruire, par connaître les hommes, par aimer le vrai, par détester la persécution & la superstition. Il n'y a point de prince, qui en pensant ainsi, ne puisse ramener l'âge d'or dans ses états. Pourquoi si peu de rois cherchent-ils cet avantage ? Vous le sentez, monseigneur, c'est que presque tous songent plus à la royauté qu'à l'humanité. Vous faites précisé-

ment le contraire. Soyez sûr, que si un jour le tumulte des affaires & la méchanceté des hommes n'altèrent point un si divin caractère, vous serez adoré de vos peuples, & chéri du monde entier: les philosophes, dignes de ce nom, voleront dans vos états; & comme les artisans célèbres viennent en foule dans le pays où leur art est le plus favorisé, les hommes qui pensent viendront entourer votre trône

L'illustre reine Christine quitta son royaume pour aller chercher les arts. Régnez, monseigneur, & que les arts viennent vous chercher.

Pussiez-vous n'être jamais dégoûté des sciences par les querelles des savans! Vous voyez, monseigneur, par les choses que vous daignez me mander, qu'ils sont hommes pour la plupart, comme les courtisans mêmes, ils sont quelquefois aussi avides, aussi intrigans, aussi faux, aussi cruels; & toute la différence, qui est entre les pestes de cour & les pestes de l'école, c'est que ces dernières sont plus ridicules.

Il est bien triste pour l'humanité, que ceux qui se disent les déclarateurs des commandemens célestes, les interprètes de la Divinité, en un mot les théologiens, soient quelquefois les plus dangereux de tous, qu'il s'en trouve d'aussi pernicieux dans la société, qu'obscurs dans leurs idées, & que leur ame soit gonflée de fiel & d'orgueil, à proportion qu'elle est vuide de vérités. Ils voudraient troubler la terre pour un sophisme, & intéresser tous les rois à venger par le fer & par le feu l'honneur d'un argument *in ferio* ou *in barbara*. Tout être pensant, qui n'est pas de leur avis, est un athée; & tout roi, qui ne les favorise pas, sera damné. Vous savez, monseigneur, que le mieux qu'on puisse faire, c'est d'abandonner à eux-mêmes ces prétendus précepteurs, & ces ennemis réels du genre humain. Leurs paroles, quand elles sont négligées, se perdent en l'air comme du vent; mais si le poids de l'autorité s'en mêle,

ce vent acquiert une force, qui renverse quelquefois le trône.

Je vois, monseigneur, avec la joie d'un cœur rempli d'amour pour le bien public, la distance immense que vous mettez entre les hommes qui cherchent en paix la vérité, & ceux qui veulent faire la guerre pour des mots qu'ils n'entendent pas. Je vois que les Newtons, les Leibnitz, les Bayles, les Lockes, ces ames si élevées & si douces, sont ceux qui nourissent votre esprit, & que vous rejettez les autres alimens prétendus, que vous trouveriez empoisonnés, ou sans substance.

Je ne saurais trop remercier V. A. R. de la bonté qu'elle a eu de m'envoyer le petit livre concernant Mr. Volf; je regarde ses idées métaphysiques comme des choses qui sont honneur à l'esprit humain. Ce sont des éclairs au milieu d'une nuit profonde; c'est tout ce qu'on peut espérer, je crois, de la métaphysique. Il n'y a pas d'apparence, que les premiers principes des choses soient jamais bien connus. Les souris qui habitent quelques petits trous d'un bâtiment immense, ne savent ni si ce bâtiment est éternel, ni quel en est l'architecte, ni pourquoi cet architecte a bâti: elles tâchent de conserver leur vie, de peupler leurs trous, & de fuir les animaux destructeurs qui les poursuivent. Nous sommes les souris, & le divin architecte, qui a bâti cet univers, n'a pas encore, que je sache, dit son secret à aucun de nous. Si quelqu'un peut prétendre à deviner juste, c'est Mr. Volf. On peut le combattre; mais il faut l'estimer: sa philosophie est bien loin d'être pernicieuse. Y a-t il rien de plus beau & de plus vrai, que de dire, comme il fait, que les hommes doivent être justes, quand même ils auraient le malheur d'être athées?

Vous avez la bonté, monseigneur, de me promettre de m'envoyer le traité de DIEU, de l'ame & du monde. Quel présent & quel commerce! L'héritier d'une monar-

chie daigne du ſein de ſon palais envoyer des inſtructions à un ſolitaire! Daignez me faire ce préſent, monſeigneur; mon amour extrême pour le vrai eſt la ſeule choſe qui m'en rende digne; la plupart des princes craignent d'entendre la vérité, & ce ſera vous qui l'enſeignerez.

A l'égard des vers dont vous me parlez, vous penſez ſans doute ſur cet article auſſi ſenſément que ſur tout le reſte. Les vers, qui n'apprennent pas aux hommes des vérités neuves & touchantes, ne méritent guère d'être lus; vous ſentez, qu'il n'y aurait rien de plus mépriſable, que de paſſer ſa vie à renfermer dans des rimes, des lieux communs uſés, qui ne méritent pas le nom de penſées. S'il y a quelque choſe de plus vil, c'eſt de n'être que poëte ſatyrique, & de n'écrire que pour décrier les autres. Ces poëtes ſont dans le Parnaſſe ce que ſont dans les écoles ces docteurs, qui ne ſavent que des mots, & qui cabalent contre ceux qui écrivent des choſes.

Si la Henriade a pu ne pas déplaire à V. A. R. j'en dois rendre grace à cet amour du vrai, à cette horreur que mon poëme reſpire pour les factieux, pour les perſécuteurs, pour les ſuperſtitieux, pour les tyrans, & pour les rebelles. C'eſt l'ouvrage d'un honnête homme, il devait trouver grace devant un prince philoſophe.

Vous m'ordonnez de vous envoyer mes autres ouvrages; je vous obéirai, monſeigneur. vous ſerez mon juge, & vous me tiendrez lieu du public. Je vous ſoumettrai ce que j'ai haſardé en philoſophie; vos lumières ſeront ma récompenſe; c'eſt un prix que peu de ſouverains peuvent donner. Je ſuis ſûr de votre ſecret; votre vertu doit égaler vos connaiſſances.

Je regarderais comme un bonheur bien précieux celui de venir faire ma cour à votre alteſſe royale. On va à Rome pour voir des égliſes, des tableaux, des ruines,

ruines, & des bas-reliefs. Un prince tel que vous mérite bien mieux un voyage ; c'eſt une rareté bien plus merveilleuſe. Mais l'amitié, qui me retient dans la retraite où je ſuis, ne me permet pas d'en ſortir. Vous paraiſſez plus homme que prince, & vous permettrez ſans doute, monſeigneur, que les amis ſoient préférés aux rois

Dans quelque coin du monde que j'achève ma vie, ſoyez ſûr, monſeigneur, que je ferai continuellement des vœux pour vous, c'eſt-à-dire, pour le bonheur de tout un peuple. Mon eſprit ſera toujours au rang de vos ſujets; votre gloire me ſera toujours chère. Je ſouhaiterai, que vous reſſembliez toujours à vous-même ; & que les autres rois vous reſſemblent.

Je ſuis avec un très-profond reſpect,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

le très-humble, &c.
VOLTAIRE.

DE L'USAGE DE LA SCIENCE DANS LES PRINCES. (*a*)

A MONSEIGNEUR

LE PRINCE ROYAL DE PRUSSE,

DEPUIS ROI DE PRUSSE.

PRINCE, il eſt peu de rois, que les muſes inſtruiſent,
Peu ſavent éclairer les peuples qu'ils conduiſent.
Le ſang des Antonins ſur la terre eſt tari ;
Car depuis ce héros à Rome ſi chéri,
Ce philoſophe roi, ce divin Marc-Aurèle,
Des princes, des guerriers, des ſavans le modèle,
Quel roi ſous un tel joug oſant ſe captiver,
Dans les ſources du vrai ſut jamais s'abreuver ?
Deux ou trois, tout-au-plus, prodiges dans l'hiſtoire,
Du nom de philoſophe ont mérité la gloire ;
Le reſte eſt à vos yeux le vulgaire des rois,
Eſclaves des plaiſirs, fiers oppreſſeurs des loix,
Fardeaux de la nature, ou fléaux de la terre,
Endormis ſur le trône, ou lançant le tonnerre.
Le monde aux pieds des rois les voit ſous un faux jour ;
Qui ſait régner ſait tout, ſi l'on en croit la cour.

(*a*) Cette piéce eſt de 1738.

Mais quel eſt en effet ce grand art politique,
Ce talent ſi vanté dans un roi deſpotique?
Tranquille ſur le trône, il parle on obéit;
S'il ſourit, tout eſt gai; s'il eſt triſte, on frémit.
Quoi: régir d'un coup d'œil une foule ſervile,
Eſt-ce un poids ſi peſant, un art ſi difficile?
Non: mais fouler aux pieds la coupe de l'erreur,
Dont veut vous enivrer un ennemi flatteur,
Des prélats courtiſans confondre l'artifice,
Aux organes des loix enſeigner la juſtice,
Du ſéjour doctoral chaſſant l'abſurdité,
Dans ſon ſein ténébreux placer la vérité;
Eclairer le ſavant, & ſoutenir le ſage;
Voilà ce que j'admire, & c'eſt-là votre ouvrage.
L'ignorance, en un mot, flétrit toute grandeur.
 Du dernier roi d'Eſpagne un grave (*a*) ambaſſadeur,
De deux ſavans Anglais reçut une prière:
Ils voulaient dans l'école apportant la lumière,
De l'air qu'un long criſtal enferme en ſa hauteur,
Aller au bout d'un mont marquer la peſanteur.
Il pouvait les aider dans ce ſavant voyage;
Il les prit pour des fous: lui ſeul était peu ſage.
Que dirai-je d'un pape & de ſept cardinaux,
D'un zèle apoſtolique uniſſant les travaux,
Pour apprendre aux humains dans leurs auguſtes codes,
Que c'était un péché de croire aux antipodes?
Combien de ſouverains chrétiens & muſulmans?
Ont tremblé d'une éclipſe, ont craint des taliſmans?

(*b*) Cette aventure ſe paſſa à Londres la première année du règne de Charles II. roi d'Eſpagne.

Tout monarque indolent, dédaigneux de s'inſtruire,
Eſt le jouet honteux de qui veut le ſéduire.
Un aſtrologue, un moine, un chimiſte effronté,
Se font un revenu de ſa crédulité.
Il prodigue au dernier ſon or par avarice;
Il demande au premier, ſi Saturne propice,
D'un aſpect fortuné regardant le ſoleil,
L'appelle à table, au lit, à la chaſſe, au conſeil.
Il eſt aux pieds de l'autre, & d'une ame ſoumiſe,
Par la crainte du diable il enrichit l'égliſe.
Un pareil ſouverain reſſemble à ces faux dieux,
Vils marbres adorés, ayant en vain des yeux;
Et le prince éclairé, que la raiſon domine,
Eſt un vivant portait de l'eſſence divine.
Je ſais, que dans un roi l'étude, le ſavoir,
N'eſt pas le ſeul mérite & l'unique devoir;
Mais qu'on me nomme enfin dans l'hiſtoire ſacrée,
Le roi dont la mémoire eſt la plus révérée,
C'eſt ce bon Salomon que DIEU même éclaira,
Qu'on chérit dans Sion, que la terre admira,
Qui mérita des rois le volontaire hommage.
Son peuple était heureux, il vivait ſous un ſage:
L'abondance à ſa voix paſſant le ſein des mers,
Volait pour l'enrichir des bouts de l'univers,
Comme à Londre, à Bourdeaux, de cent voiles ſuivie,
Elle apporte au printems les tréſors de l'Aſie.
Ce roi que tant d'éclat ne pouvait éblouir,
Sut joindre à ſes talens l'art heureux de jouir.
Ce ſont-là les leçons qu'un roi prudent doit ſuivre;
Le ſavoir en effet n'eſt rien ſans l'art de vivre.

Qu'un roi n'aille donc point, épris d'un faux éclat,
Pâliſſant ſur un livre, oublier ſon état.
Que plus il eſt inſtruit, plus il aime ſa gloire.
De ce monarque Anglais vous connaiſſez l'hiſtoire :
Dans un fatal exil Jacques (*a*) laiſſa périr
Son gendre infortuné qu'il eût pu ſecourir.
Ah ! qu'il eût mieux valu, raſſemblant ſes armées,
Délivrer des Germains les villes opprimées,
Venger de tant d'états les déſolations,
Et tenir la balance entre les nations,
Que d'aller, des docteurs briguant les vains ſuffrages,
Au doux enfant JESUS dédier ſes ouvrages !
Un monarque éclairé n'eſt pas un roi pédant ;
Il combat en héros, il penſe en vrai ſavant.
Tel fut ce Julien méconnu du vulgaire,
Philoſophe & guerrier, terrible & populaire.
Ainſi ce grand Céſar, ſoldat, prêtre, orateur,
Fut du peuple Romain l'oracle & le vainqueur :
On ſait qu'il fit encore bien pis dans ſa jeuneſſe :
Mais tout ſied aux héros, excepté la faibleſſe.

(*a*) Le roi Jacques fit un petit traité de théologie qu'il dédia à l'enfant JESUS.

RÉPONSE

A

UNE LETTRE DONT LE ROI DE PRUSSE

honora l'auteur à ſon avénement à la couronne.

Quoi, vous êtes monarque, & vous m'aimez encore!
Quoi le premier moment de cette heureuſe aurore,
Qui promet à la terre un jour ſi lumineux,
Marqué par vos bontés, met le comble à mes vœux!
O cœur toujours ſenſible! ame toujours égale!
Vos mains du trône à moi rempliſſent l'intervalle.
Citoyen couronné, des préjugés vainqueur,
Vous m'écrivez en homme, & parlez à mon cœur.
Cet écrit vertueux, ces divins caractères,
Du bonheur des humains ſont les gages ſincères.
Ah prince! ah digne eſpoir de nos cœurs captivés!
Ah! régnez à jamais comme vous écrivez.
Pourſuivez, rempliſſez des vœux ſi magnanimes;
Tout roi jure aux autels de réprimer les crimes;
Et vous plus digne roi, vous jurez dans mes mains
De protéger les arts, & d'aimer les humains.
Et toi, (*a*) dont la vertu brilla perſécutée,
Toi qui prouvas un dieu, mais qu'on nommait athée,

(*a*) Le profeſſeur Volf, perſécuté comme athée par les théologiens de l'univerſité de Hall, chaſſé par Frédéric II ſous peine d'être pendu, & fait chancelier de la même univerſité à l'avénement de Fréderic II.

Martyr de la raiſon, que l'envie en fureur
Chaſſa de ſon pays par la main de l'erreur,
Reviens, il n'eſt plus rien qu'un philoſophe craigne,
Socrate eſt ſur le trône, & la vérité règne.
Cet or qu'on entaſſait, ce pur ſang des états;
Qui leur donne la mort en ne circulant pas,
Répandu par ſes mains au gré de ſa prudence,
Va ranimer la vie, & porter l'abondance.
Il ne recherche point ces énormes ſoldats,
Ce ſuperbe appareil inutile aux combats,
Fardeaux embarraſſans, coloſſes de la guerre,
Enlevés (*a*) à prix d'or aux deux bouts de la terre:
Il veut dans ſes guerriers le zèle & la valeur,
Et ſans les meſurer, juge d'eux par le cœur.
Ainſi penſe le juſte, ainſi règne le ſage:
Mais il faut au grand-homme un plus heureux partage;
Conſulter la prudence, & ſuivre l'équité,
Ce n'eſt encore qu'un pas vers l'immortalité.
Qui n'eſt que juſte eſt dur, qui n'eſt que ſage eſt triſte;
Dans d'autres ſentimens l'héroïſme conſiſte;
Le conquérant eſt craint, le ſage eſt eſtimé;
Mais le bienfaiſant charme, & lui ſeul eſt aimé;
Lui ſeul eſt vraiment roi, ſa gloire eſt toujours pure:
Son nom parvient ſans tache à la race future.
A qui ſe fait chérir faut-il d'autres exploits?
Trajan non loin du Gange enchaîna trente rois;
A peine a-t-il un nom fameux par la victoire:
Connu par ſes bienfaits, ſa bonté fait ſa gloire.

(*a*) Un de ces ſoldats, qu'on nommait Petit-Jean, avait été acheté vingt-quatre mille livres.

Jérufalem conquife, & fes murs abattus,
N'ont point éternifé le grand nom de Titus.
Il fut aimé; voilà fa grandeur véritable.
O vous qui l'imitez, vous fon rival aimable,
Effacez le héros dont vous fuivez les pas;
Titus perdit un jour, & vous n'en perdrez pas.

AU R. DE P......

Ce 20 Avril 1741.

EH bien ! mauvais plaisans, critiques obstinés,
Prétendus beaux-esprits à médire acharnés,
Qui parlant sans penser, fiers avec ignorance,
Mettez légérement les rois dans la balance,
Qui d'un ton décisif, aussi hardi que faux,
Assurez qu'un savant ne peut être un héros;
Ennemis de la gloire & de la poésie,
Grands critiques des rois, allez en Silésie :
Voyez cent bataillons près de Neifs écrasés :
C'est-là qu'est mon héros. Venez, si vous l'osez:
Le voilà ce savant que la gloire environne,
Qui préside aux combats, qui commande à Bellone,
Qui du fier Charles douze égalant le grand cœur,
Le surpasse en prudence, en esprit, en douceur.
C'est lui-même, c'est-lui, dont l'ame universelle
Courut de tous les arts la carrière immortelle,
Lui qui de la nature a vu les profondeurs,
Des charlatans dévôts confondit les erreurs;
Lui qui dans un repas, sans soins & sans affaire,
Passait les ignorans dans l'art heureux de plaire;
Qui sait tout, qui fait tout, qui s'élance à grands pas
Du Parnasse à l'Olympe, & des jeux aux combats.
Je sais que Charles douze, & Gustave, & Turenne;
N'ont point bu dans les eaux qu'épanche l'Hypocrène :

Mais enfin ces guerriers illuſtres ignorans,
En étant moins polis, n'en étaient pas plus grands.
Mon prince eſt au-deſſus de leur gloire vulgaire;
Quand il n'eſt point Achille, il ſait être un Homère.
Tour-à-tour la terreur de l'Autriche & des ſots,
Fertile en grands projets, auſſi-bien qu'en bons mots,
Et riant à la fois de Genève & de Rome,
Il parle, agit, combat, écrit, règne en grand-homme.
O vous qui prodiguez l'eſprit & les vertus!
Repoſez-vous, mon prince, & ne m'effrayez plus;
Et quoique vous ſachiez tout penſer & tout faire,
Songez que les boulets ne vous reſpectent guère,
Et qu'un plomb dans un tube entaſſé par des ſots,
Peut caſſer d'un ſeul coup la tête d'un héros,
Lorſque multipliant ſon poids par ſa vîteſſe,
Il fend l'air qui réſiſte & pouſſe autant qu'il preſſe.
Alors privé de vie, & chargé d'un grand nom,
Sur un lit de parade étendu tout du long,
Vous iriez triſtement revoir votre patrie.
O ciel! que ferait-on dans votre académie?
Un dur anatomiſte, élève d'Atropos,
Viendrait ſcalpel en main diſſéquer mon héros:
La voilà, dirait-il, cette cervellle unique,
Si belle, ſi féconde & ſi philoſophique.
Il montrerait aux yeux les fibres de ce cœur
Généreux, bienfaiſant, juſte, plein de grandeur:
Il couperait.... mais non, ces horribles images
Ne doivent point ſouiller les lignes de nos pages.
Conſervez, ô mes dieux! l'aimable Fréderic,
Pour ſon bonheur, pour moi, pour le bien du public.

Vivez, prince, & paſſez dans la paix, dans la guerre,
Surtout dans les plaiſirs, tous les Ics de la terre,
Théodoric, Ulric, Jenſeric, Alaric,
Dont aucun ne vous vaut ſelon mon pronoſtic.
Mais lorſque vous aurez de victoire en victoire
Arrondi vos états, ainſi que votre gloire,
Daignez vous ſouvenir, que ma tremblante voix,
En chantant vos vertus, préſagea vos exploits.
Songez bien qu'en dépit de la grandeur ſuprême,
Votre main mille fois m'écrivait, Je vous aime.
Adieu, grand politique, & rapide vainqueur,
Trente états ſubjugués ne valent point un cœur.

AU R. DE P.....

A Cirey ce 21 Décembre 1741.

SOLEIL, pâle flambeau de nos triſtes hivers,
Toi, qui de ce monde es le père,
Et qu'on a cru long-tems le père des bons vers,
Malgré tous les mauvais que chaque jour voit faire:
Soleil, par quel cruel deſtin
Faut-il que dans ce mois où l'on touche à ſa fin,
Tant de vaſtes degrés t'éloignent de Berlin?
C'eſt-là qu'eſt mon héros, dont le cœur & la tête
Raſſemblent tout le feu qui manque à ſes états;
Mon héros, qui de Neiſs achevait la conquête,
Quand tu fuyais de nos climats:
Pourquoi vas-tu, dis-moi, vers le pole antarctique?
Quels charmes ont pour toi les nègres de l'Afrique?
Revole ſur tes pas loin de ce triſte bord,
Imite nos héros, viens éclairer le Nord.

C'eſt ce que je diſais; ſire, ce matin au ſoleil votre confrère, qui eſt auſſi l'ame d'une partie de ce monde. Je lui en dirais bien davantage ſur le compte de votre majeſté, ſi j'avais cette facilité de faire des vers, que je n'ai plus, & que vous avez. J'en ai reçu ici que vous avez fait dans Neiſs tout auſſi aiſément que vous avez pris cette ville. Cette petite anecdote, jointe aux vers que votre humanité m'envoya immédiatement après la victoire de Molvits, fournit de bien ſinguliers mémoires pour ſervir un jour à l'hiſtoire.

Louis XIV prit en hiver la Franche-Comté; mais

il ne donna point de bataille, & ne fit point de vers au camp devant Dole, ou devant Beſançon; auſſi j'ai pris la liberté de mander à V. M. que l'hiſtoire de Louis XIV me paraiſſait un cercle trop étroit, je trouve que Fréderic élargit la ſphère de mes idées. Les vers que V. M. a faits dans Neiſs reſſemblent à ceux que Salomon faiſait dans ſa gloire, quand il diſait, après avoir tâté de tout, *Tout n'eſt que vanité.* Il eſt vrai que le bonhom ne parlait ainſi au milieu de ſept cents femmes & de trois cents concubines; le tout ſans avoir donné de bataille, ni fait de ſiége. Mais n'en déplaiſe, ſire, à Salomon & à vous, ou bien à vous & à Salomon, il ne laiſſe pas d'y avoir quelque réalité dans ce monde.

Conquérir cette Siléſie,
Revenir couvert de lauriers,
Dans les bras de la poéſie;
Donner aux belles, aux guerriers,
Opéra, bal & comédie;
Se voir craint, chéri, reſpecté,
Et connaître au ſein de la gloire
L'eſprit de la ſociété,
Bonheur ſi rarement goûté
Des favoris de la victoire;
Savourer avec volupté,
Dans des momens libres d'affaire,
Les bons vers de l'antiquité,
Et quelquefois en daigner faire
Dignes de la poſtérité:
Semblable vie a de quoi plaire;
Elle a de la réalité,
Et le plaiſir n'eſt point chimère.

Votre majeſté a fait bien des choſes en peu de tems.

Je ſuis perſuadé, qu'il n'y a perſonne ſur la terre plus occupé qu'elle, & plus entraîné dans la variété des affaires de toute eſpèce. Mais avec ce génie dévorant, qui met tant de choſes dans ſa ſphère d'activité, vous conſerverez toujours cette ſupériorité de raiſon qui vous élève au-deſſus de ce que vous êtes & de ce que vous faites.

Tout ce que je crains, c'eſt que vous ne veniez à trop mépriſer les hommes. Des millions d'animaux ſans plumes à deux pieds, qui peuplent la terre, ſont à une diſtance immenſe de votre perſonne, par leur ame comme par leur état. Il y a un beau vers de Milton.

Amongſt unequals no ſociety.

Il y a encore un autre malheur, c'eſt que votre majeſté peint ſi bien les nobles friponneries des politiques, les ſoins intéreſſés des courtiſans, &c. qu'elle finira par ſe défier de l'affection des hommes de toute eſpèce, & qu'elle croira, qu'il eſt démontré en morale, qu'on n'aime point un roi pour lui-même. Sire, que je prenne la liberté de faire auſſi ma démonſtration. N'eſt-il pas vrai, qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer pour lui-même un homme d'un eſprit ſupérieur, qui a bien des talens, & qui joint à tous ces talens-là celui de plaire? Or s'il arrive, que par malheur ce génie ſupérieur ſoit roi, ſon état en doit-il empirer? Et l'aimerait-on moins parce qu'il porte une couronne? Pour moi je ſens que la couronne ne me refroidit point du tout. Je ſuis, &c.

LETTRE
DU R. DE P......
A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

A Sélovits ce 23 Mars 1742.

MON CHER VOLTAIRE,

JE crains de vous écrire ; car je n'ai d'autres nouvelles à vous mander, que d'une espèce dont vous ne vous souciez guère, ou que vous abhorrez. Si je vous disais, par exemple, que des peuples de deux différentes contrées d'Allemagne sont sortis du fond de leurs habitations, pour se couper la gorge avec d'autres peuples dont ils ignoraient jusqu'au nom même, & qu'ils ont été chercher jusques dans un pays fort éloigné ; Pourquoi ? Parce que leur maître a fait un contrat avec un autre prince, & qu'ils voulaient, joints ensemble, en égorger un troisième : Vous me diriez, que ces gens sont fous, sots, & furieux, de se prêter ainsi au caprice & à la barbarie de de leur maître.

Si je vous disais, que nous nous préparons avec grand soin à détruire quelques murailles élevées à grands frais ; que nous faisons la moisson où nous n'avons point semé, & les maîtres où personne n'est assez fort pour nous résister ; vous vous récrieriez : Ah barbares ! ah brigands ! Inhumains que vous êtes ! diriez-vous ; les injustes n'hériteront point du royaume des cieux, selon St. Matthieu *chap. XII, vers. 34.*

Puisque je prévois ce que vous diriez sur ces matières, je ne vous en parlerai point. Je me contenterai

de vous informer qu'un homme, dont vous aurez entendu parler ſous le nom du roi de Pruſſe, apprenant que les états de ſon allié l'empereur étaient ruinés par la reine d'Hongrie, eſt volé à ſon ſecours ; qu'il a joint ſes troupes a celles du roi de Pologne, pour opérer une diverſion en baſſe-Autriche, & qui a ſi bien réuſſi, qu'il s'attend dans peu à combattre les principales forces de la reine d'Hongrie pour le ſervice de ſon allié. Voilà de la génerosité, direz-vous, voilà du héroïſme. Cependant, cher Voltaire, le premier tableau & celui-ci ſont les mêmes ; c'eſt la même femme, qu'on repréſente premiérement en cornettes de nuit lorſqu'elle ſe dépouille de ſes charmes, & enſuite avec ſon fard, ſes dents & ſes pompons. De combien de différentes façons n'enviſage-t-on pas les objets ! Combien les jugemens ne varient-ils point ! Les hommes condamnent le ſoir ce qu'ils approuvaient le matin ; ce même ſoleil, qui leur plaiſait en ſon aurore, les fatigue en ſon couchant. Delà viennent ces réputations établies, effacées, & qui ſe rétabliſſent pourtant ; & nous ſommes aſſez inſenſés pour nous donner, pour la réputation, du mouvement pendant notre vie entière. Eſt-il poſſible, qu'on ne ſe ſoit pas détrompé de cette fauſſe monnoie, depuis le tems qu'elle eſt connue ? &c.

LETTRE

LETTRE

DU R. DE P......

Si les hiſtoires de l'univers avaient été écrites comme celle que vous m'avez confiée, nous ſerions plus inſtruits des mœurs de tous les ſiècles, & moins trompés par les hiſtoriens. Plus je vous connais, & plus je trouve que vous êtes un homme unique. Jamais je n'ai lu de plus beau ſtyle que celui de l'hiſtoire de Louis XIV. Je relis chaque paragraphe deux ou trois fois, tant j'en ſuis enchanté : toutes les lignes portent coup : tout eſt nourri de réflexions excellentes : aucune fauſſe penſée ; rien de puéril, & avec cela une impartialité parfaite. Dès que j'aurai lu tout l'ouvrage, je vous enverrai quelques petites remarques, entr'autres ſur les noms allemands qui ſont un peu maltraités ; ce qui peut repandre de l'obſcurité ſur cet ouvrage, puiſqu'il y a des noms qui ſont ſi défigurés, qu'il faut les deviner.

Je ſouhaiterais que votre plume eût compoſé tous les ouvrages qui ſont faits, & qui peuvent être de quelque inſtruction. Ce ſerait le moyen de profiter, & de tirer utilité de la lecture.

Je m'impatiente quelquefois des inutilités, des pauvres réflexions, ou de la ſéchereſſe qui règne dans de certains livres. C'eſt au lecteur à digérer de pareilles lectures. Vous épargnez cette peine à vos lecteurs. Qu'un homme ait du jugement ou non, il profite également de vos ouvrages : il ne lui faut que de la mémoire.

Je vous conjure, mon cher ami, de me mander tout ce que vous faites à Cirey que j'envie.

RÉPONSE.

Vous ordonnez, que je vous dise
Tout ce qu'à Cirey nous faisons :
Ne le voyez-vous pas, sans qu'on vous en instruise ?
Vous êtes notre maître, & nous vous imitons :
Nous retenons de vous les plus belles leçons
De la sagesse d'Epicure.
Comme vous, nous sacrifions
A tous les arts, à la nature ;
Mais de fort loin nous vous suivons.
Ainsi tandis qu'à l'aventure
Le Dieu du jour lance un rayon
Au fond de quelque chambre obscure,
De ces traits la lumière pure
Y peint du plus vaste horizon
La perspective en mignature.
Une telle comparaison
Se sent un peu de la lecture
Et de Kirker & de Newton.
Par ce ton si philosophique,
Qu'ose prendre ma faible voix,
Peut-être je gâte à la fois
La poésie & la physique.
Mais cette nouveauté me pique ;
Et du vieux code poétique
Je commence à braver les loix.
Qu'un autre dans ses vers lyriques,

Depuis deux mille ans répétés,
Brode encore des fables antiques :
Je veux de neuves vérités.
Divinités des bergeries ;
Nayades des rives fleuries,
Satyres qui danſez toujours ;
Vieux enfans que l'on nomme amours,
Qui faites naître en nos prairies
De mauvais vers & de beaux jours,
Allez remplir les hémiſtiches
De ces vers pillés & poſtiches,
Des rimailleurs ſuivans les cours.
D'une meſure cadencée
Je connais le charme enchanteur ;
L'oreille eſt le chemin du cœur ;
L'harmonie, & ſon bruit flatteur,
Sont l'ornement de la penſée ;
Mais je préfère avec raiſon
Les belles fautes de génie
A l'exacte & froide oraiſon
D'un puriſte d'académie.
Jardins, plantés en ſymétrie,
Arbres nains tirés au cordeau,
Celui qui vous mit au niveau
En vain s'applaudit, ſe récrie,
En voyant ce petit morceau :
Jardins, il faut que je vous fuie ;
Trop d'art me révolte & m'ennuie ;
J'aime mieux ces vaſtes forêts ;
La nature libre & hardie,

Irrégulière dans ſes traits,
S'accorde avec ma fantaiſie.
Mais dans ce diſcours familier
En vain je crois étudier
Cette nature ſimple & belle;
Je me ſens plus irrégulier,
Et beaucoup moins aimable qu'elle.
Accordez-moi votre pardon
Pour cette longue rapſodie;
Je l'écrivis avec ſaillie,
Mais peu maître de ma raiſon,
Car j'étais auprès d'Emilie.

AU R. DE P....... (a)

Sire,

Pendant que j'étais malade, votre majesté a fait plus de belles actions, que je n'ai eu d'accès de fiévre. Je ne pouvais répondre aux dernières bontés de votre majesté. Où aurais-je d'ailleurs adressé ma lettre ? A Vienne ? à Bresbourg ? à Temesvar ? Vous pouviez être dans quelqu'une de ces villes ; & même, s'il est un être qui puisse se trouver en plusieurs lieux à la fois, c'est assurément votre personne, en qualité d'image de la Divinité, ainsi que le sont tous les princes, & d'image très-pensante & très-agissante. Enfin, Sire, je n'ai point écrit, parce que j'étais dans mon lit quand votre majesté courait à cheval au milieu des neiges & des succès.

D'Esculape les favoris
Semblaient même me faire accroire
Que j'irais dans le seul pays
Où n'arrive point votre gloire ;
Dans ce pays dont par malheur
On ne voit point de voyageur
Venir nous dire des nouvelles ;
Dans ce pays, où tous les jours
Les ames lourdes & cruelles,
Et des Hongrois & des Pandours,
Vont au diable au son des tambours,
Par votre ordre & pour vos querelles,

(a) Nous n'avons pu trouver la date de cette lettre. Il paraît qu'elle est de l'année 1742.

Dans ce pays dont tout chrétien,
Tout juif, tout musulman raisonne;
Dont on parle en chaire, en sorbonne,
Sans jamais en deviner rien;
Ainsi que le Parisien,
Bedaut crédule & satyrique,
Fait des romans de politique,
Parle tantôt mal, tantôt bien,
De Belle-Isle & de vous peut-être;
Et dans son léger entretien
Vous juge à fond sans vous connaître.

Je n'ai mis qu'un pied sur le bord du Styx; mais je suis très-fâché, SIRE, du nombre des pauvres malheureux que j'ai vu passer. Les uns arrivaient de Scharding, les autres de Prague, ou d'Iglau. Ne cesserez-vous point, vous & les rois vos confrères, de ravager cette terre, que vous avez, dites-vous, tant d'envie de rendre heureuse?

Au-lieu de cette horrible guerre,
Dont chacun sent les contre-coups,
Que ne vous en rapportez-vous
A ce bon abbé de Saint Pierre?

Il vous accorderait tout aussi aisément, que Licurgue partagea les terres de Sparte, & qu'on donne des portions égales aux moines. Il établirait les quinze dominations de Henri IV. Il est vrai pourtant, que Henri IV n'a jamais songé à un tel projet. Les commis du duc de Sulli, qui ont fait ses mémoires, en ont parlé; mais le secretaire d'état Villeroi, ministre des affaires étrangères, n'en parle point. Il est plaisant, qu'on ait attribué à Henri IV le projet de déranger tant de trônes, quand il venait à peine

de s'affermir sur le sien. En attendant, SIRE, que la diète Européane, ou Europaine, s'assemble pour rendre tous les monarques modérés, & contens, votre majesté m'ordonne de lui envoyer ce que j'ai fait depuis peu du siècle de Louis XIV; car elle a le tems de lire quand les autres hommes n'ont point de tems. Je fais venir mes papiers de Bruxelles; je les ferai transcrire, pour obéir aux ordres de votre majesté. Elle verra peut-être que j'embrasse un trop grand terrain : mais je travaillais principalement pour elle, & j'ai jugé, que la sphère du monde n'était pas trop grande. J'aurai donc l'honneur, SIRE, d'envoyer dans un mois à votre majesté un énorme paquet, qui la trouvera au milieu de quelque bataille, ou dans une tranchée. Je ne sais, si vous êtes plus heureux dans tout ce fracas de gloire, que vous l'étiez dans cette douce retraite de Remusberg.

Cependant, grand roi, je vous aime,
Tout autant que je vous aimai,
Lorsque vous étiez renfermé
Dans Remusberg & dans vous même;
Lorsque vous borniez vos exploits
A combattre avec éloquence
L'erreur, les vices, l'ignorance,
Avant de combattre des rois.

Recevez, SIRE, avec votre bonté ordinaire, mon profond respect; & l'assurance de cette vénération qui ne finira jamais, & de cette tendresse qui ne finira que quand vous ne m'aimerez plus.

AU R. DE P.....

A Paris ce 15 Mai 1742.

QUAND vous aviez un père, & dans ce père un maître,
Vous étiez philoſophe, & viviez ſous vos loix.
Aujourd'hui mis au rang des rois,
Et plus qu'eux tous digne de l'être,
Vous ſervez cependant vingt maîtres à la fois.
Ces maîtres ſont tyrans. Le premier c'eſt la gloire,
Tyran dont vous aimez les fers,
Et qui met au bout de nos vers,
Ainſi qu'en vos exploits, *la brillante victoire.*
La politique à ſon côté,
Moins éblouiſſante, auſſi forte,
Méditant, rédigeant, ou rompant un traité,
Vient meſurer vos pas que cette gloire emporte.
L'intérêt, la fidélité,
Quelquefois s'uniſſant, & trop ſouvent contraires,
Des amis dangereux, de ſecrets adverſaires:
Chaque jour des deſſeins & des dangers nouveaux:
Tout écouter, tout voir, & tout faire à propos:
Payer les uns en eſpérance,
Les autres en raiſons, quelques-uns en bons mots:
Aux peuples ſubjugués faire aimer ſa puiſſance:
Que d'embarras! que de travaux!
Régner n'eſt pas un ſort auſſi doux qu'on le penſe.
Qu'il en coûte d'être un héros!

Il ne vous en coûte rien, à vous, SIRE, tout cela vous est naturel : vous faites de grandes, de sages actions, avec cette même facilité, que vous faites de la musique & des vers, & que vous écrivez de ces lettres, qui donneraient à un bel esprit de France une place distinguée parmi les beaux-esprits jaloux de lui.

Je conçois quelque espérance, que votre majesté raffermira l'Europe comme elle l'a ébranlée, & que mes confrères les humains vous béniront après vous avoir admiré. Mon espoir n'est pas uniquement fondé sur le projet que l'abbé de Saint Pierre (*a*) a envoyé à votre majesté. Je présume, qu'elle voit les choses que veut voir le pacificateur trop mal écouté de ce monde, & que le roi philosophe fait parfaitement ce que le philosophe qui n'est pas roi s'efforce en vain de deviner. Je présume encore beaucoup de vos charitables intentions. Mais ce qui me donne une sécurité parfaite, c'est une douzaine de faiseurs & de faiseuses de cabrioles, que votre majesté fait venir de France dans ses états. On ne danse guère que dans la paix. Il est vrai, que vous avez fait payer les violons à quelques puissances voisines ; mais c'est pour le bien commun, & pour le vôtre. Vous avez rétabli la dignité & les prérogatives des électeurs. Vous êtes devenu tout-d'un-coup l'arbitre de l'Allemagne ; & quand vous avez fait un empereur, il ne vous en manque que le titre. Vous avez avec cela cent vingt mille hommes bien faits, bien armés, bien vêtus, bien nourris, bien affectionnés. Vous avez gagné des batailles & des villes à leur tête : c'est à vous à danser, SIRE. *Voiture* vous aurait dit, que vous avez l'air à la danse ; mais je ne suis pas aussi familier que lui avec les grands-hommes & avec

(*a*) L'abbé de St. Pierre a écrit une vingtaine de volumes sur la politique. Il envoyait souvent au roi de Prusse, & à d'autres princes, des projets d'une pacification générale. Le cardinal Du Bois appellait ses ouvrages *les rêves d'un homme de bien*.

les rois ; & il ne m'appartient pas de jouer aux proverbes avec eux.

Au-lieu de douze bons académiciens, vous avez donc, SIRE, douze bons danseurs. Cela est plus aisé à trouver, & beaucoup plus gai. On a vu quelquefois des académiciens ennuyer un héros, & des acteurs de l'opéra le divertir.

Cet opéra dont votre majesté décore Berlin, ne l'empêche pas de songer aux belles-lettres. Chez vous un goût ne fait pas tort à l'autre. Il y a des ames, qui n'ont pas un seul goût, votre ame les a tous ; & si DIEU aimait un peu le genre humain, il accorderait cette universalité à tous les princes, afin qu'ils pussent discerner le bon en tout genre & le protéger. C'est pour cela que je m'imagine qu'ils sont faits originairement.

Je connais quelques acteurs pour la tragédie, qui ne sont pas sans talens, & qui pourraient convenir à votre majesté ; car je me flatte qu'elle ne se bornera pas à des galimatias italiens & à des gambades françaises. Le héros aimera toujours le théâtre, qui représente les héros. Puissiez-vous, SIRE, jouir bientôt de toutes sortes de plaisirs, comme vous avez acquis toute sorte de gloire ! C'est le vœu sincère de votre admirateur, de votre sujet par le cœur, qui malheureusement ne vit point dans vos états ; d'un esprit pénétré de la grandeur du vôtre, & d'un cœur qui s'intéresse à votre bonheur autant que vous vous-même.

Recevez, SIRE, avec votre bonté ordinaire mes très-profonds respects.

AU R. DE P......

A Paris ce 26 Mai 1742.

LE Salomon du Nord en eſt donc l'Alexandre ;
Et l'amour de la terre en eſt auſſi l'effroi !
Vos ennemis doivent apprendre
Qu'il faut que les guerriers prennent de vous la loi,
Comme on vit les ſavans la prendre.
J'aime peu les héros, ils font trop de fracas,
Je hais ces conquérans fiers ennemis d'eux-mêmes,
Qui dans les horreurs des combats
Ont placé tous les biens ſuprêmes,
Cherchant partout la mort, & la faiſant ſouffrir
A cent mille hommes leurs ſemblables.
Plus leur gloire a d'éclat, plus ils ſont haïſſables.
O ciel ! que je dois vous haïr !
Je vous aime pourtant, malgré tout ce carnage,
Dont vous avez ſouillé les champs de nos Germains ;
Malgré tous ces guerriers que vos vaillantes mains
Font paſſer au ſombre rivage,
Vous êtes un héros ; mais vous êtes un ſage ;
Votre raiſon maudit les exploits inhumains
Où vous força votre courage,
Au milieu des canons ſur des morts entaſſés,
Affrontant le trépas, & fixant la victoire.
Je vous pardonne tout, ſi vous en gémiſſez.

Je ſonge à l'humanité, SIRE, avant de ſonger à vous-même ; mais après avoir en abbé de St. Pierre

pleuré ſur le genre humain dont vous devenez la terreur, je me livre à toute la joie, que me donne votre gloire. Cette gloire ſera complette, ſi votre majeſté force la reine de Hongrie à recevoir la paix, & les Allemands à être heureux. Vous voilà le héros de l'Allemagne, & l'arbitre de l'Europe; vous en ſerez le pacificateur, & nos prologues d'opéra ſeront pour vous.

La fortune qui ſe joue des hommes, mais qui vous ſemble aſſervie, arrange plaiſamment les événemens de ce monde. Je ſavais bien, que vous feriez de grandes actions; j'étais ſûr du beau ſiècle, que vous alliez faire naître; mais je ne me doutais pas, quand le comte du Four allait voir le maréchal de Broglio, & qu'il n'en était pas trop content, qu'un jour ce comte du Four aurait la bonté de marcher avec une armée triomphante au ſecours du maréchal, & le délivrerait par une victoire. Votre majeſté n'a pas daigné juſqu'àpréſent inſtruire le monde des détails de cette journée. Elle a eu, je crois, autre choſe à faire que des relations: mais votre modeſtie eſt trahie par quelques témoins oculaires, qui diſent tous qu'on ne doit le gain de la bataille qu'à l'excès de courage & de prudence que vous avez montré. Ils ajoutent, que mon héros eſt toujours ſenſible, & que ce même homme, qui fait tuer tant de monde, eſt au chevet du lit de Mr. de Rotembourg. Voilà ce que vous ne me mandez point, & que vous pourriez pourtant avouer, comme des choſes qui vous ſont toutes naturelles.

Continuez, SIRE, mais faites autant d'heureux au moins dans ce monde, que vous en avez ôté; que mon Alexandre redevienne Salomon le plutôt qu'il pourra, & qu'il daigne ſe ſouvenir quelquefois de ſon ancien admirateur, de celui qui par le cœur eſt à jamais ſon ſujet; de celui qui viendrait paſſer ſa vie à vos pieds, ſi l'amitié, plus forte que les rois & les héros, ne le retenait pas, & qui ſera attaché à jamais à votre majeſté avec le plus profond reſpect & la plus tendre vénération.

AU R. DE P.....

A Paris ce 2 Octobre 1743.

SIRE,

J'Ai reçu votre lettre aimable,
Et vos vers fins & délicats,
Pour prix de l'énorme fatras
Dont, moi pédant, je vous accable.
C'eſt ainſi qu'un franc diſcoureur,
Croyant captiver le ſuffrage
De quelque eſprit ſupérieur,
En de longs argumens s'engage.
L'homme d'eſprit, par un mot,
Répond à tout ce verbiage,
Et le diſcoureur n'eſt qu'un ſot.

Votre humanité eſt plus adorable que jamais : il n'y a plus moyen de vous dire toujours votre majeſté. Cela eſt bon pour des princes de l'Empire, qui ne voient en vous que le roi : mais moi, qui vois l'homme, & qui ai quelquefois de l'enthouſiaſme, j'oublie dans mon ivreſſe le monarque, pour ne ſonger qu'à cet homme enchanteur.

Dites-moi, par quel art ſublime
Vous avez pu faire à la fois
Tant de progrès dans l'art des rois,
Et dans l'art charmant de la rime ?
Cet art des vers eſt le premier,
Il faut que le monde l'avoue ;

Car des rois que ce monde loue,
L'un fut prudent, l'autre guerrier;
Celui-ci, gai, doux & paisible,
Joignit le myrte à l'olivier,
Fut indolent & familier,
Cet autre ne fut que terrible.
J'admire leurs talens divers,
Moi qui compile leur histoire,
Mais aucun d'eux n'obtint la gloire
De faire de si jolis vers.
O mon héros, esprit fertile,
Animé de ce divin feu,
Régner & vaincre n'est qu'un jeu,
Et bien rimer est difficile!
Mais non, cet art noble & charmant
N'est pour vous qu'un délassement:
L'homme universel que vous êtes,
Vous saisissez également
La lyre aimable des poëtes
Et de Mars le foudre assomant!
Tout est pour vous amusement,
Vos mains à tout sont toujours prêtes,
Vous rimez nom moins aisément
Que vous avez fait vos conquêtes.

Si la reine de Hongrie & le roi mon seigneur & maître voyaient la lettre de votre majesté, ils ne pourraient s'empêcher de rire, malgré le mal que vous avez fait à l'une, & le bien que vous n'avez pas fait à l'autre. Votre comparaison d'une coquette, & même de quelque chose de mieux, qui a donné des faveurs un peu cuisantes, & qui se moque de ses galans dans les remèdes, est une

chofe auffi plaifante qu'en aient dit les Céfars, & les Antoines, & les Octaves vos devanciers, gens à grandes actions & à bons mots. Faites comme vous l'entendrez avec les rois : battez-les, quittez-les, querellez-vous, racommodez-vous ; mais ne foyez jamais inconftant pour les particuliers qui vous adorent.

Vos faveurs étaient dangereufes
Aux rois qui le méritent bien.
Tous ces héros-là n'aiment rien,
Et leurs promeffes font trompeufes.
Mais moi, qui ne vous trompe pas,
Et dont l'amour toujours fidelle
Sent tout le prix de vos appas,
Moi qui vous euffe aimé cruelle,
Je jouirai fans repentir
Des careffes & du plaifir
Qui fait votre mufe infidelle.

Il pleut ici de mauvais livres & de mauvais vers. Mais comme votre majefté ne juge pas de tous nos guerriers par l'aventure de Lintz, elle ne juge pas non-plus de l'efprit des Français par les étrennes de la St. Jean, ni par les groffiéretés de l'abbé des Fontaines.

Il n'y a rien de nouveau parmi nos Sibarites de Paris. Voici le feul trait digne, je crois, d'être conté à votre majefté. Le cardinal de Fleuri, après avoir été affez malade, s'avifa il y a deux jours, ne fachant que faire, de dire la meffe à un petit autel, au milieu d'un jardin où il gelait. Mr. Amelot & Mr. de Breteuil arrivèrent, & lui dirent, qu'il fe jouait à fe tuer : *bon, bon, m'ffieurs*, dit-il, *vous êtes des douillets*. A quatre-vingt-dix ans, quel homme ! Sire, vivez autant, duffiez-vous dire la meffe à cet âge, & moi la fervir. Je fuis avec le plus profond refpect, &c.

AU R. DE P......

(*On n'a pas trouvé la date dans la copie.*)

Sire,

JE reçois une lettre de Berlin du 25 Décembre : elle contient deux grands articles ; un plein de bonté, de tendresse & d'attention à me combler des bienfaits les plus flatteurs. Le second article est un ouvrage bien fort de métaphisique. On croirait, que cette lettre est de Mr. Leibnitz ou de Mr. Volfius, & cependant elle est d'un roi. Vous m'ordonnez de me jeter dans la nuit de la métaphysique, pour oser disputer contre les Leibnitz, les Volfs & les Fréderics. Me voila comme Ajux combattant dans l'obscurité, & disant aux dieux, *rendez-nous le jour.*

1. J'avoue d'abord, que l'opinion de la raison suffisante de Mrs. Volf & Leibnitz est d'une idée très-belle, c'est-à-dire, très-vraie : car enfin il n'y a rien qui n'ait une raison de son existence. Mais cette idée exclut-elle la liberté de l'homme ?

2. Qu'entends-je par liberté ? Le pouvoir de penser & d'opérer des mouvemens en conséquence ; pouvoir très-borné sans doute, comme tous nos facultés. Car sire, plus vous êtes grand, plus vous sentez que l'homme est peu de chose.

3. Est-ce un autre qui fait tout cela pour moi ? Si c'est moi, je suis libre ; car être libre, c'est agir ; ce qui est passif n'est point libre. Est-ce un autre qui agit pour moi ? Je suis donc trompé par cet autre, quand je crois être un agent.

4. Quel est cet autre, qui me tromperait ? S'il y a un

DIEU

DIEU, c'eſt lui qui me trompe continuellement : c'eſt l'Etre infiniment ſage, infiniment conſéquent, qui ſans raiſon ſuffiſante s'occupe éternellement d'erreur ; choſe oppoſée directement à ſon eſſence, qui eſt la vérité. S'il n'y a point de DIEU, qui eſt-ce qui me trompe? Eſt-ce la matière, qui d'elle-même n'a point d'intelligence ?

5. Pour nous prouver, malgré ce ſentiment intérieur, malgré ce témoignage que nous nous rendons de notre liberté; pour nous prouver, dis-je, que cette liberté n'exiſte pas, il faut prouver néceſſairement qu'elle eſt impoſſible. Cela me paraît inconteſtable. Voyons comment la liberté ferait impoſſible.

6. Cette liberté ne peut être impoſſible que de deux façons, ou parce qu'il n'y a aucun être qui puiſſe la donner, ou parce qu'elle eſt en elle-même contradictoire avec notre malheureuſe machine : comme un quarré rond eſt une contradiction, &c. Or lidée de la liberté de l'homme ne portant rien en ſoi de contradictoire, reſte à voir, ſi l'Etre infini & créateur eſt libre ; & ſi étant libre, il peut donner une petite partie de cet attribut à l'homme, comme il lui a donné une petite portion d'intelligence.

7. Si DIEU n'eſt pas libre, il n'eſt pas un agent, donc il n'eſt pas DIEU. Or s'il eſt libre, s'il eſt tout-puiſſant, il ſuit, qu'il peut donner à l'homme la liberté. Reſte donc à ſavoir quelle raiſon on aurait de croire qu'il ne nous a pas fait ce préſent.

8. On prétend, que DIEU ne nous a pas donné la liberté, parce que ſi nous étions des agens, nous ſerions en cela indépendans de lui. Que ferait DIEU, dit-on, pendant que nous agirons nous-mêmes ? Je réponds, que DIEU fait, lorſque les hommes agiſſent, ce qu'il faiſait avant qu'ils fuſſent, & ce qu'il fera quand ils ne ſeront plus : Que ſon pouvoir n'en eſt pas moins néceſſaire à la conſervation de ſes ouvrages, & que cette commu-

nication qu'il nous a fait d'un peu de liberté, ne nuit en rien à sa puissance infinie.

9. On nous objecte, que nous sommes quelquefois emportés malgré nous, &c. Je réponds : Donc nous sommes quelquefois maîtres de nous. La maladie prouve la santé, & la liberté est la santé de l'ame.

10. On objecte, que l'assentiment de notre esprit est toujours nécessaire ; que la volonté suit cet assentiment, &c. Donc, dit-on, nous voulons, nous agissons nécessairement. Je réponds, qu'en effet on desire nécessairement : mais desir & volonté sont deux choses très-différentes, & si différentes, qu'un homme veut & fait souvent ce qu'il ne desire pas. Combattre ses desirs est le plus bel effet de la liberté; & je crois, qu'une des grandes sources du mal-entendu qui est entre les hommes sur cet article, vient de ce que l'on confond souvent la volonté & le desir.

11. On objecte, que si nous étions libres, il n'y aurait point de DIEU. Je crois au contraire que ce n'est que parce qu'il y un DIEU, que nous sommes libres; car si tout était nécessaire, si ce monde existait par lui-même d'une nécessité absolue inhérente dans sa nature, (ce qui fourmille de contradictions) il est certain, qu'en ce cas tout s'opérerait par des mouvemens liés nécessairement ensemble. Donc il n'y aurait alors aucune liberté : Donc sans DIEU point de liberté. Je suis bien surpris des raisonnemens échappés sur cette matière à l'illustre M. Leibnitz.

12. Le plus terrible argument qu'on ait jamais apporté contre la liberté, est l'impossibilité d'accorder avec elle la prescience de DIEU; & quand on me dit, DIEU *sait ce que vous ferez dans vingt ans; donc ce que vous ferez dans vingt ans est d'une nécessité absolue* : j'avoue, que je suis à bout, & que tous les philosophes, qui ont voulu concilier les futurs contingens avec la prescience divine, ont été de bien mauvais négociateurs. Il

y en a d'aſſez déterminés pour dire que DIEU peut très-bien ignorer l'avenir, à-peu-près (s'il eſt permis de parler ainſi) comme un roi peut ignorer ce que fera un général à qui il aura donné carte blanche. C'eſt le ſentiment des ſociniens. On objecte à ces raiſonnemens-là, que DIEU voit en un inſtant l'avenir, le paſſé & le préſent; que l'éternité eſt inſtantanée pour lui. Mais ils répondent, qu'ils n'entendent pas ce langage, & qu'une éternité qui eſt un inſtant, leur paraît auſſi abſurde qu'une immenſité qui n'eſt qu'un point.

Ne pourrait-on pas, ſans être auſſi hardi qu'eux, dire, que DIEU prévoit nos actions libres, à-peu-près comme un homme d'eſprit prévoit le parti que prendra dans cette occaſion un homme, dont il connaît le caractère? La différence ſera, qu'un homme prévoit à tort & à travers, & que DIEU prévoit avec une juſteſſe infinie. L'homme devine très-mal, & DIEU prévoit très-bien. C'eſt le ſentiment de Clarke, ce grand ferrailleur en métaphyſique. J'avoue, que tout cela me paraît très-haſardé, & que c'eſt un aveu plutôt qu'une ſolution de la difficulté. J'avoue enfin, ſire, qu'on fait contre la liberté d'excellentes objections; mais on en fait d'auſſi bonnes contre l'exiſtence de DIEU: & comme malgré les difficultés extrêmes contre la création & contre la providence, je crois néanmoins la création & la providence; auſſi je me crois libre (juſques à un certain point, s'entend) malgré les puiſſantes objections que l'on fera toujours contre cette malheureuſe liberté.

Je crois donc écrire à votre majeſté, non pas comme à un automate créé pour être à la tête de quelques milliers de marionnettes humaines, mais comme à un être des plus libres & des plus ſages que DIEU ait jamais daigné créer. Si vous penſiez, ſire, que nous ſommes de pures machines, que deviendrait l'amitié dont vous faites vos délices? De quel prix feraient les grandes actions que vous ferez? Quelle reconnaiſſance vous

devra-t-on des soins que votre majesté prendra de rendre les hommes plus heureux & meilleurs ? Comment enfin regarderiez-vous l'attachement qu'on a pour votre personne, les services qu'on vous rendra, le sang qu'on versera pour vous ? Quoi ! un cœur tendre & généreux, un esprit sage, verrait tout ce qu'on ferait pour lui plaire, du même œil dont on voit des roues de moulin tourner par le courant de l'eau, & se briser à force de servir ? Non, sire, votre ame est trop noble pour souffrir qu'on la prive ainsi de son plus beau partage &c.

AU R. DE P.....

Du 1 Août 1744.

CEUX qui font nés fous un monarque
Font tous femblant de l'adorer.
Sa majefté qui le remarque
Fait femblant de les honorer;
Et de cette fauffe monnoie,
Que le courtifan donne au roi,
Et que le prince lui renvoie,
Chacun vit, ne fongeant qu'à foi.
Mais lorfque la philofophie,
La féduifante poéfie,
Le goût, l'efprit, l'amour des arts,
Rejoignent fous leurs étendarts,
A trois cent milles de diftance,
Votre très-royale éloquence,
Et mon goût pour tous vos talens;
Quand fans crainte & fans efpérance
Je fens en moi tous vos penchans,
Et lorfqu'un peu de confidence
Refferre encore ces nœuds charmans;
Enfin lorfque Berlin attire
Tous mes fens à Cirey féduits,
Alors ne pouvez-vous pas dire,
On m'aime, tout roi que je fuis?
Enfin l'Océan Germanique,

Qui toujours des bons Hambourgeois
Servit si bien la république,
Vers Embden sera sous vos loix,
Avec garnison Batavique.
Un tel mêlange me confond ;
Je m'attendais peu, je vous jure,
De voir de l'or avec du plomb ;
Mais votre creuset me rassure ;
A votre feu, qui tout épure,
Bientôt le vil métal se fond,
Et l'or vous demeure en nature.
Partout que de prospérités !
Vous conquérez, vous héritez
Des ports de mer & des provinces ;
Vous mariez à de grands princes
De très-adorables beautés ;
Vous faites noce, & vous chantez,
Sur votre lyre enchanteresse,
Tantôt de Mars les cruautés,
Et tantôt la douce mollesse.
Vos sujets, au sein du loisir,
Goûtent les fruits de la victoire :
Vous avez & fortune & gloire ;
Vous avez surtout du plaisir ;
Et cependant le roi, mon maître,
Si digne avec vous de paraître
Dans la liste des meilleurs rois,
S'amuse à faire dans la Flandre
Ce que vous faisiez autrefois
Quand trente canons à la fois

Mettaient des baſtions en cendre.
C'eſt lui, qui ſecouru du ciel,
Et ſurtout d'une armée entière,
A briſé la forte barrière
Qu'à notre nation guerrière
Mettait le bon greffier Fagel.
De Flandre il court en Allemagne
Défendre les rives du Rhin;
Sans quoi le Pandoure inhumain
Viendrait s'enivrer de ce vin
Qu'on a cuvé dans la Champagne.
Grand roi, je vous l'avais bien dit,
Que mon ſouverain magnanime
Dans l'Europe aurait du crédit,
Et de grands droits à votre eſtime.
Son beau feu, dont un vieux prélat
Avait caché les étincelles,
A de ſes flammes immortelles
Tout-d'un-coup répandu l'éclat.
Ainſi la brillante fuſée
Eſt tranquille juſqu'au moment,
Où par ſon amorce embraſée
Elle éclaire le firmament;
Et perçant dans les ſombres voiles,
Semble ſe mêler aux étoiles
Qu'elle efface par ſon brillant.
C'eſt ainſi que vous enflammâtes
Tout l'horizon d'un nouveau ciel,
Lorſqu'à Berlin vous commençâtes
A prendre ce vol immortel,

Devers la gloire où vous volâtes.
Tout du plus loin que je vous vis,
Je m'écriai, je vous prédis
A l'Europe toute incertaine.
Vous parûtes. Vingt potentats
Se troublèrent dans leurs états,
En voyant ce grand phénomène.
Il brille, il donne de beaux jours;
J'admire, je bénis leur cours;
Mais c'eſt de loin. Voilà ma peine.

AU R. DE P.....

A Paris ce 1 Novembre 1744.

DU héros de la Germanie,
Et du plus bel esprit des rois,
Je n'ai reçu depuis trois mois
Ni beaux vers, ni prose polie:
Ma muse en est en létargie.
Je me réveille aux fiers accens
De l'Allemagne ranimée,
Aux fanfares de votre armée,
A vos tonnerres menaçans,
Qui se mêlent aux cris perçans
Des cent voix de la renommée.
Je vois de Berlin à Paris,
Cette déesse vagabonde,
De Fréderic & de Louis
Porter les noms au bout du monde;
Ces noms que la gloire a tracés
Dans un cartouche de lumière,
Ces noms qui répondent assez
Du bonheur de l'Europe entière,
S'ils sont toujours entrelassés.

Quels seront les heureux poëtes,
Les chantres boursoufflés des rois,
Qui pourront élever leurs voix,
Et parler de ce que vous faites?

C'eſt à vous ſeul de vous chanter,
Vous qu'en vos mains j'ai vu porter
La lire & la lance d'Achille;
Vous qui rapide en votre ſtyle,
Comme dans vos exploits divers,
Faites de la proſe & des vers,
Comme vous prenez une ville.
D'Horace heureux imitateur,
Sa gaité, ſon eſprit, ſa grace,
Ornent votre ſtyle enchanteur:
Mais votre muſe le ſurpaſſe
Dans un point cher à notre cœur.
L'empereur protégeait Horace,
Et vous protégez l'empereur.
  Fils de Mars & de Calliope,
Et digne de ces deux grands noms,
Faites le deſtin de l'Europe,
Et daignez faire des chanſons;
Et quand Thémis avec Bellone,
Par votre main raffermira
Des Céſars le funeſte trône:
Quand le Hongrois cultivera,
A l'abri d'une paix profonde,
Du Tokai la vigne féconde:
Quand partout ſon vin ſe boira,
Qu'en le buvant on chantera
Les pacificateurs du monde;
Mon prince à Berlin reviendra;
Mon prince à ſon peuple qui l'aime,
Libéralement donnera

Un nouvel & bel opéra,
Qu'il aura composé lui-même:
Chaque auteur vous applaudira;
Car tout envieux que nous sommes
Et du mérite & d'un grand nom,
Un poëte est toujours fort bon
A la tête de cent mille hommes.
Mais croyez-moi, d'un tel secours
Vous n'avez pas besoin pour plaire;
Fussiez-vous pauvre comme Homère
Comme lui vous vivrez toujours.
Pardon; si ma plume légère,
Que souvent la vôtre enhardit,
Ecrit toujours au bel esprit
Beaucoup plus qu'au roi qu'on révère.
Le Nord à vos sanglans progrès,
Vit des rois le plus formidable;
Moi qui vous approchai de près,
Je n'y vis que le plus aimable.

LETTRE

AU R. DE P...... (*a*)

BLAISE Pascal a tort, il en faut convenir.
Ce pieux misantrope, Héraclite sublime,
Qui pense qu'ici-bas tout est misère & crime,
Dans ses tristes accès ose nous maintenir,
Qu'un roi que l'on amuse, & même un roi qu'on aime,
Dès qu'il n'est plus environné,
Dès qu'il est réduit à lui-même,
Est de tous les mortels le plus infortuné.
Il est le plus heureux, s'il s'occupe, & s'il pense.
Vous le pouvez très-bien, car loin de votre cour,
En hibou fort souvent renfermé tout le jour,
Vous percez d'un œil d'aigle en cet abyme immense,
Que la philosophie ouvre à nos faibles yeux;
Et votre esprit laborieux,
Qui fait tout observer, tout orner, tout connaître,
Qui se connaît lui-même, & qui n'en vaut que mieux,
Par ce mâle exercice, augmente encore son être.
Travailler est le lot & l'honneur d'un mortel.
Le repos est, dit-on, le partage du ciel!
Je n'en crois rien du tout: quel bien imaginaire
D'être les bras croisés pendant l'éternité!
Est-ce dans le néant qu'est la félicité?

(*a*) Cette piéce est de 1751. Voyez *les Pensées de Pascal.*

DIEU ferait malheureux, s'il n'avait rien à faire ;
Il eſt d'autant plus DIEU, qu'il eſt plus agiſſant.
Toujours ainſi que vous, il produit quelque ouvrage.
On prétend qu'il fait plus, on dit qu'il ſe repent.
Il préſide au ſcrutin qui dans le vatican
Met ſur un front ridé la coëffe à triple étage.
Du priſonnier Mahmoud il vous fait un ſultan.
Il mûrit à Moka dans le ſable Arabique
Ce café néceſſaire aux pays des frimats.
Il met la fiévre en nos climats,
Et le remède en Amérique.
Il a rendu l'humain ſéjour
De la variété le mobile théatre,
Il ſe plut à pêtrir d'incarnat & d'albâtre
Les charmes arrondis du ton de Pompadour,
Tandis qu'il vous étend un noir luiſant d'ébène
Sur le nez applati d'une dame Africaine,
Qui reſſemble à la nuit comme l'autre au beau jour.
DIEU ſe joue à ſon gré de la race mortelle ;
Il fait vivre cent ans le normand Fontenelle,
Et trouſſe à trente-deux mon dévot de Paſcal.
Il a deux gros tonneaux, dont le bien & le mal
Deſcendent en pluie éternelle
Sur cent mondes divers & ſur chaque animal ;
Les ſots, les gens d'eſprit, & les fous, & les ſages,
Chacun reçoit ſa doſe, & le tout eſt égal.
On prétend que de DIEU les rois ſont les images ;
Les Anglais penſent autrement ;
Ils diſent en plein parlement,
Qu'un roi n'eſt pas plus dieu que le pape infaillible :

Mais il eſt pourtant très-plauſible,
Que ces puiſſans du ſiècle un peu trop adorés,
A la faibleſſe humaine ainſi que nous livrés,
Reſſemblent en un point à notre commun maître;
C'eſt qu'ils font comme lui, le mal, & le bien-être:
Ils ont les deux tonneaux. Bouchez-moi pour jamais
Le tonneau des dégoûts, des chagrins, des caprices,
Dont on voit tant de cours s'abreuver à longs traits.
Répandez de pures délices
Sur votre peu d'élus à vos banquets admis;
Que leurs fronts ſoient ſereins, que leurs cœurs ſoient unis:
Au feu de votre eſprit que notre eſprit s'éclaire;
Que ſans empreſſement nous cherchions à vous plaire;
Qu'en dépit de la majeſté,
Notre agréable liberté,
Compagne du plaiſir, mère de la faillie,
Aſſaiſonne avec volupté
Les ragoûts de votre ambroiſie.
Les honneurs rendent vain, le plaiſir rend heureux.
Verſez les douceurs de la vie.
Sur votre Olympe ſablonneux,
Et que le bon tonneau ſoit à jamais ſans lie.

LETTRE

DE MONSIEUR DE VOLTAIRE

AU R. DE P.....

A Ferney ce 2 Février 1773.

SIRE,

JE vous ai remercié de votre porcelaine ; *le roi mon maître* n'en a pas de plus belle ; auſſi ne m'en a-t-il point envoyé. Mais je vous remercie bien plus de ce que vous m'ôtez, que je ne ſuis ſenſible à ce que vous me donnez. Vous me retranchez tout net neuf années dans votre dernière lettre. Jamais notre contrôleur g. des finances n'a fait de ſi grands changemens. Votre majeſté a la bonté de me faire compliment ſur mon âge de ſoixante & dix ans. Voilà comme on trompe toujours les rois. J'en ai ſoixante & dix-neuf, s'il vous plaît, & bientôt quatre-vingt. Ainſi je ne verrai point la deſtruction que je ſouhaitais ſi paſſionnément de ces vilains Turcs, qui enferment les femmes & qui ne cultivent point les beaux-arts.

Vous ne voulez donc point remplacer Thiriot votre hiſtoriographe des cafés. Il s'acquittait parfaitement de cette charge ; il ſavait par cœur le peu de bons vers, & le grand nombre des mauvais qu'on faiſait dans Paris : c'était un homme bien néceſſaire à l'état.

Vous n'avez donc plus dans Paris
De courtier de littérature.
Vous renoncez aux beaux-eſprits,

A tous les immortels écrits
De l'almanach & du mercure.
L'in-folio ni la brochure
A vos yeux n'ont donc plus de prix :
D'où vous vient tant d'indifférence ?
Vous soupçonnez que le bon tems
Est passé pour jamais en France ;
Et que notre antique opulence
Aujourd'hui fait place en tout sens
Aux guenilles de l'indigence.
Ah ! Jugez mieux de nos talens,
Et voyez quelle est notre aisance.
Nous sommes & riches & grands,
Mais c'est en fait d'extravagance.
J'ai même très-peu d'espérance
Que Monsieur l'abbé Savatier,
Malgré sa flatteuse éloquence,
Nous tire jamais du bourbier, (*a*)
Où nous a plongés l'abondance
De nos barbouilleurs de papier.
Le goût s'enfuit, l'ennui nous gêne,
On cherche des plaisirs nouveaux ;
Nous étalons pour Melpomène
Quatre ou cinq sortes de tréteaux
Au-lieu du théatre d'Athène.
On critique, on critiquera,

On

(*a*) L'abbé Sabatier ou Savatier de Castres, homme qui s'est avisé de juger les siècles avec un ci-devant soi-disant jésuite, & qui a ramassé un tas de calomnies absurdes pour vendre son livre qu'il n'a point vendu.

On imprime, on imprimera
Des beaux écrits sur la musique,
Sur la science économique,
Sur la finance & la tactique
Et sur les filles d'opéra.
En province une académie
Enseigne méthodiquement
Et calcule très-savamment
Les moyens d'avoir du génie.
Un auteur va mettre au grand jour
L'utile & la profonde histoire
Des singes qu'on montre à la foire,
Et de ceux qui vont à la cour.
Peut-être un peu de ridicule
Se joint-il à tant d'agrémens;
Mais je connais certaines gens
Qui vers les bords de la Vistule
Ne passent pas si bien leur tems.

ODE

AU ROI DE PRUSSE,

SUE SON AVÈNEMENT AU TRONE.

Est-ce aujourd'hui le jour le plus beau de ma vie ?
Ne me trompai-je point, dans un eſpoir ſi doux ?
Vous régnez. Eſt-il vrai que la philoſophie
Va régner avec vous ?

Fuyez loin de ſon trône, impoſteurs fanatiques,
Vils tyrans des eſprits, ſombres perſécuteurs ;
Vous dont l'ame implacable, & les mains phrénétiques
Ont tramé tant d'horreurs.

Quoi ! je t'entends encore, abſurde calomnie !
C'eſt toi, monſtre inhumain ; c'eſt toi qui pourſuivis
Et Deſcartes & Bayle, & ce puiſſant génie, (a)
Succeſſeur de Leibnitz.

Tu prenais ſur l'autel un glaive qu'on révère,
Pour frapper ſaintement les plus ſages humains.

(a) Volf chancelier de l'univerſité de Hall. Il fut chaſſé ſur la dénonciation d'un théologien, & rétabli enſuite. Voyez la préface de *l'hiſtoire du Brandebourg*, où il eſt dit : *qu'il a noyé le ſyſtême de Leibnitz dans un fatras de volumes, & dans un déluge de paroles.*

Mon roi va te percer du fer que le vulgaire
Adorait dans tes mains.

Il te frappe, tu meurs, il venge notre injure;
La vérité renaît, l'erreur s'évanouit;
La terre élève au ciel une voix libre & pure,
Le ciel se réjouit.

Et vous de Borgia détestables maximes,
Science d'être injuste à la faveur des loix,
Art d'opprimer la terre, art malheureux des crimes,
Qu'on nomme l'art des rois.

Périssent à jamais vos leçons tyranniques;
Le crime est trop facile, il est trop dangereux.
Un esprit faible est fourbe; & les grands politiques
Sont les cœurs généreux.

Ouvrons du monde entier les annales fidelles,
Voyons-y les tyrans; ils sont tous malheureux;
Les foudres qu'ils portaient dans leurs mains criminelles
Sont retombés sur eux.

Ils sont morts dans l'opprobre, ils sont morts dans la rage;
Mais Antonin, Trajan, Marc-Aurèle, Titus,
Ont eu des jours sereins, sans nuit & sans orage,
Purs comme leurs vertus.

Tout ſiècle eut ſes guerriers; tout peuple a dans la guerre
Signalé des exploits par le ſage ignorés.
Cent rois que l'on mépriſe ont ravagé la terre.
Régnez & l'éclairez.

On a vu trop long-tems l'orgueilleuſe ignorance
Ecraſant ſous ſes pieds le mérite abattu,
Inſulter aux talens, aux arts, à la ſcience,
Autant qu'à la vertu.

Avec un ris moqueur, avec un ton de maître,
Un eſclave de cour, enfant des voluptés,
S'eſt écrié ſouvent, Eſt-on fait pour connaître ?
Eſt-il des vérités ?

Il n'en eſt point pour vous, ame ſtupide & fière.
Abſorbé dans la nuit, vous mépriſez les cieux.
Le Salomon du Nord apporte la lumière;
Barbare, ouvrez les yeux.

VARIANTES.

Après le premier vers de la première ſtrophe, on liſait ceux-ci.

Que le monde attendait, & que vous ſeul craignez,
Le grand jour où la terre eſt pour vous embellie,
Le jour où vous régnez.

Au-lieu de la dixième ſtrophe, on liſait ces deux-ci.

Ils renaîtront de vous, ces vrais héros de Rome,
A les remplacer tous vous êtes deſtiné :
Régnez, vivez heureux, que le plus honnête homme
Soit le plus fortuné.

Un philoſophe règne, ah ! le ſiècle où nous ſommes
Le deſirait ſans doute, & n'oſait l'eſpérer ;
Seul il a mérité de gourverner les hommes,
Il ſait les éclairer.

ODE

SUR LE FANATISME. (a)

CHARMANTE & ſublime Emilie,
Amante de la vérité,
Ta ſolide philoſophie
T'a prouvé la divinité.
Ton ame éclairée & profonde,
Franchiſſant les bornes du monde,
S'élance au ſein de ſon auteur.
Tu parais ſon plus bel ouvrage ;
Et tu lui rends un digne hommage,
Exempt de faibleſſe & d'erreur.

Mais ſi les traits de l'athéiſme
Sont repouſſés par ta raiſon,
De la coupe du fanatiſme
Ta main renverſe le poiſon :
Tu ſers la juſtice éternelle,
Sans l'acreté de ce faux zèle
De tant de dévots (b) malfaiſans ;
Tel qu'un ſujet ſincère & juſte
Sait approcher d'un trône auguſte
Sans les vices des courtiſans.

(a) Cette ode eſt de l'an 1732. Elle eſt adreſſée à l'illuſtre madame la marquiſe du Châtelet, qui s'eſt rendue par ſon génie l'admiration de tous les vrais ſavans, & de tous les bons eſprits de l'Europe.

(b) Faux dévots.

Ce fanatiſme ſacrilège
Eſt ſorti du ſein des autels ;
Il les profane, il les aſſiège ;
Il en écarte les mortels.
O religion bienfaiſante !
Ce farouche ennemi ſe vante
D'être né dans ton chaſte flanc.
Mère tendre, mère adorable !
Croira-t-on qu'un fils ſi coupable
Ait été formé de ton ſang ?

On a vu ſouvent des athées
Eſtimables dans leurs erreurs :
Leurs opinions infectées
N'avaient point corrompu leurs mœurs.
Spinoſa fut toujours fidèle
A la loi pure & naturelle
Du Dieu qu'il avait combattu.
Et ce Des-Barreaux qu'on outrage, (a)
S'il n'eut pas les clartés du ſage,
En eut le cœur & la vertu.

Je ſentirais quelque indulgence
Pour un aveugle audacieux,
Qui nierait l'utile exiſtence
De l'aſtre qui brille à mes yeux.

(a) Il était conſeiller au parlement ; il paya à des plaideurs les frais de leur procès, qu'il avait trop différé de rapporter.

Ignorer ton être suprême,
Grand DIEU ! c'est un moindre blasphême,
Et moins digne de ton courroux,
Que de te croire impitoyable,
De nos malheurs insatiable,
Jaloux, injuste comme nous.

Lorsqu'un dévot atrabilaire,
Nourri de superstition,
A, par cette affreuse chimère,
Corrompu sa religion,
Le voilà stupide, & farouche;
Le fiel découle de sa bouche;
Le fanatisme arme son bras;
Et dans sa piété profonde
Sa rage immolerait le monde
A son DIEU qu'il ne connaît pas.

Ce sénat proscrit dans la France,
Cette infame inquisition,
Ce tribunal, où l'ignorance
Traîna si souvent la raison;
Ces Midas en mître, en soutane,
Au philosophe de Toscane
Sans rougir ont donné des fers.
Aux pieds de leur troupe aveuglée,
Abjurez, sage Galilée,
Le systême de l'univers.

Ecoutez ce signal terrible
Qu'on vient de donner dans Paris;

Regardez ce carnage horrible ;
Entendez ces lugubres cris.
Le frère eſt teint du ſang du frère ;
Le fils aſſaſſine ſon père ;
La femme égorge ſon époux.
Leurs bras ſont armés par des prêtres.
O ciel ! ſont-ce-là les ancêtres
De ce peuple léger & doux ?

Janséniſtes & moliniſtes,
Vous qui combattez aujourd'hui
Avec les raiſons des ſophiſtes,
Leurs traits, leur bile & leur ennui ;
Tremblez qu'enfin votre querelle
Dans vos murs un jour ne rappelle
Ces tems de vertige & d'horreur ;
Craignez ce zèle qui vous preſſe ;
On ne ſent pas dans ſon ivreſſe,
Juſqu'où peut aller ſa fureur.

Malheureux, voulez-vous entendre
La loi de la religion ?
Dans Marſeille il fallait l'apprendre,
Au ſein de la contagion ;
Lorſque la tombe était couverte,
Lorſque la Provence couverte
Par les ſemences du trépas,
Pleurant ſes villes déſolées,
Et ſes campagnes dépeuplées,
Fit trembler tant d'autres états.

Belzuns (*a*) ce pafteur vénérable,
Sauvait fon peuple périffant:
Langeron, guerrier fecourable,
Bravait un trepas renaiffant;
Tandis que vos lâches cabales,
Dans la molleffe & les fcandales,
Occupaient votre oifiveté,
De la difpute ridicule
Et fur Quefnel, & fur la bulle,
Qu'oubliera la poftérité.

Pour inftruire la race humaine,
Faut-il perdre l'humanité?
Faut-il le flambeau de la haine
Pour nous montrer la vérité?
Un ignorant, qui de fon frère
Soulage en fecret la misère,
Eft mon exemple & mon docteur;
Et l'efprit hautain, qui difpute,
Qui condamne, qui perfécute,
N'eft qu'un déteftable impofteur.

(*a*) Mr. de Belzunce, évêque de Marfeille, & Mr. de Langeron, commandant, allaient porter eux-mêmes les fecours & les remèdes aux peftiférés moribonds, dont les médecins & les prêtres n'ofaient approcher.

VARIANTES.

Après le quatrième vers de la première ſtrophe, on liſait ceux-ci.

Tout connaît cet Etre ſuprême ;
Dans ton cœur eſt ſa bonté même ;
Dans ton eſprit eſt ſa grandeur ;
Tu parais, &c. &c.

Après le quatrième vers de la ſixième ſtrophe.

Son ame alors eſt endurcie ;
Sa raiſon s'enfuit obſcurcie ;
Rien n'a plus ſur lui de pouvoir ;
Sa juſtice eſt folle & cruelle,
Il eſt dénaturé par zèle,
Et ſacrilège par devoir.

Après le quatrième vers de la ſeptième ſtrophe.

Cette troupe folle, inhumaine,
Qui tient le bon ſens à la gêne
Et l'innocence dans les fers ;
Par ſon zèle abſurde aveuglée,
Oſa condamner Galilée,
Pour avoir connu l'univers.

Au-lieu de la dixième ſtrophe, on liſait celle-ci.

Enfans ingrats d'un même père,
Si vous prétendez le ſervir,
Si vous aſpirez à lui plaire,

Eſt-ce à force de vous haïr ?
Eſt-ce en déchirant l'héritage
Qu'un père ſi tendre & ſi ſage,
Du haut des cieux nous a tranſmis ?
L'amour était votre partage.
Cruels ! auriez-vous plus de rage,
Si vous étiez nés ennemis !

Au-lieu des trois derniers vers de la douzième ſtrophe.

De ces diſputes furieuſes,
Sur des chimères épineuſes
Qu'oubliera la poſtérité.

Au-lieu de la dernière ſtrophe, on liſait celle-ci.

Dans votre pédanteſque audace,
Digne de votre faux ſavoir,
Vous argumentez ſur la grace,
Et vous êtes loin de l'avoir.
Un ignorant, qui de ſon frère,
Soulage en ſecret la misère,
Qui fuit la cour & les flatteurs,
Doux, clément, ſans être timide;
Voilà mon apôtre & mon guide,
Les autres ſont des impoſteurs.

ODE

POUR MESSIEURS DE L'ACADÉMIE des ſciences, qui ont été ſous l'équateur & au cercle polaire, meſurer des degrés de latitude.

O Vérité ſublime ! ô céleſte Uranie !
Eſprit né de l'eſprit qui forma l'univers,
Qui meſures des cieux la carrière infinie,
Et qui pèſes les airs.

Tandis que tu conduis ſur les gouffres de l'onde,
Ces voyageurs ſavans miniſtres de tes loix ;
De l'ardent équateur, ou du pole du monde,
Entends ma faible voix.

Que font tes vrais enfans ? Vainqueurs de la nature,
Ils arrachent ſon voile ; & ces rares eſprits
Fixent la peſanteur, la maſſe & la figure
De l'univers ſurpris.

Les enfers ſont émus au bruit de leur voyage :
Je vois paraître au jour les ombres des héros,
De ces Grecs renommés, qu'admira le rivage
De l'antique Colchos.

Argonautes fameux, demi-dieux de la Grèce,
Caſtor, Pollux, Orphée, & vous heureux Jaſon,

Vous de qui la valeur & l'amour & l'adresse
Ont conquis la toison ;

En voyant les travaux, & l'art de nos grands-hommes,
Que vous êtes honteux de vos travaux passés !
Votre siècle est vaincu par le siècle où nous sommes :
Venez & rougissez.

Quand la Grèce parlait, l'univers en silence
Respectait le mensonge annobli par sa voix ;
Et l'admiration, fille de l'ignorance,
Chanta de vains exploits. (*a*)

Heureux, qui les premiers marchent dans la carrière !
N'y fassent-ils qu'un pas, leurs noms sont publiés :
Ceux qui, trop tard venus, la franchissent entière,
Demeurent oubliés.

Le mensonge réside au temple de mémoire ;
Il y grava des mains de la crédulité
Tous ces fastes des tems destinés pour l'histoire
Et pour la vérité.

(*a*) En effet, il n'y a pas un de nos capitaines de vaisseau, pas un seul de nos pilotes qui ne soit cent fois plus instruit que tous les Argonautes. Hercule, Thésée & tous les héros de la guerre de Troye, n'auraient pas tenu devant six bataillons commandés par le grand Condé, ou Turenne, ou Marlborough. Thalès & les Pythagores n'etaient pas dignes d'étudier sous Newton. Alcine & Armide valent mieux que toutes les poésies grecques ensemble. Mais les premiers venus s'emparent du temple de la gloire, le tems y affermit, & les derniers trouvent la place prise.

Uranie, abaiſſez ces triomphes des fables ;
Effacez tous ces noms qui nous ont abuſés ;
Montrez aux nations les héros véritables
Que vous ſeule inſtruiſez.

Le Génois, qui chercha, qui trouva l'Amérique,
Cortez, qui la vainquit par de plus grands travaux,
En voyant des Français l'entrepriſe héroïque,
Ont prononcé ces mots.

L'ouvrage de nos mains n'avait point eu d'exemples,
Et par nos deſcendans ne peut être imité :
Ceux à qui l'univers a fait bâtir des temples,
L'avaient moins mérité.

Nous avons fait beaucoup, vous faites davantage :
Notre nom doit céder à l'éclat qui vous ſuit.
Plutus guida nos pas dans ce monde ſauvage ;
La vertu vous conduit.

Comme ils parlaient ainſi, Newton dans l'empirée,
Newton les regardait, & du ciel entr'ouvert,
Confirmez, diſait-il, à la terre éclairée,
Ce que j'ai découvert.

Tandis que des humains le troupeau mépriſable,
Sous l'empire des ſens indignement vaincu,

De ſes jours indolens traînant le fil coupable,
Meurt ſans avoir vécu.

Donnez un digne eſſor à votre ame immortelle;
Eclairez des eſprits nés pour la vérité:
DIEU vous a confié la plus vive étincelle
De la Divinité.

De la raiſon qu'il donne il aime à voir l'uſage;
Et le plus digne objet des regards éternels,
Le plus brillant ſpectacle eſt l'ame du vrai ſage,
Inſtruiſant les mortels.

Mais ſurtout écartez ces ſerpens déteſtables,
Ces enfans de l'envie, & leur ſouffle odieux;
Qu'ils n'empoiſonnent pas ces ames reſpectables,
Qui s'élèvent aux cieux.

Laiſſez un vil Zoïle aux fanges du Parnaſſe,
De ſes croaſſemens importuner le ciel,
Agir avec baſſeſſe, écrire avec audace,
Et s'abreuver de fiel.

Imitez ces eſprits; ces fils de la lumière,
Confidens du Très-Haut, qui vivent dans ſon ſein,
Qui jettent comme lui, ſur la nature entière,
Un œil pur & ſerein.

ODE

ODE

SUR LA PAIX DE 1736.

L'ETNA renferme le tonnerre
Dans ſes épouvantables flancs ;
Il vomit le feu ſur la terre,
Il dévore ſes habitans.
Fuyez, dryades gémiſſantes,
Ces campagnes toujours brûlantes,
Ces abymes toujours ouverts,
Ces torrens de flamme & de ſoufre,
Echappés du ſein de ce gouffre,
Qui touche aux voûtes des enfers.

Plus terrible dans ſes ravages,
Plus fier dans ſes debordemens,
Le Pô renverſe ſes rivages
Cachés ſous ſes flots écumans :
Avec lui marche la ruine,
L'effroi, la douleur, la famine,
La mort, les déſolations ;
Et dans les fanges de Ferrare
Il entraîne à la mer avare
Les dépouilles des nations.

Mais ces débordemens de l'onde,
Et ces combats des élémens,
Et ces ſecouſſes, qui du monde
Ont ébranlé les fondemens,
Fléaux que le ciel en colère
Sur ce malheureux hémiſphère
A fait éclater tant de fois,
Sont moins affreux, ſont moins ſiniſtres,
Que l'ambition des miniſtres,
Et que les diſcordes des rois.

De l'Inde aux bornes de la France,
Le ſoleil, en ſon vaſte tour,
Ne voit qu'une famille immenſe,
Que devait gouverner l'amour.
Mortels, vous êtes des frères:
Jetez ces armes mercenaires.
Que cherchez-vous dans les combats?
Quels biens pourſuit votre imprudence?
En aurez-vous la jouiſſance
Dans la triſte nuit du trépas?

Encor ſi pour votre patrie
Vous ſaviez vous ſacrifier!
Mais non, vous vendez votre vie
Aux mains qui daignent la payer.

Vous mourez pour la cause inique
De quelque tyran politique
Que vos yeux ne connaissent pas;
Et vous n'êtes dans vos misères,
Que des assassins mercenaires,
Armés pour des maîtres ingrats.

Tels sont ces oiseaux de rapine,
Et ces animaux malfaisans,
Apprivoisés pour la ruine
Des paisibles hôtes des champs;
Aux sons d'un instrument sauvage,
Animés, ardens, pleins de rage,
Ils vont d'un vol impétueux,
Sans choix, sans intérêt, sans gloire,
Saisir une folle victoire,
Dont le prix n'est jamais pour eux.

O superbe, ô triste Italie!
Que tu plains ta fécondité!
Sous tes débris ensevelie,
Que tu déplores ta beauté!
Je vois tes moissons dévorées
Par les nations conjurées
Qui te flattaient de te venger.
Faible, désolée, expirante,
Tu combats d'une main tremblante,
Pour le choix d'un maître étranger.

Que toujours armés pour la guerre,
Nos rois ſoient les dieux de la paix;
Que leurs mains portent le tonnerre,
Sans ſe plaire à lancer ſes traits.
Nous chériſſons un berger ſage,
Qui dans un heureux pâturage
Unit les troupeaux ſous ſes loix.
Malheur au paſteur ſanguinaire,
Qui les expoſe en téméraire
A la dent du tyran des bois.

Eh! que m'importe la victoire
D'un roi qui me perce le flanc,
D'un roi dont j'achète la gloire
De ma fortune & de mon ſang?
Quoi! dans l'horreur de l'indigence,
Dans les langueurs, dans la ſouffrance,
Mes jours ſeront-ils plus ſereins,
Quand on m'apprendra que nos princes,
Aux frontières de nos provinces,
Nagent dans le ſang des Germains?

Colbert, toi qui dans ta patrie
Amenas les arts & les jeux,
Colbert, ton heureuſe induſtrie
Sera plus chère à nos neveux,
Que la vigilance inflexible

De Louvois, dont la main terrible
Embraſait le Palatinat ;
Et qui ſous la mer irritée,
De la Hollande épouvantée
Voulait anéantir l'état.

Que LOUIS, juſqu'au dernier âge,
Soit honoré du nom de Grand :
Mais que ce nom s'accorde au ſage ;
Qu'on le refuſe au conquérant.
C'eſt dans la paix que je l'admire ;
C'eſt dans la paix que ſon empire
Floriſſait ſous ſes juſtes loix,
Quand ſon peuple aimable & fidèle
Fut des peuples l'heureux modèle,
Et lui le modèle des rois.

VARIANTES.

Au-lieu des ſtrophes 4 & 5, on liſait celles-ci.

Que de nations fortunées
Repoſaient au ſein des beaux-arts,
Avant qu'au haut des Pyrénées
Tonnât la trompette de Mars!
Des jeux la troupe enchantereſſe,
Les plaiſirs, les chants d'allégreſſe,
Régnaient dans nos brillans palais,
Tandis que les flûtes champêtres,
Mollement à l'ombre des hêtres,
Vantaient les charmes de la paix.

Paix aimable, éternel partage
Des heureux habitans des cieux,
Vous étiez l'unique avantage
Qui pouviez nous approcher d'eux.
Ce tigre acharné ſur ſa proie,
Sent une impitoyable joie,
Son ame horrible s'enflammer;
Notre cœur n'eſt point né ſauvage,
Grand Dieu! ſi l'homme eſt votre image,
C'eſt qu'il était fait pour aimer.

ODE

SUR LA MORT DE L'EMPEREUR CHARLES VI.

2 Novembre 1740.

Il tombe pour jamais, ce cèdre dont la tête
Défia si long-tems les vents & la tempête,
Et dont les grands rameaux ombrageaient tant d'états.
En un instant frappée,
Sa racine est coupée
Par la faulx du trépas

Voilà ce roi des rois, & ses grandeurs suprêmes :
La mort a déchiré ces trente diadêmes,
D'un front chargé d'ennuis dangereux ornement.
O race auguste & fière,
Un reste de poussière
Est ton seul monument.

Son nom même est détruit ; le tombeau le dévore,
Et si le faible bruit s'en fait entendre encore,
On dira quelquefois, il régnait, il n'est plus ;
Eloges funéraires
De tant de rois vulgaires
Dans la foule perdus.

Ah ! s'il avait lui-même, en ces plaines fumantes,
Qu'Eugène ensanglanta de ses mains triomphantes,
Conduit de ses Germains les nombreux armemens,
Et raffermi l'empire,
De qui la gloire expire
Sous les fiers Ottomans!

S'il n'avait pas langui dans sa ville alarmée,
Redoutable en sa cour, aux chefs de son armée,
Punissant ses guerriers par lui-même avilis ;
S'il eût été terrible
Au sultan invincible,
Et non pas à Vallis.

Ou si plus sage encore, & détournant la guerre,
Il eût par ses bienfaits ramené sur la terre
Les beaux jours, les vertus, l'abondance & les arts,
Et cette paix profonde
Que sut donner au monde
Le second des Césars !

La renommée alors en étendant ses aîles,
Eût répandu sur lui les clartés immortelles,
Qui de la nuit du tems percent les profondeurs;
Et son nom respectable
Eût été plus durable
Que ceux de ses vainqueurs.

Je ne profane point les dons de l'harmonie ;
Le févère Apollon défend à mon génie
De verfer, en bravant & les mœurs & les loix,
Le fiel de la fatyre
Sur la tombe où refpire
La majefté des rois.

Mais, ô vérité fainte ! ô jufte renommée !
Amour du genre humain, dont mon ame enflammée
Reçoit avidement les ordres éternels,
Dictez à la mémoire
Les leçons de la gloire
Pour le bien des mortels.

Rois, la mort vous appelle au tribunal augufte,
Où vous êtes pefés aux balances du jufte.
Votre fiècle eft témoin, le juge eft l'avenir.
Demi-dieux mis en poudre,
Lui feul peut vous abfoudre,
Lui feul peut vous punir.

ODE

A LA REINE DE HONGRIE,

faite le 30 Juin de 1742.

FILLE de ces héros que l'Empire eut pour maîtres ;
Digne du trône auguste, où l'on vit tes ancêtres,
Toujours près de leur chûte, & toujours affermis ;
Princesse magnanime,
Qui jouis de l'estime
De tous tes ennemis.

Le Français généreux, si fier, & si traitable,
Dont le goût pour la gloire est le seul goût durable,
Et qui vole en aveugle où l'honneur le conduit,
Inonde ton empire,
Te combat, & t'admire,
T'adore, & te poursuit.

Par des nœuds étonnant l'altière Germanie,
A l'empire Français malgré soi réunie,
Fait de l'Europe entière un objet de pitié ;
Et leur querelle
Fut cent fois moins cruelle
Que leur triste amitié.

Ainſi de l'équateur, & des antres de l'ourſe,
Les vents impétueux emportent dans leur courſe
Deux nuages épais, l'un à l'autre oppoſés ;
Et tandis qu'ils s'uniſſent,
Les foudres retentiſſent
De leurs flancs embraſés.

Quoi ! des rois bienfaiſans ordonnent ces ravages !
Ils annoncent le calme, ils forment les orages !
Ils prétendent conduire à la félicité
Les nations tremblantes,
Par les routes ſanglantes
De la calamité !

O (*a*) vieillard vénérable, à qui les deſtinées
Ont de l'heureux Neſtor accordé les années,
Sage que rien n'alarme, & que rien n'éblouit,
Veux-tu priver le monde
De cette paix profonde,
Dont ton ame jouit ?

Ah ! s'il pouvait encore, au gré de ſa prudence,
Tenant également le glaive & la balance,
Fermer, par des reſſorts aux mortels inconnus,
De ſa main reſpectée

(*a*) Le cardinal de Fleuri.

La porte enſanglantée
Du temple de Janus !

Si de l'or des Français les ſources égarées,
Ne fertiliſaient plus de lointaines contrées,
Rapportaient l'abondance au ſein de nos remparts,
Embelliſſaient nos villes,
Arroſaient les aſyles,
Où languiſſent les arts !

Beaux-arts, enfans du ciel, de la paix & des graces,
Que Louis en triomphe amena ſur ſes traces,
Ranimez vos travaux ſi brillans autrefois ;
Vos mains découragées,
Vos lyres négligées,
Et vos tremblantes voix.

De l'immortalité vos ſuccès ſont le gage.
Tous ces traités rompus, & ſuivis du carnage,
Ces triomphes d'un jour ſi vains, ſi célébrés,
Tout paſſe, & tout retombe
Dans la nuit de la tombe,
Et vous ſeuls demeurez.

ODE SUR L'INGRATITUDE.

I.

O Toi, mon ſupport & ma gloire,
Que j'aime à nourrir ma mémoire
Des biens que ta vertu m'a faits!
Lorſqu'en tous lieux l'ingratitude
Se fait une pénible étude
De l'oubli honteux des bienfaits.

I I.

Doux nœuds de la reconnaiſſance,
C'eſt par vous que dès mon enfance
Mon cœur à jamais fut lié;
La voix du ſang, de la nature,
N'eſt rien qu'un languiſſant murmure,
Près de la voix de l'amitié.

I I I.

Eh! quel eſt en effet mon père?
Celui qui m'inſtruit, qui m'éclaire,
Dont le ſecours m'eſt aſſuré;
Et celui dont le cœur oublie
Les biens répandus ſur ſa vie,
C'eſt-là le fils dénaturé.

IV.

Ingrats, monſtres que la nature
A pêtris d'une fange impure
Qu'elle dédaigna d'animer,
Il manque à votre ame ſauvage,
Des humains le plus beau partage,
Vous n'avez pas le don d'aimer.

V.

Nous admirons le fier courage
Du lion fumant de carnage,
Symbole du dieu des combats.
D'où vient que l'univers déteſte
La couleuvre bien moins funeſte?
Elle eſt l'image des ingrats.

VI.

Quel monſtre plus hideux s'avance?
La nature fuit & s'offenſe
A l'aſpect de ce vieux Giton;
Il a la rage de Zoïle,
De Gacon (*a*) l'eſprit & le ſtyle,
Et l'ame impure de Chauſſon.

VII.

C'eſt Desfontaines; c'eſt ce prêtre,
Venu de Sodome à Biſsêtre,
De Biſsêtre au ſacré vallon;

(*a*) Gacon était un miſérable écrivain ſatyrique univerſellement mépriſé. Chauſſon a laiſſé un nom immortel.

A-t-il l'efpérance bizarre,
Que le bûcher qu'on lui prépare
Soit fait des lauriers d'Apollon ?

VIII.

Il m'a dû l'honneur & la vie,
Et dans fon ingrate furie,
De Rufus lâche imitateur,
Avec moins d'art & plus d'audace,
De la fange où fa voix croaffe,
Il outrage fon bienfaicteur.

IX.

Qu'un Hibernois, (a) loin de la France,
Aille enfevelir dans Bizance
Sa honte à l'abri du croiffant ;
D'un œil tranquille & fans colère,
Je vois fon crime & fa misère,
Il n'emporte que mon argent.

X.

Mais l'ingrat dévoré d'envie,
Trompette de la calomnie,

(a) Un abbé Irlandais, fils d'un chirurgien de Nantes, qui fe difait de l'ancienne maifon de Makarti, ayant fubfifté longtems des bienfaits de notre auteur, & lui ayant emprunté deux mille livres en 1732, s'enfuit auffi-tôt avec un Ecoffais, nommé Ramfay, qui fe difait auffi des bons Ramfay, & avec un officier Français, nommé Mornay ; ils pafsèrent tous trois à Conftantinople, & fefirent circoncire chez le comte de Bonneval. Remarquez qu'aucun de ces folliculaires, de ces trompettes de fcandale qui fatiguaient Paris de leurs brochures, n'ont écrit contre cette apoftafie : mais ils ont jeté feu & flamme contre les Bayles, les Montefquieu, les Diderot, les d'Alembert, les Helvétius, les Buffons, contre tous ceux qui ont éclairé le monde.

Qui cherche à flétrir mon honneur,
Voilà le raviſſeur coupable,
Voilà le larcin déteſtable,
Dont je dois punir la noirceur.

X I.

Pardon, ſi ma main vengereſſe
Sur ce monſtre un moment s'abaiſſe
A lancer ces utiles traits;
Et ſi de la douce peinture,
De ta vertu brillante & pure,
Je paſſe à ces ſombres portraits.

X I I.

Mais lorſque Virgile, & le Taſſe,
Ont chanté dans leur noble audace
Les dieux de la terre & des mers,
Leur muſe que le ciel inſpire,
Ouvre le ténébreux empire,
Et peint les monſtres des enfers.

O D E (*a*)

SUR LA MORT DE SON ALTESSE ROYALE

M A D A M E

LA PRINCESSE DE BAREITH.

I.

LORSQU'EN des tourbillons de flamme & de fumée,
Cent tonnerres d'airain précédés des éclairs,
De leurs globes brûlans renverſent une armée ;
Quand de guerriers mourans les ſillons ſont couverts,
Tous ceux qu'épargna la foudre,
Voyant rouler dans la poudre
Leurs compagnons maſſacrés,
Sourds à la pitié timide,
Marchent d'un pas intrépide
Sur leurs membres déchirés.

II.

Ces féroces humains plus durs, plus inflexibles
Que l'acier qui les couvre au milieu des combats,
S'étonnent à la fin de devenir ſenſibles,
D'éprouver la pitié qu'ils ne connaiſſaient pas,

(*a*) Pluſieurs gens de lettres nous ont recommandé de réimprimer cette ode, qu'ils regardent comme un des meilleurs ouvrages de notre auteur, & ſur laquelle on a fait des remarques très-inſtructives.

Lorſque la mort en ſilence
D'un pas terrible s'avance
Vers un objet plein d'attraits ;
Quand ces yeux qui dans les ames
Lançaient les plus douces flammes,
Vont s'éteindre pour jamais.

III.

Une famille entière interdite, éplorée,
Se preſſe en gémiſſant vers un lit de douleurs ;
La victime l'attend, pâle, défigurée,
Tendant une main faible à ſes amis en pleurs ;
Tournant en vain la paupière
Vers un reſte de lumière
Qu'elle gémit de trouver,
Elle préſente ſa tête ;
La faulx redoutable eſt prête ;
Et la mort va la lever.

IV.

Le coup part, tout s'éteint, c'en eſt fait, il ne reſte,
De tant de dons heureux, de tant d'attraits ſi chers,
De ces ſens animés d'une flamme céleſte,
Qu'un cadavre glacé la pâture des vers.
Ce ſpectacle lamentable,
Cette perte irréparable,
Vous frappe d'un coup plus fort,
Que cent mille funérailles
De ceux qui dans les batailles
Donnaient & ſouffraient la mort.

V.

O BAREITH ! ô vertus ! ô graces adorées !
Femme ſans préjugés, ſans vice & ſans erreur,
Quand la mort t'enleva de ces triſtes contrées,
De ce ſéjour de ſang, de rapine & d'horreur ;
Les nations acharnées
De leurs haines forcenées
Suſpendirent les fureurs :
Les diſcordes s'arrêtèrent ;
Tous les peuples s'accordèrent
A t'honorer de leurs pleurs.

V I.

De la douce vertu, tel eſt le sûr empire ;
Telle eſt la digne offrande à tes manes ſacrés ;
Vous qui n'êtes que grands, vous qu'un flatteur admire,
Vous traitons-nous ainſi lorſque vous expirez ?
La mort que Dieu nous envoie,
Eſt le ſeul moment de joie
Qui conſole nos eſprits.
Emportez, ames cruelles
Ou nos haines éternelles,
Ou nos éternels mépris.

V I I.

Mais toi dont la vertu fut toujours ſecourable,
Toi, dans qui l'héroïſme égala la bonté,
Qui penſais en grand-homme, en philoſophe aimable,
Qui de ton ſexe enfin n'avais que la beauté ;

Si ton insensible cendre
Chez les morts pouvait entendre
Tous ces cris de notre amour,
Tu dirais dans ta pensée,
Les dieux m'ont récompensée,
Quand ils m'ont ôté le jour.

VIII.

C'est nous tristes humains, nous qui sommes à plaindre,
Dans nos champs désolés & sous nos boulevards,
Condamnés à souffrir, condamnés à tout craindre
Des serpens de l'envie & des fureurs de Mars.
Les peuples foulés gémissent,
Les arts, les vertus périssent;
On assassine les rois:
Tandis que l'on ose encore,
Dans ce siècle que j'abhorre,
Parler de mœurs & de loix?

IX.

Hélas! qui désormais dans une cour paisible,
Retiendra sagement la superstition,
Le sanglant fanatisme, & l'athéisme horrible,
Enchaînés sous les pieds de la religion?
Qui prendra pour son modèle
La loi pure & naturelle
Que Dieu grava dans nos cœurs?
Loi sainte, aujourd'hui proscrite
Par la fureur hypocrite
D'ignorans persécuteurs.

X.

Des tranquilles hauteurs de la philofophie,
Ta pitié contemplait avec des yeux ferein
Ces fantômes changeans du fonge de la vie,
Tant de travaux détruits, tant de projets fi vains;
Ces factions indociles,
Qui tourmentent dans nos villes
Nos citoyens obftinés;
Ces intrigues fi cruelles,
Qui font des cours les plus belles
Un féjour d'infortunés.

X I.

Du tems qui fuit toujours tu fis toujours ufage;
O combien tu plaignais l'infame oifiveté
De ces efprits fans goût, fans force & fans courage,
Qui meurent pleins de jours, & n'ont point exifté!
La vie eft dans la penfée.
Si l'ame n'eft exercée,
Tout fon pouvoir fe détruit;
Ce flambeau fans nourriture
N'a qu'une lueur obfcure
Plus affreufe que la nuit.

X I I.

Illuftres meurtriers, victimes mercenaires,
Qui redoutant la honte & maîtrifant la peur,
L'un par l'autre animés aux combats fanguinaires,
Fuiriez fi vous l'ofiez, & mourez par honneur:

Une femme, une princesse,
Dans sa tranquille sagesse,
Du sort dédaignant les coups,
Souffrant ses maux sans se plaindre,
Voyant la mort sans la craindre,
Etait plus brave que vous.

XIII.

Mais qui célébrera l'amitié courageuse,
Première des vertus, passion des grands cœurs,
Feu sacré tout brûla ton ame généreuse,
Qui s'épurait encore au creuset des malheurs?
Rougissez, ames communes,
Dont les diverses fortunes
Gouvernent les sentimens,
Frêles vaisseaux sans boussole
Qui tournez au gré d'Eole,
Plus légers que ses enfans.

XIV.

Cependant elle meurt, & Zoïle respire!
Et des lâches Séjans un lâche imitateur,
A la vertu tremblante insulte avec empire;
Et l'hypocrite en paix sourit au délateur?
Le troupeau faible des sages
Dispersé par les orages,
Va périr sans successeurs;
Leurs noms, leurs vertus s'oublient,
Et les enfers multiplient
La race des oppresseurs.

X V.

Tu ne chanteras plus , ſolitaire Silvandre ,
Dans ce palais des arts, où les ſons de ta voix
Contre les préjugés oſaient ſe faire entendre ,
Et de l'humanité faiſaient parler les droits.
Mais dans ta noble retraite ,
Ta voix , loin d'être muette ,
Redouble ſes chants vainqueurs ,
Sans flatter les faux critiques ,
Sans craindre les fanatiques ,
Sans chercher des protecteurs.

X V I.

Vils tyrans des eſprits , vous ſerez mes victimes ;
Je vous verrai pleurer à mes pieds abattus ;
A la poſtérité je peindrai tous vos crimes ,
De ces mâles crayons dont j'ai peint les vertus.
Craignez ma main raffermie :
A l'opprobre , à l'infamie ,
Vos noms ſeront conſacrés ,
Comme le ſont à la gloire
Les enfans de la victoire ,
Que ma muſe a célébrés.

NOTES

DE MONSIEUR DE MORZA,

SUR L'ODE PRÉCÉDENTE.

LA princeſſe à qui on a élevé ce monument, en méritait un plus beau, & les monſtres dont on daigne parler à la fin de cette ode, méritent une punition ſévère.

Dans les beaux jours de la littérature, il y avait à la vérité de plats critiques comme aujourd'hui. Claveret écrivait contre Corneille; Subligni & Viſé attaquaient toutes les piéces de Racine; chaque ſiècle a eu ſes Zoïles & ſes Garaſſes. Mais on ne vit jamais dans nos jours une troupe infame de délateurs vomir hardiment leurs impoſtures, & en inventer encore de nouvelles, quand les premières ont été confondues; cabaler inſolemment; attaquer juſques dans les tribunaux des gens de lettres, dont ils ne peuvent attaquer la gloire; porter l'audace de la calomnie juſqu'à les accuſer de penſer en ſecret tout le contraire de ce qu'ils écrivent en public; & vouloir rendre odieux par leurs imputations le nom reſpectable de philoſophe.

La manie de ces délations a été pouſſée au point de dire & d'imprimer, que les philoſophes ſont dangereux dans un état.

Et qui ſont ces hardis délateurs? Tantôt c'eſt un pédant jéſuite qui compromet la ſociété dont il eſt, & qui oſe parler de morale, tandis que ſes confrères ſont accuſés & punis d'un parricide. Tantôt c'eſt le factieux auteur d'une gazette nommée Eccléſiaſtique, qui pour quelques écus par mois a calomnié les Buffons, les Monteſquieu, & juſqu'à un miniſtre d'état Mr. d'Argenſon, auteur d'un livre excellent ſur une partie du droit public. C'eſt une troupe d'écrivains affamés, qui ſe vantent de défendre le chriſtianiſme à quinze ſous par tome, & qui accuſent d'irréligion le ſage & ſavant auteur des *Eſſais ſur Paris*, & qui enfin ſont forcés de lui demander pardon juridiquement.

C'eſt ſurtout le miſérable auteur d'un libelle intitulé l'*Oracle des Philoſophes*, qui prétend avoir été admis à la table d'un homme qu'il n'a jamais vu, & dans l'antichambre duquel il ne ſerait pas ſouffert; qui ſe vante d'avoir été dans un château, lequel n'a jamais exiſté; & qui pour prix du bon acceuil qu'il dit avoir reçu dans cette ſeule maiſon en ſa vie, divulgue les

fecrets qu'il fuppofe lui avoir été confiés dans cette maifon... Ce poliffon nommé Guyon, fe donne ainfi lui-même de gaieté de cœur pour un mal-honnête-homme. N'ayant point d'honneur à perdre, il ne fonge qu'à regagner, par le débit d'un mauvais libelle, l'argent qu'il a perdu à l'impreffion de fes mauvais livres. L'opprobre le couvre, & il ne le fent pas, il ne fent que le débit honteux de n'avoir pu même vendre fon libelle. C'eft donc à cet excès de turpitude, qu'on eft parvenu dans le métier d'écrivain !

Ces valets de libraires, gens de la lie du peuple, & de la lie des auteurs, les derniers des écrivains inutiles, & par conféquent les derniers des hommes, font ceux qui ont attaqué le roi, l'état & l'églife dans leurs feuilles fcandaleufes écrites en faveur des convulfionnaires. Ils fabriquent leurs impoftures, comme les filous commettent leurs larcins, dans les ténèbres de la nuit, changeant continuellement de nom & de demeure, affociés à des receleurs, fuyant à tout moment la juftice, & pour comble d'horreur fe couvrant du manteau de la religion, & pour comble de ridicule fe perfuadant qu'ils rendent fervice.

Ces deux partis, le janfénifte & le molinifte, fi fameux long-tems dans Paris, & fi dédaignés dans l'Europe, fourniffent des deux côtés les plumes vénales dont le public eft fi fatigué ; ces champions de la folie, que l'exemple des fages & les foins paternels du fouverain n'ont pu réprimer, s'acharnent l'un contre l'autre avec toute l'abfurdité de nos fiècles de barbarie, & tout le rafinement d'un tems également éclairé dans la vertu & dans le crime ; & après s'être ainfi déchirés, ils fe jettent fur les philofophes. Ils attaquent la raifon comme des brigands réunis volent un honnête-homme pour partager fes dépouilles.

Quelque parti qu'ait pris un philofophe, il a toujours été en bute à la calomnie, fille de cette jaloufie fecrète, dont tant d'hommes font animés, & que perfonne n'avou ; enfin, de quoi pourra-t-on s'étonner depuis que le jéfuite Hardouin a traité d'athée les Pafcals, les Nicoles, les Arnauds & les Mallebranches ?

Qu'on faffe ici une réfléxion. Les Romains, ce peuple le plus religieux de la terre, nos vainqueurs, nos maîtres, & nos légiflateurs, ne connurent jamais la fureur abfurde qui nous dévore ; il n'y a pas dans l'hiftoire romaine un feul exemple d'un citoyen romain opprimé pour fes opinions ; & nous, fortis à peine de la barbarie, nous avons commencé à nous acharner les uns contre les autres, dès que nous avons appris, je ne dis pas à penfer, mais à balbutier les penfées des anciens. Enfin depuis les combats des réaliftes & des nominaux, depuis Ramus affaffiné par les écoliers de l'univerfité de Paris pour venger Ariftote, jufqu'à Galilée emprifonné, & jufqu'à Defcartes banni d'une ville Batave, il y a de quoi gémir fur les hommes, & de quoi fe déterminer à les fuir.

Ces coups ne paraiffent d'abord tomber que fur un petit nombre de fages obfcurs, dédaignés, ou écrafés pendant leur

vie, par ceux qui ont acheté des dignités à prix d'or ou à prix d'honneur. Mais il eſt trop certain que ſi vous rétréciſſez le génie, vous abatardiſſez bientôt une nation entière. Qu'était l'Angleterre avant la reine Elizabeth, dans le tems qu'on employait l'autorité ſur la prononciation de l'*epſilon ?* L'Angleterre était alors la dernière des nations policées en fait d'arts utiles & agréables, ſans aucun bon livre, ſans manufactures, négligeant juſqu'à l'agriculture, & très-faible même dans ſa marine : mais dès qu'on laiſſa un libre effor au génie, les Anglais eurent des Spencer, des Shakeſpear, des Bacons, & enfin des Lockes & des Newtons.

On ſait que tous les arts ſont frères, que chacun d'eux en éclaire un autre, & qu'il en réſulte une lumière univerſelle. C'eſt par ces mutuels ſecours que le génie de l'invention s'eſt communiqué de proche en proche ; c'eſt par-là qu'enfin la philoſophie a ſecouru la politique, en donnant de nouvelles vues pour les manufactures, pour les finances, pour la conſtruction des vaiſſeaux. C'eſt par-là que les Anglais ſont parvenus à mieux cultiver la terre qu'aucune nation, & à s'enrichir par la ſcience de l'agriculture comme par celle de la marine : le même génie entreprenant & perſévérant, qui leur fait fabriquer des draps plus forts que les nôtres, leur fait écrire auſſi des livres de philoſophie plus profonds. La deviſe du célèbre miniſtre d'état Walpole, *fari quæ ſentiat*, eſt la deviſe des philoſophes Anglais. Il marchent plus ferme & plus loin que nous dans la même carrière ; ils creuſent à cent pieds le ſol que nous effleurons. Il y a tel livre français qui nous étonne par ſa hardieſſe, & qui paraîtrait écrit avec timidité, s'il était confronté avec ce que vingt auteurs Anglais ont écrit ſur le même ſujet.

Pourquoi l'Italie, la mère des arts, de qui nous avons appris à lire, a-t-elle langui près de deux cents ans dans une décadence déplorable ? C'eſt qu'il n'a pas été permis juſqu'à nos jours à un philoſophe Italien d'oſer regarder la vérité à travers ſon téleſcope ; de dire, par exemple, que le ſoleil eſt au centre de notre monde, & que le bled ne pourrit point dans la terre pour y germer. Les Italiens ont dégéré juſqu'au tems de Muratori, & de ſes illuſtres contemporains. Ces peuples ingénieux ont craint de penſer ; les Français n'ont oſé penſer qu'à demi, les Anglais qui ont volé juſqu'au ciel, parce qu'on ne leur a point coupé les ailes, ſont devenus les précepteurs des nations. Nous leur devons tout, depuis les loix primitives de la gravitation, depuis le calcul de l'infini, & la connaiſſance préciſe de la lumière, ſi vainement combattues juſqu'à la nouvelle charrue, & à l'inſertion de la petite-vérole combattues encore.

Il faudrait ſavoir un peu mieux diſtinguer le dangereux & l'utile, la licence & la ſage liberté, abandonner l'école à ſon ridicule, & reſpecter la raiſon. Il a été plus facile aux Hérules, aux Vandales, aux Goths, & aux Francs d'empêcher la raiſon de naître, qu'il ne le ſerait au-

jourd'hui de lui ôter sa force quand elle est née. Cette raison épurée, soumise à la religion & à la loi, éclaire enfin ceux qui abusent de l'une & de l'autre, elle pénètre lentement, mais sûrement; & au bout d'un demi-siècle une nation est surprise de ne plus ressembler à ses barbares ancêtres.

Peuple nourri dans l'oisiveté & dans l'ignorance, peuple si aisé à enflammer, & si difficile à instruire, qui courez des farces du cimetière de St. Médard aux farces de la foire, qui vous passionnez tantôt pour un Quesnel, & tantôt pour une actrice de la comédie italienne, qui élevez une statue en un jour, & le lendemain la couvrez de boue; peuple qui dansez & chantez en murmurant, sachez que vous seriez égorgés sur la tombe du diacre ou sous-diacre Pâris, & dans vingt autres occasions aussi belles, si les philosophes n'avaient depuis environ soixante ans adouci un peu les mœurs en éclairant les esprits par degrés; sachez que ce sont eux (& eux seuls) qui ont éteint enfin les bûchers, & détruit les échafauds où l'on immolait autrefois & le prêtre Jean Hus, & le moine Savonarole, & le chancelier Thomas Morus, & le conseiller Anne du Bourg, & le médecin Michel Servet, & l'avocat-général de Hollande Barneveldt, & la maréchale d'Ancre, & le pauvre Morin qui n'était qu'un imbécille, & Vanini même qui n'était qu'un fou argumentant contre Aristote, & tant d'autres victimes enfin dont les noms seuls feraient un immense volume: régistre sanglant de la plus infernale superstition, & de la plus abominable démence.

Addition nouvelle de Mr. de Morza, sur ce vers de la VIIIe. Strophe.

On assassine les rois.

On se souvient de ceux, qui aux pieds d'une vierge Marie très-fêtée en Pologne, & dont il est difficile à un Français de prononcer le nom, firent serment en 1771 d'assassiner leur roi; ils remplirent leur serment autant qu'ils le purent avec le secours de la bonne mère.

Les philosophes qui avaient obtenu du R. P. Malagrida, du R. P. Mathos & du R. P. Alexandre en confession, la permission de tirer des coups de fusil par derrière au roi de Portugal, n'étaient-ils pas aussi de très-savans hommes, & qui savaient leur Lucrèce par cœur?

Si Damiens n'étudia pas en philosophie, il est avéré du moins qu'il étudia en théologie, car il répondit dans ses in-

terrogatoires (page 135) *Quel motif l'a déterminé ; a dit la religion* ; & pag. 405, *qu'il a cru faire une œuvre méritoire, que c'étaient tous ces prêtres qu'il entendait qui le disaient dans le palais.*

Voilà les mêmes réponses qu'ont fait tous les assassins de tant de princes en remontant depuis Damiens jusqu'au pieux Aod qui vint foncer de la main gauche, un poignard jusqu'au manche, dans le ventre de son roi Eglon de la part du Seigneur.

Et après ces exemples, de pauvres philosophes oseraient se plaindre que des petits abbés leur disent des sottises !

ODE

A LA VÉRITÉ. (*a*)

I.

VÉRITÉ ! c'eſt toi que j'implore ,
Soutiens ma voix , dicte mes vers :
C'eſt toi qu'on craint & qu'on adore ,
Toi qui fais trembler les pervers.
Tes yeux veillent ſur la juſtice ,
Sous tes pieds tombe l'artifice
Par la main du tems abattu.
Témoin ſacré , juge inflexible ,
Tu mis ton trône incorruptible
Entre l'audace & la vertu.

II.

Qu'un autre en ſa fougue hautaine ,
Inſultant au travaux de Mars ,
Soit le flatteur du prince Eugène ,
Et le Zoïle des Céſars ;
Qu'en adoptant l'erreur commune
Il n'impute qu'à la fortune
Les ſuccès des plus grands guerriers ;
Et que du vainqueur du Granique

(*a*) Cette ode eſt de l'année 1762 , dans le tems de l'affreuſe aventure des Calas.

Son éloquence ſatyrique
Penſe avoir flétri les lauriers.

III.

Illuſtres fléaux de la terre,
Qui dans votre cours orageux,
Avez renverſé par la guerre
D'autres bribands moins courageux,
Je vous hais, mais je vous admire.
Gardez cet éternel empire
Que la gloire a ſur nos eſprits.
Ce font les tyrans ſans courage
A qui je ne dois pour hommage
Que de l'horreur & du mépris.

IV.

Koulikan ravage l'Aſie,
Mais en affrontant le trépas.
Tout mortel a droit ſur ſa vie ;
Qu'il expire ſous mille bras.
Que le brave immole le brave.
Le guerrier qui frappa Guſtave,
Ailleurs eût rampé ſous ſes loix.
Et dans ces fameuſes journées,
Au droit du glaive deſtinées,
Tout ſoldat eſt égal aux rois.

V.

Mais que ce fourbe ſanguinaire,
De Charles-Quint l'indigne fils,

Cet hypocrite atrabilaire
Entouré d'esclaves hardis,
Entre les bras de sa maîtresse,
Plongé dans la flatteuse ivresse
De la volupté qui l'endort,
Aux dangers dérobant sa tête
Envoie en cent lieux la tempête,
Les fers, la discorde & la mort!

IV.

Que Borgia sous la tiare
Levant un front incestueux,
Immole à sa fureur avare
Tant de citoyens vertueux;
Et que la sanglante Italie,
Tremble, se taise & s'humilie
Aux pieds de ce tyran sacré:
O terre! ô peuples qu'il offense,
Criez au ciel, criez vengeance,
Armez l'univers conjuré.

VII.

O vous tous qui prétendez être!
Méchans avec impunité,
Vous croyez n'avoir point de maître.
Qu'est-ce donc que la vérité?
S'il est un magistrat injuste,
Il entendra la voix auguste
Qui contre lui va prononcer;
Il verra sa honte éternelle

Dans les traits d'un burin fidèle,
Que le tems ne peut effacer.

VIII.

Quel eſt parmi nous le barbare ?
Ce n'eſt point le brave officier,
Qui de Champagne ou de Navarre,
Dirige le courage altier,
C'eſt un pédant morne & tranquille,
Gonflé d'un orgueil imbécille,
Et qui croit avoir mérité
Mieux que les Maupeoux vénérables,
Le droit de juger ſes ſemblables,
Pour l'avoir jadis acheté.

IX.

Arrête, ame atroce, ame dure,
Qui veux, dans tes graves fureurs,
Qu'on arrache par la torture
La vérité du fond des cœurs.
Torture! uſage abominable
Qui ſauve un robuſte coupable,
Et qui perd le faible innocent;
Du faîte éternel de ſon temple
La vérité, qui vous contemple,
Détourne l'œil en gémiſſant.

X.

Vérité! porte à la mémoire,
Répète aux plus lointains climats
L'éternelle & fatale hiſtoire
Du ſupplice affreux des Calas.

Mais dis qu'un monarque propice,
En foudroyant cette injuſtice,
A vengé tes droits violés.
Et vous, de Thémis interprêtes;
Méritez le rang où vous êtes;
Aimez la juſtice, & tremblez.

XI.

Qu'il eſt beau, généreux d'Argence, (*b*)
Qu'il eſt digne de ton grand cœur,
De venger la faible innocence
Des traits du calomniateur!
Souvent l'amitié chancelante
Reſſerre ſa pitié prudente,
Son cœur glacé n'oſe s'ouvrir.
Son zèle eſt réduit à tout craindre:
Il eſt cent amis pour nous plaindre;
Et pas un pour nous ſecourir.

XII.

Quel eſt ce guerrier intrépide?
Aux aſſauts je le vois voler;
A la cour je le vois timide,
Qui fait mourir, n'oſe parler.
La Germanie & l'Angleterre,
Par cent mille coups de tonnerre,
Ne lui font pas baiſſer les yeux:
Mais un mot, un ſeul mot l'accable;
Et ce combattant formidable
N'eſt qu'un eſclave ambitieux.

(*b*) Le marquis d'Argence.

XIII.

Imitons les mœurs héroïques
De ce miniſtre des combats,
Qui de nos chevaliers antiques,
A le cœur, la tête & le bras;
Qui penſe & parle avec courage;
Qui de la fortune volage
Dédaigne les dons paſſagers:
Qui foule aux pieds la calomnie;
Et qui ſait mépriſer l'envie,
Comme il mépriſa les dangers.

ODE PINDARIQUE

A PROPOS DE LA GUERRE PRÉSENTE EN GRÈCE.

I.

AU fond d'un ferrail inutile
Que fait parmi fes icoglans
Le vieux fucceffeur imbécile
Des Bajazets & des Orcans ?
Que devient cette Grèce altière
Autrefois favante & guerrière,
Et fi languiffante aujurd'hui,
Rampante aux genoux d'un Tartare ;
Plus amollie & plus barbare,
Et plus méprifable que lui !

II.

Tels n'étaient point ces Héraclides
Suivans de Minerve & de Mars,
Des Perfans vainqueurs intrépides
Et favoris de tous les arts ;
Eux qui dans la paix, dans la guerre
Furent l'exemple de la terre
Et les émules de leurs dieux,
Lorfque Jupiter & Neptune
Leur afervirent la fortune
Et combattirent avec eux.

III.

Mais quand ſous les deux Théodoſes
Tous ces héros dégénérés
Ne virent plus d'apothéoſes
Que de vils pédans tonſurés,
Un délire théologique
Arma leur eſprit frénétique
D'anathêmes & d'argumens,
Et la poſtérité d'Achile
Sous la règle de St. Baſile
Fut l'eſclave des Ottomans.

IV.

Voici le vrai tems des croiſades.
Français, Bretons, Italiens,
C'eſt trop ſupporter les bravades
Des cruels vainqueurs des chrétiens.
Un ridicule fanatiſme
Fit ſuccomber votre héroïſme
Sous ces tyrans victorieux.
Ecoutez Pallas qui vous crie,
Vengez-moi, vengez ma patrie;
Vous irez après aux ſaints lieux.

V.

Je veux reſſuſciter Athènes.
Qu'Homère chante vos combats,
Que la voix de cent Démoſthènes
Ranime vos cœurs & vos bras.

Sortez, renaiſſez, arts aimables,
Des ces ruines déplorables
Qui vous cachaient ſous leurs débris.
Reprenez vôtre éclat antique,
Tandis que l'opéra comique
Fait les triomphes de Paris.

VI.

Que des badauts la populace
S'étouffe à des proceſſions;
Que des impoſteurs à beſace
Préſident aux convulſions;
Je rirai de cette manie.
Mais je veux que dans Olimpie,
Phidias, Pigal ou Vulcain
Faſſent admirer à la terre
Les noirs ſourcils du dieu mon père,
Et mettent la foudre en ſa main.

VII.

C'eſt par moi que l'on peut connaître
Le monde antique & le nouveau.
Je ſuis la fille du grand-être,
Et je naquis de ſon cerveau.
C'eſt moi qui conduis Catherine
Quand cette étonnante héroïne
Foulant à ſes pieds le turban,
Réunit Thémis & Bellone,
Et rit avec moi ſur ſon trône
Du targum & de l'alcoran.

VIII.

Je dictai l'Encyclopédie,
Cet ouvrage qui n'eſt pas court,
A d'Alembert que j'étudie,
A mon Diderot, à Jaucourt ;
J'ordonne encore au vieux Voltaire
De percer de ſa main légère,
Les ſerpens du ſacré vallon.
Et puiſqu'il m'aime & qu'il me venge,
Il peut écraſer dans la fange,
Le lourd Nonotte & l'abbé Guion.

STANCES
SUR LES POETES ÉPIQUES.

PLEIN de beautés & de défauts,
Le vieil Homère a mon eſtime;
Il eſt, comme tous les héros,
Babillard outré, mais ſublime.

Virgile orne mieux la raiſon,
A plus d'art, autant d'harmonie;
Mais il s'épuiſe avec Didon,
Et rate à la fin Lavinie.

Des faux-brillans, trop de magie,
Mettent le Taſſe un cran plus bas.
Mais que ne tolère-t-on pas
Pour Armide & pour Herminie?

Milton, plus ſublime qu'eux tous,
A des beautés moins agréables;
Il ſemble chanter pour les fous,
Pour les anges & pour les diables,

Après Milton, après le Taſſe,
Parler de moi ſerait trop fort;

Et j'attendrai que je ſois mort,
Pour apprendre quelle eſt ma place.

Vous en qui tant d'eſprit abonde,
Tant de grace & tant de douceur;
Si ma place eſt dans votre cœur,
Elle eſt dans la première du monde.

STANCES.

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours.
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

Des beaux lieux, où le dieu du vin
Avec l'amour tient son empire,
Le tems qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.

De son inflexible rigueur
Tirons au moins quelque avantage.
Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur.

Laissons à la belle jeunesse
Ses folâtres emportemens;
Nous ne vivons que deux momens,
Qu'il en soit un pour la sagesse.

Quoi! pour toujours vous me fuyez,
Tendresse, illusion, folie,
Dons du ciel qui me consoliez
Des amertumes de la vie.

On meurt deux fois, je le vois bien
Ceſſer d'aimer & d'être aimable
C'eſt une mort inſupportable,
Ceſſer de vivre, ce n'eſt rien.

Ainſi je déplorais la perte
Des erreurs de mes premiers ans,
Et mon ame aux deſirs ouverte
Regrettait ſes égaremens.

Du ciel alors daignant deſcendre,
L'amitié vint à mon ſecours;
Elle était peut-être auſſi tendre,
Mais moins vive que les amours.

Touché de ſa beauté nouvelle,
Et de ſa lumière éclairé,
Je la ſuivis, mais je pleurai
De ne pouvoir plus ſuivre qu'elle.

LA VIE DE PARIS ET DE VERSAILLES.

Epître à madame DENNIS, *niéce de l'auteur.*

VIVONS pour nous, ma chère Rosalie ;
Que l'amitié, que le sang qui nous lie
Nous tienne lieu du reste des humains ;
Ils sont si sots, si dangereux, si vains !
Ce tourbillon, qu'on appelle le monde,
Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,
Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas
Qu'à l'étourdi qui ne le connaît pas.
  Après dîné, l'indolente Glycère
Sort pour sortir, sans avoir rien à faire ;
On a conduit son insipidité
Au fond d'un char, où montant de côté,
Son corps pressé gémit sous les barrières
D'un lourd panier qui flotte aux deux portières ;
Chez son amie au grand trot elle va,
Monte avec joie, & s'en repent déjà,
L'embrasse, & baille, & puis lui dit, madame,
J'apporte ici tout l'ennui de mon ame ;
Joignez un peu votre inutilité
A ce fardeau de mon oisiveté.
Si ce ne sont ses paroles expresses
C'en est le sens. Quelques feintes caresses,

Quelques propos ſur le jeu, ſur le tems,
Sur un ſermon, ſur le prix des rubans,
Ont épuiſé leurs ames excédées ;
Elles chantaient déjà faute d'idées.
Dans le néant leur cœur eſt abſorbé ;
Quand dans la chambre entre monſieur l'abbé,
Fade plaiſant, galant, eſcroc, & prêtre,
Et du logis pour quelque mois le maître.
Vient à la piſte un fat en manteau noir,
Qui ſe rengorge & ſe lorgne au miroir.
Nos deux pédans ſont tous deux ſûrs de plaire.
Un officier arrive & les fait taire,
Prend la parole, & conte longuement
Ce qu'à Plaiſance (*a*) eût fait ſon régiment,
Si par malheur on n'eût pas fait retraite.
Il vous le mène au col de la Boquette,
A Nice, au Var, à Digne il le conduit :
Nul ne l'écoute, & le cruel pourſuit.
Arrive Iſis, dévote au maintien triſte,
A l'air ſournois. Un petit janſéniſte,
Tout plein d'orgueil & de ſaint Auguſtin,
Entre avec elle en lui ſerrant la main.
D'autres oiſeaux de différent plumage,
Divers de goût, d'inſtinct & de ramage,
En ſautillant font entendre à la fois
Le gazouillis de leurs confuſes voix :
Et dans les cris de la folle cohue.

(*a*) Il paraît que cette petite piéce fut faite immédiatement après la guerre de 1741, guerre funeſte, entrepriſe pour dépouiller l'héritière de la maiſon d'Autriche de la ſucceſſion paternelle.

La médiſance eſt à peine entendue.
Ce chamaillis de cent propos croiſés
Reſſemble aux vents l'un à l'autre oppoſés.
Un profond calme, un ſtupide ſilence,
Succède au bruit de leur impertinence :
Chacun redoute un honnête entretien ;
On veut penſer, & l'on ne penſe à rien.
O roi David (*a*), ô reſſource aſſurée,
Viens ranimer leur langueur déſœuvrée.
Grand roi David, c'eſt toi dont les ſizains
Fixent l'eſprit & le goût des humains ;
Sur un tapis dès qu'on te voit paraître,
Noble, bourgeois, clerc, prélat, petit maître,
Femmes ſurtout, chacun met ſon eſpoir
De tes cartons, peints de rouge & de noir ;
Leur ame vuide eſt du moins amuſée
Par l'avarice en plaiſir déguiſée.
De ces exploits le beau monde occupé
Quitte à la fin le jeu pour le ſoupé ;
Chaque convive en liberté déploie
A ſon voiſin ſon inſipide joie.
L'homme machine, eſprit qui tient du corps,
En bien mangeant remonte ſes reſſorts ;
Avec le ſang l'ame ſe renouvelle,
Et l'eſtomac gouverne la cervelle.
Ciel! quels propos! ce pédant du palais
Blâme la guerre, & ſe plaint de la paix.
Ce vieux Créſus, en ſablant du Champagne,
Gémit des maux que ſouffre la campagne ;

(*a*) Tous les jeux de cartes ſont à l'enſeigne du roi David.

Et cousu d'or, dans le luxe plongé,
Plaint le pays de tailles surchargé.
Monsieur l'abbé vous entame une histoire,
Qu'il ne croit point, & qu'il veut faire croire;
On l'interrompt par un propos du jour,
Qu'un autre conte interrompt à son tour.
De froids bons mots, des équivoques fades,
Des quolibets & des turlupinades,
Un rire faux, que l'on prend pour gaieté,
Font le brillant de la société.

C'est donc ainsi, troupe absurde & frivole,
Que nous usons de ce tems qui s'envole;
C'est donc ainsi que nous perdons des jours,
Longs pour les sots, pour qui pense si courts.

Mais que ferai-je ? ou fuir loin de moi-même ?
Il faut du monde; on le condamne, on l'aime:
On ne peut vivre avec lui ni sans lui;
Notre ennemi le plus grand c'est l'ennui.
Tel qui chez soi se plaint d'un sort tranquille,
Vole à la cour, dégoûté de la ville.
Si dans Paris chacun parle au hasard,
Dans cette cour on se tait avec art;
Et de la joie, ou fausse ou passagère,
On n'a pas même une image légère.
Heureux qui peut de son maître approcher !
Il n'a plus rien désormais à chercher.
Mais Jupiter au fond de l'empirée
Cache aux humains sa présence adorée:
Il n'est permis qu'à quelques demi-dieux
D'entrer le soir aux cabinets des cieux.

Faut-il aller, confondu dans la presse,
Prier les dieux de la seconde espèce,
Qui des mortels font le mal ou le bien ?
Comment aimer des gens qui n'aiment rien,
Et qui portés sur ces rapides sphères,
Que la fortune agite en sens contraires,
L'esprit troublé de ce grand mouvement,
N'ont pas le tems d'avoir un sentiment ?
A leur lever pressez-vous pour attendre,
Pour leur parler, sans vous en faire entendre,
Pour obtenir, après trois ans d'oubli,
Dans l'antichambre un refus très-poli.
Non, dites-vous, la cour, ni le beau monde,
Ne sont point faits pour celui qui les fronde.
Fuis pour jamais ces puissans dangereux ;
Fuis les plaisirs, qui sont trompeurs comme eux.
Bon citoyen, travaille pour la France,
Et du public attends ta récompense.
Qui ? le public ! ce fantôme inconstant,
Monstre à cent voix, Cerbère dévorant,
Qui flatte & mord, qui dresse par sottise,
Une statue, & par dégoût la brise ?
Tyran jaloux de quiconque le sert,
Il profana la cendre de Colbert ;
Et prodiguant l'insolence & l'injure,
Il a flétri la candeur la plus pure.
Il juge, il loue, il condamne au hasard
Toute vertu, tout mérite & tout art.
C'est lui qu'on vit de critiques avide,
Déshonorer le chef-d'œuvre d'Armide,

Et pour Judith, Pirame, & Régulus,
Abandonner Phèdre & Britannicus ;
Lui qui dix ans profcrivit Athalie,
Qui protecteur d'une fcène avilie ;
Frappans des mains, bat à tort, à travers
Au mauvais fens qui hurle en mauvais vers.
Mais il revient, il répare fa honte ;
Le tems l'éclaire, oui ; mais la mort plus prompte
Férme mes yeux dans ce fiècle pervers,
En attendant que les fiens foient ouverts.
Chez nos neveux on me rendra juftice ;
Mais moi vivant il faut que je jouiffe.
Quand dans la tombe un pauvre homme eft inclus,
Qu'importe un bruit, un nom qu'on n'entend plus ?
L'ombre de Pope avec les rois repofe,
Un peuple entier fait fon apothéofe,
Et fon nom vole à l'immortalité ;
Quand il vivait il fut perfécuté.
Ah! cachons-nous, paffons avec les fages
Le foir ferein d'un jour mêlé d'orages ;
Et dérobons à l'œil de l'envieux
Le peu de tems que me laiffent les dieux.
Tendre amitié, don du ciel, beauté pure,
Porte un jour doux dans ma retraite obfcure
Puiffai-je vivre & mourir dans tes bras,
Loin du méchant qui ne te connaît pas,
Loin du bigot, dont la peur dangereufe
Corrompt la vie & rend la mort affreufe !

A

A MADAME LA COMTESSE D. L. N.

En lui envoyant l'épître sur LA CALOMNIE.

PARCOUREZ donc de vos yeux pleins d'attraits
Ces vers contre la calomnie.
Ce monſtre dangereux ne vous bleſſa jamais ;
Vous êtes cependant ſa plus grande ennemie.
Votre eſprit ſage & meſuré,
Non moins indulgent qu'éclairé,
Excuſe, quand il peut médire ;
Et des vices de l'univers,
Votre vertu mieux que mes vers,
Fait à tout moment la ſatyre.

ÉPITRE SUR LA CALOMNIE.

A Madame
LA MARQUISE DU CHASTELET, LORRAINE.

ECOUTEZ-moi, reſpectable Emilie ;
Vous êtes belle ; ainſi donc la moitié
Du genre humain ſera votre ennemie.
Vous poſſédez un ſublime génie :
On vous craindra. Votre tendre amitié
Eſt confiante, & vous ſerez trahie.

Votre vertu dans sa démarche unie,
Simple & sans fard, n'a point sacrifié
A nos dévots; craignez la calomnie.
Attendez-vous, s'il vous plaît dans la vie,
Aux traits malins que tout fait à la cour
Par passe-tems souffre & rend tour-à-tour.
La médisance est la fille immortelle
De l'amour-propre & de l'oisiveté.
Ce monstre ailé paraît mâle & femelle,
Toujours parlant, & toujours écouté.
Amusement & fléau de ce monde,
Elle y préside, & sa vertu féconde
Du plus stupide échauffe les propos:
Rebut du sage, elle est l'esprit des sots.
En ricanant, cette maigre furie
Va de sa langue épandre les venins
Sur tous états. Mais trois sortes d'humains,
Plus que le reste, alimens de l'envie,
Sont exposés à sa dent de harpie:
Les beaux esprits, les belles & les grands
Sont de ses traits les objets différens.
Quiconque en France avec éclat attire
L'œil du public, est sûr de la satyre:
Un bon couplet, chez ce peuple falot,
De tout mérite est l'infaillible lot.

La jeune Eglé, de pompons couronnée,
Devant un prêtre à minuit amenée,
Va dire un *oui*, d'un air tout ingénu,
A son mari qu'elle n'a jamais vu.
Le lendemain en triomphe on la mène

Au cours, au bal, chez Bourbon, chez la reine.
Le lendemain, ſans trop ſavoir comment,
Dans tout Paris on lui donne un amant.
Roi (*a*) la chanſonne, & ſon nom par la ville
Court ajûſté ſur l'air d'un vaudeville.
Eglé s'en meurt : ſes cris ſont ſuperflus.
Conſolez-vous, Eglé, d'un tel outrage,
Vous pleurerez, hélas ! bien davantage,
Lorſque de vous on ne parlera plus.
  Et nommez-moi la beauté, je vous prie,
De qui l'honneur fut toujours à couvert.
Liſez-moi Bayle, à l'article Schomberg,
(*b*) Vous y verrez, que la vierge Marie
Des chanſonniers comme un autre a ſouffert.
Jéruſalem a connu la ſatyre.
Perſans, Chinois, baptiſés, circoncis,
Prennent ſes loix, la terre eſt ſon empire ;
Mais croyez-moi, ſon trône eſt à Paris.
Là tous les ſoirs la troupe vagabonde
D'un peuple oiſif, appellé le beau monde,
Va promener de réduit en réduit
L'inquiétude & l'ennui qui le ſuit.
Là ſont en foule antiques mijaurées,
Jeunes oiſons, & bégueules titrées,

(*a*) Poëte connu en ſon tems par quelques opéra, & par quelques petites ſatyres nommées *Calottes*, qui ſont tombées dans un profond oubli.

(*b*) Cette calomnie citée dans Bayle & dans l'abbé Houteville eſt tirée d'un ancien livre hébreu, intitulé *Toldos Jeſcut*, dans lequel on donne pour époux à cette perſonne ſacrée Jonathan ; & celui que Jonathan ſoupçonne, s'appelle Joſeph Panther. Ce livre cité par les premiers pères eſt inconteſtablement du premier ſiécle.

Difant des riens d'un ton de perroquet,
Lorgnant des fots, & trichant au piquet.
Blondins y font, beaucoup plus femmes qu'elles,
Profondément remplis de bagatelles,
D'un air hautain, d'une bruyante voix,
Chantant, danfant, minaudant à la fois.
Si par hafard quelque perfonne honnête,
D'un fens plus droit & d'un goût plus heureux,
Des bons écrits ayant meublé fa tête,
Leur fait l'affront de penfer à leurs yeux;
Tout auffi-tôt leur brillante cohue,
D'étonnement & de colère émue,
Bruyant effein de Frélons envieux,
Pique & pourfuit cette abeille charmante,
Qui leur apporte, hélas! trop imprudente,
Ce miel fi pur & fi peu fait pour eux.

Quant aux héros, aux princes, aux miniftres,
Sujets ufés de nos difcours finiftres:
Qu'on m'en nomme un dans Rome & dans Paris,
Depuis Céfar jufqu'au jeune LOUIS.
De Richelieu jufqu'à l'ami d'Augufte,
Dont un pafquin n'ait barbouillé le bufte.
Ce grand Colbert, dont les foins vigilans
Nous avaient plus enrichis en dix ans,
Que les mignons, les catins & les prêtres
N'ont en mille ans appauvri nos ancêtres:
Cet homme unique, & l'auteur & l'appui
D'une grandeur, où nous n'ofions prétendre,
Vit tout l'état murmurer contre lui,

Et le Français osa troubler (*a*) la cendre
Du bienfaicteur qu'il révère aujourd'hui.
  Lorsque LOUIS, qui d'un esprit si ferme
Brava la mort comme ses ennemis,
De ses grandeurs ayant subi le terme,
Vers sa chapelle allait à Saint Denis;
J'ai vu son peuple aux nouveautés en proie,
Ivre de vin, de folie & de joie,
De cent couplets égayant le convoi,
Jusqu'au tombeau maudire encor son roi.
  Vous avez tous connu, comme je pense,
Ce bon régent, qui gâta tout en France:
Il était né pour la société,
Pour les beaux-arts & pour la volupté;
Grand, mais facile, ingénieux, affable,
Peu scrupuleux, mais de crime incapable:
Et cependant, ô mensonge! ô noirceur!
Nous avons vu la ville & les provinces,
Au plus aimable, au plus clément des princes,
Donner les noms.... Quelle absurde fureur!
Chacun les lit, ces archives d'horreur,
Ces vers impurs, appellés *Philippiques*, (*b*)
De l'imposture effroyables chroniques;
Et nul Français n'est assez généreux,
Pour s'élever, pour déposer contr'eux.
  Que le mensonge un instant vous outrage,

(*a*) Le peuple voulut déterrer Mr. Colbert à St. Eustache.

(*b*) Libelle diffamatoire en vers contre monsieur le duc d'Orléans, régent du royaume, composé par la Grange-Chancel. On lui a pardonné. Bayle & Arnaud sont morts hors de leur patrie.

Tout eſt en feu ſoudain pour l'appuyer ;
La vérité perce enfin le nuage,
Tout eſt de glace à vous juſtifier.
Mais voulez-vous, après ce grand exemple,
Baiſſer les yeux ſur de moindres objets ?
Des ſouverains deſcendons aux ſujets :
Des beaux eſprits ouvrons ici le temple,
Temple autrefois l'objet de mes ſouhaits,
Que de ſi loin Desfontaines contemple,
Et que Gacon ne viſita jamais.
Entrons : d'abord on voit la jalouſie,
Du dieu des vers la fille & l'ennemie,
Qui ſous les traits de l'émulation
Souffle l'orgueil, & porte ſa furie
Chez tous ces fous courtiſans d'Apollon.
Voyez leur troupe inquiète, affamée,
Se déchirant pour un peu de fumée,
Et l'un ſur l'autre épanchant plus de fiel,
Que l'implacable & mordant janſéniſte
N'en a lancé ſur le fin moliniſte,
Ou que Doucin, cet adroit caſuiſte,
N'en a verſé deſſus Paſquier, Queſnel.
Ce vieux rimeur, couvert d'ignominies,
Organe impur de tant de calomnies,
Cet ennemi du public outragé,
Puni ſans ceſſe, & jamais corrigé :
Ce vil Rufus (*a*), que jadis votre père

(*a*) Rouſſeau avait été ſecrétaire du baron de Breteuil, & avait fait contre lui une ſatyre intitulée *la Baronade*. Il la lut à quelques perſonnes, qui vivent encore, entr'autres à madame la ducheſſe de St. Pierre. Madame la marquiſe du Châte-

A par pitié tiré de la misère,
Et qui bientôt, ſerpent envenimé,
Piqua le ſein qui l'avait ranimé :
Lui qui mêlant la rage à l'imprudence,
Devant Thémis accuſa l'innocence ;
L'affreux Rufus, loin de cacher en paix
Des jours tiſſus de honte & de forfaits,
Vient rallumer, aux marais de Bruxelles,
D'un feu mourant les pâles étincelles,
Et contre moi croit rejetter l'affront
De l'infamie écrite ſur ſon front.
Et que feront tous les traits ſatyriques,
Que d'un bras faible il décoche aujourd'hui,
Et ces ramas de larcins marotiques,
Moitié français & moitié germaniques,
Pêtris d'erreurs, & de haine & d'ennui ?
Quel eſt le but, l'effet, la récompenſe
De ces recueils d'impure médiſance ?
Le malheureux, délaiſſé des humains,
Meurt des poiſons qu'ont préparé ſes mains.
Ne craignons rien de qui cherche à médire.
En vain Boileau, dans ſes ſévérités,
A de Quinault dénigré les beautés ;
L'heureux Quinault, vainqueur de la ſatyre,
Rit de ſa haine & marche à ſes côtés.
Moi-même enfin, qu'une cabale inique
Voulut noircir de ſon ſouffle cauſtique,

let, fille de Mr. de Breteuil, était parfaitement inſtruite de ce fait ; & il y a encore des papiers originaux de madame du Châtelet qui l'atteſtent. Le baron de Breteuil lui pardonna généreuſement.

Je ſais jouir, en dépit des cagots,
De quelque gloire, & même du repos.
Voici le point ſur lequel je me fonde :
On entre en guerre, en entrant dans le monde.
Homme privé, vous avez vos jaloux,
Rampans dans l'ombre, inconnus comme vous,
Obſcurément tourmentans votre vie.
Homme public, c'eſt la publique envie
Qui contre vous lève ſon front altier.
Le coq jaloux ſe bat ſur ſon fumier,
L'aigle dans l'air, le taureau dans la plaine ;
Tel eſt l'état de la nature humaine.
La jalouſie, & tous ſes noirs enfans,
Sont au théatre, au conclave, aux couvens.
Montez au ciel, trois déeſſes rivales
Troublent le ciel, qui rit de leurs ſcandales.
Que faire donc ? à quel ſaint recourir ?
Je n'en ſais point. Il faut ſavoir ſouffrir.

EPITRE

A UN MINISTRE D'ÉTAT,

SUR L'ENCOURAGEMENT DES ARTS.

TOI qui mêlant toujours l'agréable à l'utile,
Des plaiſirs aux travaux paſſas d'un vol agile,
Que j'aime à voir ton goût, par des ſoins bienfaiſans,
Encourager les arts à ta voix renaiſſans !
Sans accorder jamais d'injuſte préférence,
Entre tous ces rivaux tiens toujours la balance.
De Melpomène en pleurs anime les accens ;
De ſa riante ſœur chéris les agrémens ;
Anime le pinceau, le ciſeau, l'harmonie,
Et mets un compas d'or dans les mains d'Uranie.
Le véritable eſprit ſait ſe plier à tout ;
On ne vit qu'à demi, quand on n'a qu'un ſeul goût.
Je plains tout être faible, aveugle en ſa manie,
Qui dans un ſeul objet confina ſon génie,
Et qui de ſon idole adorateur charmé,
Veut immoler le reſte au DIEU qui s'eſt formé.
Entends-tu murmurer ce ſauvage algébriſte,
A la démarche lente, au teint blême, à l'œil triſte,
Qui d'un calcul aride à peine encor inſtruit,
Sait que quatre eſt à deux, comme ſeize eſt à huit ?
Il mépriſe Racine, il inſulte à Corneille ;
Lulli n'a point de ſons pour ſa peſante oreille ;
Et Rubens vainement, ſous ſes pinceaux flatteurs,

De la belle nature assortit les couleurs.
Des xx redoublés admirant la puissance,
Il croit que Varignon (*a*) fut seul utile en France;
Et s'étonne, surtout, qu'inspiré par l'amour,
Sans algèbre autrefois Quinault charmât la cour.
Avec non moins d'orgueil & non moins de folie,
Un élève d'Euterpe, un enfant de Thalie,
Qui dans ses vers pillés nous répète aujourd'hui
Ce qu'on a dit cent fois, & toujours mieux que lui;
De sa frivole muse admirateur unique,
Conçoit pour tout le reste un dégoût léthargique;
Prend pour des arpenteurs Archimède & Newton,
Et voudrait mettre en vers Aristote & Platon.
Ce bœuf qui pesamment rumine ses problêmes,
Ce papillon folâtre ennemi des systêmes,
Sont regardés tous deux avec un ris moqueur,
Par un bavard en robe, apprentif chicaneur,
Qui de papiers timbrés barbouilleur mercenaire,
Vous vend pour un écu sa plume & sa colère.
Pauvres fous, vains esprits, s'écrie avec hauteur
Un ignorant fourré, fier du nom de docteur:
Venez à moi, laissez Massillon, Bourdaloue;
Je veux vous convertir; mais je veux qu'on me loue.
Je divise en trois points le plus simple des cas;
J'ai vingt ans, sans l'entendre, expliqué St. Thomas.
Ainsi ces charlatans, de leur art idolâtres,
Attroupent un vain peuple aux pieds de leurs théâtres.
L'honnête-homme est plus juste, il approuve en autrui
Les arts & les talens qu'il ne sent point en lui.

(*a*) Géomètre, & qui n'était que cela.

Jadis avant que DIEU, consommant son ouvrage,
Eut d'un souffle de vie animé son image,
Il se plut à créer des animaux divers :
L'aigle au regard perçant pour régner dans les airs,
Le paon pour étaler l'iris de son plumage,
Le coursier pour servir, le loup pour le carnage,
Le chien fidèle & prompt, l'âne docile & lent,
Et le taureau farouche, & l'animal bêlant,
Le chantre des forêts, la douce tourterelle,
Qu'on a cru faussement des amans le modèle :
L'homme les nomma tous, & par un heureux choix,
Discernant leurs istincts, assigna leurs emplois.
On conte que l'époux de la célèbre Hortense (*a*)
Signala plaisamment sa sainte extravagance ;
Craignant de faire un choix par sa faible raison,
Il tirait aux trois dès les rangs de sa maison.
Le sort d'un postillon faisait un secretaire ;
Son cocher étonné devint homme d'affaire ;
Un docteur Hibernois, son très-digne aumônier,
Rendit grace au destin qui le fit cuisinier.
On a vu quelquefois des choix aussi bizarres.
Il est beaucoup d'emplois, mais les talens sont rares.
Si dans Rome avilie, un empereur brutal
Des faisceaux d'un consul honora son cheval,
Il fut cent fois moins fou que ceux dont l'imprudence,
Dans d'indignes mortels a mis sa confiance.
L'ignorant a porté la robe de Cujas ;

(*b*) Le duc de Mazarin, mari d'Hortense Mancini, faisait tous les ans une loterie de plusieurs emplois de sa maison, & ce qu'on rapporte ici a un fondement très-véritable.

La mître a décoré des têtes de Midas :
Et tel au gouvernail a préſidé ſans peine,
Qui la rame à la main dût ſervir à la chaîne.
Le mérite eſt caché. Qui ſait ſi de nos tems,
Il n'eſt point, quoiqu'on diſe, encore quelques talens ?
Peut-être qu'un Virgile, un Ciceron ſauvage,
Eſt chantre de paroiſſe, ou juge de village.
Le ſort, aveugle roi des aveugles humains,
Contredit la nature, & détruit ſes deſſeins ;
Il affaiblit ſes traits, les change ou les efface.
Tout s'arrange au haſard ; & rien n'eſt à ſa place.

VARIANTES.

Cette épître commençait ainſi.

Eſprit ſage & brillant, que le ciel a fait naître,
Et pour plaire aux ſujets & pour ſervir leur maître,
Que j'aime à voir ton goût, par des ſoins bienfaiſans,
Encourager les arts à ta voix renaiſſans !
Sans accorder jamais d'injuſte préférence,
Entre tous ces rivaux ta main tient la balance ;
Tel qu'un père éclairé qui ſait de ſes enfans
Diſcerner, applaudir, employer les talens.
Je plains, &c. &c.

Après ce vers, *Un ignorant fourré, &c.* on liſait ceux-ci.

Venez à moi, je ſuis l'oracle de l'égliſe,
J'argumente, j'écris, je bénis, j'exorciſe ;

J'ai des péchés en chaire épluché tous les cas;
J'ai vingt ans, &c. &c.

Après ce vers, *difcernant leurs inftincts*, &c. on lifait ceux-ci.

Ainfi par un goût sûr, par un choix toujours fage,
Des talens différens tu fais un jufte ufage;
Tu fais de Melpomène animer les accens,
De fa riante fœur chérir les agrémens,
Protéger de Rameau la profonde harmonie,
Et mettre un compas d'or dans les mains d'Uranie.
Le véritable efprit peut fe plier à tout:
On ne vit qu'à demi, quand on n'a qu'un feul goût.
Heureux qui fait mêler l'agréable à l'utile,
Des travaux aux plaifirs paffer d'un vol agile,
S'occuper en miniftre & vivre en citoyen,
Et fe prêter à tout, fans s'affervir à rien!
Un femblable génie au-deffus du vulgaire,
A l'art de gouverner, joint le grand art de plaire:
On voit d'autres mortels auprès du trône admis,
Ils ont tous des flatteurs, il a feul des amis.

RÉPONSE

A UNE DAME, OU SOI-DISANT TELLE. (a)

Tu commences par me louer,
Tu veux finir par me connaître.
Tu me loueras bien moins ; mais il faut t'avouer
Ce que je suis, ce que je voudrais être.
J'aurai vu dans trois ans passer quarante hivers.
Apollon présidait au jour qui m'a vu naître.
Au sortir du berceau j'ai bégayé des vers ;
Bientôt ce Dieu puissant m'ouvrit son sanctuaire :
Mon cœur vaincu par lui, se rangea sous sa loi.
D'autres ont fait des vers par le desir d'en faire ;
Je fus poëte malgré moi.
Tous les goûts à la fois sont entrés dans mon ame ;
Tout art a mon hommage, & tout plaisir m'enflamme.
La peinture me charme ; on me voit quelquefois,
Au palais de Philippe, ou dans celui des rois,
Sous les efforts de l'art admirer la nature,
Du brillant (b) Cagliari saisir l'esprit divin,
Et dévorer des yeux la touche noble & sûre
De Raphaël & du Poussin.
De ces appartemens qu'anime la peinture,
Sur les pas du plaisir je vole à l'opéra.

(a) En 1732 il y eut un homme de Bretagne, qui s'avisa d'écrire des lettres à plusieurs gens d'esprit de Paris, sous le nom d'une femme. Chacun y fut attrapé, & cette méprise attira cette réponse.

(b) Paul Veronèse.

J'applaudis tout ce qui me touche,
La fertilité de (*a*) Campra.
La gaieté de Mouret, les graces de Des-Touche;
Pelissier par son art, le More par sa voix, (*b*)
Tour-à-tour ont mes vœux, & suspendent mon choix.
Quelquefois embrassant la science hardie,
Que la curiosité
Honora par vanité
Du nom de philosophie,
Je cours après Newton dans l'abyme des cieux;
Je veux voir si des nuits la courière inégale,
Par le pouvoir changeant d'une force centrale,
En gravitant vers nous s'approche de nos yeux,
Et pèse d'autant plus qu'elle est près de ces lieux,
Dans les limites d'un ovale.
J'en entends raisonner les plus profonds esprits,
Maupertuis & Clairaut, calculante cabale:
Je les vois qui des cieux franchissent l'intervalle,
Et je vois trop souvent, que j'ai très-peu compris.
De ces obscurités je passe à la morale;
Je lis au cœur de l'homme, & souvent j'en rougis.
J'examine avec soin les informes écrits,
Les monumens épars, & le style énergique
De ce fameux Pascal, ce dévot satyrique.
Je vois ce rare esprit trop prompt à s'enflammer;
Je combats ses rigueurs extrêmes:
Il enseigne aux humains à se haïr eux-mêmes;
Je voudrais malgré lui leur apprendre à s'aimer.

(*a*) Musiciens agréables.
(*b*) Actrices de ce tems-là.

Ainſi mes jours égaux, que les muſes rempliſſent,
Sans ſoins, ſans paſſions, ſans préjugé fâcheux,
Commencent avec joie, & vivement finiſſent
Par des ſoupers délicieux.
L'amour dans mes plaiſirs ne mêle plus ſes peines.
La tardive raiſon vient de briſer mes chaînes.
J'ai quitté prudemment ce dieu qui m'a quitté.
J'ai paſſé l'heureux tems fait pour la volupté
Eſt-il donc vrai, grands dieux! il ne faut plus que j'aime.
La foule des beaux-arts, dont je veux tour-à-tour
Remplir le vuide de moi-même,
N'eſt point encore aſſez pour remplacer l'amour.

LETTRE SUR LA TRACASSERIE,

à Mr. de Bussi, évêque de Luçon, en 1724.

ORNEMENT de la bergerie,
Et de l'église & de l'amour ;
Aussi-tôt que Flore, à son tour,
Peindra la campagne fleurie,
Revoyez la ville chérie ;
Est-il pour vous d'autre patrie ?
Et serait-il dans l'autre vie
Un plus beau ciel, un plus beau jour,
Si l'on pouvait de ce séjour
Exiler la *tracasserie* ?
Evitons ce monstre odieux,
Monstre femelle, dont les yeux
Portent un poison gracieux ;
Et que le ciel, en sa furie,
De notre bonheur envieux,
A fait naître dans ces beaux lieux
Au sein de la galanterie.
Voyez-vous, comme un miel flatteur
Distille de sa bouche impure ?
Voyez-vous comme l'imposture
Lui prête un secours séducteur ?

Le courroux étourdi la guide ;
L'embarras, le soupçon timide,
En chancellant suivent ses pas.
Des faux rapports l'erreur avide
Court au-devant de la perfide,
Et la caresse dans ses bras.
Que l'amour, secouant ses ailes,
De ces commerces infidèles,
Puisse s'envoler à jamais !
Qu'il cesse de forger des traits
Pour tant de beautés criminelles !
Je hais bien tout mauvais railleur,
De qui le bel esprit baptise
Du nom d'ennui la paix du cœur,
Et la constance de sottise.
Heureux qui voit couler ses jours
Dans la mollesse & l'incurie,
Sans intrigues, sans faux détours,
Près de l'objet de ses amours,
Et loin de la coquetterie !
Que chaque jour rapidement
Pour de pareils amans s'écoule ;
Ils ont tous les plaisirs en foule,
Hors ceux du raccommodement.
Rendez-nous donc votre présence,
Galan prieur de Frigolet,
Très-aimable, & très-frivolet ;
Venez voir votre humble valet
Dans le palais de la constance ;
Les graces, avec complaisance,

Vous ſuivront en petit collet ;
Et moi, leur ſerviteur folet,
J'ébaudirai votre excellence
Par des airs de mon flageolet,
Dont l'amour marque la cadence,
En faiſant des pas de ballet.

A MONSIEUR DE GERVASI,

MÉDECIN.

TU revenais couvert d'une gloire éternelle ;
Le Gévaudan (*a*) ſurpris t'avait vu triompher
Des traits contagieux d'une peſte cruelle,
Et ta main venait d'étouffer
De cent poiſons cachés la ſemence mortelle.
Dans Maiſons cependant je voyais mes beaux jours
Vers leurs derniers momens précipiter leurs cours.
Déjà près de mon lit la mort inexorable
Avait levé ſur moi ſa faulx épouvantable.
Le vieux nocher des morts à ſa voix accourut.
C'en était fait, ſa main tranchait ma deſtinée :
Mais tu lui dis, arrête... & la mort étonnée
Reconnut ſon vainqueur, frémit & diſparut.
Hélas ! ſi comme moi l'aimable Genonville
Avait de ta préſence eu le ſecours utile,
Il vivrait, & ſa vie eût rempli nos ſouhaits ;
De ſon cher entretien je goûterais les charmes ;
Mes jours, que je te dois, renaîtraient ſans allarmes ;
Et mes yeux, qui ſans toi ſe fermaient pour jamais,
Ne ſe rouvriraient point pour répandre des larmes.
C'eſt toi du moins, c'eſt toi par qui dans ma douleur

(*a*) Mr. de Gervaſi, célèbre médecin de Paris, avait été envoyé dans le Gévaudan pour la peſte, & à ſon retour il eſt venu guérir l'auteur de la petite vérole dans le château de Maiſons, à ſix lieues de Paris, en 1723.

Je peux jouir de la douceur
De plaire & d'être cher encore
Aux illuſtres amis dont mon deſtin m'honore.
Je reverrai Maiſons, dont les ſoins bienfaiſans
Viennent d'adoucir ma ſouffrance ;
Maiſons en qui l'eſprit tient lieu d'expérience,
Et dont j'admire la prudence
Dans l'âge des égaremens.
Je me flatte en ſecret, qu'à mon dernier ouvrage
Le vertueux Sulli donnera ſon ſuffrage ;
Que ſon cœur généreux, avec quelque plaiſir,
Au ſortir du tombeau me reverra paraître,
Et que Mariamne peut-être
Pourra par ſes malheurs enchanter ſon loiſir.
Beaux jardins de Villars, ombrages toujours frais,
C'eſt ſous vos feuillages épais
Que je retrouverai ce héros plein de gloire,
Que nous a ramené la paix
Sur les ailes de la victoire.
C'eſt-là que Richelieu par ſon air enchanteur,
Par ſes vivacités, ſon eſprit & ſes graces,
Dès qu'il reparaîtra, ſaura joindre mon cœur
A tant de cœurs ſoumis qui volent ſur ſes traces.
Et toi, cher Bolingbroke, héros qui d'Apollon
As reçu plus d'une couronne,
Qui réunis en ta perſonne
L'éloquence de Ciceron,
L'intrépidité de Caton,
L'eſprit de Mécénas, l'agrément de Pétrone :
Enfin donc je reſpire, & reſpire pour toi ;

Je pourrai déformais te parler & t'entendre.
Mais ciel ! quel fouvenir vient ici me furprendre !
Cette aimable beauté qui m'a donné fa foi,
Qui m'a juré toujours une amitié fi tendre,
Daignera-t-elle encore jeter les yeux fur moi ?
Hélas ! en defcendant fur le fombre rivage,
Dans mon cœur expirant je portais fon image ;
Son amour, fes vertus, fes graces, fes appas,
Les plaifirs que cent fois j'ai goûté dans fes bras,
A ces derniers momens flattaient encore mon ame ;
Je brûlais en mourant d'une immortelle flamme.
Grands-dieux ! me faudrait-il regretter le trépas ?
M'aurait-elle oublié ? ferait-elle volage ?
Que dis-je, malheureux ! où vais-je m'engager ?
Quand on porte fur le vifage,
D'un mal fi redouté le fatal témoignage,
Eft-ce à l'amour qu'il faut fonger ?

VARIANTES.

Après ces vers, *Reconnut fon vainqueur*, &c. on lifait ceux-ci.

Auffi-tôt ta main vigilante
Ranimant la chaleur éteinte dans mon corps,
De ma frêle machine arrangea les refforts.
La nature obéiffante
Fut foumife à tes efforts,
Et la parque impatiente

File aujourd'hui pour moi dans l'empire des morts.
Hélas! &c.

Au lieu de ce vers, *Je me flatte en ſecret*, &c. on liſait ceux-ci.

Je me flatte en ſecret, que je pourrai peut-être
Charmer encore Sulli, qui m'a trop oublié.
Mariamne à ſes yeux ira bientôt paraître;
Il la verra pour elle implorer ſa pitié,
Et ranimer en lui ce goût, cette amitié,
Que pour moi dans ſon cœur ma muſe avait fait naître.
Beaux jardins, &c. &c.

Après ce vers, *L'eſprit de Mécénas*, &c. on liſait ceux-ci.

Et la ſcience de Varron.
Bolingbroke, à ma gloire, il faut que je publie
Que tes ſoins, pendant le cours
De ma triſte maladie,
Ont daigné marquer mes jours
Par le tendre intérêt que tu prends à ma vie.
Enfin donc, &c. &c.

LETTRE

A SON ALTESSE ROYALE MADAME LA PRINCESSE DE***.

SOUVENT la plus belle princeſſe
Languit dans l'âge du bonheur ;
L'étiquette de la grandeur,
Quand rien n'occupe & n'intéreſſe,
Laiſſe un vuide affreux dans le cœur.

Souvent même un grand roi s'étonne,
Entouré de ſujets ſoumis,
Que tout l'éclat de ſa couronne,
Jamais en ſecret ne lui donne
Ce bonheur qu'il avait promis.

On croirait que le jeu conſole ;
Mais l'ennui vient à pas comptés,
A la table d'un cavagnole (*a*)
S'aſſeoir entre des majeſtés.

On fait triſtement grande chère,
Sans dire & ſans écouter rien,

(*a*) Jeu à la mode à la cour.

Tandis que l'hébété vulgaire
Vous aſſiége, vous conſidère,
Et croit voir le ſouverain bien.

Le lendemain quand l'hémiſphère
Eſt brûlé des feux du ſoleil,
On s'arrache au bras du ſommeil,
Sans ſavoir ce qu'on va faire.

De ſoi-même peu ſatisfait,
On veut du monde, il embarraſſe:
Le plaiſir fuit; le jour ſe paſſe,
Sans ſavoir ce que l'on a fait.

O tems, ô perte irréparable!
Quel eſt l'inſtant où nous vivons?
Quoi! la vie eſt ſi peu durable,
Et les jours paraîtraient ſi longs!

Princeſſe au-deſſus de votre âge,
De deux cours auguſte ornement,
Vous employez utilement
Ce tems qui ſi rapidement
Trompe la jeuneſſe volage.

Vous cultivez l'eſprit charmant
Que vous a donné la nature;

Les réflexions, la lecture
En ſont le ſolide aliment,
Et ſon uſage eſt ſa parure.

S'occuper c'eſt ſavoir jouir.
L'oiſiveté pèſe & tourmente.
L'ame eſt un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

ÉPITRE
CONNUE
SOUS LE NOM DES *VOUS* ET DES *TU.*

PHILIS, qu'eſt devenu ce tems,
Où dans un fiacre promenée,
Sans laquais, ſans ajuſtemens,
De tes graces ſeules ornée,
Contente d'un mauvais ſoupé,
Que tu changeais en ambroiſie,
Tu te livrais dans ta folie,
A l'amant heureux & trompé,
Qui t'avait conſacré ſa vie ?
Le ciel ne te donnait alors,
Pour tout rang & pour tous tréſors,
Que les agrémens de ton âge,
Un cœur tendre, un eſprit volage,
Un ſein d'albâtre, & de beaux yeux.
Avec tant d'attraits précieux,
Hélas ! qui n'eût été friponne !
Tu le fus, objet gracieux,
Et que l'amour me le pardonne,
Tu ſais que je t'en aimais mieux.
  Ah ! madame, que votre vie,
D'honneur aujourd'hui ſi remplie,
Diffère de ces doux inſtans !
Ce large Suiſſe à cheveux blancs,

Qui ment ſans ceſſe à votre porte,
Philis, eſt l'image du tems ;
Il ſemble qu'il chaſſe l'eſcorte
Des tendres amours & des ris.
Sous vos magnifiques lambris
Ces enfans tremblent de paraître.
Helas ! je les ai vus jadis
Entrer chez toi par la fenêtre,
Et ſe jouer dans ton taudis.
   Non, madame, tous ces tapis
Qu'a tiſſus la Savonerie, (*a*)
Ceux que les Perſans ont ourdis,
Et toute votre orfèvrerie,
Et ces plats ſi chers que Germain (*b*)
A gravés de ſa main divine ;
Et ces cabinets où Martin (*c*)
A ſurpaſſé l'art de la Chine ;
Vos vaſes Japonois & blancs,
Toutes ces fragiles merveilles ;
Ces deux luſtres de diamans
Qui pendent à vos deux oreilles ;
Ces riches carcans, ces colliers,
Et cette pompe enchantereſſe,
Ne valent pas un des baiſers
Que tu donnais dans ta jeuneſſe.

(*a*) La Savonerie eſt une belle manufacture de tapis établie par le grand Colbert.

(*b*) Germain excellent orfèvre dont il eſt parlé dans le Mondain.

(*c*) Martin, excellent verniſſeur.

LETTRE

A MR. LE CARDINAL DU BOIS. (*a*)

De Cambrai, Juillet 1722.

UNE beauté qu'on nomme Rupelmonde,
Avec qui les amours & moi
Nous courons depuis peu le monde,
Et qui nous donne à tous la loi,
Veut qu'à l'inſtant je vous écrive.
Ma muſe, comme à vous, à lui plaire attentive,
Accepte, avec tranſport, un ſi charmant emploi.

Nous arrivons, monſeigneur, dans votre métropole, où je crois que tous les ambaſſadeurs & tous les cuiſiniers de l'Europe ſe ſont donné rendez-vous. Il ſemble que les miniſtres d'Allemagne ne ſoient à Cambrai que pour faire boire la ſanté de l'empereur. Pour meſſieurs les ambaſſadeurs d'Eſpagne, l'un entend deux meſſes par jour, l'autre dirige la troupe des comédiens. Les miniſtres Anglais envoient beaucoup de couriers en Champagne, & peu à Londres. Au reſte, perſonne n'attend ici votre éminence : on ne penſe pas que vous quittiez le palais royal pour venir viſiter vos ouailles. Vous ſeriez trop fâché, & nous auſſi, s'il vous fallait quitter le miniſtère pour l'apoſtolat.

Puiſſent meſſieurs du congrès,
En buvant dans cet aſyle,

(*a*) Cette lettre eſt de 1722. On l'a imprimée pluſieurs fois, mais on la donne ici ſur l'original. Madame de Rupelmonde était fille du maréchal d'Alègre, mariée à un ſeigneur Flamand, & mère du marquis de Rupelmonde tué en Bavière.

De l'Europe aſſurer la paix!
Puiſſiez-vous aimer votre ville,
Seigneur, & n'y venir jamais!
Je ſais que vous pouvez faire des homélies,
Marcher avec un porte-croix,
Entonner la meſſe par-fois,
Et marmoter des litanies.
Donnez, donnez plutôt des exemples aux rois;
Uniſſez à jamais l'eſprit à la prudence;
Qu'on publie en tous lieux vos grandes actions:
Faites-vous bénir de la France,
Sans donner à Cambrai des bénédictions.

Souvenez-vous quelquefois, monſeigneur, d'un homme, qui n'a en vérité d'autre regret que de ne pouvoir pas entretenir votre éminence auſſi ſouvent qu'il le voudrait, & qui de toutes les graces que vous pouvez lui faire, regarde l'honneur de votre converſation comme la plus flatteuſe.

LETTRE

DE MR. LE CARDINAL DE FLEURI, A MR. DE VOLTAIRE.

A Issi ce 14 Novembre 1740.

Je reçois dans le moment, monsieur, une seconde lettre de vous, & je n'en perds pas un aussi pour y répondre, dans la crainte que Mr. le marquis de Beauveau ne soit parti de Berlin. Je ne puis qu'approuver le voyage que vous y allez faire, & vous êtes attaché par des titres trop justes & trop puissans au roi de Prusse, pour ne pas lui donner cette marque de votre respect & de votre reconnaissance. Le seul motif de la reine de Saba vous eût suffi pour ne pas vous y refuser.

Je ne savais pas, que le précieux présent que m'a fait madame la marquise du Châtelet, de l'Anti-Machiavel, vînt de vous; il ne m'en est que plus cher, & je vous remercie de tout mon cœur. Comme j'ai peu de momens à donner à mon plaisir, je n'ai pu en lire jusqu'ici qu'une quarantaine de pages, & je tâcherai de l'achever dans ce que j appelle fort improprement *ma retraite*; car elle est par malheur trop troublée pour mon repos.

Quel que soit l'auteur de cet ouvrage, s'il n'est pas prince, il mérite de l'être, & le peu que j'en ai lu est si sage, si raisonnable, & renferme des principes si admirables, que celui qui l'a fait serait digne de commander aux autres hommes, pourvu qu'il eût le courage de les mettre en pratique. S'il est né prince, il contracte un engagement bien solemnel avec le public: & l'empereur Antonin ne se serait pas acquis la gloire immortelle, qu'il

conſervera dans tous les ſiècles, s'il n'avait ſoutenu, par la juſtice de ſon gouvernement, la belle morale, dont il avait donné des leçons ſi inſtructives à tous les ſouverains.

Vous me dites des choſes ſi flatteuſes pour moi, que je n'ai garde de les prendre à la lettre; mais elles ne laiſſent pas de me faire un ſenſible plaiſir, parce qu'elles ſont du moins une preuve de votre amitié. Je ſerais infiniment touché, que ſa majeſté pruſſienne pût trouver dans ma conduite quelque conformité avec ſes principes; mais du moins puis-je vous aſſurer, que je ſens, & regarde les ſiens comme le modèle du plus parfait & du plus glorieux gouvernement....

Je tombe ſans y penſer dans des réflexions politiques, & je finis en vous aſſurant, que je tâcherai de ne pas me rendre indigne de la bonne opinion que ſa majeſté pruſſienne daigne avoir de moi. Il a la qualité de prince de trop, & s'il n'était qu'un ſimple particulier, on ſe ferait un honneur de vivre avec lui en ſociété. Je vous porte envie, monſieur, d'en jouir; & vous félicite d'autant plus, que vous ne le devez qu'à vos talens & à vos ſentimens, &c.

RÉPONSE.

A Berlin ce 26 Novembre 1740.

J'AI reçu, monſeigneur, votre lettre du 14 que monſieur le marquis de Beauveau m'a remiſe. J'ai obéi aux ordres que votre éminence ne m'a point donnés. J'ai montré votre lettre au roi de Pruſſe; il eſt d'autant plus ſenſible à vos éloges, qu'il les mérite; & il me paraît, qu'il ſe diſpoſe à mériter ceux de toutes les nations de l'Europe. Il eſt à ſouhaiter pour leur bonheur, ou du moins

moins pour celui d'une grande partie, que le roi de France & le roi de Prusse soient amis. C'est votre affaire. La mienne est de faire des vœux, & de vous être toujours dévoué avec le plus profond respect.

LETTRE

DE MR. LE CARDINAL ALBERONI,

A MR. DE VOLTAIRE.

A Rome le 10 Février 1735.

IL m'est arrivé assez tard, monsieur, la connaissance de la vie que vous avez écrite du feu roi de Suède, pour vous rendre bien des graces pour ce qui me regarde. Votre prévention & votre penchant pour ma personne vous a porté assez loin, puisqu'avec votre style sublime vous avez dit plus en deux mots de moi, que ce qu'a dit Pline de Trajan dans son panégyrique. Heureux les princes, qui auront le bonheur de vous intéresser dans leurs faits! Votre plume suffit pour les rendre immortels. A mon égard, monsieur, je vous proteste les sentimens de la plus parfaite reconnaissance; & je vous assure, monsieur, que personne au monde ne vous aime, ne vous estime & respecte plus que le cardinal ALBERONI.

RÉPONSE.

MONSEIGNEUR,

LA lettre dont votre éminence m'a honoré est un prix aussi flatteur de mes ouvrages, que l'estime de l'Europe a dû vous l'être de vos actions. Vous ne me deviez aucun remerciement, monseigneur, je n'ai été que l'organe du public en parlant de vous. La liberté & la vérité, qui ont toujours conduit ma plume, m'ont valu votre suffrage. Ces deux caractères doivent plaire à un génie tel que le vôtre. Quiconque ne les aime pas, pourra bien être un homme puissant, mais ne sera jamais un grand-homme. Je voudrais être à portée d'admirer de plus près celui à qui j'ai rendu justice de si loin. Je ne me flatte pas d'avoir jamais le bonheur de voir votre éminence. Mais si Rome entend assez ses intérêts pour vouloir au moins rétablir les arts, le commerce, & remettre quelque splendeur dans un pays qui a été autrefois le maître de la plus belle partie du monde, j'espère alors que je vous écrirai sous un autre titre, que sous celui de votre éminence, dont j'ai l'honneur d'être avec autant d'estime que de respect, &c.

A MGR. LE PRINCE DE VENDOME. (*a*)

DE Sulli, ſalut & bon vin,
Au plus aimable de nos princes,
De la part de l'abbé Courtin,
Et d'un rimailleur des plus minces.
Que ſon bon ange & ſon lutin
Ont envoyé dans ces provinces.

Vous voyez, monſeigneur, que l'envie de faire quelque choſe pour vous, a réuni deux hommes bien différens.

L'un gras, rond, gros, court, ſéjourné,
Citadin de Papimanie,
Porte un teint de prédeſtiné,
Avec la croupe rebondie.
Sur ſon front reſpecté du tems,
Une fraîcheur toujours nouvelle,
Au bon doyen de nos galans,
Donne une jeuneſſe éternelle.
L'autre dans Papefigue eſt né,
Maigre, long, ſec & décharné,
N'ayant eu croupe de ſa vie,
Moins malin qu'on ne vous le dit,
Mais peut-être de DIEU maudit,
Puiſqu'il aime & qu'il verſifie.

(*a*) C'eſt le frère du duc de Vendôme. Il était grand-prieur de France. L'abbé Courtin était un de ſes amis, fils d'un conſeiller d'état, & homme de lettres. Il était tel qu'on le dépeint ici. Cette lettre eſt de 1716.

Notre premier deſſein était d'envoyer à votre alteſſe un ouvrage dans les formes, moitié vers, moitié proſe, comme en uſaient les Chapelles, les Des-Barreaux, les Hamiltons, contemporains de l'abbé, & nos maîtres. J'aurais preſque ajouté Voiture, ſi je ne craignais de fâcher mon confrère, qui prétend, je ne ſais pourquoi, n'être pas aſſez vieux pour l'avoir vu.

Comme il y a des choſes aſſez hardies à dire, par le tems qui court, le plus ſage de nous deux, qui n'eſt pas moi, ne voulait en parler qu'à condition qu'on n'en ſaurait rien.

Il alla donc vers le Dieu du myſtère,
Dieu des Normands, par moi très-peu fêté,
Qui parle bas, quand il ne peut ſe taire,
Baiſſe les yeux & marche de coté.
Il favoriſe, & certes c'eſt dommage,
Force fripons; mais il conduit le ſage.
Il eſt au bal, à l'égliſe, à la cour;
Au tems jadis il a guidé l'amour.

Malheureuſement ce Dieu n'était pas à Sulli; il était en tiers, dit-on, entre. . & madame de. . ſans cela nous euſſions achevé notre ouvrage ſous ſes yeux.

Nous euſſions peint les yeux voltigeans ſur vos traces,
Et cet eſprit charmant, au ſein d'un doux loiſir,
Agréable dans le plaiſir,
Héroïque dans les diſgraces.
Nous vous euſſions parlé de ces bienheureux jours,
Jours conſacrés à la tendreſſe.
Nous vous euſſions avec adreſſe,
Fait la peinture des amours,
Et des amours de toute eſpèce.

Vous en euffiez vu de Paphos,
Vous en euffiez vu de Florence,
Mais avec tant de bienféance,
Que le plus âpre des dévots
N'en eût pas fait la différence.
Bacchus y paraîtrait de tocane échauffé,
D'un bonnet de pampre coëffé,
Célébrant avec vous fa plus joyeufe orgie.
L'imagination ferait à fon côté,
De fes brillantes fleurs ornant la volupté,
Entre les bras de la folie.
Petits foupers, jolis feftins,
Ce fut parmi vous que naquirent
Mille vaudevilles malins,
Que les amours à rire enclins
Dans leurs fottifiers recueillirent,
Et que j'ai vus entre leurs mains.
Ah! que j'aime ces vers badins,
Ces riens naïfs & pleins de grace,
Tels que l'ingénieux Horace
En eût fait l'ame d'un repas,
Lorfqu'à table il tenait fa place,
Avec Augufte & Mécénas.

Voilà un faible crayon du portrait que nous voulions faire. Mais :

Il faut être infpiré pour de pareils écrits ;
Nous ne fommes point beaux-efprits,
Et notre flageolet timide
Doit céder cet honneur charmant

Au luth aimable, au luth galant
De ce ſucceſſeur de Clément,
Qui dans votre temple réſide. (*b*)
Sachez donc que l'oiſiveté
Fait ici notre grande affaire.
Jadis de la Divinité
C'était le partage ordinaire ;
C'eſt le vôtre, & vous m'avouerez,
Qu'après tant de jours conſacrés
A Mars, à la cour, à Cythère,
Lorſque de tout on a tâté,
Tout fait, ou du moins tout tenté,
Il eſt bien doux de ne rien faire.

(*a*) L'abbé de Chaulieu demeurait au temple, qui appartient aux grands-prieurs de France. C'était autrefois la demeure des templiers.

A MR. L'ABBÉ DE CHAULIEU. (*a*)

De Sulli le 5 Juillet 1717.

A vous, l'anacréon du temple;
A vous le ſage ſi vanté,
Qui nous prêchez la volupté,
Par vos vers & par vos exemples;
Vous dont le luth délicieux,
Quand la goutte au lit vous condamne,
Rend des ſons auſſi gracieux,
Que quand vous chantez la tocane,
Aſſis à la table des dieux.

Je vous écris de Sulli, où Chapelle a demeuré, c'eſt-à-dire, s'eſt enivré deux ans de ſuite. Je voudrais bien, qu'il eût laiſſé dans ce château un peu de ſon talent poétique; cela accommoderait fort ceux qui veulent vous écrire. Mais comme on prétend qu'il vous l'a laiſſé tout entier, j'ai été obligé d'avoir recours à la magie, dont vous m'avez tant parlé.

Et dans une tour aſſez ſombre
Du château qu'habita jadis
Le plus léger des beaux-eſprits,
Un beau ſoir j'évoquai ſon ombre.

(*a*) Cette lettre mêlée de proſe & de vers, eſt un des premiers ouvrages de notre auteur. Chapelle, dont il eſt ici queſtion, était un homme d'un génie facile & libertin; il avait beaucoup bu, ce qui était le vice de ſon tems; ce vice fit beaucoup de tort à ſa ſanté, & enfin à ſon eſprit.

Aux déïtés des ſombres lieux
Je ne fis point de ſacrifice,
Comme ces fripons qui des dieux
Chantaient autrefois le ſervice,
Où la ſorcière Pythoniſſe,
Dont la grimace & l'artifice
Avaient fait dreſſer les cheveux
A ce ſot prince des Hébreux,
Qui crut bonnement que le diable,
D'un prédicateur ennuyeux
Lui montrait le ſpectre effroyable.
Il n'y faut point tant de façon
Pour un ombre aimable & légère :
C'eſt bien aſſez d'une chanſon,
Et c'eſt tout ce que je puis faire.
Je lui dis ſur mon violon :
Eh ! de grace, monſieur Chapelle,
Quittez le manoir de Pluton,
Pour cet enfant qui vous appelle;
Mais non, ſur la voûte éternelle,
Les dieux vous ont reçu, dit-on,
Et vous ont mis entre Apollon
Et le fils joufflu de Semèle.
Du haut de ce divin canton,
Deſcendez, aimable Chapelle.
Cette familière oraiſon,
Dans la demeure fortunée,
Reçut quelque approbation;
Car enfin, quoique mal tournée,
Elle était faite en votre nom.

Chapelle vint. A ſon approche,
Je ſentis un tranſport ſoudain;
Car il avait ſa lyre en main,
Et ſon Gaſſendi (*a*) dans ſa poche;
Il s'appuyait ſur Bachaumon,
Qui lui ſervit de compagnon
Dans le récit de ce voyage,
Qui du plus charmant badinage
Fut la plus charmante leçon.

Je lui demandai, comme il s'y prenait autrefois dans le monde,

Pour chanter toujours ſur ſa lire
Ces vers aiſés, ces vers coulans,
De la nature heureux enfans,
Où l'art ne trouve rien à dire?
L'amour, me dit-il, & le vin,
Autrefois me firent connaître
Les graces de cet art divin :
Puis à Chaulieu l'épicurien
Je ſervis quelque tems de maître,
Il faut que Chaulieu ſoit le tien.

(*a*) Gaſſendi avait élevé la jeuneſſe de Chapelle, qui devint grand partiſan du ſyſtême de philoſophie de ſon précepteur. Toutes les fois qu'il s'enivrait, il expliquait le ſyſtême aux convives; & lorſqu'ils étaient ſortis de table, il continuait la leçon au maître d'hôtel.

RÉPONSE A LA PRÉCÉDENTE.

A Paris ce 26 Juillet 1717.

JE n'aurais jamais cru qu'un homme comme vous, monſieur, eût pu croire aux eſprits, & moins encore ajouter foi à ce qu'ils diſent quand ils veulent bien revenir, je ne ſais pas d'où. La ſecte des philoſophes, où vous avez la bonté de m'aſſocier de votre autorité, m'a fait douter, grace au ciel, de l'apparition de Chapelle, & m'a préſervé des coquetteries de ſon ombre, de votre politeſſe, & de la complaiſance de mon amour-propre, que vous avez tâché ſi galamment de mettre de la partie. Parmi toutes les bonnes raiſons que vous devez avoir de vous défier un peu de cette apparition, vous en avez une eſſentielle en vous, qui doit vous déterminer à ne la pas croire, & qui m'y a, en mon particulier, entiérement déterminé.

D'une ombre qui vous dit de me prendre pour maître
Ne croyez pas l'illuſion.
Quand avec vos talens le ciel vous a fait naître,
Il n'eſt pour vous de maître qu'Apollon.

Voilà en trois mots ce que je puis répondre à la plus jolie lettre du monde, que vous m'avez écrite, trop flatteuſe pour l'écouter, trop brillante d'imagination pour me haſarder à y faire une réponſe en forme, qui ſerait indigne peut-être d'un élève de Chapelle, à qui vous pourriez la montrer dans le commerce étroit où je vous vois avec lui quarante ans après ſa mort.

Mais ſi je me défie de mon eſprit, je ſuis toujours sûr de mon cœur; & je vais répondre au ſentiment d'eſtime & d'amitié que j'ai pour vous, dont vous me demandez une marque eſſentielle, qui eſt de vous dire avec la ſincérité, dont je fais profeſſion, ce que je penſe de la petite affaire dont vous me faites ouverture &c.

A MR. LE PRÉSIDENT HENAUT,

AUTEUR D'UN OUVRAGE EXCELLENT SUR L'HISTOIRE DE FRANCE.

A Cirey ce 1 Sept. 1744.

O Déeſſe de la ſanté,
Fille de la ſobriété,
Et mère des plaiſirs du ſage,
Qui ſur le matin de notre âge
Fais briller ta vive clarté,
Et répand ta ſérénité
Sur le ſoir d'un jour plein d'orage.
O Déeſſe, exauce mes vœux ;
Que ton étoile favorable
Conduiſe ce mortel aimable :
Il eſt ſi digne d'être heureux.
Sur Hénaut tous les autres dieux
Verſent la ſource inépuiſable
De leurs dons les plus précieux.
Toi, qui ſeule tiendrais lieu d'eux,
Serais-tu ſeule inexorable ?
Ramène à ſes amis charmans,
Ramène à ſes belles demeures
Ce bel-eſprit de tous les tems,
Cet homme de toutes les heures.
Orne pour lui, pour lui ſuſpens
La courſe rapide du tems,

Il en fait un ſi bel uſage :
Les devoirs, & les agrémens,
En font chez lui l'heureux partage.
Les femmes l'ont pris fort ſouvent
Pour un ignorant agréable ;
Les gens en *us* pour un ſavant,
Et le dieu joufflu de la table
Pour un connaiſſeur ſi gourmand.
Qu'il vive autant que ſon ouvrage ;
Qu'il vive autant que tous les rois,
Dont il nous décrit les exploits,
Et la faibleſſe & le courage,
Les mœurs, les paſſions, les loix,
Sans erreur & ſans verbiage.
Qu'un bon eſtomac ſoit le prix
De ſon cœur, de ſon caractère,
De ſes chanſons, de ſes écrits.
Il a tout, il a l'art de plaire,
L'art de nous donner du plaiſir,
L'art ſi peu connu de jouir :
Mais il n'a rien s'il ne digère.

Grand DIEU, je ne m'étonne pas,
Qu'un ennuyeux, un des Fontaine,
Entouré dans ſon galetas
De ſes livres rongés des rats,
Nous endormant, dorme ſans peine,
Et que le bouc ſoit gros & gras.
Jamais Eglé, jamais Sylvie,
Jamais Liſe à ſouper ne prie
Un pédant à citations,

Sans goût, ſans grace & ſans génie;
Sa perſonne, en tous lieux honnie,
Eſt réduite à ſes noirs Gitons.
Hélas! les indigeſtions
Sont pour la bonne compagnie.

Après cette hymne à la ſanté, que je fais du meilleur de mon cœur, ſouffrez, monſieur, que j'y ajoute mentalement un petit *Gloria Patri* pour moi. J'ai autant beſoin d'elle que vous; mais c'était de vous que j'étais le plus occupé. Qu'elle commence par vous donner ſes faveurs comme de raiſon; buvez gaiement, ſi vous pouvez, vos eaux de Plombières; & revenez vîte à Cirey avant que les houſſards Autrichiens viennent en Lorraine. Ces gens là ne font boire que des eaux du Styx. Souvenez-vous que dans la foule de ceux qui vous aiment il y a deux cœurs ici, qui méritent que vous vous arrêtiez ſur la route.

AU MÊME.

A Lunéville ce 28 Novembre 1748.

Vous, qui de la chronologie
Avez réformé les erreurs;
Vous dont la main cueillit les fleurs
De la plus belle poéſie;
Vous qui de la philoſophie
Avez ſondé les profondeurs,
Malgré les plaiſirs ſéducteurs

Qui partagèrent votre vie ;
Henaut, dites-moi, je vous prie,
Par quel art, par quelle magie,
Parmi tant de ſuccès flatteurs,
Vous avez déſarmé l'envie ;
Tandis que moi, placé plus bas,
Qui devrais être inconnu d'elle,
Je vois chaque jour la cruelle
Verſer ſes poiſons ſur mes pas ?
Il ne faut point s'en faire accroire ;
J'eus l'air de vouloir m'afficher
Aux murs du temple de mémoire ;
Aux ſots vous sûtes vous cacher.
Je parus trop chercher la gloire,
Et la gloire vint vous chercher.
Qu'un chêne, l'honneur d'un bocage,
Domine ſur mille arbriſſeaux,
On reſpecte ſes verds rameaux,
Et l'on danſe ſous ſon ombrage :
Mais que du tapis d'un gazon
Quelque brin d'herbe ou de fougère
S'élève un peu ſur l'horizon,
On l'en arrache avec colère.
Je plains le ſort de tout auteur,
Que les autres ne plaignent guère,
Si dans ſes travaux littéraires
Il veut goûter quelque douceur,
Que des beaux eſprits ſerviteur
Il évite ſes chers confrères.
Montagne, cet auteur charmant,

Tour-à-tour profond & frivole,
Dans ſon château paiſiblement,
Loin de tout frondeur malévole,
Doutait de tout impunément,
Et ſe moquait très-librement
Des bavards fourrés de l'école.
Mais quand ſon éléve Charon,
Plus retenu, plus méthodique,
De ſageſſe donna leçon,
Il fut près de périr, dit-on,
Par la haine théologique.
Les lieux, les tems, l'occaſion,
Font votre gloire ou votre chûte.
Hier on aimait votre nom,
Aujourd'hui l'on vous perſécute.
La Grèce à l'inſenſé Pyrrhon
Fait élever une ſtatue;
Socrate prêche la raiſon,
Et Socrate boit la cigue.
Heureux qui dans d'obſcurs travaux
A ſoi-même ſe rend utile!
Il faudrait, pour vivre tranquille,
Des amis & point de rivaux.
La gloire eſt toujours inquiette,
Le bel eſprit eſt un tourment;
On eſt dupe de ſon talent;
C'eſt comme une épouſe coquette,
Il lui faut toujours quelque amant.
Sa vanité qui vous obsède,
S'expoſe à tout imprudemment;

Elle eſt des autres l'agrément
Et le mal de qui la poſsède.
   Mais finiſſons ce triſte ton,
Eſt-il ſi malheureux de plaire?
L'envie eſt un mal néceſſaire,
C'eſt un petit coup d'aiguillon,
Qui vous force encore à mieux faire.
Dans la carrière des vertus
L'ame noble en eſt excitée.
Virgile avait ſon Mevius,
Hercule avait ſon Euryſthée,
Que m'importent de vains diſcours,
Qui s'envolent & qu'on oublie?
Je coule ici mes heureux jours
Dans la plus tranquille des cours,
Sans intrigue, ſans jalouſie,
Auprès d'un roi ſans courtiſans, (*a*)
Près de Boufflers & d'Emilie;
Je les vois & je les entends,
Il faut bien que je faſſe envie.

(*a*) Le roi Staniſlas.

A MR. DE FONTENELLE.

De Villars, le 1 Septembre 1720.

LES dames qui ſont à Villars, monſieur, ſe ſont gâtées par la lecture de vos *Mondes*. Il vaudrait mieux que ce fût par vos églogues, & nous les verrions plus volontiers ici, bergères que philoſophes. Elles mettent à obſerver les aſtres un tems qu'elles pourraient beaucoup mieux employer; & comme leur goût décide des nôtres, nous nous ſommes tous faits phyſiciens pour l'amour d'elles.

Le ſoir ſur des lits de verdure,
Lits que de ſes mains la nature,
Dans ces jardins délicieux,
Forma pour une autre aventure,
Nous brouillons tout l'ordre des cieux;
Nous prenons Vénus pour Mercure;
Car vous ſaurez qu'ici l'on n'a,
Pour examiner les planètes,
Au-lieu de vos longues lunettes,
Que les lorgnettes d'opéra.

Comme nous paſſons la nuit à obſerver les étoiles, nous négligeons fort le ſoleil, à qui nous ne rendons viſite que lorſqu'il a fait près des deux tiers de ſon tour. Nous venons d'apprendre tout-à-l'heure, qu'il a paru de couleur de ſang tout le matin; qu'enſuite ſans que l'air fût obſcurci d'aucun nuage, il a perdu ſenſiblement de ſa lumière & de ſa grandeur: Nous n'avons ſu cette nouvelle que ſur les cinq heures du ſoir. Nous avons mis la tête a la fenêtre, & nous avons pris le ſoleil pour la

lune, tant il était pâle. Nous ne doutons point, que vous n'ayez vu la même chofe à Paris.

C'eft à vous que nous nous adreffons, monfieur, comme à notre maître. Vous favez rendre aimables les chofes que beaucoup d'autres philofophes rendent à peine intelligibles; & la nature devait à la France & à l'Europe un homme comme vous, pour corriger les favans, & pour donner aux ignorans le goût des fciences.

Or, dites-nous donc, Fontenelle,
Vous, qui par un vol imprévu,
De Dédale prenant les ailes,
Dans les cieux avez parcouru
Tant de carrières immortelles,
Où faint Paul avant vous a vu
Force beautés furnaturelles,
Dont très-prudemment il s'eft tu.
Du foleil par vous fi connu,
Ne favez-vous point de nouvelles?
Pourquoi fur un char tout fanglant
A-t-il commencé fa carrière?
Pourquoi perd-il, pâle & tremblant,
Et fa grandeur & fa lumière?
Que dira le Boulainvilliers (*a*)
Sur ce terrible phénomène?
Va-t-il à des peuples entiers
Annoncer leur perte prochaine?
Verrons-nous des incurfions,

(*a*) Le comte de Boulainvilliers, homme d'une grande érudition, mais qui avait la faibleffe de croire à l'aftrologie. Le cardinal de Fleuri difait de lui, qu'il ne connaiffait ni l'avenir, ni le paffé, ni le préfent. Cependant il a fait de très-belles recherches fur l'*hiftoire de France*.

Des édits, des guerres ſanglantes,
Quelques nouvelles actions,
Ou le retranchement des rentes ?
Jadis quand vous étiez paſteur,
On vous eût vu ſur la fougère,
A ce changement de couleur,
Du DIEU brillant qui nous éclaire,
Annoncer à votre bergère
Quelque changement dans ſon cœur.
Mais depuis que votre Apollon
Voulut quitter la bergerie
Pour Euclide & pour Varignon,
Et les rubans de Céladon
Pour l'aſtrolable d'Uranie,
Vous nous parlerez le jargon
De calcul, de réfraction.
Mais daignez un peu, je vous prie,
Si vous voulez parler raiſon,
Nous l'habiller en poéſie;
Car ſachez, que dans ce canton
Un trait d'imagination
Vaut cent pages d'aſtronomie.

RÉPONSE (a)

DE Mr. DE FONTENELLE.

Vous dites donc, gens de village,
Que le soleil à l'horizon
Avait assez mauvais visage ?
Eh bien quelque subtil nuage
Vous avait fait la trahison
De défigurer son image.
Elle était là comme en prison,
D'un air malade ; mais je gage
Que le drôle en son haut étage
Ne craignait point la pamoison.
Vous n'en saurez pas davantage,
Et voici ma péroraison.
Adieu, votre jeune saison
A tout autre soin vous engage ;
L'ignorance est son appanage,
Avec les plaisirs à foison,
Convenable & doux assemblage.
J'avouerai bien, & j'en enrage,
Que le savoir & la raison
N'est presqu'aussi qu'un badinage,

(a) Cette réponse de Fontenelle est assez mauvaise ; il en fit une autre, adressée à madame la maréchale de Villars, qui vaut beaucoup mieux, & dans laquelle est ce vers : *Il faut des hochets pour tout âge*. Mais nous n'avons pu retrouver cette piéce.

Mais badinage de grifon;
Que de fon brillant équipage,
Toujours de maifon en maifon
L'inquiet Phœbus déménage;
Laiffez-le en paix faire voyage,
Rabattez-vous fur le gazon;
Un gazon, canapé fauvage,
Des foucis de l'humain lignage
Eft un puiffant contrepoifon.
Pour en avoir bien fu l'ufage,
On chante encor en vieux langage
Martin & l'adroite Alifon.
Ce n'eft pourtant pas que je doute,
Qu'un beau jour qui fera bien noir
Le pauvre foleil ne s'encroute,
En nous difant : Meffieurs, bon foir,
Cherchez dans la célefte voûte
Quelqu'autre qui vous faffe voir;
Pour moi j'en ai fait mon devoir,
Et moi-même ne vois plus goute;
Encor un coup, meffieurs, bon foir:
Et peut-être en fon défefpoir
Ofera-t-il rimer en oute,
Si quelque déeffe n'écoute,
Mais fur notre trifte manoir
Combien de maux fera pleuvoir
Cette célefte banqueroute!
On allumera maint bougeoir,
Mais qui n'aura pas grand pouvoir.
Tout fera pêle & mêle, & toute

Société ſera diſſoute,
Sans qu'on diſe, juſqu'au revoir.
Chacun de l'éternel dortoir
Enfilera bientôt la voûte;
Sans teſter & ſans laiſſer d'hoir;
Et ce que le plus je redoute,
Chacun demandera l'abſoute,
Et croira ne plus rien valoir.

A MONSIEUR LE DUC DE SULLI.

A Paris le 28 Août 1720.

J'IRAI chez vous, duc adorable,
Vous, dont le goût, la vérité,
L'esprit, la candeur, la bonté,
Et la douceur inaltérable,
Font respecter la volupté,
Et rendent la sagesse aimable.
Que dans ce champêtre séjour
Je me fais un plaisir extrême
De parler sur la fin du jour,
De vers, de musique, & d'amour,
Et pas un seul mot du systême, (*a*)
De ce systême tant vanté,
Par qui nos héros de finance
Emboursent l'argent de la France,
Et le tout par pure bonté :
Pareils à la vieille sybille,
Dont il est parlé dans Virgile,
Qui possédant pour tout trésor,
Des recettes d'énergumène,
Prend du Troyen le rameau d'or,
Et lui rend des feuilles de chêne.
Peut-être les larmes aux yeux,

(*a*) Le systême de Mr. Law, qui bouleversa la France en 1720. Cette lettre est de ce tems-là.

Je vous apprendrai pour nouvelle,
Le trépas de ce vieux goutteux,
Qu'anima l'esprit de Chapelle.
L'éternel abbé de Chaulieu
Paraîtra bientôt devant DIEU;
Et si d'une muse féconde
Les vers aimables & polis
Sauvent une ame en l'autre monde,
Il ira droit en paradis.
L'autre jour à son agonie,
Son curé vint de grand matin
Lui donner en cérémonie,
Avec son huile & son latin,
Un passe-port pour l'autre vie.
Il vit tous ses péchés lavés
D'un petit mot de pénitence,
Et reçut ce que vous savez,
Avec beaucoup de bienséance.
Il fit même un très-beau sermon,
Qui satisfit tout l'auditoire.
Tout haut il demanda pardon,
D'avoir eu trop de vaine gloire.
C'était-là, dit-il, le péché,
Dont il fut le plus entiché:
Car on sait qu'il était poëte;
Et que sur ce point tout auteur,
Ainsi que tout prédicateur,
N'a jamais eu l'ame bien nette.
Il sera pourtant regretté,
Comme s'il eût été modeste.

Sa perte au Parnaſſe eſt funeſte.
Preſque ſeul il était reſté
D'un ſiècle plein de politeſſe.
On dit, qu'aujourd'hui la jeuneſſe
A fait à la délicateſſe
Succéder la groſſiéreté,
La débauche à la volupté,
Et la vaine & lâche pareſſe
A cette ſage oiſiveté,
Que l'étude occupait ſans ceſſe.
Pour notre petit Genonville,
Si digne du ſiècle paſſé,
Et des faiſeurs de vaudeville,
Il me paraît très-empreſſé
D'abandonner pour vous la ville.
Le ſyſtême n'a point gâté
Son eſprit aimable & facile;
Il a toujours le même ſtyle,
Et toujours la même gaieté.
Je ſais, que par déloyauté,
Le fripon n'aguère à tâté
De la maîtreſſe tant jolie,
Dont j'étais ſi fort entêté.
Il rit de cette perfidie,
Et j'aurais pu m'en courroucer;
Mais je ſais qu'il faut ſe paſſer
Des bagatelles dans la vie.

A MR. LE DUC DE LA FEUILLADE.

CONSERVEZ précieufement
L'imagination fleurie,
Et la bonne plaifanterie,
Dont vous poffédez l'agrément,
Au défaut du tempérament,
Dont vous vous vantez hardiment,
Et que tout le monde vous nie.
La dame, qui depuis long-tems
Connaît à fond votre perfonne,
A dit : Hélas! je lui pardonne
D'en vouloir impofer aux gens :
Son efprit eft dans fon printems,
Mais fon corps eft dans fon automne.
Adieu, monfieur le gouverneur,
Non plus de province frontière,
Mais d'une beauté fingulière,
Qui par fon efprit, par fon cœur,
Et par fon humeur libertine,
De jour en jour fait grand honneur
Au gouverneur qui l'endoctrine.
Priez le feigneur feulement,
Qu'il empêche que Cythérée
Ne fubftitue inceffamment
Quelque jeune & frais lieutenant,
Qui ferait fans vous fon entrée
Dans un fi beau gouvernement.

A MR. LE MARÉCHAL DE VILLARS.

JE me flattais de l'eſpérance
D'aller goûter quelque repos
Dans votre maiſon de plaiſance ;
Mais Vinache (*a*) a ma confiance,
Et j'ai donné la préférence,
Sur le plus grand de nos héros,
Au plus grand charlatan de France.
Ce diſcours vous déplaira fort,
Et je confeſſe que j'ai tort
De parler du ſoin de ma vie,
A celui qui n'eut d'autre envie
Que de chercher partout la mort.
Mais ſouffrez, que je vous réponde,
Sans m'attirer votre courroux,
Que j'ai plus de raiſons que vous
De vouloir rêſter dans ce monde :
Car ſi quelque coup de canon,
Dans vos beaux jours brillans de gloire,
Vous eût envoyé chez Pluton,
Voyez la conſolation,
Que vous auriez dans la nuit noire,
Lorſque vous ſauriez la façon,
Dont vous aurait traité l'hiſtoire.
  Paris vous eût premiérement
Fait un ſervice fort célèbre,
En préſence du parlement,

(*a*) Médecin empirique. Cette lettre eſt de 1711.

Et quelque prélat ignorant
Aurait prononcé hardiment
Une longue oraifon funèbre,
Qu'il n'eût pas faite affurément.
Puis en vertueux capitaine
On vous aurait proprement mis
Dans l'églife de Saint Denis,
Entre du Guefclin & Turenne.
Mais fi quelque jour, moi chétif,
J'allais paffer le noir efquif,
Je n'aurais qu'une vile bière;
Deux prêtres s'en iraient gaiement
Porter ma figure légère,
Et la loger mefquinement
Dans un recoin du cimetière.
Mes nièces au-lieu de prière,
Et mon janfénifte de frère, (*a*)
Riraient à mon enterrement;
Et j'aurais l'honneur feulement,
Que quelque mufe médifante
M'affublerait pour monument
D'une épitaphe impertinente.
Vous voyez donc très-clairement,
Qu'il eft bon que je me conferve,
Pour être encor témoin long-tems
De tous les exploits éclatans
Que le feigneur DIEU vous réferve.

(*a*) L'auteur avait un frère, tréforier de la chambre des comptes, qui était en effet un janfénifte outré, & qui fe brouillait toujours avec fon frère, toutes les fois que celui-ci difait du bien des jéfuites.

A Mr. DE LA FALUÈRE DE GENONVILLE,

Conſeiller au parlement, & intime ami de l'auteur.

Sur une maladie. 1719.

Ne me ſoupçonne point de cette vanité
Qu'a notre ami Chaulieu de parler de lui-même;
Et laiſſe-moi jouir de la douceur extrême,
De t'ouvrir avec liberté
Un cœur qui te plaît & qui t'aime.
De ma muſe, en mes premiers ans,
Tu vis les tendres fruits imprudemment éclore;
Tu vis la calomnie avec ſes noirs ſerpens,
Des plus beaux jours de mon printems
Obſcurcir la naiſſante aurore.
Je vis que l'injuſtice accable tout auteur;
Mais au moins de mon malheur
Je ſus tirer quelque avantage;
J'appris à m'endurcir contre l'adverſité,
Et je me vis un courage
Que je n'attendais pas de la légéreté,
Et des erreurs de mon jeune âge.
Dieux! que n'ai-je eu depuis la même fermeté!
Mais à de moindres alarmes
Mon cœur n'a point réſiſté.
Tu ſais combien l'amour m'a fait verſer de larmes.
Fripon, tu le ſais trop bien,
Toi dont l'amoureuſe adreſſe
M'ôta mon unique bien:
Toi dont la délicateſſe,

Par un ſentiment fort humain,
Aima mieux ravir ma maîtreſſe,
Que de la tenir de ma main.
Mais je t'aimai toujours, tout ingrat & vaurien;
Je te pardonnai tout avec un cœur chrétien,
Et ma facilité fit grace à ta faibleſſe.
Hélas! pourquoi parler encor de mes amours?
Quelquefois ils ont fait le charme de ma vie;
Aujourd'hui la maladie
En éteint le flambeau peut-être pour toujours.
De mes ans paſſagers la trame eſt raccourcie;
Mes organes laſſés ſont morts pour les plaiſirs;
Mon cœur eſt étonné de ſe voir ſans deſirs.
Dans cet état il ne me reſte
Qu'un aſſemblage vain de ſentimens confus,
Un préſent douloureux, un avenir funeſte,
Et l'affreux ſouvenir d'un bonheur qui n'eſt plus.
Pour comble de malheur je ſens de ma penſée
Se déranger les reſſorts;
Mon eſprit m'abandonne, & mon ame éclipſée
Perd en moi de ſon être, & meurt avant mon corps.
Eſt-ce là ce rayon de l'eſſence ſuprême;
Qu'on nous peint ſi lumineux?
Eſt-ce là cet eſprit ſurvivant à nous-même?
Il naît avec nos ſens, croît, s'affaiblit comme eux;
Hélas! périrait-il de même?
Je ne ſais, mais j'oſe eſpérer,
Que de la mort, du tems & des deſtins le maître,
Dieu conſerve pour lui le plus pur de notre être,
Et n'anéantit point ce qu'il daigne éclairer.

AUX MANES DE Mr. DE GENONVILLE. (*a*)

TOI, que le ciel jaloux ravit dans ſon printems;
Toi, de qui je conſerve un ſouvenir fidèle,
Vainqueur de la mort & du tems;
Toi dont la perte, après dix ans,
M'eſt encor affreuſe & nouvelle;
Si tout n'eſt pas détruit, ſi ſur les ſombres bords
Ce ſouffle ſi caché, cette faible étincelle,
Cet eſprit, le moteur & l'eſclave du corps,
Ce je ne ſais quel ſens qu'on nomme ame immortelle,
Reſte inconnu de nous, eſt vivant chez les morts;
S'il eſt vrai que tu ſois, & ſi tu peux m'entendre,
O! mon cher Genonvile, avec plaiſir reçoi
Ces vers & ces ſoupirs que je donne à ta cendre,
Monument d'un amour immortel comme toi.
Il te ſouvient du tems où l'aimable Egerie,
Dans les beaux jours de notre vie,
Ecoutait nos chanſons, partageait nos ardeurs.
Nous nous aimions tous trois. La raiſon, la folie,
L'amour, l'enchantement des plus tendres erreurs,
Tout réuniſſait nos trois cœurs.
Que nous étions heureux! Même cette indigence,
Triſte compagne des beaux jours,
Ne peut de notre joie empoiſonner le cours.
Jeunes, gais, ſatisfaits, ſans ſoins, ſans prévoyance,

(*a*) Cette piéce eſt de 1729. Il n'y avait pas tout-à-fait dix ans que Mr. de Genonville était mort.

Aux douceurs du préſent bornant tous nos deſirs,
Quel beſoin avions-nous d'une vaine abondance?
Nous poſſédions bien mieux, nous avions les plaiſirs:
Ces plaiſirs, ces beaux jours coulés dans la molleſſe,
Ces ris, enfans de l'allégreſſe,
Sont paſſés avec toi dans la nuit du trépas.
Le ciel, en récompenſe, accorde à ta maîtreſſe
Des grandeurs & de la richeſſe,
Appuis de l'âge mûr, éclatant embarras;
Faible ſoulagement quand on perd ſa jeuneſſe.
La fortune eſt chez elle où fut jadis l'amour.
Les plaiſirs ont leur tems, la ſageſſe a ſon tour.
L'amour s'eſt envolé ſur l'aile du bel âge;
Mais jamais l'amitié ne fuit du cœur du ſage.
Nous chantons quelquefois & tes vers & les miens;
De ton aimable eſprit nous célébrons les charmes;
Ton nom ſe mêle encor à tous nos entretiens:
Nous liſons tes écrits, nous les baignons de larmes.
Loin de nous à jamais ces mortels endurcis,
Indignes du beau nom, du ſacré nom d'amis,
Ou toujours remplis d'eux, ou toujours hors d'eux-mêmes,
Au monde, à l'inconſtance ardens à ſe livrer,
Malheureux, dont le cœur ne ſait pas comme on aime,
Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer.

A MAD. DE FONTAINE-MARTEL. (*a*)

En 1732.

O Très-ſingulière Martel,
J'ai pour vous eſtime profonde :
C'eſt dans votre petit hôtel,
C'eſt ſur vos ſoupers que je fonde
Mon plaiſir, le ſeul bien réel
Qu'un honnête homme ait en ce monde.
Il eſt vrai, qu'un peu je vous gronde;
Mais malgré cette liberté,
Mon cœur vous trouve, en vérité,
Femme à peu de femmes ſeconde;
Car ſous vos cornettes de nuit,
Sans préjugés & ſans faibleſſe,
Vous logez eſprit qui ſéduit,
Et qui tient fort à la ſageſſe.
Or votre ſageſſe n'eſt pas
Cette pointilleuſe harpie,
Qui raiſonne ſur tous les cas,
Et qui, triſte ſœur de l'envie,
Ouvrant un goſier édenté,
Contre la tendre volupté
Toujours prêche, argumente & crie;
Mais celle, qui ſi doucement,

(*a*) La comteſſe de Fontaine-Martel, fille du préſident Desbordeaux; elle était telle qu'elle eſt peinte ici. Sa maiſon était très-libre & très-aimable.

Sans effort & ſans induſtrie,
Se bornant toute au ſentiment,
Sait juſques au dernier moment
Répandre un charme ſur la vie.
Voyez-vous pas de tous côtés
De très-décrépites beautés,
Pleurant de n'être plus aimables,
Dans leur beſoin de paſſion,
S'affoler de dévotion,
Et rechercher l'ambition
D'être bégueules reſpectables?
Bien loin de cette triſte erreur,
Vous avez, au-lieu des vigiles,
Des ſoupers longs, gais & tranquilles;
Des vers aimables & faciles,
Au-lieu des fatras inutiles
De Queſnel & de le Tourneur;
Voltaire, au-lieu d'un directeur;
Et pour mieux chaſſer toute angoiſſe,
Au curé préférant Campra,
Vous avez loge à l'opéra,
Au-lieu de banc dans la paroiſſe:
Et ce qui rend mon ſort plus doux,
C'eſt que ma maîtreſſe chez vous,
La liberté, ſe voit logée:
Cette liberté mitigée,
A l'œil ouvert, au front ſerein,
A la démarche dégagée,
N'étant ni prude, ni catin,
Décente, & jamais arrangée,

Souriant d'un ſouris badin
A ces paroles chatouilleuſes,
Qui font baiſſer un œil malin
A meſdames les précieuſes.
C'eſt-là qu'on trouve la gaieté,
Cette ſœur de la liberté,
Jamais aigre dans la ſatyre,
Toujours vive dans les bons mots,
Se moquant quelquefois des ſots,
Et très-ſouvent, mais à propos,
Permettant au ſage de rire.
Que le ciel béniſſe le cours
D'un ſort auſſi doux que le vôtre!
Martel, l'automne de vos jours
Vaut mieux que le printems d'une autre.

LETTRE

ÉCRITE DE PLOMBIÈRES

A MR. PALLU, CONSEILLER D'ÉTAT.

Août 1729.

DU fond de cet antre pierreux,
Entre deux montagnes cornues,
Sous un ciel noir & pluvieux,
Où les tonnerres orageux
Sont portés ſur d'épaiſſes nues,
Près d'un bain chaud, toujours crotté,
Plein d'une eau qui fume & bouillonne,
Où tout malade empaqueté,
Et tout hypocondre entêté,
Qui ſur ſon mal toujours raiſonne,
Se baigne, s'enfume, & ſe donne
La queſtion pour la ſanté.
De cet antre, où je vois venir
D'impotentes ſempiternelles,
Qui toutes penſent rajeunir,
Un petit nombre de pucelles,
Mais un beaucoup plus grand de celles
Qui voudraient le redevenir;
Où par le coche on nous amène
De vieux citadins de Nanci,
Et des moines de Commerci,

Avec l'attribut de Lorraine,
Que nous rapporterons d'ici.
De ces lieux, où l'ennui foisonne,
J'ose encor écrire à Paris.
Malgré Phœbus, qui m'abandonne,
J'invoque l'amour & les ris;
Ils connaissent peu ma personne;
Mais c'est à PALLU que j'écris,
Alcibiade me l'ordonne;
Alcibiade, qu'à la cour
Nous vîmes briller tour-à-tour,
Par ses graces, par son courage,
Gai, généreux, tendre, volage,
Et séducteur comme l'amour,
Dont il fut la brillante image.
L'amour ou le tems l'a défait
Du beau vice d'être infidèle;
Il prétend d'un amant parfait
Etre devenu le modèle.
J'ignore, quel objet charmant
A produit ce grand changement,
Et fait sa conquête nouvelle:
Mais, qui que vous soyez, la belle,
Je vous en fais mon compliment.
On pourrait bien, à l'aventure,
Choisir un autre greluchon,
Plus Alcide pour la figure,
Et pour le cœur plus Celadon;
Mais quelqu'un plus aimable? non,
Il n'en est point dans la nature:

Car, madame, où trouvera-t-on
D'un ami la discrétion,
D'un vieux seigneur la politesse,
Avec l'imagination,
Et les graces de la jeunesse;
Un tour de conservation,
Sans empressement, sans paresse,
Et l'esprit monté sur le ton
Qui plait à gens de toute espèce?
Et n'est-ce rien d'avoir tâté
Trois ans de la formalité,
Dont on assomme une ambassade,
Sans nous avoir rien rapporté
De la pesante gravité
Dont cent ministres font parade?
A ce portrait si peu flatté,
Qui ne voit mon Alcibiade?

VARIANTES.

Après ce vers, *Gai, généreux, &c.* on lisait celui-ci.

Et non moins trompeur que l'amour,

Après ce vers, *Dont il fut, &c.* on lisait ceux-ci.

Toutes les femmes l'adoraient,
Toutes avaient la préférence;
Toutes à leur tour se plaignaient
Des excès de son inconstance,
Qu'à grand' peine elles égalaient.
L'amour, &c. &c.

A MR. DE FORMONT,

En lui renvoyant les œuvres de DESCARTES *& de* MALLEBRANCHE.

RIMEUR charmant, plein de raiſon,
Philoſophe entouré de graces,
Epicure, avec Apollon,
S'empreſſe à marcher ſur vos traces.
Je renonce au fatras obſcur
Du grand rêveur de l'oratoire (*a*),
Qui croit parler de l'eſprit pur,
Ou qui veut nous le faire accroire;
Nous diſant qu'on peut, à coup sûr,
Entretenir DIEU dans ſa gloire.
Ma raiſon n'a plus de foi
Pour René, le viſionnaire, (*b*)
Songeur de la nouvelle loi;
Il éblouit plus qu'il n'éclaire;
Dans une épaiſſe obſcurité
Il fait briller des étincelles.
Il a gravement débité
Un tas brillant d'erreurs nouvelles;
Pour mettre à la place de celles
De la bavarde antiquité.
Dans ſa cervelle trop féconde,
Il prend, d'un air fort important,

(*a*) Mallebranche. (*b*) Deſcartes.

Des dés pour arranger le monde ;
Bridoye en aurait fait autant.
Adieu. Je vais chez ma Sylvie ;
Un esprit fait comme le mien,
Goûte bien mieux son entretien,
Q'un roman de philosophie.
De ses attraits toujours frappé,
Je ne la crois pas trop fidelle ;
Mais puisqu'il faut être trompé,
Je ne veux l'être que par elle.

ÉPITRE

A MAD........

FORMONT, vous, & les Dudeffans,
C'eſt-à-dire les agrémens,
L'eſprit, les bons mots, l'éloquence,
Et vous, plaiſirs, qui valez tout,
Plaiſirs, que je ſuivis par goût,
Et les Newtons par complaiſance;
Que m'ont ſervi tous ces efforts
De notre incertaine ſcience,
Et ces quarrés de la diſtance,
Ces corpuſcules, ces reſſorts,
Cet infini ſi peu traitable ?
Hélas ! tout ce qu'on dit des corps
Rend-il le mien moins miſérable ?
Mon eſprit eſt-il plus heureux,
Plus droit, plus éclairé, plus ſage,
Quand de René, le ſonge-creux,
J'ai lu le romaneſque ouvrage ?
Quand avec l'oratorien (*a*)
Je vois qu'en DIEU je ne vois rien,
Ou qu'après quarante eſcalades
Au château de la vérité,
Sur le dos de Leibnitz monté,
Je ne trouve que des monades ?

(*a*) Mallebranche.

Ah ! fuyez, fonges impofteurs,
Ennuyeufe & froide chimère ;
Et puifqu'il nous faut des erreurs,
Que nos menfonges fachent plaire.
L'efprit méthodique & commun
Qui calcule un, par un, donne un,
S'il fait ce métier importun,
C'eft qu'il n'eft pas né pour mieux faire.
Du creux profond des antres fourds
De la fombre philofophie,
Ne voyez-vous pas Emilie
S'avancer avec les amours ?
Sans ce cortège qui toujours
Jufqu'à Bruxelles l'a fuivie
Elle aurait perdu fes beaux jours,
Avec fon Leibnitz qui m'ennuie.

A MAD. DUDEFFANS.

OUI, je perds les deux yeux ; vous les avez perdus,
O ſage Dudeffans ! eſt-ce une grande perte ?
Du moins nous ne reverrons plus
Les ſots dont la terre eſt couverte.
Et puis tout eſt aveugle en cet humain ſéjour ;
On ne va qu'à tâtons ſur la machine ronde ;
On a les yeux bouchés à la ville, à la cour ;
Plutus, la fortune, & l'amour
Sont trois aveugles-nés qui gouvernent le monde.
Si d'un de nos cinq ſens nous ſommes dégarnis,
Nous en poſſédons quatre, & c'eſt un avantage
Que la nature accorde à peu de ſes amis,
Lorſqu'ils parviennent à notre âge.
Nous avons vu mourir les papes & les rois ;
Nous vivons, nous penſons, & notre ame nous reſte.
Epicure & les ſiens prétendaient autrefois
Que ce cinquième ſens était un don céleſte
Qui les valait tous à la fois.
Mais quand notre ame aurait des lumières parfaites,
Peut-être il ſerait encor mieux
Que nous euſſions gardé nos yeux,
Duſſions-nous porter des lunettes

A LA MÊME.

Cette lettre fut écrite long-tems avant la précédente.

J'AI reçu, madame, une lettre charmante; comment ne le ferait-elle pas écrite par vous & par Mr. de Formont? une lettre de vous eſt une faveur, dont je n'avais pas beſoin d'être privé ſi long-tems pour en ſentir tout le prix, mais des vers! des vers, des rimes redoublées; voilà de quoi me tourner la cervelle mille fois, ſi votre proſe d'ailleurs ne ſuffiſait pas.

De qui ſont-ils ces vers heureux,
Légers, faciles, gracieux?
Ils ont comme vous l'art de plaire,
Dudeffans vous êtes la mère
De ces enfans ingénieux.
Formont, cet autre pareſſeux,
En eſt-il avec vous le père?
Ils ſont bien dignes de tous deux;
Mais je ne les méritais guère.

Je ſuis enchanté pourtant, comme ſi je les méritais; il eſt triſte de n'avoir de ces bonnes fortunes-là qu'une fois par an tout au plus.

Ah! ce que vous faites ſi bien,
Pourquoi ſi rarement le faire?
Si tel eſt votre caractère,
Je plains celui qu'un doux lien
Soumet à votre humeur ſévère.

Il eſt bien vrai qu'il y a des perſonnes fort pareſſeuſes en amitié, & très-actives en amour. Il eſt vrai encore

qu'une de vos faveurs eſt ſans doute plus précieuſe que mille empreſſemens d'un autre. Je le ſens bien par cette lettre ſéduiſante que vous m'avez écrite, & c'eſt préciſément ce qui fait que j'en voudrais avoir de pareilles tous les jours.

Je me ſais bien bon gré d'avoir griffonné dans ma vie tant de proſe & tant de vers, puiſque cela a l'honneur de vous amuſer quelquefois ; mes pauvres quakers vous ſont bien obligés de les aimer. Ils ſont bien plus fiers de votre ſuffrage, que fâchés d'avoir été brûlés. Vous plaire eſt un excellent onguent pour la brûlure. Je vois que DIEU a touché votre cœur & que vous n'êtes pas loin du royaume des cieux, puiſque vous avez du penchant pour mes bons quakres.

Ils ont le ton bien familier,
Mais c'eſt celui de l'innocence,
Un quakre dit tout ce qu'il penſe;
Il faut, s'il vous plaît, eſſuyer
Sa naïve & rude éloquence:
Car en voulant vous avouer
Que ſur ſon cœur ſimple & groſſier
Vous avez entière puiſſance,
Il eſt homme à vous tutoyer.
Heureux le mortel enchanté
Qui dans vos bras, belle Délie,
Dans ces momens où l'on s'oublie,
Peut prendre cette liberté
Sans choquer la civilité
De notre nation polie!

Quelque bégueule reſpectable trouvera peut-être ces derniers vers un peu forts, mais vous qui êtes reſpectable ſans être bégueule, vous me les pardonnerez.

A MR. DE CIDEVILLE.

DEVERS Pâques on doit pardonner
Aux chrétiens qui font pénitence :
Je l'ai fait : un ſi long ſilence
A de quoi me faire damner.
Donnez-moi plénière indulgence.
Après avoir en grand courier
Voyagé pour chercher un ſage ,
J'ai regagné mon colombier ,
Je n'en veux ſortir davantage ;
J'y trouve ce que j'ai cherché ;
J'y vis heureux , j'y ſuis caché.
Le trône , & ſon fier eſclavage ,
Ces grandeurs dont on eſt touché ,
Ne valent pas notre hermitage.
Vers les champs Hyperboréens ,
J'ai vu des rois dans la retraite ,
Qui ſe croyaient des Antonins ;
J'ai vu s'enfuir leurs bons deſſeins
Aux premiers ſons de la trompette.
Ils ne ſont plus rien que des rois.
Ils vont par de ſanglans exploits ,
Prendre ou ravager des provinces :
L'ambition les a ſoumis ;
Moi j'y renonce. Adieu les princes ,
Il ne me faut que des amis.

A MR. LE MARQUIS DES ISSARTS,

AMBASSADEUR DE FRANCE A DRESDE.

A Verſailles le 7 Août 1747.

MONSIEUR,

LA lettre aimable, dont vous m'honorez, me donne bien du plaiſir & bien des regrets; elle me fait ſentir tout ce que j'ai perdu. J'ai pu être témoin du moment où votre excellence ſignait le bonheur de la France; j'ai pu voir la cour de Dreſde, & je ne l'ai point vue. Je ne ſuis pas né heureux; mais vous, monſieur, avouez que vous êtes auſſi heureux que vous le méritez. Vous avez retrouvé à Dreſde ce que aviez quitté à Verſailles, un roi aimé de ſes ſujets.

Vous pourrez dire quelque jour
Qui des deux rois tient mieux ſa cour,
Quel eſt le plus doux, le plus juſte,
Et qui fait naître plus d'amour,
Ou de Louis quinze ou d'Auguſte;
La plus fine ſagacité
En ce point pourrait ſe confondre;
Et je donne à votre équité
Dix ans entier pour me répondre.

Rien ne prouve mieux, combien il eſt difficile de ſavoir au juſte la vérité dans ce monde; & puis, monſieur, les perſonnes qui la ſavent le mieux, ſont toujours celles qui la diſent le moins. Par exemple, ceux qui ont eu l'honneur d'approcher des trois princeſſes

que la reine de Pologne a données à la France, à Naples & à Munich, pourront-ils jamais dire laquelle des trois nations eſt la plus heureuſe ?

Que même on demande à la reine,
Quel plus beau préſent elle a fait,
Et quel fut ſon plus grand bienfait,
On la rendra fort incertaine.
Mais ſi de moi l'on veut ſavoir,
Qui des trois peuples doit avoir
La plus tendre reconnaiſſance,
Et nourrir le plus doux eſpoir,
Ne croyez pas que je balance.

En voyant monſeigneur le dauphin avec madame la dauphine, je me ſouvins de Pſyché, & je ſonge que Pſyché avait deux ſœurs :

Chacune des deux était belle,
Tenait une brillante cour,
Eut un mari jeune & fidèle :
Pſyché ſeule épouſa l'Amour.

Mais il aurait peut-être, monſieur, un moyen de finir cette diſpute, dans laquelle Paris aurait coupé ſa pomme en trois.

Je ſuis d'avis que l'on préfère
Celle qui le plus promptement
Saura donner un bel enfant
Semblable à leur auguſte mère.

Vous voyez, monſieur, que ſans être politique j'ai l'eſprit conciliant : je compte bien vous faire ma cour avec de tels ſentimens. J'ai l'honneur d'être avec reſpect, monſieur, de votre excellence, le &c.

A Mr. LE COMTE ALGAROTTI,

QUI ÉTAIT ALORS A LA COUR DE SAXE.

A Paris ce 21 Février 1747.

ENFANT du Pinde & de Cythère,
Brillant & ſage Algarotti,
A qui le ciel à départi
L'art d'aimer, d'écrire, & de plaire,
Et dont le charmant caractère
A tous les goûts eſt aſſorti;
Dans vos palais de porcelaine,
Recevez ces frivoles ſons,
Enfilés ſans art & ſans peine,
Au charmant pays des pompons.
O Saxe, que nous vous aimons!
O Saxe, que nous vous devons
D'amour & de reconnaiſſance!
C'eſt de votre ſein que ſortit
Le héros qui venge la France
Et la nymphe qui l'embellit.
  Apprenez que cette dauphine
Ici chaque jour accomplit
Ce que votre muſe divine
Dans ſes lettres m'avait prédit.
Vous penſerez que je l'ai vue,
Quand je vous en dis tant de bien,
Et que je l'ai même entendue;

Je vous jure qu'il n'en eſt rien,
Et que ma muſe peu connue,
En vous répétant dans ces vers
Cette vérité toute nue,
N'eſt que l'écho de l'univers.
 Une dauphine eſt entourée,
Et l'étiquette eſt ſon tourment.
J'ai laiſſé paſſer prudemment,
Des paniers la foule tirée,
Qui remplit tout l'appartement
De ſa bigarrure dorée.
Virgile était-il le premier
A la toilette de Livie?
Il laiſſait paſſer Cornélie,
Les ducs & pairs, le chancelier,
Et les cordons bleus d'Italie,
Et s'amuſait ſur l'eſcalier
Avec Tibulle & Polymnie.
 Mais à la fin j'aurai mon tour;
Les dieux ne me refuſent guère;
Je fais aux graces chaque jour
Une très-dévote prière.
Je leur dis, filles de l'amour,
Daignez, à ma muſe diſcrette
Accordant un peu de faveur,
Me préſenter à votre ſœur,
Quand vous irez à ſa toilette.
 Que vous dirai-je maintenant
Du dauphin & de cette affaire,
De l'amour & du ſacrement?

Les dames d'honneur de Cythère
En pourraient parler dignement,
Mais un profane doit ſe taire.
Sa cour dit qu'il s'occupe à faire
Une famille de héros,
Ainſi qu'ont fait très-à-propos
Son aïeul & ſon digne père.
Daignez pour moi remercier
Votre miniſtre magnifique :
D'un fade éloge poétique
Je pourrais fort bien l'ennuyer ;
Mais je n'aime pas à louer ;
Et ces offrandes ſi chéries
Des belles & des potentats,
Gens tous nourris de flatteries,
Sont un bijou qui n'entre pas
Dans ſon baguier de pierreries.
Adieu, faites bien au Saxon
Goûter les vers de l'Italie,
Et les vérités de Newton ;
Et que votre muſe polie
Parle encor ſur un nouveau ton,
De votre immortelle Emilie.

RÉPONSE A MR. LE CARDINAL QUIRINI.

A Berlin ce 12 Décembre 1751.

QUOI, vous voulez donc que je chante
Ce temple orné par vos bienfaits,
Dont aujourd'hui Berlin se vante!
Je vous admire, & je me tais.
Comment sur les bords de la Sprée,
Dans cette infidelle contrée
Où de Rome on brave les loix,
Pourrai-je élever une voix
A des cardinaux consacrée?
Eloigné des murs de Sion,
Je gémis en bon catholique.
Hélas! mon prince est hérétique,
Et n'a point de dévotion.
Je vois avec componction,
Que dans l'infernale sequelle
Il sera près de Ciceron,
Et d'Aristide & de Platon,
Ou vis-à-vis de Marc-Aurèle.
On sait que ces esprits fameux
Sont punis dans la nuit profonde;
Il faut qu'il soit damné comme eux,
Puisqu'il vit comme eux dans ce monde.
Mais surtout que je suis fâché
De le voir toujours entiché
De l'énorme & cruel péché

Que l'on nomme la tolérance !
Pour moi je frémis quand je penſe
Que le muſulman, le païen,
Le quakre & le luthérien,
L'enfant de Genève & de Rome,
Chez lui tout eſt reçu ſi bien,
Pourvu que l'on ſoit honnête-homme.
Pour comble de méchanceté,
Il a ſu rendre ridicule
Cette ſainte inhumanité,
Cette haine dont ſans ſcrupule
S'arme le dévot entêté,
Et dont ſe raille l'incrédule.
Que ferai-je, grand cardinal,
Moi chambellan très-inutile
D'un prince endurci dans le mal,
Et proſcrit dans notre évangile ?
Vous dont le front prédeſtiné
A nos yeux doublement éclate,
Vous dont le chapeau d'écarlate
Des lauriers du Pinde eſt orné ;
Qui marchant ſur les pas d'Horace,
Et ſur ceux de Saint Auguſtin,
Suivez le raboteux chemin
Du paradis & du parnaſſe,
Convertiſſez ce rare eſprit ;
C'eſt à vous d'inſtruire & de plaire ;
Et la grace de Jesus-Christ
Chez vous brille en plus d'un écrit,
Avec les trois graces d'Homère.

A MADAME DE GONDRIN,

DEPUIS

MAD. LA COMTESSE DE TOULOUSE,

Sur le péril qu'elle avait couru en traversant la Loire en 1719.

SAVEZ-VOUS, gentille douairière,
Ce que dans Sulli l'on faisait,
Lors qu'Eole vous conduisait
D'une si terrible manière?
Le malin Perigni riait,
Et pour vous déjà préparait
Une épitaphe familière,
Disant qu'on vous repêcherait
Incessamment dans la rivière,
Et qu'alors il observerait
Ce que votre humeur un peu fière
Sans ce hasard lui cacherait.
Cependant l'Espar, la Valière,
Guiche, Sulli, tout soupirait;
Roussi parlait peu, mais jurait,
Et l'abbé Courtin qui pleurait,
En voyant votre heure dernière,
Adressait à DIEU sa prière,
Et pour vous tout bas murmurait
Quelque oraison de son bréviaire,

Qu'alors, contre ſon ordinaire,
Dévotement il fredonnait,
Dont à peine il ſe ſouvenait,
Et que même il n'entendait guère.
Mais quel ſpectacle! j'enviſage
Les amours, qui de tous côtés
S'oppoſent à l'affreuſe rage
Des vents contre vous irrités.
Je les vois: ils ſont à la nage,
Et plongés juſqu'au cou dans l'eau;
Ils conduiſent votre bateau,
Et vous voilà ſur le rivage.
GONDRIN, ſongez à faire uſage
Des jours qu'amour a conſervés;
C'eſt pour lui qu'il les a ſauvés;
Il a des droits ſur ſon ouvrage.

FRAGMENT
D'UNE LETTRE AU ROI DE PRUSSE.

Avril 1743.

LORSQUE pour tenir la balance
L'Anglais vide ſon coffre-fort;
Lorſque l'Eſpagnol ſans puiſſance
Croit par tout être le plus fort;
Quand le Français vif & volage
Fait au plus vîte un empereur,
Quand Bellile n'eſt pas ſans peur

Pour l'ouvrier & pour l'ouvrage ;
Quand le Batave un peu tardif
Rempli d'égards & de ſcrupule,
Avance un pas, & deux recule,
Pour ſe joindre à l'Anglais actif ;
Quand le bon-homme de ſaint père
Du haut de ſa ſainte Sion,
Donne ſa bénédiction
A plus d'une armée étrangère ;
Que fait mon héros à Berlin ?
Il réfléchit ſur la folie
Des conducteurs du genre humain,
Il donne des loix au deſtin
Et carrière à ſon grand génie :
Il fait des vers gais & plaiſans,
Il rit en donnant des batailles ;
On commence à craindre à Verſailles
De le voir rire à nos dépens, &c.

ÉPITHALAME

SUR LE MARIAGE

DE Mr. LE DUC DE RICHELIEU

AVEC MADEMOISELLE DE GUISE, en 1734.

UN prêtre, un oui, trois mots latins,
A jamais fixent vos destins;
Et le célébrant d'un village,
Dans la chapelle de Montjeu,
Très-chrétiennement vous engage
A coucher avec Richelieu;
Avec Richelieu, ce volage,
Qui va jurer par ce saint nœu
D'être toujours fidèle & sage.
Nous nous en défions un peu;
Et vos grands yeux noirs pleins de feu,
Nous rassurent bien davantage
Que les sermens qu'il fait à DIEU.
Mais vous, madame la duchesse,
Quand vous reviendrez à Paris,
Songez-vous combien de maris
Viendront se plaindre à votre altesse?
Ces nombreux cocus qu'il a faits
Ont mis en vous leur espérance;
Ils diront voyant vos attraits,

Dieux ! quel plaiſir que la vengeance !
Vous ſentez bien qu'ils ont raiſon,
Et qu'il faut punir le coupable ;
L'heureuſe loi du talion
Eſt des loix la plus équitable.
Quoi votre cœur n'eſt point rendu ?
Votre ſévérité me gronde ?
Ah ! quelle eſpèce de vertu ;
Qui fait enrager tout le monde !
Faut-il donc que de vos appas
Richelieu ſoit l'unique maître ?
Eſt-il dit qu'il ne ſera pas
Ce qu'il a tant merité d'être ?
Soyez donc ſage, s'il le faut,
Que ce ſoit-là votre chimère ;
Avec tous les talens de plaire,
Il faut bien avoir un défaut.
Dans cet emploi noble & pénible
De garder ce qu'on nomme honneur,
Je vous ſouhaite un vrai bonheur ;
Mais voilà la choſe impoſſible.

A MR. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU,

à qui le SÉNAT DE GÈNES *avait érigé une ſtatue.* (*a*)

JE la verrai cette ſtatue,
Que Gènes élève juſtement
Au héros qui l'a défendue.
Votre grand-oncle, moins brillant,
Vit ſa gloire moins étendue;
Il ſerait jaloux à la vue
De cet unique monument.
Dans l'âge frivole & charmant,
Où le plaiſir ſeul eſt d'uſage,
Où vous reçûtes en partage
L'art de tromper ſi tendrement,
Pour modeler ce beau viſage,
Qui de Vénus ornait la cour,
On eût pris celui de l'amour,
Et ſurtout de l'amour volage;
Et quelques traits moins enfantins
Auraient été la vive image
Du Dieu qui préſide aux jardins.
Ce double & charmant avantage
Peut diminuer à la fin;
Mais la gloire augmente avec l'âge.
Du ſculpteur la modeſte main
Vous fera l'air moins libertin;

(*a*) A Luneville le 18 Novembre 1748.

C'eſt de quoi mon héros enrage.
On ne peut filer tous ſes jours
Sur le trône heureux des amours :
Tous les plaiſirs ſont de paſſage ;
Mais vous ſaurez régner toujours
Par l'eſprit & par le courage.
Les traits de Richelieu coquet,
De cette aimable créature,
Se trouveront en mignature
Dans mille boîtes à portrait,
Où Macé mit votre figure.
Mais ceux du Richelieu vainqueur,
Du héros, ſoutien de nos armes,
Ceux du père, du défenſeur
D'une république en alarmes,
Ceux de Richelieu ſon vengeur,
Ont pour moi cent fois plus de charmes.
Pardon. Je ſens tous les travers
De la morale où je m'engage :
Pardon ; vous n'êtes pas ſi ſage
Que je le prétends dans ces vers.
Je ne veux pas que l'univers
Vous croie un grave perſonnage.
Après ce jour de Fontenoi,
Où couvert de ſang & de poudre,
On vous vit ramener la foudre
Et la victoire à votre roi ;
Lorſque prodiguant votre vie,
Vous eûtes fait pâlir d'effroi,
Les Anglais, l'Autriche, & l'envie,

Vous revîntes vîte à Paris,
Mêler les myrtes de cypris
A tant de palmes immortelles.
Pour vous feul à ce que je vois,
Le tems & l'amour n'ont point d'ailes;
Et vous fervez encor les belles,
Comme la France & les Génois.

AU MÊME,

SUR LA CONQUÊTE DE MAHON,

en 1756.

Depuis plus de quarante années
Vous avez été mon héros;
J'ai préfagé vos deftinées.
Ainfi quand Achille à Scyros
Paraiffait fe livrer en proye
Aux jeux, aux amours, au repos,
Il devait un jour fur les flots
Porter la flamme devant Troye;
Ainfi quand Phriné dans fes bras
Tenait le jeune Alcibiade,
Phriné ne le poffédait pas;
Et fon nom fut dans les combats
Egal au nom de Miltiade.
Jadis les amans, les époux
Tremblaient en vous voyant paraître.

Près des belles & près du maître,
Vous avez fait plus d'un jaloux :
Enfin c'eſt aux héros à l'être.
C'eſt rarement que dans Paris,
Parmi les feſtins & les ris,
On démêle un grand caractère :
Le préjugé ne conçoit pas
Que celui qui ſait l'art de plaire,
Sache auſſi ſauver les états.
Le grand-homme echappe au vulgaire ;
Mais lorſqu'aux champs de Fontenoi,
Il ſert ſa patrie & ſon roi ;
Quand ſa main des peuples de Gènes
Défend les jours & rompt les chaînes ;
Lorſqu'auſſi prompt que les éclairs,
Il chaſſe les tyrans des mers
Des murs de Minorque opprimée,
Alors ceux qui l'ont méconnu,
En parlent comme ſon armée :
Chacun dit, je l'avais prévu :
Le ſuccès fait la renommée.
Homme aimable, illuſtre guerrier,
En tout tems l'honneur de la France,
Triomphez de l'Anglais altier,
De l'envie & de l'ignorance.
Je ne ſais ſi dans Port-Mahon
Vous trouverez un ſtatuaire :
Mais vous n'en avez plus à faire :
Vous allez graver votre nom
Sur les débris de l'Angleterre,

Il ſera béni chez l'Ibère,
Et chéri dans ma nation.
Des deux Richelieu ſur la terre
Les exploits ſeront admirés.
Déjà tous deux ſont comparés,
Et l'on ne ſait qui l'on préfère.
Le cardinal affermiſſait
Et partageait le rang ſuprême
D'un maître qui le haïſſait.
Vous vengez un roi qui vous aime.
Le cardinal fut plus puiſſant,
Et même un peu trop redoutable;
Vous me paraiſſez bien plus grand
Puiſque vous êtes plus aimable.

ÉPITRE

AU ROI,

PRÉSENTÉE A SA MAJESTÉ, AU CAMP DEVANT FRIBOURG.

1 Novembre 1744.

Vous, dont l'Europe entière aime ou craint la justice,
Brave & doux à la fois, prudent sans artifice,
Roi nécessaire au monde, où portez-vous vos pas ?
De la fiévre échappé, vous courez aux combats !
Vous volez à Fribourg ! En vain la Peyronie (*a*)
Vous disait, « Arrêtez, ménagez votre vie ;
» Il vous faut du régime, & non des soins guerriers ;
» Un héros peut dormir couronné de lauriers.
Le zèle a beau parler, vous n'avez pu le croire.
Rebelle aux médecins, & fidèle à la gloire,
Vous bravez l'ennemi, les assauts, les saisons,
Le poids de la fatique & le feu des canons.
Tout l'état en frémit, & craint votre courage.
Vos ennemis, grand roi, le craignent davantage :
Ah ! n'effrayez que Vienne, & rassurez Paris :
Rendez, rendez la joie à vos peuples chéris :
Rendez-nous ce héros, qu'on admire & qu'on aime.
Un sage nous a dit, que le seul bien suprême,
Le seul bien, qui du moins ressemble au vrai bonheur,
Le seul digne de l'homme, est de toucher un cœur.

Si

(*a*) Premier chirurgien du roi.

Si ce ſage eut raiſon, ſi la philoſophie
Plaça dans l'amitié le charme de la vie,
Quel eſt donc, juſtes dieux! le deſtin d'un bon roi,
Qui dit, ſans ſe flatter, Tous les cœurs ſont à moi!
A cet empire heureux qu'il eſt beau de prétendre!
Vous qui le poſſédez, venez, daignez entendre,
Des bornes de l'Alſace aux remparts de Paris,
Ce cri que l'amour ſeul forme de tant de cris.
Accourez, contemplez ce peuple dans la joie,
Béniſſant le héros que le ciel lui renvoie.
Ne le voyez-vous pas, tout ce peuple à genoux,
Tous ces avides yeux qui ne cherchent que vous,
Tous nos cœurs enflammés volant ſur notre bouche?
C'eſt-là le vrai triomphe, & le ſeul qui vous touche.
Cent rois au capitole en eſclaves traînés,
Leurs villes, leurs tréſors, & leurs dieux enchaînés,
Ces chars étincelans, ces prêtres, cette armée,
Ce ſénat inſultant à la terre opprimée,
Ces vaincus envoyés du ſpectacle au cerceuil,
Ces triomphes de Rome étaient ceux de l'orgueil:
Le vôtre eſt de l'amour, & la gloire en eſt pure;
Un jour les effaçait, le vôtre à jamais dure;
Ils effrayaient le monde, & vous le raſſurez:
Vous, l'image des dieux ſur la terre adorés!
Vous, que dans l'âge d'or elle eût choiſi pour maître!
Goûtez les jours heureux que vos ſoins font renaître!
Que la paix floriſſante embelliſſe leur cours:
Mars fait des jours brillans, la paix fait les beaux jours.
Qu'elle vole à la voix du vainqueur qui l'appelle,
Et qui n'a combattu que pour nous & pour elle.

LETTRE

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MAD. LA DUCHESSE DU MAINE,

ſur la victoire remportée par le roi à Lauſelt.

AUGUSTE fille & mère de héros,
Vous ranimez ma voix faible & caſſée,
Et vous voulez que ma muſe laſſée,
Comme LOUIS ignore le repos.
D'un crayon vrai, vous m'ordonnez de peindre
Son cœur modeſte, & ſes brillans exploits,
Et Cumberland, que l'on a vu deux fois
Chercher ce roi, l'admirer & le craindre :
Mais des bons vers l'heureux tems eſt paſſé;
L'art des combats eſt l'art où l'on excelle :
Notre Alexandre en vain cherche un Apelle ;
LOUIS s'élève, & le ſiècle eſt baiſſé.
De Fontenoi le nom plein d'harmonie
Pouvait au moins ſeconder le génie :
Boileau pâlit au ſeul nom de Voërden ;
Que dirait-il, ſi non loin d'Helderen,
Il eût fallu ſuivre entre les deux Nethes
Bathiani ſi ſavant en retraites,
Avec d'Eſtrée à Roſmal s'avancer ?
La gloire parle, & LOUIS me réveille ;
Le nom du roi charme toujours l'oreille ;

Mais que Laufelt eſt rude à prononcer !
Et quel beſoin de nos panégyriques,
Diſcours en vers, épîtres héroïques,
Enrégiſtrés, viſés par Crébillon (*a*),
Signés (*b*) Marville, & jamais Apollon ?
De votre fils je connais l'indulgence ;
Il recevra ſans courroux mon encens ;
Car la bonté, la ſœur de la vaillance,
De vos yeux paſſa dans vos enfans ;
Mais tout lecteur n'eſt pas ſi débonnaire ;
Et ſi j'avais, peut-être téméraire,
Repréſenté vos fiers carabiniers
Donnant l'exemple aux plus braves guerriers ;
Si je peignais ce ſoutien de nos armes,
Ce petit-fils, ce rival de Condé,
Du dieu des vers ſi j'étais ſecondé,
Comme il le fut par le dieu des alarmes ;
Plus d'un cenſeur, encore avec dépit,
M'accuſerait d'en avoir trop peu dit.
Très-peu de gré, mille traits de ſatyre,
Sont le loyer de quiconque oſe écrire ;
Mais pour ſon prince il faut ſavoir ſouffrir ;
Il eſt partout des riſques à courir ;
Et la cenſure, avec plus d'injuſtice,
Va tous les jours acharner ſa malice
Sur des héros, dont la fidélité
L'a mieux ſervi, que je ne l'ai chanté.
Allons, parlez, ma noble académie,

(*a*) Mr. Crébillon de l'académie Françaiſe, examinateur des écrits en une feuille préſentée à la police.

(*b*) Mr. Feydeau de Marville alors lieutenant de police.

Sur vos lauriers êtes-vous endormie ?
Repréſentez ce conquérant humain,
Offrant la paix, le tonnerre à la main :
Ne louez point, auteurs, rendez juſtice ;
Et comparant aux ſiècles reculés
Le ſiècle heureux, les jours dont vous parlez,
Liſez Céſar, vous connaîtrez Maurice. (*a*)
Si de l'état vous aimez les vengeurs,
Si la patrie eſt vivante en vos cœurs,
Voyez ce chef, dont l'active prudence
Venge à la fois Gènes, Parme & la France ;
Chantez Belle-Iſle ; élevez dans vos vers
Un monument au généreux Boufflers ;
Il eſt du ſang qui fut l'appui du trône :
Il eût pu l'être ; & la faulx du trépas
Tranche ſes jours échappés à Bellone,
Au ſein des murs délivrés par ſon bras.
Mais quelle voix aſſez forte, aſſez tendre,
Saura gémir ſur l'héroïque cendre
De ces héros que Mars priva du jour,
Aux yeux d'un roi, leur père & leur amour ?
O vous, ſurtout, infortuné Bavière,
Jeune Froulai, ſi digne de nos pleurs,
Qui chantera votre vertu guerrière ?
Sur vos tombeaux qui répandera des fleurs ?
Anges des cieux, puiſſances immortelles,
Qui préſidez à nos jours paſſagers,
Sauvez Lautrec au milieu des dangers ;
Mettez Ségur à l'ombre de vos ailes ;

(*a*) Maurice comte de Saxe.

Déjà Rocou vit déchirer ſon flanc :
Ayez pitié de cet âge ſi tendre ;
Ne verſez pas les reſtes de ce ſang,
Que pour Louis il brûle de répandre :
De cent guerriers couronnez les beaux jours ;
Ne frappez pas Bonac & d'Aubeterre,
Plus accablés ſous de cruels ſecours,
Que ſous les coups des foudres de la guerre.
  Mais, me dit-on, faut-il à tout propos
Donner en vers des liſtes de héros ?
Sachez qu'en vain l'amour de la patrie
Dicte vos vers, au vrai ſeul conſacrés ;
On flatte peu ceux qu'on a célébrés,
On déplait fort à tous ceux qu'on oublie.
Ainſi toujours le danger ſuit mes pas ;
Il faut livrer preſqu'autant de combats,
Qu'en a cauſé ſur l'onde, & ſur la terre,
Cette balance utile à l'Angleterre,
Ceſſez, ceſſez, digne ſang de Bourbon,
De raminer mon timide Apollon,
Et laiſſez-moi tout entier à l'hiſtoire ;
C'eſt-là qu'on peut, ſans génie & ſans art,
Suivre Louis de l'Eſcaut juſqu'au Jart :
Je dirai tout, car tout eſt à ſa gloire :
Il fait la mienne, & je me garde bien
De reſſembler à ce grand ſatyrique (*a*),
De ſon héros diſcret hiſtorien,
Qui pour écrire un beau panégyrique
Fut bien payé, mais qui n'écrivit rien.

(*a*) Boileau.

ÉPITRE DE L'AUTEUR

EN ARRIVANT DANS SA TERRE, PRÈS DU LAC DE GENÈVE,

en Mars 1755.

O MAISON d'Ariſtippe, ô jardins d'Epicure,
Vous qui me préſentez dans vos enclos divers,
Ce qui ſouvent manque à mes vers,
Le mérite de l'art ſoumis à la nature ;
Empire de Pomone & de Flore ſa ſœur,
Recevez votre poſſeſſeur ;
Qu'il ſoit ainſi que vous ſolitaire & tranquile.
Je ne me vante point d'avoir en cet aſyle
Rencontré le parfait bonheur ;
Il n'eſt point retiré dans le fond d'un bocage ;
Il eſt encore moins chez les rois ;
Il n'eſt pas même chez le ſage :
De cette courte vie il n'eſt pas le partage ;
Il y faut renoncer ; mais on peut quelquefois
Embraſſer au moins ſon image.

Que tout plait en ces lieux à mes ſens étonnés !
D'un tranquille océan (*a*) l'eau pure & tranſparente
Baigne les bords fleuris de ces champs fortunés ;
D'innombrables côteaux ces champs ſont couronnés ;
Bacchus les embellit : leur inſenſible pente

(*a*) Le lac de Genève.

Vous conduit par degrés à ces monts sourcilleux (*a*),
Qui pressent les enfers, & qui fendent les cieux.
Le voilà ce théatre & de neige & de gloire,
Eternel boulevard qui n'a point garanti
Des Lombards le beau territoire.
Voilà ces monts affreux, célébrés dans l'histoire,
Ces monts qu'ont traversé, par un vol si hardi,
Les Charles, les Othons, Catinat & Conti,
Sur les ailes de la victoire.
Au bord de cette mer où s'égarent mes yeux,
Ripalle, je te vois. O bizarre Amédée (*b*),
Est-il vrai que dans ces beaux lieux,
Des soins & des grandeurs écartant toute idée,
Tu vécus en vrai sage, en vrai voluptueux,
Et que lassé bientôt de ton doux hermitage,
Tu voulus être pape, & cessas d'être sage?
Dieux sacrés du repos, je n'en ferai pas tant;
Et malgré les deux clefs dont la vertu nous frappe,
Si j'étais ainsi pénitent,
Je ne voudrais point être pape.

Que le chantre flatteur du tyran des Romains,
L'auteur harmonieux des douces géorgiques,
Ne vante plus ces lacs & leurs bords magnifiques,
Ces lacs que la nature a creusés de ses mains
Dans les campagnes Italiques.
Mon lac est le premier. C'est sur ses bords heureux
Qu'habite des humains la déesse éternelle,

(*a*) Les Alpes.
(*b*) Le premier duc de Savoie Amédée, pape, ou anti-pape, sous le nom de Félix.

L'ame des grands travaux, l'objet des nobles vœux,
Que tout mortel embraſſe, ou deſire, ou rappelle,
Qui vit dans tous les cœurs, & dont le nom ſacré
Dans les cours des tyrans eſt tout bas adoré,
LA LIBERTÉ. J'ai vu cette déeſſe altiére,
Avec égalité répandant tout les biens,
Deſcendre de Morat en habit de guerrière,
Les mains teintes de ſang des fiers Autrichiens,
Et de Charles le téméraire.

Devant elle on portait ces piques & ces dards,
On traînait ces canons, ces échelles fatales
Qu'elle-même briſa, quand ſes mains triomphales
De Genève en danger défendaient les remparts.
Un peuple entier la ſuit : ſa naïve allégreſſe
Fait à tout l'Apennin répéter ſes clameurs ;
Leurs fronts ſont couronnés de ces fleurs que la Grèce
Aux champs de Marathon prodiguait aux vainqueurs.
C'eſt-là leur diadême ; ils en font plus de compte
Que d'un cercle à fleurons de marquis & de comte,
Et des larges mortiers à grands bords abattus,
Et de ces mitres d'or aux deux ſommets pointus.
On ne voit point ici la grandeur inſultante
Portant de l'épaule au côté
Un ruban que la vanité
A tiſſu de ſa main brillante,
Ni la fortune inſolente
Repouſſant avec fierté
La prière humble & tremblante
De la triſte pauvreté.

On n'y méprise point les travaux néceſſaires ;
Les états ſont égaux & les hommes ſont frères

Liberté, liberté, ton trône eſt en ces lieux.
La Grèce où tu naquis, t'a pour jamais perdue,
Avec ſes ſages & ſes dieux.
Rome depuis Brutus ne t'a jamais revue.
Chez vingt peuples polis à peine es-tu connue.
Le Sarmate à cheval t'embraſſe avec fureur,
Mais le bourgeois à pied, rampant dans l'eſclavage,
Te regarde, ſoupire, & meurt dans la douleur.
L'Anglais pour te garder ſignala ſon courage ;
Mais on prétend qu'à Londre on te vend quelquefois :
Non, je ne le crois point ; ce peuple fier & ſage
Te paya de ſon ſang, & ſoutiendra tes droits.
Aux marais du Batave on dit que tu chancelles ;
Tu peux te raſſurer : la race des Naſſaux,
Qui dreſſa ſept autels (*a*) à tes loix immortelles,
Maintiendra de ſes mains fidelles,
Et tes honneurs & tes faiſceaux.
Veniſe te conſerve, & Gènes t'a repriſe.
Tout à côté du trône à Stockhlom on t'a miſe ;
Un ſi beau voiſinage eſt ſouvent dangereux.
Préſide à tout état où la loi t'autoriſe,
Et reſtes-y, ſi tu le peux.

Ne va plus, ſous le nom de ligue & de fronde,
Protectrice funeſte en nouveautés féconde,
Troubler les jours brillans d'un peuple de vainqueurs,
Gouverné par les loix, plus encore par les mœurs :

(*a*) L'union des ſept provinces.

Il chérit la grandeur ſuprême,
Qu'a-t-il beſoin de tes faveurs,
Quand ſon joug eſt ſi doux qu'on le prend pour toi-même?
Dans le vaſte Orient ton ſort n'eſt pas ſi beau.
Aux murs de Conſtantin tremblante, conſternée,
Sous les pieds d'un viſir tu languis enchaînée,
Entre le ſabre & le cordeau.
Chez tous les Lévantins tu perdis ton chapeau.
Que celui du grand TELL (*a*) orne en ces lieux ta tête.
Deſcends dans mes foyers en tes beaux jours de fête,
Viens m'y faire un deſtin nouveau.
Embellis ma retraite où l'amitié t'appelle,
Sur de ſimples gazons viens t'aſſeoir avec elle.
Elle fuit comme toi les vanités des cours,
Les cabales du monde, & ſon règne frivole.
O deux divinités, vous êtes mon recours!
L'un élève mon ame, & l'autre la conſole;
Préſidez à mes derniers jours!

(*a*) L'auteur de la liberté Helvétique.

ÉPITRE

SUR L'AGRICULTURE.

24 *Mars* 1761.

QU'IL est doux d'employer le déclin de son âge,
Comme le grand Virgile occupa son printems !
Du beau lac de Mantoue il aimait le rivage,
Il cultivait la terre & chantait ses présens ;
Mais bientôt ennuyé des plaisirs du village,
D'Alexis & d'Aminte il quitta le séjour,
Et malgré Mévius il parut à la cour.
C'est la cour qu'on doit fuir, c'est aux champs qu'il faut vivre.
Dieu du jour, dieu des vers, j'ai ton exemple à suivre.
Tu gardas les troupeaux, mais c'étaient ceux d'un roi ;
Je n'aime les moutons que quand ils sont à moi.
L'arbre qu'on a planté rit plus à notre vue
Que le parc de Versaille & sa vaste étendue.
Le Normand Fontenelle au milieu de Paris (*a*)
Prêta des agrémens au chalumeau champêtre ;
Mais il vantait des soins qu'il craignait de connaître,
Et de ses faux bergers il fit de beaux esprits.
Je veux que le cœur parle ou que l'auteur se taise.
Ne célébrons jamais que ce que nous aimons.
En fait de sentiment l'art n'a rien qui nous plaise ;
Ou chantez vos plaisirs, ou quittez les chansons ;
Ce sont des faussetés & non des fictions.

Mais quoi ! loin de Paris ſe peut-il qu'on reſpire ?
Me dit un petit maître amoureux du fraças.
Les plaiſirs dans Paris voltigent ſur nos pas ;
On s'oublie, on eſpère, on jouit, on deſire ;
Il nous faut du tumulte, & je ſens que mon cœur,
S'il n'eſt pas enivré, va tomber en langueur.
Attends, bel étourdi, que les rides de l'âge
Meuriſſent ta raiſon, ſillonnent ton viſage,
Que Gauſſin t'ait quitté, qu'un ingrat t'ait trahi,
Qu'un Nerbard t'ait volé, qu'un jaloux hypocrite
T'ait noirci des poiſons de ſa langue maudite,
Qu'un opulent fripon, de ſes pareils haï,
Ait ravi des honneurs qu'on enlève au mérite ;
Tu verras qu'il eſt bon de vivre enfin pour ſoi,
Et de ſavoir quitter le monde qui nous quitte.
Mais vivre ſans plaiſir, ſans faſte, ſans emploi !
Succomber ſous le poids d'un ennui volontaire !
De l'ennui ! penſes-tu que retiré chez toi,
Pour les tiens, pour l'état tu n'as plus rien à faire ?
La nature t'appelle, apprends à l'obſerver.
La France a des déſerts, oſe les cultiver ;
Elle a des malheureux ; un travail néceſſaire,
Ce partage de l'homme, & ſon conſolateur,
En chaſſant l'indigence amène le bonheur.
Change en épis dorés, en gras paturages
Ces ronces, ces roſeaux, ces affreux marécages.
Tes vaſſaux languiſſans, qui pleuraient d'être nés,
Qui redoutaient ſurtout de former leurs ſemblables,
Et de donner le jour à des infortunés,
Vont ſe lier gaiement par des nœuds deſirables.

D'un canton défolé l'habitant s'enrichit ;
Turbilli, dans l'Anjou t'imite & t'applaudit.
Bertin, qui dans fon roi voit toujours fa patrie,
Prête un bras fecourable à ta noble induftrie.
Trudaine fait affez que le cultivateur
Des refforts de l'état eft le premier moteur,
Et qu'on ne doit pas moins que le foutien du trône
A la faulx de Cérès qu'au fabre de Bellonne.
J'aime affez St. Benoît, il prétendit du moins (*b*)
Que fes enfans tondus chargés d'utiles foins
Méritaffent de vivre en guidant la charrue,
En creufant des canaux, en défrichant des bois;
Mais je fuis peu content du bon homme François, (*c*)
Il crut qu'un vrai chrétien doit gueufer dans la rue,
Et voulut que fes fils robuftes fainéans
Fiffent ferment à DIEU de vivre à nos dépens.
DIEU veut que l'on travaille & que l'on s'évertue;
Et le fot mari d'Eve au paradis d'Edin
Reçut un ordre exprès d'arranger fon jardin (*d*)
C'eft la première loi donnée au premier homme,
Avant qu'il eût mangé la moitié de fa pomme.
Mais ne détournons point nos mains & nos regards,
Ni des autres emplois, ni furtout des beaux arts.
Il eft des tems pour tout; & lorfqu'en mes vallées
Qu'entoure un long amas de montagnes pelées,
De quelque malheureux ma main féche les pleurs,
Sur la fcène à Paris j'en fais verfer peut-être;
Dans Verfaille étonné j'attendris de grands cœurs,
Et fans croire approcher de Racine mon maître,
Quelquefois je peux plaire à l'aide de Clairon.

Au fond de ſon bourbier je fais rentrer Fréron.
L'archidiacre Trublet prétend que je l'ennuie;
La repréſaille eſt juſte ; & je ſais à propos
Confondre les pervers & me moquer des ſots.
En vain ſur ſon crédit un délateur s'appuie;
Sous ſon bonnet quarré, que ma main jette à bas;
Je découvre en riant la tête de Midas.
J'honore Diderot malgré la calomnie;
Ma voix parle plus haut que les cris de l'envie;
Les échos des rochers qui ceignent mon déſert,
Répètent après moi le nom de d'Alembert.
Un philoſophe eſt ferme, & n'a point d'artifice;
Sans eſpoir & ſans crainte il fait rendre juſtice;
Jamais adulateur, & toujours citoyen,
A ſon prince attaché, ſans lui demander rien;
Fuyant des factions les brigues ennemies,
Qui ſe gliſſent par fois dans nos académies;
Sans aimer Loyola condamnant St. Médard, (*e*)
Des billets qu'on exige il ſe rit à l'écart;
Et laiſſe aux parlemens à réprimer l'égliſe.
Il s'élève à ſon Dieu, quand il foule à ſes pieds
Un fatras dégoûtant d'argumens décriés;
Et ſon ame inflexible au vrai ſeul eſt ſoumiſe.
C'eſt ainſi qu'on peut vivre à l'ombre de ſes bois,
En guerre avec les ſots, en paix avec ſoi-même,
Gouvernant d'une main le ſoc de Triptolème,
Et de l'autre eſſayant d'accorder ſous ſes doigts
La lyre de Racine & le luth de Chapelle.
O vous, à l'amitié dans tous les tems fidelle,
Vous qui ſans préjugés, ſans vice, ſans travers,

Embelliſſez mes jours ainſi que mes déſerts,
Soutenez mes travaux & ma philoſophie.
Vous cultivez les arts; les arts vous ont ſuivie.
Le ſang du grand Corneille élevé ſous vos yeux, (*f*)
Apprend par vos leçons à mériter d'en être.
Le père de Cinna vient m'inſtruire en ces lieux;
Son ombre entre nous trois aime encore à paraître.
Son ombre nous conſole, & nous dit qu'à Paris
Il faut abandonner la place aux Scudéris.

NOTES

POUR L'ÉPITRE

SUR L'AGRICULTURE.

(*a*) *LE Normand Fontenelle.* Théocrite & Virgile étaient à la campagne ou en venaient quand ils firent des églogues. Ils chantèrent les moiſſons qu'ils avaient fait naître, & les troupeaux qu'ils avaient conduits. Cela donnait à leurs bergers un air de vérité qu'ils ne peuvent guère avoir dans les rues de Paris. Auſſi les églogues de Fontenelle furent des madrigaux galans.

(*b*) *J'aime aſſez St. Benoît.* Benediĉt ou Benoît voulut que les mains de ſes moines cultivaſſent la terre. Elles ont été employées à d'autres travaux; à donner des éditions des pères, à les commenter, à copier d'anciens titres, & à en faire. Pluſieurs de leurs abbés réguliers ſont devenus évêques; pluſieurs ont eu des richeſſes immenſes.

(*c*) *Du bon homme François.* François d'Aſſiſe en inſtituant les mendians, fit un mal beaucoup plus grand. Ce fut un impôt exorbitant mis ſur le pauvre peuple qui n'oſa refuſer ſon tribut d'aumône à des moines qui diſaient la meſſe & qui confeſſaient. De ſorte qu'encore aujourd'hui, dans les pays catholiques romains, le payſan après avoir payé le roi, ſon ſeigneur & ſon curé, eſt encore forcé de donner le pain de ſes enfans à des cordeliers & à des capucins.

(*d*) *Reçut un ordre exprès d'arranger ſon jardin.* Cet ordre exprès, que la Geneſe dit avoir été donné de Dieu à l'homme de cultiver ſon jardin, fait bien voir quel eſt le ridicule de dire que l'homme fut condamné au travail. L'Arabe Job eſt bien plus raiſonnable; il dit que l'homme eſt né pour travailler, comme l'oiſeau pour voler.

(*e*) *Condamnant St. Médard.* Voyez les notes ſur les convulſions & ſur les billets de confeſſion. Deux ridicules & opprobres de la France, à la fin de la piéce intitulée *le pauvre Diable.*

(*f*) *Le ſang du grand Corneille.* Mademoiſelle Corneille mariée à un officier de l'état major.

EPITRE

ÉPITRE

A BOILEAU, OU MON TESTAMENT.

Boileau, correct auteur de quelques bons écrits,
Zoïle de Quinault, & flatteur de Louis;
Mais oracle du goût dans cet art difficile,
Où s'égayait Horace, où travaillait Virgile;
Dans la cour du palais, je naquis ton voisin,
De ton siècle brillant mes yeux virent la fin;
Siècle de grands talens, bien plus que de lumière,
Dont Corneille, en bronchant, sut ouvrir la carrière.
Je vis le jardinier de ta maison d'Auteuil,
Qui chez toi, pour rimer, planta le chévrefeuil (*a*).
Chez ton neveu Dongois (*b*) je passai mon enfance,
Bon bourgeois, qui se crut un homme d'importance.
Je veux t'écrire un mot sur tes sots ennemis,
A l'hôtel Rambouillet contre toi réunis, (*c*)
Qui voulaient pour loyer de tes rimes sincères,
Couronné de lauriers t'envoyer aux galères;
Ces petits beaux esprits craignaient la vérité,
Et du sel de tes vers la piquante âcreté.
Louis avait du goût, Louis aimait la gloire,
Il voulut que ta muse assurât sa mémoire;
Et satyrique heureux par ton prince avoué,
Tu pus censurer tout, pourvu qu'il fût loué.
 Bientôt les courtisans, ces *singes de leur maître*,
Surent tes vers par cœur, & crurent s'y connaître:

On admira dans toi jusqu'au ſtyle un peu dur
Dont tu défiguras le vainqueur de Namur ;
Et ſur l'amour de DIEU ta triſte pſalmodie ,
Du haineux janſéniſte en ſon tems applaudie ;
Et l'équivoque même enfant plus ténébreux ,
D'un père ſans vigueur avorton malheureux.
Des muſes dans ce tems, au pied du trône aſſiſes,
On aimait les talens, on paſſait les ſottiſes.
Un maudit Ecoſſais , chaſſé de ſon pays ,
Vint changer tout en France & gâta nos eſprits.
L'eſpoir trompeur & vain, l'avarice au teint blême,
Sous l'abbé Terraſſon (*d*) calculant ſon ſyſtême,
Répandaient à grands flots leurs papiers impoſteurs ,
Vuidaient nos coffres-forts & corrompaient nos mœurs.
Plus de goût, plus d'eſprit : la ſombre arithmétique
Succéda dans Paris à ton art poétique.
Le duc & le prélat, le guerrier, le docteur,
Liſaient pour tous écrits des billets au porteur.
On paſſa du Permeſſe au rivage du Gange,
Et le ſacré vallon fut la place du Change.
Le ciel nous envoya dans ces tems corrompus
Le ſage & doux paſteur des brebis de Fréjus,
Econome ſenſé, renfermé dans lui-même,
Et qui n'affecta rien que le pouvoir ſuprême.
La France était bleſſée : il laiſſa ce grand corps,
Reprendre un nouveau ſang, raffermir ſes reſſorts,
Se rétablir lui-même en vivant de régime.
Mais ſi Fléuri fut ſage, il n'eut rien de ſublime.
Il fut loin d'imiter la grandeur des Colberts,
Il négligeait les arts, il aimait peu les vers.

(Pardon, si contre moi son ombre s'en irrite)
Mais il fut en sécret jaloux de tout mérite.
Je l'ai vu refuser, poliment inhumain,
Une place à Racine (*e*), à Crébillon du pain.
Tout empira depuis. Deux partis fanatiques,
De la droite raison rivaux évangéliques,
Et des dons de l'esprit dévots persécuteurs,
S'acharnaient à l'envi sur les pauvres auteurs.
Du fauxbourg saint Médard les dogues aboyèrent,
Et les renards d'Ignace avec eux se glissèrent.
J'ai vu ces factions, semblables aux brigands,
Rassemblés dans un bois pour voler les passans;
Et combattant entr'eux pour diviser leur proie,
De leur guerre intestine ils m'ont donné la joie.
J'ai vu l'un des partis de mon pays chassé,
Maudit comme les Juifs & comme eux dispersé:
L'autre plus méprisé tombant dans la poussière,
Avec Guyon, (*f*) Fréron, Nonotte & Sorinière.
Mais parmi ces faquins l'un sur l'autre expirans,
Au milieu des billets exigés des mourans,
Dans cet amas confus d'opprobre & de misère
Qui distingue mon siècle & fait son caractère,
Quels chants pouvaient former les enfans des neuf sœurs?
Sous un ciel orageux, dans ces tems destructeurs,
Des chantres de nos bois les voix sont étouffées,
Aux siècles des Midas, on ne voit point d'Orphées.
Tel qui dans l'art d'écrire eût pu te défier,
Va compter dix pour cent chez Rabot le banquier:
De dépit & de honte il a brisé sa lyre.
Ce tems est, réponds-tu, très-bon pour la satyre,

Mais quoi, puis-je en mes vers aiguiſant un bon mot,
Affliger ſans raiſon l'amour-propre d'un ſot?
Des Cotins de mon tems poursuivre la racaille,
Et railler un pédant dont tout Paris ſe raille?
Non, ma muſe m'appelle à de plus hauts emplois,
A chanter la vertu j'ai conſacré ma voix.
Vainqueur des préjugés que l'imbécille encenſe,
J'oſe aux perſécuteurs prêcher la tolérance;
Je dis au riche avare, aſſiſte l'indigent;
Au miniſtre des loix, protège l'innocent;
Au docteur tonſuré, ſois humble & charitable,
Et garde-toi ſurtout de damner ton ſemblable.
Malgré ſoixante hivers eſcortés de ſeize ans, (*g*)
Je fais au monde encore entendre mes accens.
Du fond de mes déſerts, aux malheureux propice,
Pour Sirven opprimé je demande juſtice; (*h*)
Je l'obtiendrai ſans doute, & cette même main
Qui ranima la veuve & vengea l'orphelin,
Soutiendra juſqu'au bout la famille éplorée
Qu'un vil juge a proſcrite & non déshonorée.
Ainſi je fais trembler dans mes derniers momens,
Et les pédans jaloux, & les petits tyrans.
J'oſe agir ſans rien craindre ainſi que j'oſe écrire.
Je fais le bien que j'aime; & voilà ma ſatyre.
Je vous ai confondus, vils calomniateurs,
Déteſtables cagots, infames délateurs,
Je vais mourir content. Le ſiècle qui doit naître,
De vos traits empeſtés me vengera peut-être.
Oui, déjà St. Lambert en bravant vos clameurs,
Sur ma tombe qui s'ouvre a répandu des fleurs;

Aux ſons harmonieux de ſon luth noble & tendre,
Mes manes conſolés chez les morts vont deſcendre.
Nous nous verrons, Boileau, tu me préſenteras
Chapelain, Scudéri, Perrin, Pradon, Coras;
Je pourrais t'amener enchaînés ſur mes traces
Nos Zoïles honteux, ſucceſſeurs des Garaſſes. (*i*)
Minos entr'eux & moi va bientôt prononcer.
Des ſerpens d'Aleĉton nous les verrons feſſer;
Mais je veux avec toi baiſer dans l'Eliſée
La main qui nous peignit l'épouſe de Théſée.
J'embraſſerai Quinault, en duſſes-tu crever.
Et ſi ton goût ſévère a pu déſapprouver
Du brillant Torquato le ſéduiſant ouvrage,
Entre Homère & Virgile, il aura mon hommage.
Tandis que j'ai vécu, l'on m'a vu hautement
Aux badauts effarés dire mon ſentiment;
Je veux le dire encore dans ces royaumes ſombres:
S'ils ont des préjugés, j'en guérirai les ombres.
A table avec Vendôme & Chapelle & Chaulieu,
M'enivrant du neĉtar qu'on boit en ce beau lieu,
Secondé de Ninon dont je fus légataire,
J'adoucirai les traits de ton humeur auſtère.
Partons. Dépêche-toi, curé, de mon hameau,
Viens de ton eau bénite aſperger mon caveau.

NOTES

SUR L'ÉPITRE

A BOILEAU.

(*a*) *Antoine gouverneur de mon jardin d'Auteuil,*
Qui dirige chez moi l'if & le chévrefeuil.

La maiſon était fort vilaine & le jardin auſſi.

(*b*) Boileau a dit quelque part. *Monſieur Dongois mon illuſtre neveu.* C'était un greffier du parlement qui demeurait dans la cour du palais avec toute la famille de Boileau.

(*c*) *A l'hôtel Rambouillet.* L'hôtel Rambouillet ſe déchaîna long-tems contre Boileau qui avait accablé dans ſes ſatyres Chapelain très-eſtimé & recherché dans cette maiſon; mauvais poëte à la vérité, mais homme fort ſavant, & ce qui eſt étonnant, bon critique. Cotin non moins plat poëte, & de plus plat prédicateur, mais homme de lettres, & aimable dans la ſociété: d'autres encore, dont aucun ne lui avait donné le moindre ſujet de plainte. Il n'en eſt pas de même de notre auteur. Il n'a jamais rendu ridicules que ceux qui l'ont attaqué, & en cela il a très-bien fait, & nous l'exhortons à continuer.

(*d*) *Sous l'abbé Terraſſon.* L'abbé Terraſſon, traducteur de Diodore de Sicile, philoſophe & ſavant, mais entêté du ſyſtême de Laſs : il fit imprimer le 21 Juin 1720 une brochure dans laquelle il démontrait que les billets de banque étaient fort préférables à l'argent, parce que le billet avait un prix invariable. Les colporteurs qui débitaient ſa brochure, criaient en même tems un arrêt qui réduiſait les billets à moitié. Il fut ruiné par ce ſyſtême même qu'il avait tant prêché. Ce fut lui, qui dans le tems où l'on rembourſait en papier toutes les rentes, propoſa à Laſs de rembourſer la religion catholique. Laſs lui répondit que l'égliſe n'était pas ſi ſotte, & qu'il lui fallait de l'argent comptant.

(*e*) Louis Racine fils du grand Racine.

(*f*) *Avec Guion, &c.* Guion auteur de pluſieurs libelles comme de l'Oracle des philoſophes. Fréron eſt connu. Nonotte eſt ainſi que Fréron, un ex-jéſuite, & un folliculaire. Sorinière, nous ne ſavons quel eſt cet auteur.

(*g*) *Eſcortés de* 16 *ans.* L'auteur aurait du dire 17, mais apparemment dix-ſept aurait gâté le vers.

(*h*) *Pour Sirven, &c.* Sirven

eſt cet homme ſi innocent & ſi connu dont Mr. de VOLTAIRE prit la défenſe. Les juges l'avaient condamné lui & ſa femme au dernier ſupplice. Le procureur fiſcal de cette juriſdiction, nommé *Trinquet* donna les conclusions ſuivantes : *Je requiers que l'accuſé duement atteint & convaincu de parricide ſoit banni pour dix ans.* Ce Trinquet était ivre ſans doute quand il conclut ainſi : mais les juges ! & c'eſt de pareils imbécilles barbares que dépend la vie des hommes ! A la fin Mr. de Voltaire eſt venu à bout de faire rendre juſtice à toute cette famille.

(*i*) *Nos zoïles honteux, ſucceſſeurs des Garaſſes.* Garaſſe jéſuite fameux par l'excès de ſes bêtiſes & de ſes fureurs. Il fut le délateur & le calomniateur de Théophile auquel il penſa en coûter la vie, dans un tems où il y avait beaucoup de juges auſſi abſurdes que Garaſſe.

A MR. DE ST. LAMBERT.

MON efprit avec embarras
Pourfuit des vérités arides ;
J'ai quitté les brillans appas
Des mufes, mes dieux, & mes guides,
Pour l'aftrolabe & le compas
Des Maupertuis & des Euclides.
Du vrai le pénible fatras
Détend les cordes de ma lyre ;
Vénus ne veut plus me fourire,
Les graces détournent leurs pas ;
Ma mufe, les yeux pleins de larmes,
St. Lambert, vole auprès de vous ;
Elle vous prodigue fes charmes,
Je lis vos vers ; j'en fuis jaloux.
Je voudrais en vain vous répondre ;
Son refus vient de me confondre ;
Vous avez fixé fes amours :
. . . .
Pour former un lien durable,
Vous avez fans doute un fecret,
Je l'envifage avec regret,
Et ce fecret, c'eft d'être aimable.

AU MÊME,

TANDIS qu'au-deſſus de la terre,
Des aquilons & du tonnerre,
L'interprête du grand Newton
Dans les routes de la lumière,
Conduit le char de Phaéton,
Sans verſer dans cette carrière;
Nous attendons paiſiblement,
Près de l'onde Caſtalienne,
Que notre héroïne revienne
De ſon voyage au firmament,
Et nous aſſemblons pour lui plaire,
Dans ces vallons & dans ces bois,
Ces fleurs dont Horace autrefois
Faiſait des bouquets pour Glycère,
St. Lambert, ce n'eſt que pour toi
Que ces belles fleurs ſont écloſes;
C'eſt ta main qui cuille les roſes,
Et ces épines ſont pour moi.
Ce vieillard chenu qui s'avance,
Le tems dont je ſubis les loix,
Sur ma lyre a glacé mes doigts;
Et des organes de ma voix
Fait frémir la ſourde cadence.
Les graces dans ce beau vallon,
Les dieux de l'amoureux empire,

Ceux de la flûte & de la lyre,
T'inſpirent les aimables ſons,
Avec toi danſent aux chanſons,
Et ne daigne plus me ſourire.
Dans l'heureux printems de tes jours,
Des dieux du Pinde & des Amours
Saiſi la faveur paſſagère,
C'eſt le tems de l'illuſion,
Je n'ai plus que de la raiſon:
Encore, hélas! n'en ai-je guère.
Mais je vois venir ſur le ſoir
Du plus haut de ſon aphélie,
Notre aſtronomique Emilie
Avec un vieux tablier noir,
Et ſa main d'encre encore ſalie:
Elle a laiſſé là ſon compas,
Et ſes calculs & ſa lunette,
Elle reprend tous ſes appas;
Porte-lui vîte à ſa toilette
Ces fleurs qui naiſſent ſur tes pas,
Et chante-lui ſur ta muſette
Ces beaux airs que l'amour répète,
Et que Newton ne connut pas.

A DAPHNÉ, CÉLÈBRE ACTRICE.

ÉPITRE TRADUITE DE L'ANGLAIS.

BELLE Daphné, peintre de la nature,
Vous l'imitez, & vous l'embelliſſez.
La voix, l'eſprit, la grace, la figure,
Le ſentiment n'eſt point encore aſſez;
Vous nous rendez ces prodiges d'Athène
Que le génie étalait ſur la ſcène.
Quand dans les arts de l'eſprit & du goût
On eſt ſublime, on eſt égale à tout.
Que dis-je! on règne: & d'un peuple fidèle
On eſt chéri, ſurtout ſi l'on eſt belle.
O ma Daphné! qu'un deſtin ſi flatteur
Eſt différent du deſtin d'un auteur!
Je crois vous voir ſur ce brillant théatre,
Où tout (*a*) Paris de votre art idolâtre
Porte en tribut ſon eſprit & ſon cœur.
Vous récitez des vers plats & ſans grace,
Vous leur donnez la force & la douceur;
D'un froid récit vous réchauffez la glace.
Les contre-ſens deviennent des raiſons.
Vous exprimez, par vos ſublimes ſons,
Par vos beaux yeux, ce que l'auteur veut dire;
Vous lui donnez tout ce qu'il croit avoir;
Vous exercez un magique pouvoir,
Qui fait aimer ce qu'on ne ſaurait lire.

(*a*) Le traducteur a mis Paris au-lieu de Londres.

On bat des mains, & l'auteur ébaudi
Se remercie, & penſe être applaudi.
La toile tombe; alors le charme ceſſe.
Le ſpectateur apportait des préſens
Aſſez communs de ſifflets & d'encens:
Il fait deux lots quand il ſort de l'ivreſſe,
L'un pour l'auteur l'autre pour ſon appui,
L'encens pour vous, & les ſifflets pour lui.
Vous cependant au doux bruit des éloges
Qui vont pleuvant de l'orcheſtre & des loges,
Marchant en reine, & traînant après vous
Vingt courtiſans l'un de l'autre jaloux,
Vous admettez près de votre toilette
Du noble eſſaim la cohue indiſcrette;
L'un dans la main vous gliſſe un billet doux,
L'autre à Paſſi (*b*) vous propoſe une fête.
Joſſe avec vous veut ſouper tête-à-tête;
Candale y ſoupe, & rit tout haut d'eux tous.
On vous entoure, on vous preſſe, on vous laſſe.
Le pauvre auteur eſt tapi dans un coin,
Se fait petit, tient à peine une place.
Certain marquis l'appercevant de loin,
Dit, Ah! c'eſt vous, bon jour, monſieur Pancrace,
Bon jour: vraiment votre piéce a du bon.
Pancrace fait révérence profonde,
Bégaie un mot, à quoi nul ne répond,
Puis ſe retire, & ſe croit du beau monde.
Un intendant des plaiſirs dits menus,
Chez qui les arts ſont toujours bien venus,

(*a*) Le traducteur a mis Paſſi au-lieu de Kinſington.

Grand connaiſſeur, & pour vous plein de zèle,
Vous avertit que la piéce nouvelle
Aura l'honneur de paraître à la cour.
Vous arrivez conduite par l'amour ;
On vous préſente à la reine, aux princeſſes,
Aux vieux ſeigneurs, qui dans leurs vieux propos
Vont regrettant le chant de la Duclos.
Vous recevez complimens & careſſes ;
Chacun accourt, chacun dit, la voilà ;
De tous les yeux vous êtes remarquée,
De mille mains on vous verrait claquée,
Dans le ſallon, ſi le roi n'était-là.
Pancrace fuit : un gros huiſſier lui ferme
La porte au nez ; il reſte comme un terme,
La bouche ouverte ; & le front interdit,
Tel que Francus, qui tout brillant de gloire,
Ayant en cour préſenté ſon mémoire,
Crêve à la fois d'orgueil & de dépit.
Il gratte, il gratte, il ſe préſente, il dit,
Je ſuis l'auteur. -- Hélas ! mon pauvre hère,
C'eſt pour cela que vous n'entrerez pas.
Le malheureux honteux de ſa misère
S'eſquive en hâte, & murmurant tout bas
De voir en lui les neuf muſes bannies ;
Du tems paſſé regrettant les beaux jours,
Il rime encore, & s'étonne toujours
Du peu de cas qu'on fait des grands génies.
Pour l'achever, quelque compilateur,
Froid gazetier, jaloux d'un froid auteur,
Quelque Fréron, dans l'*Ane littéraire*,

Vient l'entamer de ſa dent mercenaire;
A l'aboyeur il reſte abandonné
Comme un eſclave aux bêtes condamné.
Voilà ſon ſort : & puis cherchez à plaire.
Mais c'eſt bien pis, hélas ! s'il réuſſit ;
L'envie alors, Euménide implacable,
Chez les vivans harpie inſatiable,
Que la mort ſeule à grand'peine adoucit,
L'affreuſe envie active, impatiente,
Verſant le fiel de ſa bouche écumante,
Court à Paris par de longs ſifflemens,
Dans leurs greniers réveiller ſes enfans.
A cette voix, les voilà qui deſcendent,
Qui dans le monde à grands flots ſe répandent,
En manteau court, en ſoutane, en rabat,
En petit maître, en petit magiſtrat :
Ecoutez-les : cette œuvre dramatique
Eſt dangereuſe, & l'auteur hérétique :
Maître Abraham va ſur lui diſtillant
L'acide impur qu'il vendait ſur la Loire : (*a*)
Maître Crevier dans ſa peſante hiſtoire
Qu'on ne lit point, condamne ſon talent.
Un petit ſinge à face de Therſite,
Au ſourcil noir, à l'œil noir, au teint gris,
Bel eſprit faux qui hait les bons eſprits,
Fou ſérieux que le bon ſens irrite,
Echo des ſots, trompette des pervers,
En proſe dure inſulte les beaux vers,
Pourſuit le ſage, & noircit le mérite.

(*a*) Le traducteur a ſubſtitué la Loire à la Tamiſe.

Mais écoutez ces pieux loups-garous,
Perſécuteurs de l'art des Euripides,
Qui vont heurlant en phraſes inſipides
Contre la ſcène & même contre vous.
Quand vos talens entraînent au théatre
Un peuple entier de votre art idolâtre,
(*a*) Un poſſédé dans le fond d'un tonneau,
Qu'on coupe en deux & qu'un vieux dais ſurmonte,
Crie au ſcandale, à l'horreur, à la honte,
Et vous dépeint au public abuſé
Comme un démon en fille déguiſé.
Ainſi toujours uniſſant les contraires,
(*b*) Nos chers Français dans leurs têtes légères,
Que tous les vents font tourner à leur gré,
Vont diffamant ce qu'ils ont admiré.
O mes amis, raiſonnez, je vous prie,
Un mot ſuffit. Si cet art eſt impie,
Sans répugnance il le faut abjurer;
S'il ne l'eſt pas, il le faut honorer.

VARIANTE.

Après ce vers, *Eſt dangereuſe*, *&c.* on liſait ceux-ci.

Mais s'il compoſe un ouvrage nouveau,
Qui puiſſe plaire à Bouſflers, à Beauveau,
A ce vainqueur des Anglais & des belles,
Qui ne trouva ni rivaux, ni cruelles :

(*a*) L'auteur Anglais a ſans doute en vue les chaires des preſbytériens.
(*b*) Le traducteur tranſporte toujours la ſcène à Paris.

Si le bon goût du généreux Choiseuil,
A ses traveaux fait un honnête accueil,
S'il trouve grace aux yeux de la marquise,
Du seul mérite en plus d'un genre éprise;
S'il satisfait la Vallière & d'Ayen,
Malheur à lui : la cohorte empestée
Damne mon homme, & le journal chrétien
Secrétement vous le déclare athée.
S'il répond peu, c'est qu'il est accablé;
Si méprisant l'envie & ses trompettes,
Il vit en paix dans ses belles retraites,
S'il y sert DIEU, *c'est qu'il est exilé.*
Ainsi toujours ou Zoïle ou Thersite;
Poursuit le sage & noircit le mérite.

Mais, grace au ciel, il est un roi puissant,
Qui d'un coup d'œil protège l'innocent,
Et d'un coup d'œil démasque l'hypocrite;
Il hait la fraude, il hait les imposteurs,
Des factions il connaît les auteurs.
Tremblez, méchans, qui trompez sa justice,
Craignez l'histoire, elle est votre supplice;
Craignez sa main : cette main, qui des rois
A sur l'airain consacré les exploits,
Y gravera vos infames cabales,
Vos sourds complots, vos ténébreux scandales;
L'hypocrisie au perfide souris,
Le fanatisme étincelant de rage,
Le fade orgueil peignant son plat visage
Du fard brillant de l'amour du pays,
Tout paraîtra dans son jour véritable;

On

On vous verra l'horreur & le mépris
D'un peuple entier par vos fourbes surpris.
Le dieu des vers, ce dieu de la lumière,
Dont votre oreille ignore les accens,
Et dont votre œil fuit les rayons perçans;
Ce même dieu, finissant sa carrière,
Daigne écraser & plonger dans la nuit
L'affreux Python que la fange a produit.
Mais aujourd'hui, dans leurs grottes obscures,
Laissons siffler ces couleuvres impures;
Ne souillons pas de leurs hideux portraits
Les doux rayons qui dessinent vos traits.
Belle CLAIRON; *toutes ces barbaries*
Sont des objets à vos yeux inconnus;
Et quand on parle à Minerve, à Vénus,
Faut-il nommer Cerbère & les Furies?

A MADEMOISELLE CLAIRON.

LE sublime en tout genre est le don le plus rare;
C'est-là le vrai phénix; & sagement avare
La nature a prévu qu'en nos faibles esprits
Le beau, s'il est commun, doit perdre de son prix.
La médiocrité couvre la terre entière;
Les mortels ont à peine une faible lumière,
Quelques vertus sans force, & des talens bornés.
S'il est quelques esprits par le ciel destinés
A s'ouvrir des chemins inconnus au vulgaire,

A franchir des beaux-arts la limite ordinaire,
La nature eſt alors prodigue en ſes préſens,
Elle égale dans eux les vertus aux talens.
Le ſoufflet du génie, & ſes fécondes flammes,
N'ont jamais deſcendu que dans de nobles ames;
Il faut qu'on en ſoit digne; & le cœur épuré
Eſt le ſeul aliment de ce flambeau ſacré.
Un eſprit corrompu ne fut jamais ſublime.
Toi, que forma Vénus, & que Minerve anime,
Toi, qui reſſuſcitas ſous mes ruſtiques toits,
L'Electre de Sophocle aux accens de ta voix,
(Non l'Electre Françaiſe à la mode ſoumiſe,
Pour le galant Itys ſi galamment épriſe;)
Toi, qui peins la nature en oſant l'embéllir,
Souveraine d'un art que tu ſus annoblir,
Toi, dont un geſte, un mot, m'attendrit & m'enflamme;
Si j'aime tes talens, je reſpecte ton ame.
L'amitié, la grandeur, la fermeté, la foi, (*a*)
Les vertus que tu peins je les retrouve en toi;
Elles ſont dans ton cœur; la vertu que j'encenſe
N'eſt pas des voluptés la ſévère abſtinence.
L'amour, ce don du ciel, digne de ſon auteur,
Des malheureux humains eſt le conſolateur.
Lui-même il fut un dieu dans les ſiècles antiques,
On en fait un démon chez nos vils fanatiques:
Très-déſintéreſſé ſur ce péché charmant,
J'en parle en philoſophe, & non pas en amant.
Une femme ſenſible, & que l'amour engage,
Quand elle eſt honnête-homme, à mes yeux eſt un ſage.

(*a*) La foi, en poéſie, ſignifie la bonne foi.

Que ce conteur heureux qui plaisamment chanta (*a*)
Le démon Belphégor, & madame Honesta,
L'Esope des Français, le maître de la fable,
Ait de la Champmêlé vanté la voix aimable,
Ses accens amoureux & ses sons affétés,
Echo des fades airs que Lambert a notés : (*b*)
Tu n'étais pas alors ; on ne pouvait connaître
Cet art qui n'est qu'à toi, cet art que tu fais naître.
Corneille, des Romains peintre majestueux,
T'aurait vue aussi noble, aussi Romaine qu'eux.
Le ciel pour échauffer les glaces de mon âge,
Le ciel me réservait ce flatteur avantage.
Je ne suis point surpris qu'un sort capricieux
Ait pu mêler quelque ombre à tes jours glorieux.
L'ame qui sait penser n'en est point étonnée,
Elle s'en affermit loin d'être consternée ;
C'est le creuset du sage ; & son or altéré
En renaît plus brillant, en sort plus épuré.
Et tout tems, en tous lieux, le public est injuste ;
Horace s'en plaignait sous l'empire d'Auguste.
La malice, l'orgueil, un indigne desir

(*a*) La Fontaine, dans son prologue de Belphégor, dédié à Mlle. Champmêlé, fameuse actrice pour son tems. La déclamation était alors une espèce de chant. La Motte a fait des stances pour Mlle. Duclos, dans lesquelles il la loue d'imiter la Champmêlé, & ni l'une ni l'autre ne devaient être imitées. On est tombé depuis dans un autre défaut beaucoup plus grand, c'est un familier excessif & ridicule, qui donne à un héros le ton d'un bourgeois. Le naturel dans la tragédie doit toujours se ressentir de la grandeur du sujet, & ne s'avilir jamais par la familiarité. Baron, qui avait un jeu si naturel & si vrai, ne tomba jamais dans cette bassesse.

(*b*) Lambert, auteur de quelques airs insipides, très-célèbres avant Lulli.

D'abaiſſer des talens qui font notre plaiſir,
De flétrir les beaux-arts qui conſolent la vie ;
Voilà le cœur de l'homme ; il eſt né pour l'envie.
A l'égliſe, au barreau, dans les camps, dans les cours,
Il eſt, il fut ingrat, & le ſera toujours.
 Du ſiècle que j'ai vu tu ſais quelle eſt la gloire ;
Ce ſiècle des talens vivra dans la mémoire.
Mais vois à quels dégoûts le ſort abandonna
L'auteur d'Iphigénie, & celui de Cinna,
Ce qu'eſſuya Quinault, ce que ſouffrit Molière,
Fénelon dans l'exil terminant ſa carrière,
Arnaud qui dut jouir du feſtin le plus beau,
Arnaud manquant d'aſyle, & même de tombeau.
De l'âge où nous vivons que pouvons-nous attendre ?
La lumière, il eſt vrai, commence à ſe répandre,
Avec moins de talens on eſt plus éclairé ;
Mais le goût s'eſt perdu, l'eſprit s'eſt égaré.
Ce ſiècle ridicule eſt celui des brochures,
Des chanſons, des extraits, & ſurtout des injures.
La barbarie approche : Apollon indigné
Quitte les bords heureux où ſes loix ont régné :
Et fuyant à regret ſon parterre & ſes loges,
Melpomène avec toi fuit chez les Allobroges.

Fin du tome premier.

TABLE DES PIÉCES

Contenues dans ce volume.

DIscours en vers sur l'Homme, avec les notes & les variantes mises à la fin de chacun.

I. Discours. *De l'égalité des conditions.* Pag. 3
II. Disc. *De la liberté* 15
III. Disc. *De l'envie.* 22
IV. Disc. *De la modération en tout.* . . 29
V. Disc. *Sur la nature du plaisir.* . . 38
VI. Disc. *De la nature de l'homme.* . . 45
VII. Disc. *Sur la vraie vertu.* 53

Le Temple de l'amitié. 59
Le Mondain. 64
*Lettre de Mr. de Melon, à Madame la Comtesse de Verrue, sur l'*Apologie du luxe. 69
Lettre de l'Auteur à Mr. le Comte de Saxe, depuis Maréchal général. 70
Défense du Mondain, *ou l'*Apologie du luxe. . . 72
Sur l'usage de la vie. 77
Sur les événemens de l'année 1744. 80
Le Cadenat. 84
L'Anti-Giton. 87
La mort de Mlle. le Couvreur. 90

Au camp devant Philipsbourg. . . . . . Pag. 92
Epître dédicatoire au roi de Prusse, sur le Précis de l'Ecclésiaste. 94
Avertissement. 96
Précis de l'Ecclésiaste. 97
Avertissement de l'éditeur sur le Précis du Cantique des Cantiques. 108
Lettre du traducteur. 109
Précis du Cantique des Cantiques. 113
Le pauvre Diable. 122
Notes. 136
La Vanité. 140
Notes. 143
Le Russe à Paris. Dialogue d'un Parisien & d'un Russe. 144
Notes. 151
Sur ce qu'on m'a écrit que pendant la maladie du DAUPHIN *plusieurs citoyens de Paris s'étaient mis à genoux devant la statue équestre de* HENRI IV. 158
Discours à mon vaisseau. 161
Les chevaux & les ânes, ou étrennes aux sots. . . . 164
Première lettre du prince royal de Prusse à Mr. de V. 169
Réponse. 173
De l'usage de la science dans les princes. 178
Réponse à une lettre dont le roi de Prusse honora l'auteur à son avénement à la couronne. . 182
Lettre au R. . de P. 185
——— *au même.* 188

------- *du R... de P..... à l'auteur.* . Pag. 191
------- *du même.* 193
Réponse. 194
Lettre au R... de P. 197
------- *au même.* 200
------- *au même.* 203
------- *au même.* 205
------- *au même.* 208
------- *au même.* 213
------- *au même.* 217
------- *au même.* 220
------- *de l'auteur au R... de P.* 223
Ode au roi de Prusse, sur son avénement au trône. 226
Variantes. 229
Ode sur le fanatisme. 230
Variantes. 235
Ode pour messieurs de l'académie des sciences, qui ont été sous l'équateur & au cercle polaire, mesurer des degrés de latitude. 237
Ode sur la paix de 1736. 241
Variantes. 246
Ode sur la mort de l'empereur CHARLES *VI.* . . 247
------- *à la reine de Hongrie.* 250
------- *sur l'ingratitude.* 253
------- *sur la mort de S. A. R. madame la princesse de Bareith.* 257
Notes de Mr. de Morza sur l'ode précédente. . . 264
Ode à la vérité. 269
Ode pindarique à propos de la guerre présente en Grèce. 275

Stances sur les poëtes épiques. . . . . . Pag. 279
Stances. 281
La vie de Paris & de Versailles. 283
A madame la comtesse D. L. N. en lui envoyant l'épître sur la calomnie. 289
Epître sur la calomnie. . . . . ibid.
------ *à un ministre d'état, sur l'encouragement des arts.* 297
Variantes. 300
Réponse à une dame, ou soi-disant telle. . . . 302
Lettre sur la tracasserie, à Mr. de Bussi évêque de Luçon. 305
A Mr. de Gervasi, médecin. 308
Variantes. 310
*Lettre à S. A. R. madame la princesse de ***.* . 312
Epître connue sous le nom des vous *& des* tu. . . 315
Lettre à Mr. le cardinal du Bois. 317
------ *de Mr. le cardinal de Fleuri.* 319
Réponse. 320
Lettre de Mr. le cardinal Albéroni. 321
Réponse. 322
A Mgr. le prince de Vendôme. 323
A Mr. l'abbé de Chaulieu. 327
Réponse à la précédente. 330
A Mr. le président Hénaut, auteur d'un ouvrage excellent sur l'histoire de France. 331
Au même. 333
A Mr. de Fontenelle. 337
Réponse de Mr. de Fontenelle. 340
A Mr. le duc de Sulli. 343

A Mr. le duc de la Feuillade. . . . . Pag. 346
A Mr. le maréchal de Villars. 347
A Mr. de la Faluère de Genonville, conseiller au parlement, & intime ami de l'auteur, sur une maladie. 349
Aux manes de Mr. de Genonville. 351
A madame de Fontaine-Martel. 353
Lettre écrite de Plombières à Mr. Pallu, conseiller d'état. 356
Variantes. 358
A Mr. de Formont, en lui renvoyant les œuvres de Descartes & de Mallebranche. 359
Epître à Mad. 361
A Mad. Dudeffans. 363
A la même. 364
A Mr. de Cideville. 366
A Mr. le marquis des Issarts, ambassadeur de France à Dresde. 367
A Mr. le comte Algarotti, qui était alors à la cour de Saxe. 369
Réponse à Mr. le cardinal Quirini. 372
A madame de Gondrin, depuis madame la comtesse de Toulouse, sur le péril qu'elle avait couru en traversant la Loire en 1719. 374
Fragment d'une lettre au roi de Prusse. 375
Epithalame sur le mariage de Mr. le duc de Richelieu avec mademoiselle de Guise. 377
A Mr. le maréchal duc de Richelieu, à qui le Sénat de Gènes avait érigé une statue. 379
Au même, sur la conquête de Mahon. 381

Epître au roi, présentée à Sa Majesté, au camp devant Fribourg. . . . . Pag. 384
Lettre à S. A. S. madame la duchesse du Maine, sur la victoire remportée par le roi à Laufelt. 386
Epître de l'auteur en arrivant dans sa terre, près du lac de Genève. 390
Epître sur l'agriculture. 395
Notes. 400
Epître à Boileau, ou mon testament. 401
Notes. 406
A Mr. de St. Lambert. 408
Au même. 409
A Daphné, célèbre actrice. Epître traduite de l'anglais. 411
Variante. 415
A mademoiselle Clairon. 417

Fin de la Table.